

MAI-JUIN 2008 N° 32

VIENT DE PARAÎTRE

LE BULLETIN DES NOUVEAUTÉS

CULTURESFRANCE



SOMMAIRE

5	AVANT-PROPOS
6	ARCHITECTURE
6	ARCHITECTURE
9	JARDINS ET PAYSAGES
10	URBANISME
11	ART DE VIVRE
15	ARTS
23	BANDE DESSINÉE
27	CINÉMA
30	JEUNESSE
30	ALBUMS
32	CONTES
32	DOCUMENTAIRES
33	POÉSIE, CHANSONS, THÉÂTRE
33	ROMANS
34	LITTÉRATURE
34	BIOGRAPHIES ET ESSAIS
38	LITTÉRATURE GÉNÉRALE
45	POÉSIE
50	POLARS ET ROMANS NOIRS
53	ROMANS ET NOUVELLES
62	MUSIQUE
62	JAZZ
66	MUSIQUE CLASSIQUE
67	NOUVELLE CHANSON FRANÇAISE
69	PHILOSOPHIE
74	SCIENCES EXACTES
80	SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
103	SPORTS
106	THÉÂTRE
110	VOYAGES
112	INDEX
120	LIVRES FRANÇAIS DANS LE MONDE

ARCHITECTURE

Jean-Pierre LE DANTEC
 Directeur du laboratoire « Architectures, milieux, paysages » et professeur, École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette

ART DE VIVRE

Pierre-Dominique PARENT
 Critique

ARTS

Michel ENAUDEAU
 Critique

Gérard-Georges LEMAIRE
 Écrivain, critique

Olivier MICHELON
 Critique

BANDE DESSINÉE

Jean-Pierre MERCIER
 Conseiller scientifique du musée de la Bande dessinée d'Angoulême

CINÉMA

Patrick BRION
 Directeur du département Cinéma, France 3

JEUNESSE

IBBY-France
 et LA JOIE PAR LES LIVRES

MUSIQUE CLASSIQUE

Jean ROY
 Auteur, critique

MUSIQUE JAZZ

Philippe CARLES
 Directeur de la rédaction de *Jazz Magazine*

NOUVELLE CHANSON FRANÇAISE

Stéphan PARIS et Thierry VOYER
 pour Radio Néo 95.2 Paris

PHILOSOPHIE

Sylvie COURTINE-DENAMY
 Docteur en philosophie, Centre d'histoire moderne et contemporaine des Juifs, EPHE, Sorbonne

Marc-Olivier PADIS
 Rédacteur en chef de la revue *Esprit*

Guy SAMAMA
 Professeur agrégé de philosophie

POÉSIE

Marc BLANCHET
 Écrivain, critique

Yves di MANNO
 Écrivain, directeur de collection

POLARS ET ROMANS NOIRS

Aurélien MASSON
 Éditeur

ROMANS ET NOUVELLES

Thierry GUICHARD
 Directeur du *Matricule des anges*

Louise L. LAMBRICHS
 Écrivain, critique

Boniface MONGO-MBOUSSA
 Professeur, écrivain

Delphine PERAS
 Journaliste à *Lire* et *L'Express*

Éric POINDRON
 Éditeur, écrivain, chroniqueur littéraire

François de SAINT-CHÉRON
 Maître de conférences, université Paris IV-Sorbonne

Jean-Pierre SALGAS
 Professeur, critique

SCIENCES EXACTES

Étienne GUYON
 Directeur honoraire de l'École normale supérieure

Jean-Pierre LUMINET
 Astrophysicien, écrivain

Jurés du PRIX ROBERVAL

SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Christian DELACROIX
 Professeur agrégé d'histoire, université de Marne-la-Vallée

Yann DIENER
 SIHPP, psychanalyste

François DOSSE
 Professeur des universités en histoire contemporaine, IUFM de Créteil

Patrick GARCIA
 Maître de conférences en histoire contemporaine, IUFM de Versailles

Olivier MONGIN
 Directeur de la revue *Esprit*, écrivain

Éric VIGNE
 Directeur de collection

SPORT

Serge LAGET
 Journaliste à *L'Équipe*

THÉÂTRE

Jean-Pierre THIBAUDAT
 Écrivain, critique

VOYAGES

Gilles FUMEY
 Géographe, maître de conférences, université Paris IV-Sorbonne

En partenariat avec :

- Le Centre national du livre : Anne Princen et certains experts des commissions thématiques présentent une sélection d'ouvrages français et francophones ayant bénéficié d'aides à l'édition accordées par le CNL.

[www.centrenationaldulivre.fr]

- lechoixdeslibraires.com : *Vient de paraître* propose à ses lecteurs une sélection des choix de libraires parmi les nouveautés de l'édition française et francophone.

[www.lechoixdeslibraires.com]

Vous retrouverez, dans ces pages, l'actualité du livre et du disque français, les parutions depuis janvier dernier. La sélection des ouvrages, réalisée par les rédacteurs dans une grande liberté, et la pluralité des tons dans chacune des rubriques font de *Vient de paraître* un « bulletin trimestriel des nouveautés », indispensable pour les établissements culturels français, les maisons d'édition, les libraires, les traducteurs et, plus généralement, tous les lecteurs à l'étranger et en France.

Au programme pour ce numéro de mai :

La présence, parmi les sélectionneurs, du Choix des libraires, où des professionnels passionnés vous font part de leurs coups de cœur.

La rubrique « Livres français dans le monde », qui présente les grands rendez-vous autour du livre et de l'écrit, en France et à l'étranger.

Une nouvelle collaboration avec le Centre national du livre : un comité de rédaction composé d'Anne Princen et de certains experts des commissions thématiques du CNL présentera désormais dans ces pages une sélection d'ouvrages français et francophones ayant bénéficié d'aides à l'édition accordées par le CNL.

Il est toujours possible de télécharger les anciens numéros « en ligne », sur le site de CULTURESFRANCE [www.culturesfrance.com] ainsi que la version anglaise, et de nous faire part de vos remarques.

ARCHITECTURE

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC
et du Centre national du livre (Jean-Christian PETITFILS)

BENTON Tim
Les Villas parisiennes
de Le Corbusier
et Pierre Jeanneret,
1920-1930

[Éd. de La Villette, octobre 2007,
272 p., ill. n. et coul., 40 €,
ISBN : 978-2-9154-5606-6.]



● Publié – ou plutôt réédité avec des ajouts et quelques révisions – avec le concours du ministère de la Culture et de la Communication, l'ouvrage de Tim Benton est un classique dont la parution initiale, en 1984, fut un événement considérable qui devrait être confirmé à nouveau aujourd'hui. Non seulement au sein du milieu international des inconditionnels de Le Corbusier, mais encore dans celui, plus large, de tous ceux – professionnels ou simples amateurs – qui s'intéressent à la naissance de l'architecture moderne et au créateur mythique qu'est devenu progressivement le concepteur de Chandigarh, de la chapelle de Ronchamp ou de la villa Savoye. « Corbu », on le sait, n'avait, à son arrivée à Paris, qu'une formation acquise « sur le tas » en Suisse et au cours d'un voyage en Méditerranée où il s'était formé le regard. Mais qu'à cela ne tienne : il s'associe à son cousin Pierre Jeanneret et, en homme possédant un don hors du commun pour l'invention plastique et pour la communication, il lance dans le Paris des « Années folles », où les mécènes et les artistes novateurs sont légion, la revue puriste *L'Esprit nouveau* avec Amédée Ozenfant. Célèbre avant d'avoir rien construit, celui dont les papiers d'identité portent à l'époque, à la rubrique « métier », la mention *homme de lettres*, va se construire un réseau de relations et une clientèle souvent richissime (Stein, Church, Savoye...) qui, en lui commandant des villas, vont permettre à Corbu et à son cousin Jeanneret (un peu trop oublié) de mettre au point le langage architectural du nouveau siècle (les fameux « cinq points » – pilotis, toit-terrasse, plan libre, fenêtres en longueur et façade libre – rassemblés autour du concept

de « promenade architecturale »). Grâce à une étude méticuleuse de toutes les sources disponibles, c'est l'extraordinaire aventure de la naissance d'une œuvre qu'on peut, sans hésitation, qualifier de géniale, que Tim Benton nous conte et nous détaille. Ceci avec une rigueur qui n'hésite pas à démythifier certaines créations quelque peu surestimées et, surtout, à ne pas gommer les hésitations, tâtonnements, intrigues, limites techniques, difficultés avec les commanditaires et les entreprises, qui furent le prix à payer pour cet accouchement. Une telle qualité critique échappant à l'hagiographie est assez rare pour être saluée : on ne la retrouve pas entièrement, en effet (par exemple), dans l'ouvrage, très beau et très documenté lui aussi, que consacrent, presque au même moment, les éditions Actes Sud aux *Maisons* d'un autre maître de l'architecture du XX^e siècle, Oscar Niemeyer.

J.-P. L. D.

BRUCCULERI Antonio
Du dessein historique
à l'action publique.
Louis Hautecœur
et l'architecture classique
en France

[Picard, septembre 2007, 448 p., 69 €,
ISBN : 978-2-7084-0802-9.
Préface de Dominique Poulot.]



● Formé à l'École normale supérieure puis à l'École française de Rome, Louis Hautecœur (1884-1973) est une figure centrale et caractéristique de l'histoire de l'art – option architecture – française du XX^e siècle. Fêru d'archéologie, champion d'un « classicisme » transhistorique qui caractériserait, selon lui, le génie français (thèse alors répandue dans les milieux d'une droite savante qui, comme lui, servira Vichy sans états d'âme ou, plutôt, comme si Vichy se situait dans le droit fil d'une histoire nationale qui aurait été perturbée par la Révolution française, le dreyfusisme et le Front populaire), Hautecœur mena aussi une carrière de haut fonctionnaire au service d'une profession – celle des architectes – dont il fondera l'Ordre en 1940 et tentera de réformer l'enseignement (alors dominé par le système des Beaux-Arts), tout en apportant son soutien, en tant qu'homme d'influence et organisateur

d'expositions, à un modernisme architectural « classique » ou « régionaliste » symbolisé par Perret, Laprade, Barbe ou Carlu, contre l'avant-gardisme de Le Corbusier et des Congrès internationaux d'architecture moderne (CIAM). Cette position, intellectuelle et institutionnelle de Hautecœur appelait à elle seule une étude approfondie du personnage et de son œuvre : c'est à cette tâche (même si on peut une fois de plus regretter que le rôle de la nomenclature architecturale française dans la « révolution nationale » anti juive et anti bolchévique soit à peine effleuré – à quand une étude globale sur cette implication peu ragoûtante ?) que, dans une thèse française remaniée pour cette publication, s'est attaqué un jeune historien italien de l'architecture, Antonio Brucculeri. Le résultat, malgré ses lacunes, est fort intéressant. Tant par ce qu'il nous apprend à propos du gigantesque travail mené par Hautecœur (initié en particulier par son édition critique des archives du graveur et éditeur du début du XVIII^e siècle, Mariette) pour venir à bout de l'écriture de son ouvrage majeur, *l'Histoire de l'architecture classique en France* (1943-1957), que par ce qu'il révèle des limites de l'école française d'histoire de l'art appliquée à l'architecture, sur le plan de sa conception du temps (fort éloignée de celle de l'école des Annales) et de son ignorance délibérée des conditions (sociales, politiques, techniques...) de la production des édifices et des formes urbaines.

J.-P. L. D.

CULOT Maurice
et LAMBRICHS Anne
Albert Laprade.
Architecte, jardinier,
urbaniste, dessinateur,
serviteur du patrimoine

[Norma/Cité de l'architecture
et du patrimoine, novembre 2007, 400 p.,
ill. n. et coul., 85 €,
ISBN : 978-2-9155-4211-0.
Photographies contemporaines
de Dominique Delaunay.]



● Saluons d'entrée de jeu le magnifique travail réalisé par les auteurs du livre – texte érudit, iconographie somptueuse et très souvent inédite, puisée dans tous

les fonds d'archives disponibles, y compris, pour de magnifiques photographies en couleurs des années 1930, dans la collection Albert Kahn – et par l'éditeur qui a produit, pour l'occasion, un superbe livre-objet d'art. Le sujet s'y prêtait, il est vrai, car Albert Laprade (1883-1978) fut une star de l'architecture française de l'époque arts-déco, dont les nombreuses réalisations (édifices et jardins), issues de commandes publiques (le musée de la Porte Dorée, dit à l'époque « permanent des colonies » qui date de 1931 et qui est devenu récemment celui « de l'immigration » ; le barrage de Génissiat des années 1950...) ou privées (garage Citroën de la rue Marbeuf de 1929 ; maison du docteur Heitz-Boyer à Bénodet de 1926 ; usine Renault de l'Île Seguin d'après-guerre...) ont été saluées en leur temps, y compris par la revue *L'Illustration* qui leur a régulièrement rendu hommage en publiant des photographies et des reproductions de dessins, d'aquarelles et de peintures à l'huile en couleurs réalisés par Laprade lui-même ou par son associé Léon Émile Bazin. Après des études aux Beaux-Arts, une blessure au front en 1915 amène Laprade à devenir l'un des collaborateurs d'Henri Prost qui, suite à la mission menée au Maroc par le paysagiste et urbaniste Forestier en 1911, a pris la direction de l'équipe d'architectes chargée par Lyautey de construire la ville nouvelle de Casablanca et les extensions européennes des « villes royales » marocaines (Rabat, Fès, Marrakech, Mekhnès...), tout en assurant, au moyen d'un travail d'analyse approfondi, la protection du patrimoine architectural et urbain traditionnel marocain. Dans ce cadre colonial (même éclairé) où tout est possible (puisque ce sont les architectes et les urbanistes français qui créent leur propre réglementation), Laprade et ses amis réalisent des édifices et des morceaux entiers de villes tout à fait remarquables : leurs principes constituent une alternative moderne toujours actuelle à ceux qui vont être bientôt systématisés dans *La Charte d'Athènes* puisqu'ils réinterprètent, sans les éradiquer, les « fondamentaux » urbains (rues, places, jardins...). Au sein de ce « laboratoire » marocain, Laprade se forge aussi un langage (en particulier en matière d'art des jardins) arts-déco mâtiné, non de régionalisme (marocain en particulier) à proprement parler, mais de prise en compte du site et des traditions vernaculaires – équilibre qu'il parvient à tenir dans ses meilleures réalisations,

mais qui cède, dans plusieurs autres, au pompiérisme ambiant, porté dans l'entre-deux-guerres en Europe par les totalitarismes et leurs alliés idéologiques d'extrême droite et d'extrême gauche. C'est à ce point, du reste, que se situe la (petite) faiblesse de l'ouvrage de Culot et Lambrichs. Fidèles à l'esprit d'une histoire de l'art expurgée de l'Histoire tout court, c'est-à-dire se focalisant sur la présentation et l'analyse des œuvres comme si celles-ci étaient indifférentes à leur contexte idéologique, social et politique, il ne dit rien ni des positions de Laprade vis-à-vis du colonialisme (ce qui peut se comprendre dans la mesure où le consensus, sur ce point, était alors dominant en France) ni de ses rapports sereins avec la « révolution nationale » de Vichy. Or, je me permets, après la note consacrée au livre sur Hauteceur, d'insister sur ce point : le sérail des architectes français (mais aussi des ingénieurs des Ponts), dont Laprade faisait activement partie, a expulsé sans états d'âme de ses rangs leurs confrères juifs (y compris les meilleurs d'entre eux comme l'auteur de l'ensemble d'immeubles, avec cinéma, du boulevard Raspail, Bruno Elkouken) pour mieux se consacrer à la future reconstruction à laquelle ils prendront part sans scrupules ni remords – je veux dire comme si leur attitude collective n'aurait pas mérité la moindre esquisse de réflexion critique.

J.-P. L. D.

FAREL Alain Architecture et Complexité. Le troisième labyrinthe

[Parenthèses, coll. « Eupalinos. Architecture et urbanisme », février 2008, 252 p., ill. n. & b., 18 €, ISBN : 978-2-8636-4647-2.]



● L'ouvrage d'Alain Farel (édition révisée et augmentée d'un essai paru pour la première fois en 1991) se veut un témoignage du remue-ménage théorique qui s'est produit, concernant l'architecture en France et dans le monde, dans les trois dernières décennies. Alors que le système des Beaux-Arts, qui domina l'Europe et les États-Unis jusqu'aux années 1930, privilégiait la « composition » et les références historiques en négligeant des dimensions aussi essentielles au projet que son

contexte social, économique, technique, artistique, etc., les modernes, eux, en avant-gardistes affirmés, avaient déclaré la guerre à l'histoire et à la tradition en prônant, pour dire vite, la fluidité spatiale et une esthétique dépouillée d'ornements. La rencontre forcée, à la faveur de la reconstruction en Europe après la Seconde Guerre mondiale, entre ces deux courants, provoqua la domination d'un modernisme académique international dans lequel les enjeux culturels et politiques (au sens large de ces deux notions) furent, sinon ignorés, du moins minimisés, voire mis en suspens en raison de l'« urgence ». Et cet appauvrissement de la pensée architecturale et urbaine se fit au profit d'un « rationalisme » simpliste qui fit le bonheur des décideurs et des ingénieurs. La fin de ces illusions fut appelée « postmodernisme » lequel, concocté vite fait à la sauce sémiologique, produisit des horreurs régressives. Telle est la raison pour laquelle Farel et quantité d'autres architectes-enseignants désireux de rompre avec ces coups de balancier simplificateurs se sont mis en devoir de proposer des réflexions ambitieuses intégrant les avancées de la pensée contemporaine dans toutes ses dimensions (artistique, scientifique, sociologique, philosophique...). Emblématique de cet effort, l'étude d'Alain Farel fait sienne, en se référant à de nombreux exemples tirés de la production architecturale et urbaine contemporaine, la pensée de la « complexité » élaborée par Edgar Morin.

J.-P. L. D.

LE PRESTRE DE VAUBAN Sébastien Les Oisivetés de Monsieur de Vauban ou Ramas de plusieurs mémoires de sa façon sur différents sujets

[Champ Vallon, coll. « Les Classiques de Champ Vallon », octobre 2007, 1 300 p., ill. n. et coul., 44 €, ISBN : 978-2-87673-471-5. Édition intégrale établie et préfacée par Michèle Virol.]



● Quel meilleur hommage que la parution de ce monument pour célébrer le tricentenaire de la mort de Vauban ? Vingt-neuf mémoires, annotés par des spécialistes qui attestent

l'immense curiosité d'un esprit visionnaire et l'incroyable travail d'un arpenteur du royaume. Sous la direction de Michèle Virol, des historiens du Grand Siècle ont élaboré cette édition des *Oisivetés*, jamais publiées dans leur intégralité. Réunion de près de 3 650 pages manuscrites réparties en douze volumes, cette « forteresse de papier » (Jérôme Gautheret, *Le Monde*) nous rappelle que le grand maréchal ne fut pas seulement un génie militaire, spécialiste des fortifications et de la poliorcétique sous Louis XIV, mais aussi un précurseur des encyclopédistes, capable d'aborder des disciplines aussi diverses que l'économie, la statistique, la démographie, la géographie, la finance, les problèmes religieux ou politiques. Voyageur hors pair, Sébastien Le Prestre de Vauban connaissait mieux que son monarque l'état du royaume. Au cours de ses pérégrinations, il multiplie observations et rencontres, rédige d'innombrables notes et mémoires. Ses intérêts excèdent la défense du territoire. À côté des recommandations attendues sur le système du « pré carré » constitué de la fameuse double ligne de fortifications le long des frontières établies par Louis XIV, il aborde, de plus en plus critique à l'endroit des choix monarchiques, des questions de politique intérieure et extérieure : la révocation de l'édit de Nantes, qui a provoqué le départ pour l'étranger de nombreux huguenots, les excès de la fiscalité, la navigation, l'inutilité sociale de la Cour et des courtisans, l'abandon des colonies.

Cités par Fontenelle dans l'éloge funèbre qu'il consacra à Vaucanson à l'Académie des sciences, ces écrits, loin d'être les *membra disjecta* que suggère le terme de « ramas », organisent une véritable vision, cohérente et documentée, de la France louis-quatorzienne et nous font pénétrer la pensée économique et politique de celui qui fut sans doute l'un des plus grands réformateurs de son temps.

J.-C. P.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

MARREY Bernard Revers d'un chef-d'œuvre. La naissance du théâtre des Champs-Élysées, 1910-1922

[Picard, coll. « Librairie de l'architecture et de la ville », novembre 2007, 148 p., ill. n. & b., 33 €, ISBN : 978-2-7084-0805-0.]



● Grâce à un heureux concours de circonstances, plusieurs sources d'archives, qui ont longtemps sommeillé, concernant le lent aboutissement de l'édification du chef-d'œuvre architectural parisien de l'art nouveau – le théâtre des Champs-Élysées – ont été conservées : celles du théâtre proprement dit ; celles de la Société du théâtre (donc des débats houleux ayant agité la maîtrise d'ouvrage de l'édifice) ; celles, enfin, de l'auteur du projet initial, l'architecte belge Henry Van de Velde. Ces archives, transmises par le fils de ce dernier à Auguste Perret (architecte-constructeur du projet définitif) auraient sans doute été détruites par celui-ci s'il en avait pris connaissance. Jugez plutôt : au départ de l'idée du nouveau théâtre musical, un « musicien utopiste », fils de rabbin (la chose ayant, on le verra, quelque importance) ; à la naissance effective du projet, côté promoteurs, la création en 1908 de la Société du théâtre des Champs-Élysées, un riche mécène amateur d'art « français » à tendance néo-classique (Bourdelle et Denis), Gabriel Thomas, proche à l'origine du journal catholique *Le Gaulois* de tendance bonapartiste puis royaliste ; à la conception du projet lui-même, un architecte, lié d'amitié avec Denis en dépit de ses penchants « art nouveau » qui avaient fait écrire au critique en vogue du *Figaro*, Arsène Alexandre, lors de l'exposition présentée sous cette appellation par Samuel Bing fin 1895 : « Tout cela sent l'Anglais vicieux, la juive morphinomane ou le Belge roublard ou une agréable salade de ces trois poisons. » Si l'on ajoute à ce climat délétère et xénophobe lié à l'« affaire » Dreyfus la grande inondation parisienne de 1910, on comprend que le projet soit né sous des auspices difficiles. Heureusement, Van de Velde est un architecte de (très) grand talent dont les dessins (plans, coupes, élévations) séduisent ses commanditaires

(ainsi qu'en témoigne l'abondante correspondance, citée par Marrey, entre l'architecte et Thomas), même si Astruc, bien que rallié à la façade, « ne veut pas de l'art munichois à l'intérieur ». Mais vient alors se poser le délicat problème de l'exécution du projet. Van de Velde, au départ, penchait pour une ossature métallique ; mais ce type de structure n'ayant pas bonne presse en France, il pense au béton armé : il rencontre alors l'entreprise Perret frères spécialisée dans l'utilisation de ce nouveau matériau. J'arrête là cette histoire dont tous les spécialistes connaissent déjà la suite, exposée cette fois par Marrey avec un luxe de détails qui la rend irréfutable : la dépossession progressive, sous divers prétextes techniques, de l'architecte belge de son projet, la maîtrise d'œuvre du théâtre des Champs-Élysées finissant par revenir, dès la fin de 1911, au seul Auguste Perret qui en fera le point de départ de sa brillante carrière, même si divers avatars financiers (« le krach du théâtre Astruc » annoncé avec délices dans *L'Action française* du 6 novembre 1913 à côté d'un éditorial intitulé « Un aspect de la question juive »), puis la Grande Guerre, ne permettront l'achèvement définitif des travaux qu'en 1922. Un bien beau livre que celui de Marrey qui, contrairement à beaucoup d'autres auteurs, ne place pas sous cloche l'histoire de l'architecture.

J.-P. L. D.

PROST Philippe Vauban. Le Style de l'intelligence. Une œuvre source pour l'architecture contemporaine

[Éd. Archibooks, décembre 2007, 110 p., 21 €, ill. coul., ISBN : 978-2-9156-3974-2. Photographies de Georges Fessy et Jean-Marie Monthiers.]



● Dans l'avalanche (méritée) des ouvrages consacrés à Vauban (1633-1707) à l'occasion du 300^e anniversaire de sa mort, puis du classement (hautement mérité lui aussi) de son œuvre au patrimoine mondial de l'humanité, j'en ai prélevé trois qui apportent chacun un éclairage original sur cette œuvre complexe d'un militaire qui fut aussi un ingénieur de machines de guerre, un économiste, un démographe

et, surtout, un bâtisseur d'ouvrages et d'édifices à caractère défensif qui ont fait de lui, non seulement un architecte exceptionnel mais un paysagiste hors pair. Le premier d'entre eux est celui composé par un architecte et enseignant d'aujourd'hui – d'où le caractère très raffiné de l'objet-livre, mais aussi la difficulté à en déchiffrer le texte composé, pour des raisons d'élégance sans doute, en corps gris. Ce qui est d'autant plus regrettable que l'analyse proposée par Philippe Prost du travail de Vauban sur l'espace est l'une des plus pertinentes et des plus novatrices que j'aie jamais lues. En homme du métier capable de déchiffrer l'œuvre au plus profond d'elle-même, Prost voit et parvient à faire comprendre, à travers son texte et une iconographie peu abondante, mais merveilleusement bien choisie, que, par-delà les époques, Vauban est un maître absolu. Maître dont les leçons, concernant ce que Prost nomme successivement « l'intelligence du contexte », « le style de la raison » et « l'économie du pérenne », restent brûlantes d'actualité au point de constituer une « œuvre source pour l'architecture contemporaine » : Philippe Prost achève du reste sa démonstration par la présentation, suffisamment légère et distancée pour ne pas verser dans le plaidoyer *pro domo*, d'un de ses propres projets (constituant une « étude de définition » et non une réalisation) : l'aménagement du parc archéologique d'Alésia.

Le deuxième ouvrage que j'ai retenu nous fait entrer dans le formidable atelier intellectuel de Vauban. Travailleur acharné, voyageur infatigable, inventeur toujours en quête de solutions, non pour donner la mort mais, puisque la guerre existe, pour limiter le nombre de ses victimes (assaillants comme défenseurs) homme soucieux des autres enfin, par son double souci de connaître l'état (démographique et géographique) du royaume qu'il sert et de ménager les dépenses publiques en les utilisant au meilleur escient, Vauban a beaucoup écrit, dans le peu de loisirs que lui permettait son incessante activité. De courts traités techniques ou ces deux textes exceptionnels de clairvoyance politique et économique que sont le *Mémoire sur le rappel des huguenots* ou le *Projet de dîme royale*, mais aussi quantité de lettres (adressées à Louvois et à beaucoup d'autres) qu'a rassemblées, avec soin et toutes les explications nécessaires, le philosophe Guillaume Monsaingeon

dans *Vauban, 1633-1707. Un militaire très civil. Lettres* (Scala, coll. « Mémoires illustrés », mars 2007, 336 p., 35 €, ISBN : 978-2-8665-6385-1) qui nous restitue, du même coup, Vauban au travail. Prenant place dans une collection sur laquelle j'ai déjà attiré l'attention, *La Place forte de Mont-Dauphin. L'héritage de Vauban*, de Nicolas Faucherre (Cité de l'architecture et du patrimoine/Aristeas/Actes Sud, novembre 2007, 124 p. + 1 DVD, 32 €, ISBN : 978-2-7427-6711-3), le troisième ouvrage de cette sélection subjective, est la monographie savante (mais placée toutefois, fort heureusement, dans son contexte biographique, historique, géographique, technique et militaire) d'un des plus fameux sites bastionnés par Vauban : quiconque désire cette fois pénétrer au cœur de la pensée de l'ingénieur-bâtisseur de forteresses, imprenables et sublimes à la fois, que fut cet artiste et ce penseur admirable, trouvera son miel dans ce livre érudit.

J.-P. L. D.

WILLEMIN Véronique Maisons sur l'eau

[Alternatives, coll. « Anarchitecture », février 2008, 220 p., ill. coul., 39 €, ISBN : 978-2-86227-546-8.]



● Moins sérieux en apparence et de forme beaucoup plus ludique, en raison du caractère curieux de son thème et de la forme joyeusement exubérante de sa mise en page et de ses illustrations, que mes choix précédents, le livre de Véronique Willemin n'en aborde pas moins un problème déjà actuel, mais qui risque de devenir crucial avec la croissance démographique, le réchauffement climatique et l'élévation du niveau de la mer. « L'architecture de demain sera-t-elle aquatique ? Maisons sur pilotis ? Extensions gagnées sur la mer ? Îles artificielles ? Maisons et villes flottantes ? » Telles sont les questions que pose cet ouvrage qui décrit aussi bien des situations réelles (habitat-péniche ; constructions précaires sur canaux de villes asiatiques, etc.) que des utopies plus ou moins terrifiantes ou kitchissimes (mais toujours réservées aux plus riches), en passe ou non de réalisation, dans les États du Golfe.

J.-P. L. D.

JARDINS ET PAYSAGES

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

Les Carnets du paysage n° 15 : Bord à bord. Art écologique et art environnemental

[Actes Sud/École nationale supérieure du paysage, octobre 2007, 210 p., ill. n. et coul., 20 €, ISBN : 978-2-7427-7069-4.]



● Il y a quelques mois, j'attirai l'attention des lecteurs de *Vient de paraître* sur l'excellente revue *Les Cahiers de Blois* publiée par l'École normale supérieure de la nature et du paysage. L'occasion m'est offerte, aujourd'hui, de souligner la grande qualité – vérifiable à la publication de chaque nouveau numéro – de la revue plus ancienne publiée, elle, par l'École normale supérieure du paysage de Versailles. Conçue, j'imagine, par le spécialiste du Land Art et, plus généralement, des rapports Art/Nature qu'est Gilles A. Tiberghien, cette livraison rassemble « des analyses et des textes d'artistes, d'intellectuels et d'écrivains qui ont en commun de réfléchir et d'agir sur ce que nous pouvons appeler notre environnement, notre œkoumène ; autrement dit la Terre, que nous ne savons peut-être plus vraiment habiter ». Aussi trouve-t-on au sommaire des signatures aussi diverses et souvent prestigieuses que Christophe Domino, Alain Viguier, Peter Hutchinson, Adeline Lausson, Patricia Johanson, Didier Semin, Richard Buckminster Fuller, Michel Weemans, Jean-Paul Goux et Aurélien Froment. On peut s'abonner à cette revue par tranche de trois numéros pour le prix de 51,60 € en s'adressant à Actes Sud (BP 90038, 13633 Arles CEDEX).

J.-P. L. D.

URBANISME

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

ANDREOTTI Libero Le Grand Jeu à venir. Textes situationnistes sur la ville

[Éd. de la Villette,
coll. « Textes fondamentaux modernes »,
janvier 2008, 240 p., ill. n. & b., 27 €,
ISBN : 978-2-9154-5603-5.
Préface de Jean-Paul Dollé.]



● En ces temps où l'on célèbre les « événements » de Mai 68, il n'est pas anodin que paraisse, aux éditions de l'École normale supérieure d'architecture de Paris-la Villette, que sa radicalité originelle apparente à l'université expérimentale de Vincennes, un (excellent car très bien composé) recueil de textes consacrés à la ville par l'un des principaux courants d'avant-garde pré-68. Mouvement qui mêlait art, pensée et politique, dans une perspective révolutionnaire, ayant pris la relève du surréalisme, qui a le plus contribué à l'éclosion de ces fameux « événements » (qui, comme le postulait l'Internationale situationniste, ont concerné le monde entier sous des formes diverses et parfois contradictoires – en apparence tout du moins). Pourtant, j'en suis témoin, c'est là une pure coïncidence éditoriale. Car c'est depuis des années en effet que, avec minutie, acharnement et acuité d'analyse, Libero Andreotti, architecte PHD qui dirige le *Paris Program* du Georgia Tech Institute d'Atlanta à (bien sûr)... l'ENS d'architecture de Paris-la Villette, travaille à ce projet dont l'édition, pour cause de découverte perpétuelle de nouveaux éléments, a été plusieurs fois repoussée. Alors ? Ouvrage définitif ? Évidemment (et heureusement) non. Mais somme, incontestablement. Qui concerne l'une des dimensions majeures du travail – et des polémiques internes ayant régulièrement abouti à des exclusions – du mouvement créé par Guy Debord et ses acolytes (peintres proches de Cobra comme Jorn, architectes-urbanistes comme Constant, poètes issus du lettrisme, cinéastes et écrivains divers désireux d'en finir avec le spectacle de la société marchande par la création de « situations » destinées à remettre

sur ses pieds un monde marchant sur la tête...) : la ville, territoire d'élection des poètes depuis Baudelaire. Certes, on peut aujourd'hui hausser les épaules devant des « vieilleries » utopiques prétendant que les lois du marché sont perverses et doivent être abattues. Reste que la plupart de ces textes ont gardé une fraîcheur subversive et joyeuse qui nous manque aujourd'hui.

J.-P. L. D.

MAUMI Catherine Thomas Jefferson et le projet du Nouveau Monde

[Éd. de la Villette, coll. « ENSA de Grenoble », octobre 2007, 180 p., ill. n. et coul., 15 €, ISBN : 978-2-9154-5624-0.
Préface d'André Corboz.]



● Voici un livre au croisement de plusieurs disciplines (la géographie, l'histoire, l'urbanisme, le paysage...), ce qui le rend d'autant plus passionnant. Architecte et docteur en études urbaines, son auteure, après plusieurs années d'études dans l'ouest des États-Unis, propose une lecture et une interprétation de l'un des caractères les plus marquants du territoire nord-américain : la grille orthogonale abstraite plaquée sur le territoire qui, hormis dans les treize États originels, a permis la reconnaissance et l'appropriation progressive d'un « Nouveau Monde » inconnu. Grille qui, elle-même, se décline à plusieurs échelles : celle des États, des villes, des parcelles et – même si l'auteure n'en parle pas – des structures des édifices (*woodframes* ou *steelframes*). Imposée au départ par la nécessité de reconnaître, mesurer et partager une immense *wilderness* par-delà ses accidents géographiques et son imperméabilité due à la densité des forêts qui rendait impossible l'usage des instruments de visée connus à l'époque (se souvenir ici du roman, non évoqué par Catherine Maumi, de Thomas Pynchon consacré aux tribulations de deux savants anglais, Mason et Dixon, chargés entre 1764 et 1767 d'établir la ligne portant leur nom entre le Nord libéral et le Sud esclavagiste), cette grille est devenue, sous l'impulsion de l'homme des Lumières aux multiples savoirs (dont l'architecture et l'art des jardins qu'il pratiqua pour ses amis et dans sa propre propriété de Monticello)

que fut Thomas Jefferson (l'un des « Pères Fondateurs » et troisième président des États-Unis d'Amérique), un outil au service de sa conception d'une démocratie agraire, fondée sur l'individu propriétaire de sa parcelle et de sa maison, et soustrait de la sorte aux « vices » des villes européennes. Conception « usonienne » proche des idées qui seront défendues au XIX^e siècle par le philosophe « transcendantaliste » Ralph Waldo Emerson (curieusement ignoré par Catherine Maumi) avant d'être reprises en termes urbanistiques par l'architecte qui se proclamait lui-même le « dernier démocrate américain », Frank Lloyd Wright, dans son projet de *Broadacre City* auquel il travailla pendant trente ans. Étant entendu que cette histoire fascinante comporte un absent : l'Amérindien. Et que la cité démocratique ainsi entendue suppose aujourd'hui, pour pallier l'isolement d'unités familiales dispersées sur un immense territoire, un usage intensif des moyens de communication virtuels – mais aussi réels : l'automobile gaspilleuse d'énergie et productrice de CO₂. Mais ceci, aurait dit Kipling, est une autre histoire.

J.-P. L. D.

ART DE VIVRE

Sélection de Pierre-Dominique PARENT et Éric POINDRON

BERNARDO Enrico Mes vins de Méditerranée

[Plon, coll. « Gastronomie et vins », décembre 2007, 506 p., ill. coul., 35 €, ISBN : 978-2-259-20539-9.

Photographies d'Olivier Roux.]



9 782259 205399

● « Les peuples méditerranéens commencèrent à sortir de la barbarie quand ils apprirent à cultiver l'olivier et la vigne. » C'est sur cette citation de Thucydide que s'ouvre le livre qu'Enrico Bernardo consacre aux vins de Méditerranée. 13 pays visités, 4 000 vins testés, 1 000 fiches de dégustation... Sur les 500 pages du livre, 450 sont consacrées aux vins espagnols, français et italiens. Pour chaque pays, le guide recense la législation et les appellations. Il décrit les régions et leurs caractéristiques. Viennent enfin les fiches techniques... Certains domaines ont de bien beaux noms. N'aimeriez-vous pas goûter un vacqueyras venant du domaine Le Sang-des-Cailloux ? Sommelier réputé, E. Bernardo nous entraîne dans un parcours « aux parfums de garrigue ». Les photos d'Olivier Roux font rêver aux vacances et incitent à la dégustation sur place. Le temps est gris, il pleut, rêvez d'une île. Imaginez vous à Krk en Croatie pour savourer au bord de la mer un de ces vins blancs « riches en acidité, fruités et très fleuris avec des notes de jasmin ». À moins que vous ne préfériez Chypre, dont les vignobles ne furent jamais attaqués par le phylloxéra, pour déguster un descendant du vin de paille, le commandaria, qui est fabriqué à partir de raisins séchés au soleil avant fermentation. Et s'il fallait en distinguer un seul, élire « un méditerranéen pur jus », E. Bernardo choisirait un cava, vin de Catalogne, « servi à 16 °C sur un rouget de roche. C'est magique. Il apporte à la chair délicate et goûteuse du poisson sa note aromatique et florale, une triple croche de parfums de garrigue. À suivre sur un chèvre frais fermier, et des fraises trempées dans le même élixir. » J'entends déjà le chant des cigales.

P.-D. P.

CHAO Ramon et RAMONET Ignacio Guide du Paris rebelle

[Plon/RFI, mars 2008, 342 p., ill. n. et coul., 24 €, ISBN : 978-2-259-20629-7.]



9 782259 206297

● Les Parisiens manifestent depuis toujours une grande propension à descendre dans la rue. Cette tendance ne s'est pas ralentie après la Révolution française : 1830, 1948, la Commune, les grèves du Front populaire de 1936 et plus près de nous 1968 dont on fête le quarantième anniversaire... La France a représenté pour beaucoup de révolutionnaires le pays de la liberté. Bolívar, qui se battit pour l'émancipation de l'Amérique latine, fut influencé à la fois par les idées philosophiques et politiques de la Révolution française et par l'épopée napoléonienne. Plus tard, Paris accueillera les révolutionnaires russes, chinois, vietnamiens. Ainsi, la petite rue Beaunier dans le 14^e arrondissement eut l'honneur d'abriter Lénine et sa compagne Nadeja Kroupskaïa. Ils n'en ont probablement pas conservé un souvenir inoubliable car ils habitaient un appartement impossible à chauffer et était en butte à la méfiance de la concierge qui se méfiait de ces Russes : « Tous des nihilistes... Ça finira par nous amener du vilain. » Ce livre porte une attention particulière aux femmes rebelles. Claire Lacombe, Théroigne de Méricourt, Olympe de Gouges se heurteront à la misogynie de certains révolutionnaires qui n'étaient pas prêts à accorder aux femmes l'égalité civile et politique. Théroigne de Méricourt paiera de sa raison ce combat inégal. Olympe de Gouges estimait que si « la femme a le droit de monter à l'échafaud, elle devrait avoir le droit de monter à la tribune ». Elle sera exécutée le 6 novembre 1793. Du côté des artistes et des écrivains, les rebelles ne manquent pas. Durant la Commune, le peintre Courbet s'avisa que la colonne Vendôme était « un monument dénué de toute valeur artistique, tendant à perpétuer les idées de guerre et de conquête de la dynastie impériale ». La Commune ordonna sa démolition. Courbet sera sévèrement sanctionné. Incarcéré à la prison Sainte-Pélagie, il sera condamné à payer les frais de reconstruction de la colonne.

P.-D. P.

DELMAS Jean-François L'Inguimbertaine. Maison des muses

[Nicolas Chaudin, mars 2008, 160 p., ill. coul., 39 €, ISBN : 978-2-35039-038-3.]



9 782350 390383

● Tous les véritables amateurs de livres ont une passion pour les ouvrages traitant de l'esprit de la bibliothèque, des codex ou des manuscrits anciens. Ils vont être comblés avec cette visite privée au cœur de *la maison des muses*... Fondée en 1745 par monseigneur d'Inguibert, évêque de Carpentras, dans la capitale du comté venaisien, l'Inguimbertaine compte parmi les institutions culturelles françaises les plus reconnues et les plus prestigieuses. Cet établissement exceptionnel comprend une bibliothèque de lecture publique, des fonds rares et précieux de renommée internationale, quatre collections muséographiques et des archives anciennes. À Carpentras, cité autrefois papale, l'Inguimbertaine représente le mariage réussi de l'histoire et de l'art. L'auteur, Jean-François Delmas, archiviste paléographe et conservateur en chef de la bibliothèque Inguimbertaine et des musées de Carpentras, nous raconte l'histoire de cette exceptionnelle institution. Entrer dans la bibliothèque, c'est d'abord découvrir une extraordinaire richesse de documents et de collections, et son transfert dans l'Hôtel-Dieu du XVIII^e siècle. L'auteur se fait guide pour mieux inviter le lecteur à découvrir les collections protéiformes, l'histoire de la ville et de ses acquisitions, les livres d'heure et les encyclopédies rares. Il revient aussi sur l'histoire de dom Malachie, prélat philanthrope et humaniste qui sut accumuler les trésors – bibliophiliques et patrimoniaux – et en faire l'un des fonds les plus importants de France. Monnaie, médailles, estampes, tableaux, sculptures, herbiers et globes terrestres garnissent l'Inguimbertaine et donnent à l'ensemble de l'ouvrage l'allure d'un cabinet de curiosités décrit par Pic de la Mirandole. L'iconographie abondante et soignée permet enfin de se promener dans la bibliothèque, ses pièces secrètes et ses alcôves fermées au grand public. Raison de plus pour s'y aventurer et s'y égarer, pour mieux s'émerveiller et mieux apprendre.

É. P.

FAIVRE-JUSSIAUX Michèle
**La Salle d'attente
 de mon psychanalyste**

[Erès, février 2008, 136 p., 10 €, ISBN : 978-2-7492-0859-6.]



● Ce petit livre, à première vue anodin, à cheval entre l'ouvrage de vulgarisation et le témoignage vivant, va au-delà de ce qu'il semble présenter. L'auteur, une psychanalyste de Franche-Comté, est une excellente « conteuse », mais pas si « franche » que cela...

À travers de petits récits laissant libre cours aux pensées secrètes de patients attendant leur tour dans l'ancre de leur psychanalyste, Michèle Faivre-Jussiaux brouille les pistes. En effet, à la lecture de cet ouvrage, on hésite entre deux approches. Les pensées inquiètes et pertinentes des patients (surtout des patientes) sont-elles le fruit de l'imagination et de l'expérience thérapeutique de l'auteur dans un esprit de divertissement littéraire ou relèvent-elles d'une initiation (en douceur) à la psychanalyse d'après des observations concrètes ? On pourra répondre que les deux approches peuvent se mêler et se compléter. Dans ce cas, laissons de côté le genre mystérieux (et peut-être inédit) du livre pour ne plus goûter que son esprit, son parfum, son humour délicat. Pour le plaisir, cet exemple d'introspection culpabilisante provenant d'une patiente et qui reflète bien le livre : « Finalement, je préfère encore douter de moi et ignorer la faute de l'autre. Rester en terrain connu. Ça devient une affaire entre moi et moi. D'une certaine manière, est-ce que je ne la détournerais pas subrepticement, cette faute, pour la virer à mon compte et en neutraliser l'impact ? Je serais voleur de faute ? Drôle de vol. Parce qu'enfin, ça voudrait dire que la faute de mon père, dont j'ignore totalement en quoi elle consiste, ce serait à moi de l'expier ? C'est encore plus tordu que de jouer contre son camp, vous ne trouvez pas ? » Comme on le sent, Woody Allen n'est pas loin.

P.-D. P.

FERBER Christine
 et LAURENDON Gilles
 et Laurence

La Cuisine des fées

[Chêne, janvier 2008, 168 p., ill. coul., 19,90 €, ISBN : 978-2-84277-816-3.]

Photographies de Bernard Winkelmann, illustrations de Philippe Model.]



● Un livre qui vous permettra à la fois de renouer avec les contes de fées de votre enfance et de vous assurer un succès certain lors des goûters d'anniversaire en servant aux enfants les galettes du Petit Chaperon Rouge, le gâteau de Peau d'Âne, les dragées en cailloux blancs du Petit Poucet. Dans beaucoup de contes, les héros quittent la maison des parents animés par un esprit d'aventure qui va les conduire à affronter bien des épreuves. Les recettes sont classées selon les lieux merveilleux et parfois terrifiants où vont vivre les personnages des contes : la maison magique, le jardin enchanté, la forêt mystérieuse, l'ancre de l'ogre et de la sorcière, le château et enfin le pays merveilleux. Les photos de Bernard Winkelmann et les illustrations de Philippe Model recréent la magie de ces contes et nous entraînent dans ces pays enchantés où les citrouilles deviennent des carrosses, où les chats transforment les ogres en souris, où les loirs dorment dans les théières, où le roi des tartelettes déclare la guerre à son voisin parce qu'il refuse de parfumer ses gâteaux à l'eau de rose. Et qui sait ? Peut-être qu'au moment de réaliser ces recettes magiques nous serons transportés dans « une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons et toutes sortes d'officiers nécessaires pour faire un festin magnifique » et il ne nous restera plus qu'à assister aux noces de Riquet à la Houppe.

P.-D. P.

FONTAINE Jean-Paul
**Bibliolexique à l'usage
 de l'amateur de livres**

[Éd. des Cendres, février 2008, 48 p., 12 €, ISBN : 978-2-86742-153-2.]



● Chacun sait qu'un bibliothécaire veille sur une bibliothèque, tandis qu'un bibliophile veille jalousement sur SA bibliothèque. Qui sait, en revanche, qu'un bibliomane est un amoureux des livres et qu'un bibliopathe est atteint de bibliopathie, à savoir d'une pathologie liée à l'amour des livres ? Qui sait, enfin, qu'un bibliophobe déteste les livres – oui, ça existe ! – et qu'un biblioclaste, en plus de les haïr, se fait un devoir – sacrilège – de les détruire... Ces quelques définitions sont le résultat, ô combien passionnant, des recherches de Jean-Paul Fontaine, bibliomanographe – qui manifeste l'obsession d'écrire au sujet des livres – et historien du livre. Après avoir écrit *Le Livre des livres*, un ouvrage monumental consacré à l'histoire dudit livre, l'auteur propose un *Bibliolexique à l'usage de l'amateur de livres*, opuscule léger et raffiné à l'usage des bibliophilo-facétieux et des autres. L'auteur, en détective obsessionnel et en lecteur insatiable, a traqué les mots commençant par la racine biblio – de *biblion* qui signifie « livre » en grec – dans les dictionnaires d'autrefois, chez les écrivains oubliés ou les bibliophiles d'antan ; sans pour autant ignorer les néologismes qui feront, peut-être, école. Pour expliquer en partie ses recherches, il confie que : « Estimant que nombre d'entre eux étaient désuets, inusités ou bizarres, les lexicographes n'ont offert qu'un nombre restreint de ces mots aux dictionnaires... » Aussi, de « biblana » (récolte d'anecdotes sur le livre), jusqu'à « bibliuguancie » (art de réparer les livres), Jean-Paul Fontaine nous propose cent quatre-vingt-un mots – et il en a collecté de nouveaux depuis – quand le dictionnaire *Le Robert* en propose huit et *Le Littré* seulement dix-neuf ! Pour chaque mot recensé, Jean-Paul Fontaine dresse une définition du mot évoqué, propose une date de naissance et une bibliographie, lorsqu'elle existe. Aussi, bienvenue en Biblionomadie, une itinérance à travers les livres, un mot en forme de voyage léger inventé par votre serviteur.

É. P.

MOLLARD-DESFOUR Annie
Le blanc. Le Dictionnaire
des mots et expressions
de couleur, XX^e-XXI^e siècles

[CNRS éditions, coll. « CNRS dictionnaires », février 2008, 330 p., ill. n. & b., 30 €, ISBN : 978-2-271-06636-7.

Préface de Jean-Louis Étienne.]



● Linguiste au CNRS, Annie Mollard-Desfour est aussi présidente du Centre français de la couleur. Après avoir collaboré au fameux *Trésor de la langue française*, elle signe aujourd'hui un volume consacré au blanc. Cet ouvrage s'insère dans le dictionnaire de la couleur dont les premières publications firent d'Annie Mollard-Desfour une spécialiste du lexique français contemporain des couleurs. Ce livre à la couverture blanche, comme il se doit, a demandé de multiples recherches. Une question se pose : le blanc, à peine une couleur pour le profane, réclamait-il autant de travail ? À la lecture de cette somme, la réponse est oui. Une mine d'informations, souvent surprenantes, nous est livrée pour notre plus grand profit, avec, en prime, quantité de citations d'auteurs. Le tout formant un curieux lexique où l'on butine avec plaisir malgré l'aspect un peu austère de la présentation. Le dictionnaire est composé de deux parties : la première est dévolue au seul blanc avec ses symboles et ses significations les plus diverses et les plus secrètes, et l'autre à ses dérivés, d'Albe à White, en passant par Albus, Candidus, Blank et Leukos. Mais « qu'est-ce que le blanc du point de vue de la nuance ? Une absence de teinte et une grande luminosité due à la combinaison de toutes les couleurs du spectre solaire », est-il indiqué dans l'introduction. « Une couleur idéale, utopique, celle du *blanc-blanc*, du *blanc parfait*, d'un *corps blanc*. » Elle est aussi « dans le langage et la culture, transparente, translucide comme le diamant, le *verre blanc*, le cristal ou le *blanc d'œuf* ». Symboliquement, c'est la couleur du paradis, de la royauté, des qualités morales, de l'hygiène et de la pureté de l'âme. C'est aussi la marque de la paix, du vide, de l'espace de la page non écrite, du silence, du vieillissement et de bien d'autres termes aux significations fort diverses « entre vertu, fascination, terreur »...

P.-D. P.

MOREL Christian
L'Enfer de l'information
ordinaire

[Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », novembre 2007, 242 p., ill. n. & b., 18,50 €, ISBN : 978-2-07-077940-6.]



● À tous ceux qui se sont sentis humiliés par leur ordinateur, magnétoscope, lecteur de DVD, téléphone portable ou autres engins à boutons, le livre de Christian Morel apportera apaisement et réconfort. Il ne s'agit pas d'un livre d'humeur écrit à la suite de divers déboires, mais d'une étude sociologique très sérieuse. « L'idée centrale de l'ouvrage est que l'information ordinaire est non seulement de qualité médiocre, mais qu'elle atteint souvent un niveau de pertinence catastrophique : modes d'emploi incompréhensibles, pictogrammes aux significations énigmatiques, textes illisibles, tableaux de commande anti-ergonomique, informations générales tronquées, etc. » Non, ce n'est pas vous qui êtes incompetent et incapable d'accéder aux bienfaits de la modernité. Car est-il normal que les utilisateurs du logiciel Windows passent par le menu « Démarrer » pour éteindre leur ordinateur ? Quelle logique anime le fabricant de certains portables lorsqu'il vous fait allumer l'appareil en appuyant sur le bouton portant un téléphone barré et l'indication « No » ? Il ne faut pas trop compter sur le mode d'emploi pour résoudre vos hésitations et répondre à vos interrogations. Lorsqu'il n'est pas absent ou inaccessible, le mode d'emploi peut être incompréhensible par excès de technicité et parfois par désir de faire court. Il peut aussi être traduit du japonais ou de l'allemand et provoquer chez le lecteur découragement, perplexité ou fou rire selon l'humeur du moment. Nombre d'utilisateurs ont d'ailleurs renoncé à lire les notices et comptent sur un fils doué ou un voisin compatissant. Souvent, ils se résignent à utiliser leurs appareils au tiers de leur capacité. Ceux qui pourraient être tentés de penser qu'un dessin vaut mieux qu'un long discours et qu'il a le mérite de supprimer la barrière linguistique liront avec profit le chapitre consacré à « l'enfer des pictogrammes ». Christian Morel y démontre qu'un grand nombre de pictogrammes, s'ils sont souvent esthétiques, sont illisibles pour

une grande partie du public. Dans certains cas, le même pictogramme peut dire une chose et son contraire. Il cite l'exemple d'un pictogramme utilisé à l'entrée d'un restaurant de Dubrovnik représentant un homme et une femme en maillot de bain dans un cadre barré d'un gros trait rouge en diagonale. À l'évidence, les tenues de plage sont interdites dans le restaurant. Mais alors, que signifie le même pictogramme utilisé à l'entrée d'une plage toute proche ? Exactement l'inverse, il s'agit d'une plage de nudistes et l'accès en est interdit aux vacanciers habillés.

P.-D. P.

OLLIVIER Bernard
La vie commence à 60 ans

[Phébus, coll. « D'ailleurs », mars 2008, 196 p., 15 €, ISBN : 978-2-75290-326-6.]



● L'auteur du best-seller *La Longue Marche* (trois tomes : *Traverser l'Anatolie ; Vers Samarcande ; Le Vent des steppes* chez le même éditeur) dévoile dans ce livre les petits et grands secrets de ses différents exploits. Il ne s'agit pas d'un livre d'écrivain. C'est l'œuvre très personnelle et humble d'un homme. Un homme doué d'une vaillance, d'une santé et d'un moral magnifiques et dont l'obsession est de ne pas vieillir. Un homme hors du commun et très commun en même temps, voyageur anonyme mettant en danger sa vie dans des périples inimaginables. Cela pour le simple plaisir d'éprouver son corps par la marche et de le propulser vers des horizons présumés inatteignables, jusqu'en Chine par exemple. Pourtant, une question se pose en parcourant cet ouvrage vivifiant et en tentant de suivre ce marcheur inspiré, de frontière en frontière, de danger en danger. Comment peut-on donner en exemple au retraité moyen cette soit extraordinaire d'inconnu, de jouissance, de souffrance, cette capacité de fuir son âge et sa vie ordinaire pour parcourir des milliers de kilomètres dans une solitude quasi totale ? Le malentendu provient essentiellement du titre de l'ouvrage qui évoque plus un traité sur les seniors qu'un défi personnel. Pourquoi, en effet, relier les possibilités qu'offre une retraite bien méritée avec la recherche d'aventures exceptionnelles ? La retraite vue par Bernard Ollivier ne sera jamais celle de ceux pour qui la pêche à la ligne, les collections de papillons, le bricolage, le jardinage

ou la lecture forgent des rêves à portée de main. Les seniors qui ne sont pas intéressés par de pareils exploits prendront plaisir à lire Bernard Ollivier et à retrouver ses parcours mythiques qui sont aussi ceux de la Route de la soie et de Marco Polo.

P.-D. P.

SCHIFRES Alain Inventaire curieux des choses de la France

[Plon, coll. « Littérature française », mars 2008, 464 p., ill. n. & b., 23 €, ISBN : 978-2-259-20280-0.

Dessins d'Alain Bouldouyre.]



● Traquer « les objets, mots, mythes et usages d'hier et d'aujourd'hui » souvent anodins, mais fortement ancrés dans la mémoire collective, donner envie d'en connaître mieux les origines et l'histoire, tel est le but de cet ouvrage. Ces « choses » de nature très variée, souvent d'une banalité aveuglante, comme le calendrier des Postes, mais parfois insolites, recueillies dans tous les registres de la société, mériteraient presque de figurer à « l'inventaire » du patrimoine, y compris les plus immatérielles tels « le savoir-vivre » ou « l'exception française ». Revenons à cet inventaire qui tient de Prévert, non seulement par l'incongruité des éléments disparates qui le composent, mais aussi par le style direct et familier qui les dépeint. L'ouvrage regorge d'expressions heureuses et d'impressions colorées à la hauteur des sujets traités. Ainsi, parmi les « classiques » de la France éternelle arrivent en tête le calendrier des Postes, le Petit Lu, le cachou Lajaunie, le verre Duralex, la toile de Jouy, etc., étrangement associés, dans le même chapitre, au département, au fonctionnaire, au patron. Dans la case « Nos pièges brevetés », figurent : la baguette sous le bras, la buvette, la coupe de champagne, le feu rouge et la pastille Valda ainsi que certaines curiosités inattendues telles que l'âge du capitaine, la chère tête blonde, la métaphore, la énième réforme, etc. À propos de l'espadrille « d'une simplicité de bon aloi », l'auteur rappelle que « c'est une chose peu ordinaire, sous des dehors modestes » que chaussaient volontiers Vilar et Picasso. C'est également le seul chausson qu'il faut acheter une taille au-dessous. Dans le même genre

faussement humble, la biscotte. Elle a su conquérir les Français car « l'homme ne vit plus seulement de pain, il se nourrit aussi de bruit ». Parmi ces trouvailles ordinaires, s'inscrivent également le boudin avec ses variétés et les rillettes. À propos de ces dernières, Alain Schifres est péremptoire : « On ne touche pas à un pot de rillettes. On y tombe. » Dans le registre relevant du langage, l'auteur dénonce l'abus très français de la litote : « Où les choses sans être pour autant innommables, ne sont plus nommées. » Enfin, il épingle dans son inventaire une spécificité que le monde nous envie : les intellectuels. « Ils reviennent environ tous les cinq ans. Ils portent des chandails, les cheveux un peu longs. Ils s'assoient et se remettent à penser. » Réflexion quelque peu tarte à la crème... Mais au fait, la tarte à la crème figure-t-elle dans cet ouvrage ?

P.-D. P.

TAINÉ Hippolyte Vie et opinions philosophiques d'un chat

[Payot & Rivages, coll. « Rivages poche, Petite Bibliothèque », janvier 2008, 52 p., 4 €, ISBN : 978-2-7436-1777-6.]



● Après une longue fréquentation des philosophes et des chats, Hippolyte Taine est arrivé à la conclusion que la sagesse des chats était infiniment supérieure à celle des philosophes. La réédition de son petit ouvrage, *Vie et opinions philosophiques d'un chat* (extrait de la deuxième édition du *Voyage aux Pyrénées*, 1858) va permettre aux lecteurs d'accéder à un texte rare, souvent cité, mais introuvable, véritable classique de la littérature sur les chats. Taine montre ici un aspect étonnant de sa personnalité d'écrivain. Celui d'un fabuliste qui avait d'ailleurs été, jeune étudiant, très marqué par les fables de La Fontaine. Son amour des chats, ses dons de conteur mais aussi, bien sûr, de moraliste transparaissent dans ce très court texte dont on ne peut dire de quel genre il relève. Trop grave pour distraire les enfants, apparemment trop léger pour imprégner durablement l'esprit des adultes, il échappe à tous les genres, y compris celui de la nouvelle classique. En se glissant métaphysiquement et physiquement dans la peau d'un chat, Taine brosse non seulement le portrait

du félin, mais restitue aussi le climat d'un monde rural, parfois poétique et souvent brutal. Un monde où l'homme n'a ni plus ni moins que sa place au milieu d'animaux soi-disant domestiques dont il croit être le maître, mais qui lui désobéissent dès qu'il a le dos tourné ou l'esprit ailleurs. Bien éloigné des contes aseptisés, l'ouvrage n'édulcore rien. Ce chat, d'une tendre cruauté, qui se considère comme le centre de l'univers, est-il très différent de l'homme ?

P.-D. P.

VINCENDON Sybille Petit traité des villes à l'usage de ceux qui les habitent

[Hachette Littératures, février 2008, 178 p., 16 €, ISBN : 978-2-01-237395-2.]



● Sybille Vincendon a « passé plusieurs années de sa vie à aller dans les villes partout en France pour voir comment elles étaient faites ». Elle concevait et aimait pour le journal *Libération* les mensuels « Villes ». Elle part du constat que les villes souffrent d'un désamour. Autrefois, tout le monde rêvait de la ville. Pour les jeunes, elle représentait la liberté, l'aventure. Aujourd'hui la ville ne séduit plus. Seuls les vieux envisagent de revenir à la ville, mais c'est à contrecœur lorsque les déplacements deviennent difficiles, lorsque l'état de santé exige la proximité du médecin et des commerces. Ce désir d'abandonner la ville doit beaucoup au rêve du « pavillon avec un terrain autour », rêve que les politiques ont contribué à créer, mais qui leur cause bien des soucis quand ils doivent le gérer. Sybille Vincendon décrit avec verve ces lotissements pavillonnaires, ces lieux incertains, ni ville, ni campagne, dont les voies portent des noms bucoliques : rues des Aulnes, des Tilleuls, des Pins, etc. Elle s'attaque aussi à l'idée reçue qui veut que tout le mal vienne des grands ensembles : « Ce n'est pas l'architecture qui met les gens dans l'ornière, c'est l'économie. [...] Ce ne sont pas les barres et les tours qui vous repoussent, c'est la misère qu'on y a entassée. » Paradoxalement, c'est peut-être la prise de conscience environnementale qui sauvera les villes. Il va falloir imaginer « des bâtiments économes en énergie et une forme de ville assez compacte pour

minimiser les déplacements individuels fauteurs de gaz à effet de serre». Un tel schéma condamne les zones pavillonnaires. Peut-être permettra-t-il aussi d'échapper à ces villes taillées sur le même patron : rues piétonnes au centre-ville avec les cafés et les restaurants, le textile avec les enseignes en franchise ; dans le reste de la ville, rien ou presque et à l'extérieur sur la rocade, l'inévitable hypermarché ou centre commercial. Pour imaginer une ville où il fait bon vivre, il faut être modeste et attentif aux autres : « Les bons fabricants de ville, élus, urbanistes, architectes, paysagistes, rajoutent les choses les unes aux autres, regardent autour d'eux, sont attentifs à ce qui est déjà là, à ce qui se trouve dans le voisinage. [...] Ils se soucient des petites choses : les vues qu'ils créent, les courants d'air, l'ensoleillement, les ombres portées. Ils s'interrogent sur le beau, ils ne le considèrent pas comme un luxe. Ils veulent refaire de la ville un rêve populaire. »

P.-D. P.

ARTS

Sélection de Marc BLANCHET, Sylvie COURTINE-DENAMY, Michel ENAUDEAU, Gérard-Georges LEMAIRE, Yves di MANNO, Olivier MICHELON et du Centre national du livre (Adrien GOETZ)

Basse def. Partage de données

[Presses du Réel, coll. « Art contemporain », janvier 2008, 134 p., ill. n. et coul., 10 €, ISBN : 978-2-84066-231-0.

Textes de Stéphane Sauzedde et Nicolas Thély.

Entretien avec Dominique Pasquier.]



9 782840 662310

● À l'instar de son objet d'étude, l'impact des nouvelles technologies de la reproduction et de la diffusion du numérique, *Basse def. Partage de données* est un ouvrage hybride. Il est à mi-chemin entre le catalogue d'exposition (paru à l'occasion d'une exposition l'automne passé à l'espace Oui à Grenoble) et de l'essai théorique. Pour la première mission, le livre répond par une série de reproductions et un texte de Stéphane Sauzedde retraçant sous forme de synopsis le parcours de l'exposition. Mais c'est la seconde partie, plus « froide », qui intéressera le lecteur au-delà de la documentation de l'exposition. Auteur de *Vu à la webcam (essai sur la web-intimité)* (Presses du Réel, 2002), Nicolas Thély y poursuit ses études sur l'usage amateur et artistique d'Internet. « Depuis l'apparition d'Internet et de la révolution numérique qui lui est associée, l'imbrication des algorithmes a restructuré notre environnement sensoriel et notre capacité de création », note-t-il. Mais plus en avant, c'est la sensibilité « immédiatement formée au contact d'Internet » qui lui importe. Celle « encore balbutiante, en train de se former en partie sur les bancs des écoles, et qui a fait son entrée dans un monde où tout n'est que partage de données, en apparence gratuit copiable, téléchargeable... » Son texte soulève de nombreuses pistes quant au régime de négociation de la « basse définition ». Plus loin, c'est dans un entretien avec Dominique Pasquier, auteur de *Cultures lycéennes, la tyrannie de la majorité* (Autrement, 2005) que Thély prolonge son investigation sur les « blogs », « fanfictions », « lypsync » et autres pratiques nées sur la toile.

O. Mi.

D'un siècle à l'autre.

La collection du musée d'Art moderne de Saint-Étienne

[Skira, janvier 2008, 272 p.,

ill. n. et coul., 49 €,

ISBN : 978-88-6130-454-3.

Sous la direction de Lorand Hegyi, Jacques Beaufret et Martine Dancer.]



9 788861 304543

● Publié à l'occasion du vingtième anniversaire du musée d'Art moderne de Saint-Étienne, ce catalogue revient sur la constitution d'une des plus importantes collections (15 000 pièces) sur le sujet en Europe. Si dans son introduction, l'actuel directeur Lorand Hegyi traite des nouvelles orientations du musée (notamment son ouverture à l'Est), il revient à Jacques Beaufret, responsable des collections, d'en retracer l'histoire et la constitution du fonds. Création du musée des Arts et de l'Industrie en 1890 sur la base d'une alliance innovante entre « beaux-arts » et « arts industriels », développement extraordinaire dans les années 1970 sous l'impulsion de Bernard Ceysson, construction d'un nouveau bâtiment en 1987 et hypothèse actuelle d'une extension figurent dans ce rapide portrait. Dans le strict domaine des arts plastiques, quatre grands mouvements sont distingués : l'historique, un ensemble riche sur les années 1950 (Dubuffet et Soulages), un point fort sur les années 1960-1980 (pop art, art minimal, support/surface, figuration narrative...) et une collection d'art contemporain étoffée pour le domaine français. Enfin, les deux domaines (la photographie et le design) qui participent aujourd'hui à l'identité du musée bénéficient de deux textes spécifiques.

O. Mi.

Harald Szeemann.

Méthodologie individuelle

[JRP-Ringier/Le Magasin, coll. « Anthologies et théories de l'art », janvier 2008, 248 p., ill. n. & b., 19 €, ISBN : 978-3-905829-08-2.

Sous la direction de Florence Derieux.]



9 783905 829082

● De la fin des années 1950 au milieu des années 2000, Harald Szeemann (1933-2005) a accompagné et bouleversé

le format de l'art en touchant à la modalité de son exposition. Directeur de la Kunsthalle de Berne, commissaire indépendant à la Kunsthalle de Zurich, célèbre pour *Quand les attitudes deviennent formes* (1969) et sa proposition à la Documenta V (1972), le commissaire d'exposition suisse a changé la donne en incluant le processus de création au sein de l'exposition, tout en imposant le commissaire comme auteur. Publié à l'initiative du Magasin-Centre national d'art contemporain (Grenoble) et dirigé par Florence Derieux, le présent ouvrage ne trace pas tant une histoire des expositions de Szeemann qu'une analyse de sa méthode et de ses outils. L'ouvrage débute par des essais d'Hal Foster (« Erreur sur le cadavre ») et de Jean-Marc Poinot (« L'art et son contexte ou la question du culturel ») qui resituent le contexte intellectuel de l'activité de Szeemann. Il se poursuit par des entretiens avec ses proches collaborateurs et étudie la pratique de Szeemann à travers les exemples précis de la Documenta V et de L'Autre (quatrième biennale de Lyon, 1997), deux moments largement documentés. Mais la partie phare de l'ouvrage est indéniablement celle consacrée au fonctionnement et à l'histoire de l'Agence pour le travail intellectuel à la demande fondée par Szeemann pour porter ses projets. Le chapitre consacré à l'organisation et à l'usage de ses archives est l'occasion d'un reportage photographique réalisé par Balthasar Burkhard dans la Fabrika, le lieu spécifiquement conçu par Szeemann dans le Tessin.

O. Mi.

If Everybody had an Ocean. Brian Wilson, une exposition

[CAPC, novembre 2007, 26 p., 17 €, ISBN : 2-87721-211-4.

Bilingue français/anglais.]



● Reprenant le format d'un album vinyle 33 tours, le présent ouvrage est un portrait en creux de Brian Wilson, le compositeur des Beach Boys. La biographie fantôme de cet être génial, mystérieux et torturé, se fait par le biais d'une centaine d'œuvres d'artistes contemporains, toutes présentées dans l'exposition pensée par Alex Farquharson et organisée conjointement par la Tate Saint Yves et le CAPC/musée d'art contemporain de Bordeaux l'an passé.

Les Beach Boys, groupe mythique apparu dans les années 1960 avec une musique angélique et des paroles célébrant les filles, les vagues et le soleil de la Californie ont pour particularité de n'avoir (contrairement aux Rolling Stones et aux Beatles) jamais fricoté avec l'avant-garde artistique de leur époque, « définitivement marqués par leurs anciennes photos ringardes et leurs chemises à rayure BCBG », pour citer Alex Farquharson. C'est en partie cette naïveté qui est à l'origine de l'intérêt de ce dernier pour leur discret leader. Taciturne, méfiant, perdu dans des projets musicaux sans fin, Brian Wilson est pour lui à la fois « pop star et artiste d'avant-garde », un archétype de « complexité et contradiction ». Largement explicités dans un entretien à seize voix, les choix de Farquharson pour construire cette biographie artistique mènent à des évocations d'une Californie enjouée et psychédélique (*More Birds* de Pae White ou les posters de Sister Corita Kent) à des visions lunaires (*Sans titre [globe ubiquity vibrations]* de Bruno Peinado) et des descentes cauchemardesques (*Organism* de Fred Tomaselli). Partout prime l'ambition d'un projet qui veut créer « un projet d'intimité avec un sujet observé de très loin », même si celui-ci se dévoile un peu dans l'entretien accordé par Wilson à Hans-Ulrich Obrist. Le texte de David Toop est lui une fable musicale. Bref, un catalogue *collector* pour les amoureux de la contre-culture californienne et ses harmonies.

O. Mi.

Paul Sharits

[Presses du Réel, coll. « Monographies-format 1 », février 2008, 200 p., ill. coul., 28 €, ISBN : 978-2-84066-238-9.

Sous la direction de Yann Beauvais.]



● Souvent négligé par une histoire de l'art qui n'a pas su intégrer dans son champ de vision l'art du mouvement, et écarté par une histoire du cinéma trop attachée à la forme narrative et théâtrale, le cinéma expérimental est depuis une courte décennie de nouveau révélé dans sa richesse et ses ramifications avec les arts plastiques. Avec Stan Brakhage, Michael Snow, Kenneth Anger, Peter Kubelka ou Hollis Frampton, Paul Sharits figure en bonne place dans le panthéon du cinéma expérimental. Publié à l'initiative

de Yann Beauvais et de l'espace multimédia Gantner (Bourgogne, où a été organisée l'an passé une exposition consacrée à Sharits), cette première monographie sur le cinéaste américain (1943-1993) est un ouvrage somme qui regroupe textes épars et inédits. L'analyse introductive de Yann Beauvais sur l'échappée de Sharits en dehors de la simple opposition entre figuration et abstraction, est révélatrice de l'intégration par ce dernier de la dimension structurelle dans ses films (concomitante dans les années 1960 avec le minimalisme), mais également du dépassement de celle-ci par une dimension affective forte. Plus loin, Beauvais étaya son propos sur l'adoption par Sharits d'une forme spatiale spécifique (l'installation) pour développer ses films. Porté par un appareil iconographique riche (vues d'installation, croquis de film, reproductions de peintures...), l'ouvrage compile une vingtaine de textes dont des inédits en français signés par Annette Michelson, Rosalind Krauss ou Jozf Robakowski, des essais de Keith Sanborn ou Edwin Carels, la republication des entretiens de Jean-Claude Lebensztejn avec Sharits et la traduction de textes de l'artiste.

O. Mi.

Raphaël Zarka. En milieu continu

[École régionale des beaux-arts de Nantes, janvier 2008, 144 p., ill. coul. Bilingue français/anglais.]

● « On se représente habituellement le temps sous la forme d'un cercle ou d'une ligne droite. Personnellement, je vois plutôt quelque chose d'intermédiaire : une sorte de ressort ou de vis sans fin. Ça avance et en même temps, c'est en boucle », explique Raphaël Zarka dans un entretien avec François Piron. Né en 1977, il appartient à une génération qui a eu l'habitude de vivre dans l'après et de l'après. Pratiquant la photographie et la sculpture, Raphaël Zarka traque des formes arrêtées, posées (équipements abandonnés, étrangetés urbaines) en les réinvestissant par un regard quasi anthropologique. D'ailleurs, son premier ouvrage ne portait pas sur son travail, mais sur le skateboard (*Chronologie lacunaire du skateboard 1779-2005. Une journée sans vague*, éditions F7, 2007), sport devenu synonyme du réemploi des formes anonymes de la ville. « On pourrait

dire de Zarka qu'il appartient à l'improbable tribu des surréalistes postmodernes : celle qui vivrait de la cueillette de l'étrange, non plus comme du temps d'André Breton, dans la nature, les territoires préservés, le monde scientifique ou la culture populaire, mais dans ces terrains que l'on dit si joliment vagues, c'est-à-dire vides, inoccupés, laissés en friche et en désordre par une industrie peu soucieuse d'effacer les traces de son passage», explique Didier Semin dans l'essai qu'il lui consacre dans le présent ouvrage qui offre un panorama complet de l'œuvre. Élaboré avec le souci d'une ouverture plus vaste que le simple commentaire ou l'analyse de l'œuvre, celui-ci contient un article de Nathalie Leleu dédié aux répliques d'œuvre d'art, un de Sofia Talas sur les objets scientifiques et un texte de Kate Briggs sur des stratégies d'écritures trouvées. Le tout est encadré par deux entretiens avec l'artiste menés par François Piron et Cécilia Becanovic. Il se termine plus classiquement par une série de reproductions.

[Ouvrage non disponible à la vente.
Contact : secretariat.erban@mairie-nantes.fr]
O. Mi.

ARASSE Daniel L'Homme en perspective, les primitifs d'Italie

[Hazan, mars 2008, 336 p., ill. coul., 20 €, ISBN : 978-2-7541-0272-8.]



● *L'Homme en perspective* est l'un des premiers écrits de Daniel Arasse. Ce n'est pas qu'une énième histoire de l'art italien entre le XIII^e et le XV^e siècle. Il s'intéresse plutôt aux conditions d'émergence de cette histoire. Il préfère donc un classement par thèmes dans une période qui, de Giotto à Léonard de Vinci, ne compte que 135 ans. Beaucoup de choses s'y passent : l'introduction de la peinture à l'huile qui remplace la détrempe, l'abandon du panneau de bois pour la toile, la présence croissante de thèmes mythologiques et du paysage (sans être encore un genre autonome), et aussi le traitement du sujet qui évolue sans cesse. Une nouvelle conception de l'art accompagne une nouvelle vision du monde. Cette transformation n'est pas univoque et linéaire et plusieurs centres se développent de manière

différente : Sienne, Venise, Padoue, Vérone, Rimini sont des villes qui jouent un rôle comparable à Florence à l'époque de Giotto. Simone Martini s'impose comme une alternative à Giotto. Les idées artistiques sont sans doute liées à la force et à la nouveauté des idées. Ces dernières sont associées à une mutation sociale ; mais la transformation de la société n'explique pas tout le renouveau de l'art. C'est d'abord le mouvement général de la pensée qui compte ici : « Giotto est l'homme de Dante et Simone Martini celui de Pétrarque. » Les humanistes de la Renaissance parlent parfois des peintres, mais pas comme nous pourrions l'imaginer. Et la théologie continue à jouer un rôle majeur dans cette affaire. L'aspect le plus percutant de l'essai d'Arasse est de considérer que le passage des soi-disant « primitifs » aux peintres du Quattrocento n'est pas un progrès, mais une multitude de postures esthétiques et conceptuelles concurrentes. L'essentiel de ces changements n'a pu s'accomplir que par et pour l'Église qui demeure une pensée « totalisatrice ». Mais celle-ci n'a plus le monopole de la culture, qui permet « l'élaboration et la perception de l'image picturale », puisqu'on assiste à une définition nouvelle de l'humanité. Ce qui fait dire à l'auteur : « Ce dont l'image témoigne, c'est la coexistence d'une double intention chez le peintre : d'une part, réussir une image digne de la culture moderne, de l'autre, présenter son actualité émotive, sa fonction dévotionnelle traditionnelle. » Ainsi, Daniel Arasse a proposé en 1979 une autre lecture de la Renaissance de l'art et de son histoire, non pas en remettant en cause ses grands prédécesseurs (d'Argan à Chastel, en passant par Panofsky), mais en s'interrogeant sur chaque perspective théorique.

G.-G. L.

POLIERI Jacques Atlas-Polieri. Topologies

[Hazan, janvier 2008, 76 p., ill. coul., 35 €, ISBN : 978-2-7541-0245-2.]



● En 1959, Jacques Polieri s'engage dans un travail commun avec le peintre Jean-Michel Atlan, l'un des membres les plus éminents de l'École de Paris après la dernière guerre. Juif de Constantine

venu faire ses études de philosophie à la Sorbonne, Atlan est un autodidacte de la peinture. Après s'être intéressé au groupe nordique Cobra, il développe un art abstrait où la figure tient encore un rôle paradoxal par des pictogrammes noirs. Il disparaît prématurément à l'âge de quarante-sept ans, peu après avoir réalisé ces *Topologies*. Les règles du jeu imposées par Polieri à l'artiste sont un système combinatoire à partir d'un « triptyque interchangeable ». En les associant *ad libitum*, les œuvres engendrent des « effets visuels pratiquement illimités ». Cet ordre peut être totalement aléatoire ou alors guidé par un ordre chromatique, motivé par le caprice du goût du créateur. À l'origine, ce projet est né parce que Polieri avait la conviction qu'il existerait une équivalence indéniable entre les formes mathématiques, la théorie géométrique des nœuds, la rhétorique (oxymore ou oxymoron, par exemple) et les formes plastiques. Il considère les *Miroirs magiques* d'Atlan comme un « tableau dans le tableau ». Et il voit les pastels qui les composent comme la production d'une surface torique : « Tore complexe, souligne-t-il, à la fois trou et reflet, il se présente sous l'aspect de détails agrandis ou de propos décryptables. » De plus, l'apparition d'une figure « absolument singulière » renforce cette double nature, cette contradiction foncière voulue par Atlan. Les vingt-sept pastels produits sont présentés « neuf fois, trois par trois ». La publication de cette expérience nous fait comprendre que l'esprit avant-gardiste de Polieri a pu trouver un écho dans la pratique artistique d'Atlan et que le principe à son fondement a été fructueux. Sans aucun doute, Atlan était-il loin d'avoir une pensée systématique. Mais il est probable que l'idée de permuter ces planches a été pour lui une façon de penser son œuvre à la fois comme une continuité de l'ensemble et comme des éléments autonomes. D'où un très bel album qui nous fait découvrir un aspect de ce peintre que Jacques Derrida a tant apprécié.

G.-G. L.

**BOLTANSKI Christian
et GRENIER Catherine
La Vie possible
de Christian Boltanski**

[Éd. du Seuil, coll. « Fiction & Cie », novembre 2007, 264 p., 19,50 €, ISBN : 978-2-02-096273-5.]



● De nature secrète, Christian Boltanski a pourtant, pendant un an, chaque semaine, livré à Catherine Grenier, conservatrice au centre Georges-Pompidou, ses « confessions », comme s'ils construisaient ensemble sa « tombe » – à l'instar de ses *Reconstitutions d'objets* qu'il place dans des boîtes pour les sauver de l'oubli, ou de ses *Inventaires* qui rassemblent tout ce qui reste de quelqu'un pour en faire le portrait en creux.

Depuis la mort de ses parents – sa mère, Corse et chrétienne était écrivain et communiste, son père, chef de clinique à l'hôpital Laennec, était un Juif russe qui demeura caché sous le plancher de leur appartement familial une partie de la guerre et qui se convertit ensuite au catholicisme –, Boltanski a en effet pris conscience d'être passé en première ligne. Ses plus récentes expositions s'appelaient d'ailleurs *Dernières années* et *Dernières nouvelles*. C'est également depuis lors qu'il a commencé à dire qu'il était juif et à intégrer des photos de ses parents dans son œuvre plutôt que de montrer *L'Album de la famille D*. Être pris entre judaïsme et catholicisme, n'appartenir à aucune communauté, tel semble être le malheur de Christian Liberté, né en 1944, le seul des trois frères à ne pas recevoir de prénom hébraïque. Son enfance, dont il avoue avoir eu du mal à sortir, fut à l'en croire heureuse autant qu'atypique, et sa vocation artistique se déclencha à l'époque de sa première communion où il reçut des livres de piété illustrés : l'art et la religion sont pour lui deux modes d'expression des choses auxquelles on croit. La Biennale de Paris en 1969 et l'exposition au musée de la Ville de Paris fin 1970 avec Sarkis furent déterminantes pour sa carrière puisqu'il fut pris dans la galerie d'Ilena Sonnabend – où il ne vendit jamais rien –, de même que la Documenta de Kassel en 1972, même si la « réussite » commerciale dut attendre 1984. Avec sa femme Annette Messenger, ils s'en tiennent à la règle stricte de ne jamais pénétrer

dans leurs ateliers respectifs, ni même de discuter de leurs lectures. Admirateur de Joseph Beuys, de Tadeus Kantor et de Pina Bausch, Christian Boltanski rêve aujourd'hui d'exposer dans la halle de la Tate Modern Gallery. Mais quel crédit accorder à ses propos, lui-même avouant être extrêmement menteur afin d'embellir la vie ? Ce n'est, comme le rappelle le titre de ce livre, qu'une vie *possible*, allusion à son film projeté en 1968 au théâtre du Ranelagh, *La Vie impossible de Christian Boltanski*.

S. C.-D.

**BOULEZ Pierre
Le Pays fertile. Paul Klee**

[Gallimard, coll. « art et écrivain », février 2008, 176 p., ill. coul., 30 €, ISBN : 978-2-07-012107-6.]



● Le regard d'un musicien unique sur un peintre : c'est ce que propose cette étude. Que le compositeur et chef d'orchestre, homme de la vie musicale et également essayiste s'intéresse à ce peintre s'inscrit dans une certaine logique. Pierre Boulez, ses nombreux écrits en témoignent (parus au Seuil et chez Christian Bourgois), a toujours envisagé les arts en correspondance les uns des autres. Il n'a pas pratiqué l'obsession du mélange pour autant. Aussi la rigueur du professeur du Bauhaus retient-elle son attention par sa capacité de pensée, d'éclaircissement, de démonstration, toujours au service d'une tenue entre recherche et vision. De nombreux propos de Klee ont constitué pour lui un apport : quand une interrogation sait trouver sa formule, limpide et directe, on sent que Boulez est admiratif. Son propre enseignement, la transmission de son œuvre musicale, ou de celle des autres, passent par une telle capacité de clarté. Or, et Boulez le souligne, Klee a un don supérieur, comme professeur ou théoricien. L'inscription de ses peintures dans un rapprochement musical ne se situe jamais dans une illustration, mais bien dans l'assimilation surprenante de l'écriture musicale au sein des propositions immédiates de parcours de la peinture. Musicien amateur, d'un très bon niveau, Klee est donc dans ce livre à l'honneur, entre l'étude de Boulez et de nombreuses reproductions. « On peut inventer sans une certaine dose de logique,

un degré de cohérence et de logique dans les déductions. Mais il ne faut jamais être prisonnier d'une quelconque logique, qu'elle soit académique ou qu'on l'ait soi-même forgée. Klee l'a bien montré : autant l'observance exacte de la géométrie peut être nuisible, stérile, autant sa transgression s'avère imaginative, productive. Le problème est le même si l'on crée des principes en vue de pouvoir fonder un univers de sons, il faut en même temps en découvrir la transgression pour détruire les rigidités du système, et créer cette sorte d'*imperfection*, de *gaucherie*, si nécessaire pour produire la vie. »

M. B.

**CANONNE Xavier
Le Surréalisme en Belgique :
1924-2000**

[Actes Sud, décembre 2007, 352 p., ill. coul., 79 €, ISBN : 978-2-7427-7209-4.]



● À l'exception notable des tableaux de Magritte, la contribution majeure du surréalisme belge aux diverses « révolutions » littéraires et artistiques du XX^e siècle demeure largement méconnue en France. Est-ce pour avoir délibérément gardé la distance ? Toujours est-il que les groupuscules secrets qui ont tour à tour incarné sa rébellion ludique et grave sont loin d'avoir obtenu chez nous l'attention qu'ils méritaient. L'œuvre admirable de Paul Nougé – qui incarne à lui seul cet élan foudroyé – demeure à cet égard injustement ignorée, en dépit de plusieurs éclairages récents (voir en particulier le numéro d'*Europe* consacré aux « Surréalistes belges » en avril 2005). Xavier Canonne propose pour la première fois un panorama complet de ces cercles successifs, depuis les tracts de *Correspondance* (1924) jusqu'à l'aube du XXI^e siècle – la disparition de Marcel Mariën en 1993, puis de Tom Gutt en 2002, ayant sonné le glas de cette longue équipée. Synthèse louable, qui lui permet d'évoquer des figures moins centrales ou des confréries voisines – comme celles de la revue *Phantomas*, du *Daily-Bul* ou des *Temps mêlés* d'André Blavier – tout en insistant sur le formidable travail accompli par Mariën, sans qui la plupart des textes auraient sombré dans l'oubli ou seraient demeurés inédits. On regrettera, en revanche, qu'il tienne pour acquis

la première partie de cette aventure et la traite en ouverture avec une concision qui rend insuffisamment justice à la singularité du cercle bruxellois (Nougé, Magritte, Mesens, Scutenaire...) durant les années 1920-1930 – alors qu'il consacre en fin d'ouvrage de longues digressions à de plus obscurs épigones. Certes, plusieurs synthèses ont déjà été consacrées à la période la plus novatrice du « mouvement » (notamment l'indispensable *Activité du surréalisme en Belgique* de Mariën, qui s'arrête au seuil des années 1950), mais il est dommage que Canonne n'en dégage pas mieux la subversion sévère – et la constante invention poétique. *A contrario*, il met fort bien en perspective l'aventure des *Lèvres nues* dans les années 1950 (et ses rapports avec les futurs situationnistes). Et c'est à juste titre qu'il s'attarde sur plusieurs figures marginales – comme Paul Colinet, Robert Willems ou Paul Bourgoignie – de cette étrange *invention collective* que fut l'aventure du surréalisme en Belgique. Soulignons enfin, puisqu'il s'agit aussi d'un livre d'art, la richesse et la qualité de l'iconographie, qui ne s'en tient pas aux clichés habituels et propose même certains documents inédits.

Y. d. M.

CLAIR Jean **Autoportrait au visage absent. Écrits sur l'art (1981-2007)**

[Gallimard, coll. « Blanche », mars 2008, 464 p., 25 €, ISBN : 978-2-07-078626-8.]



● Voici un ouvrage qui se doit de figurer dans les bibliothèques françaises à l'étranger, tant il constitue une référence unique en matière d'écrits sur l'art. Homme de musée, polémiste pour certains, diariste passionnant et émouvant, Jean Clair, à travers ses différentes fonctions, ses expositions, et surtout son amitié ou admiration pour nombre d'artistes, a beaucoup écrit pour que la connaissance de l'art ne soit pas seulement monstration, mais aussi méditation. Dans ses écrits de tous genres, il a croisé aussi ses propres obsessions. On connaissait déjà des textes de cet ouvrage volumineux, certains sous la forme de petits livres, d'autres dans des catalogues. Manquait l'ouvrage de référence. En présentant son livre en quatrième de couverture, Jean Clair

précise lui-même la perspective dans laquelle celui-ci s'inscrit : « Des écrits sur l'art : le vertige de l'éphémère opposé au vertige de la pérennité (supposée) de l'art. En fait, la permanence dans la durée de la passion des tableaux – et des sculptures –, quand elle éclate devant une œuvre, et dont il faut tenter, en vain parfois, d'expliquer la raison. L'espoir que des réflexions dispersées dans le temps – et dans les catalogues et dans les revues – en un quart de siècle, entre 1981 et aujourd'hui, valaient de n'être pas tout à fait oubliées. » C'est le moins qu'on puisse dire. Aussi un défilé impressionnant d'artistes permet de dresser cet *Autoportrait au visage absent* de l'auteur, tant il s'agit de servir l'autre : Klimt, Ensor, Balthus, Bourgeois, Bonnard, Giacometti, Bacon, Mason, Alechinsky, Szafran, Cartier-Bresson, entre autres. « Le grand débat de l'art de notre temps n'aura pas été le débat de la figuration et de l'abstraction, il aura été le débat de la représentation du visage et de son impossibilité », indique Jean Clair dans l'un de ses textes. D'où ce titre éclairant et cette réflexion unique servie par une écriture magnifique.

M. B.

DANESI Fabien **Le Mythe brisé de l'Internationale situationniste. L'aventure d'une avant-garde au cœur de la culture de masse (1945-2008)**

[Presses du Réel, coll. « Œuvres en société », février 2008, 336 p., 22 €, ISBN : 978-2-84066-203-7.]



● *Le Mythe brisé de l'Internationale situationniste. L'aventure d'une avant-garde au cœur de la culture de masse (1945-2008)* a un titre un peu trompeur. L'ouvrage commence dans le contexte de l'après-guerre, mais s'arrête en 1972, date de dissolution de l'IS. Il fait la part belle à la gestation du mouvement (des lettristes en 1952 à la déclaration de l'IS en 1957) et se développe pleinement jusqu'en 1968. Toutefois, c'est bien à partir d'un regard contemporain que Fabien Danesi entreprend l'écriture d'une histoire paradoxale : les situationnistes ont eu pour ambition de « ne pas être les spectateurs

de l'Histoire mais ses acteurs » et l'histoire qui s'est écrit aujourd'hui s'est écrit « au regard du rêve porté par la conscience situationniste, l'histoire des vainqueurs », remarque l'auteur. « Assurément, écrire sur l'Internationale situationniste ne va pas de soi. Et, dans le cas présent – pour l'historien d'art que je suis –, écrire sur l'Internationale situationniste oblige même à écrire contre », prévient ce dernier dans sa « Mise en garde ». Cette optique est justement la belle spécificité d'un livre qui n'est pas le premier à être consacré à Debord et à ses compagnons, mais réserve une bonne place à l'analyse des positions de l'IS face aux avant-gardes qui l'entourent. Debord voulait la fin de l'art, mais pour en finir, les situationnistes ont rejeté le surréalisme, rendu (pour un temps) un hommage à Dada-Berlin, sont passés par le lettrisme et Cobra et ont dû répondre au GRAV et au nouveau réalisme. Pour autant, la rugosité de l'ouvrage de Danesi tient à son refus de nettoyer l'aventure de sa dimension marxiste, de ses références à l'autogestion et au prolétariat, et d'écarter l'IS de son contexte (Mai 1968 bien sûr, mais également la guerre d'Algérie et les émeutes de Watts à Los Angeles).

O. Mi.

LAMY Jean-Claude **Bernard Buffet. Le samouraï**

[Albin Michel, février 2008, 368 p., 22 €, ISBN : 978-2-226-18080-3.]



● D'une certaine manière, le peintre Bernard Buffet est une énigme. Comment comprendre que ce jeune homme si doué – il entre avec dispense en 1943, à 15 ans, à l'École des beaux-arts, qui impose si tôt sa manière – âgé d'à peine 20 ans – et dont, très vite, il n'est plus nécessaire de lire le nom sur un tableau pour savoir avec certitude, au premier coup d'œil, que c'est « un Buffet » soit ou peu estimé ou tenu pour un artiste de génie ? Le livre que lui consacre Jean-Claude Lamy, journaliste expert en biographie, n'a pas explicitement cette question en vue. Le peintre apparaît à travers les très nombreux articles, commentaires, critiques qui rendent compte de ses expositions car, sauf erreur, il n'y a pas d'écrits de Buffet sur la peinture. Il ne s'est livré qu'à l'occasion d'entretiens, où d'ailleurs

il ne paraît guère goûter parler de son travail ni des peintres du passé. Mais Buffet est un travailleur acharné : dix heures par jour ou par nuit, dans l'atelier, de plus en plus tourmenté par les questions religieuses et sans doute par l'au-delà. C'est cela sa vie de peintre : peindre, dessiner en plein air, adolescent, en Bretagne ; peindre ensuite dans l'atelier de ses vastes demeures successives que l'argent des tableaux vendus lui permet d'acheter. Une biographie se doit de dire la vie, et celle-ci ne manque pas à cette obligation. La famille, l'enfance, les domiciles, les amitiés, la carrière, les mariages et séparations sont rapportés et narrés avec soin : des proches ont confié ce qu'ils savaient. Journaux, magazines et revues ont été systématiquement dépouillés. Trois hommes ont compté : Pierre Bergé, pas encore patron dans la haute couture ni fervent soutien de François Mitterrand, veille de près à la carrière du jeune talent ; Jean Giono, accueille et aide Pierre [Bergé] et Bernard en Provence ; enfin, et pour toujours, Maurice Garnier, le galeriste et marchand du peintre. Une biographie, c'est aussi l'air du temps. Celui de Buffet est un monde de mondanités, de luxe, de réceptions, où le Tout-Paris de l'époque se retrouve dans les avions qu'affrète Georges Cravenne. Dans le lexique d'aujourd'hui, on dirait *people*, jet-set, relations publiques, médias. À lire Lamy, ce qui touche aux arts semble absent de ces cercles. L'auteur ne juge pas, il rapporte. Dans ce milieu, ce n'est pas dit, mais on pressent que les intellectuels et leurs critiques ne plaisent guère. Les institutions muséales nationales ignorent Buffet, mais l'Académie des beaux-arts le reçoit ; des artistes aussi différents qu'Andy Warhol et Francis Bacon l'admirent, le Japon le chérit ; de quelle déception, en France, Buffet est-il responsable ? Peut-être cela fera-t-il l'objet d'un autre livre de Lamy. Mais lisons déjà celui-ci pour devenir un familier du peintre.

M. E.

LE MEN Ségolène Courbet

[Citadelles & Mazenod, coll. « Les Phares », octobre 2007, 400 p., ill. coul., 179 €, ISBN : 978-2-85088-247-0.]



● Dans une collection baptisée « Les Phares » d'après le célèbre poème de Baudelaire, les éditions Citadelles & Mazenod proposent

une monographie de l'œuvre de Gustave Courbet. La qualité exceptionnelle des 300 illustrations, marque de fabrique de l'éditeur, compte ici presque moins que le texte. Commandée à Ségolène Le Men, spécialiste de l'illustration au XIX^e siècle, cette synthèse, publiée à point nommé pour l'exposition du Grand Palais consacrée au peintre à l'automne dernier, n'a pourtant rien d'un ouvrage de circonstance. Fruit d'un important travail de recherche, cette monographie explore une hypothèse fructueuse sur la position de Courbet dans la modernité de son siècle. À la lumière des intuitions de Meyer Schapiro, qui voyait en Courbet un artiste hanté par la gravure, l'illustration et l'estampe populaire, Ségolène Le Men revient sur la formation de lithographe que le peintre a reçue dans sa jeunesse. Il s'en est fallu de peu que Courbet n'épouse la vocation de dessinateur ou d'illustrateur, comme nombre de ses contemporains : Honoré Daumier, Constantin Guys, Gustave Doré ou Gavarni. Cet épisode, souvent négligé par les biographes, éclaire la disposition du peintre à être impressionné par les images qui l'entourent. Né au siècle des images et de la librairie, Courbet construit son art sur tout un corpus d'illustrations. Partant de ce constat, Ségolène Le Men analyse l'artiste engagé en politique, ou encore le peintre habité par les symboles, dans *L'Atelier* ou *L'Origine du monde*. Elle nous permet d'identifier les « mascarades » comiques, les « tableaux vignettes » sur le fond desquels Courbet peignit *Un enterrement à Ornans*. Entre les feuillets des colporteurs que son ami Champfleury fut un des premiers à étudier en historien, les images d'Épinal ou les vignettes qui fleurissent dans les périodiques de l'époque et, enfin, toutes les caricatures qui le prennent pour cible, le peintre est littéralement cerné par les images imprimées. Seules de solides connaissances iconographiques pouvaient enrichir ainsi la compréhension du réalisme de Courbet, que le dogmatisme esthétique tend à réduire au choix de thèmes populaires. Ségolène Le Men allie en outre à ses connaissances d'historienne de l'art une grande élégance de plume. Bien plus qu'une énième monographie de Courbet, elle signe une vision nouvelle de l'œuvre d'un des artistes les plus commentés du XIX^e siècle.

A. Go.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

LOJKINE Stéphane L'Œil révolté. Les Salons de Diderot

[Jacqueline Chambon, novembre 2007, 476 p., 33 €, ISBN : 978-2-7427-7251-3.]



● À la demande de son ami Grimm, Diderot adresse à la *Correspondance littéraire* le compte rendu des expositions de peintures installées dans le Salon carré du Louvre, manifestations qu'il visite avec soin, en particulier de 1759 à 1767. Tel est le motif de ces écrits auxquels Diderot donne un tour épistolaire et dialogique. Stéphane Lojkine, professeur à l'université de Bordeaux, retourne comme un géologue les couches du texte. Description, composition, théâtre et peinture, relation esthétique peuvent orienter le lecteur de ce livre consacré à l'un des corpus les plus vifs et stimulants de la littérature picturale française. Les *Salons* sont marqués, nous dit-on, par la « déception » du philosophe devant la peinture, déception que contrecarre dans la description l'élan de l'éloge – *ekphrasis*. La description cherche d'abord l'équivalence par les mots avec la peinture vue, mais se substitue, complète, supplée allant – cas extrême dans le *Salon de 1767* – jusqu'à effacer le paysage peint au profit d'un paysage que la « promenade » écrite par Diderot découvre site après site. L'œil « révolté » défigure la figuration, bouscule la hiérarchie des genres (la peinture d'histoire étant la plus glorieuse), ainsi que la conception de la peinture réglée sur le modèle de la poésie. « Ce qui fait bien en peinture, fait toujours bien en poésie ; mais cela n'est pas réciproque. » La description de Diderot sélectionne, juge, interpelle le peintre, désigne l'emplacement (à droite, à gauche, au-dessus) des personnages, la géographie du tableau. La description conduit à la question de la composition. Celle-ci met en jeu le choix du moment de l'action à représenter, le rôle du modèle du théâtre dans la peinture en introduisant une comparaison avec la scène. Malgré l'instabilité des relations théâtre-peinture chez Diderot, l'auteur conclut que le modèle théâtral s'impose. Ce modèle inscrit, sous le nom de « 4^e mur », une coupure entre les spectateurs et les acteurs, ces derniers ne devant pas s'adresser au public. De la même manière, le peintre ne s'adressera pas au regardeur, c'est-à-dire ne montrera pas, mais laissera

l'œil voir. Dans le *Salon de 1767*, Diderot substitue au tableau de Vernet « le conte » d'une longue promenade propice à un ample entretien de philosophie. Le texte de Diderot s'accompagne presque toujours du commentaire du commentateur sur les toiles et les peintres (Van Loo, Vernet, Lagrenée, Greuze, Deshayes, Chardin, Restout, Loucherbourg, Boucher) auxquels s'arrête Diderot et qu'il connaît aussi bien, si ce n'est mieux, que le philosophe. Il s'agit là de juxtaposition et non de la « superposition » des hétérogénéités que les écrits de Diderot sur la peinture accumulent et que cette étude démêle. Peut-on regretter que la science et le sérieux sans répit de ce livre laissent de côté la verve de l'écrivain ?

M. E.

MÉROT Alain Généalogies du baroque

[Le Promeneur, décembre 2007, 160 p., 25 €, ISBN : 978-2-07-078486-8.]



● Alain Mérot n'a pas entrepris une nouvelle tentative de définition du baroque. Il s'est intéressé à l'histoire du baroque à travers ce que les historiens et les théoriciens de l'art ont pu en dire au fil des siècles. La question du baroque est aussi épineuse que celle du romantisme : est-ce un mouvement esthétique, un style, la culture d'une époque, une période bien délimitée dans le champ de la création occidentale ? En réalité, les réponses ont été innombrables et souvent contradictoires, à tel point qu'il est difficile aujourd'hui de pouvoir avancer une conception précise et de pouvoir affirmer avec certitude ce que ce terme recouvre. L'origine du mot est portugaise. On désignait par *barroco* les perles irrégulières et, par extension, tout ce qui pouvait donner le sentiment d'être irrégulier. Il apparaît en France à partir de 1531. Furetière n'en fait état qu'en relation avec la joaillerie, le *Dictionnaire de l'Académie française* également. Saint-Simon l'interprète au figuré comme une idée choquante et bizarre, et cette conception s'impose rapidement. Rousseau ne l'utilise que pour la musique. Benedetto Croce offre une autre interprétation : pour lui, le baroque est une invention de la scolastique du XIII^e siècle : il aurait désigné un syllogisme défectueux. Il existe

une autre piste au XVII^e siècle avec la querelle des coloris à l'Académie royale de peinture (et aussi dans les écrits de Roger de Piles), qui considère le baroque comme une dissolution des formes. Ce qui rend complexe cette affaire, ce n'est pas seulement l'évolution du sens de l'adjectif, mais aussi celle de la manière de l'application : on ne parle pas de style au XVIII^e siècle, mais de manière ou de goût. De plus, ce qui a pu passer pour baroque pour les uns ne l'a pas été pour les autres – par exemple, Le Bernin était regardé de son temps comme appartenant au « grand goût ». La première grande classification considère l'architecture italienne entre ceux qui appliquent avec respect le modèle antique et ceux qui l'utilisent très librement. Ces derniers sont taxés d'irrégularité. Les historiens d'art commencent assez tard à s'intéresser au problème que pose le baroque. Jakob Burckhardt est un des premiers à opposer classique et baroque. Après lui, Heinrich Wölfflin en fait un « esprit d'époque ». L'Autrichien Alois Reigl considère que le baroque n'est pas une décadence et trouve ses racines chez Michel-Ange et Le Corrège. Reste alors à comprendre quand il débute et ce qu'il signifie. Pour Max Dvorák, puis pour Walter Freidländer, ce serait une réaction anticlassique. Weisbach pense que le maniérisme a partie liée avec les événements religieux provoqués par le concile de Trente et la contre-réforme, alors que Pevsner pense que c'est le maniérisme qui est l'émanation d'une nouvelle vision ecclésiastique. Émile Mâle corrige cette théorie. Peu à peu, on a admis l'existence d'un art baroque. Eugenio d'Ors en établit la géographie et les caractères particuliers. Pour Anthony Blunt, il se limiterait au *Seicento* italien. Ces grands débats ont fait que nous ne sommes toujours pas en mesure de dire ce que peuvent être l'architecture et les arts baroques. Ce grand voyage dans l'histoire de l'art démontre que, si les connaissances ont vraiment fait des progrès, leur intelligence demeure hypothétique.

G.-G. L.

MONDZAIN Marie-José Homo spectator

[Bayard, novembre 2007, 270 p., 18 €, ISBN : 978-2-22747-728-5.]



● De livre en livre – et ce depuis plus de quinze ans –, Marie-José Mondzain ne cesse d'analyser les images (iconiques, picturales, photographiques, cinématographiques), de questionner ce que c'est que voir, d'interroger le ou les regards. Ses lecteurs retrouveront ce matériau dans *Homo spectator* avec une ampleur particulière. « Au commencement était l'image » : la tentation est grande de céder à cette paraphrase d'un verbe célèbre. C'est que l'image est matrice de séparation et de mise en mouvement dès lors qu'un humain debout a imprimé avec sa main enduite de pigments, entre signe et image, « quelque chose », une trace sur les parois de la grotte. (La grotte Chauvet a la préférence de l'auteur parce qu'elle est à ce jour la plus ancienne grotte ornée connue.) De cet humain debout que nous font connaître archéologues et préhistoriens, « l'image fait un spectateur », un homme en retrait, à distance, comme dépossédé de soi par le geste qu'il commet. L'image est mise en ordre et désordre du monde, du moins la relation à elle. La formule « l'image est en excès sur le visible » pourrait commander les positions des grandes religions monothéistes, tandis que la philosophie véhiculera longtemps le discrédit de l'image. Ce sont des notions et concepts (la peur, le vivant et la mort, le pouvoir et l'autorité, etc.) et non des œuvres de civilisation au sens ordinaire du terme qui ici engagent et ordonnent la réflexion, lui donnent un tour philosophique. De la détestation des images ou de leur usage menaçant, de la chosification de l'image en icône, de la confusion contemporaine répandue entre visuel et image, l'auteur s'emploie à en tracer les marquages et les effets jusque dans le paysage de l'industrie culturelle dont elle pointe l'émergence dès la Grande Guerre. Les relations à l'image forment un foyer de compréhension du monde et de constitution de l'individu. Ce livre porte en lui une confiance en la capacité émancipatrice des images au prix de se maintenir dans la position du « spectator ».

M. E.

OBRIST Hans-Ulrich Conversations, volume I

[Manuella, mars 2008, 944 p., 25 €, ISBN : 978-2-917217-00-9.]



● « Hans-Ulrich Obrist se présente comme un personnage qui parcourt frénétiquement l'univers connu, qui cherche à interroger tous ceux qui le rêvent, le pensent et qui façonne un monde poétique dans lequel il vit ou aimerait vivre. Un personnage cyberpunk, donc, qui explore et vit l'information, la vérifie et se connecte aux gens et aux idées », explique l'artiste Philippe Parreno en préface du recueil d'entretiens publiés par Hans-Ulrich Obrist en français. À la suite d'un premier volume paru en anglais (*Hans-Ulrich Obrist interview*, Charta, 2003), cet ouvrage copieux (près de mille pages) s'adapte à un public francophone en intégrant des inédits. Il regroupe quatre-vingt-dix entretiens menés par un commissaire d'exposition devenu prototype d'un homme connexionniste, attaché à relier, déployer et confronter les savoirs, les idées et les trajectoires. Fidèle à son refus des géographies, réelles ou symboliques, Obrist a choisi ses interlocuteurs sans autre souci qu'un dialogue pédagogique avec des acteurs pivots de notre contemporanéité, qu'ils soient penseurs, comiques, scientifiques, artistes ou cinéastes. Cela lui permet d'échanger avec Toni Negri et Jamel Debbouze en passant par Marilyn Manson, lui donne l'instinct pour aller recueillir les témoignages de Lygia Pape, Roberto Matta ou encore Jean Rouch. Il converse également avec ses références (Édouard Glissant, Rem Koolhaas, Cedric Price) et les artistes dont il est proche (Pierre Huyghe, Anri Sala, Dominique Gonzalez-Foerster, Olafur Eliasson). À la lecture, l'ouvrage ravit par son rythme, mais surtout par le paysage qu'il dessine de rencontre en rencontre, la cartographie toujours à poursuivre de notre époque, ses fondements et son futur.

O. Mi.

PRÉVOST Bertrand La Peinture en actes. Gestes et manières dans l'Italie de la Renaissance

[Actes Sud, novembre 2007, 224 p., 49 €, ISBN : 978-2-7427-7206-3.]

Préface de Georges Didi-Huberman.]



● De quoi parle-t-on lorsqu'on s'arrête aux gestes d'un personnage ? C'est ce que s'emploie à cerner *La Peinture en actes* : « Qu'est-ce qui fait geste dans un geste ? » Dès lors que le sujet concerne la Renaissance italienne, le *De Pictura* d'Alberti est une référence obligée et l'auteur, qui déclare sa filiation avec les historiens d'art Aby Warburg et Jacob Burckhard, ne s'y soustrait pas. La Renaissance italienne met en place une raison des gestes qui prend appui sur la notion de mesure. La mesure n'est pas une notion éthique. C'est une défense et une protection contre l'excès : la gesticulation est l'ennemi du geste. La danse – art qui devient autonome à partir du Quattrocento – est le meilleur exemple de la rigueur gestuelle. Les formes de la civilité soulignent que la mesure a besoin d'un espace de représentation pictural et social pour s'établir. « Ce qui fait geste dans le geste » s'appelle la grâce. Son registre, sa constellation appartient à l'élégance de la vie composée (qu'il ne faut pas assimiler au personnage construit par le dandy), à une manière d'échanger sans recourir à la parole. L'esthétique du geste prend en quelque sorte à revers la représentation car ce qui compte, c'est la production des gestes, leur développement. Pour les hommes de la Renaissance, deux domaines gestuels sont essentiels : la guerre et l'amour. Dans les tableaux de Pollaiuolo, d'Andrea del Castagno, sur les visages des guerriers florentins, dans le *Pallas et le Centaure* de Botticelli rayonne une grâce qui n'est pas seulement celle de la représentation, mais celle de l'intensité de la fureur et du triomphe. Idéaux et valeurs passent alors au second rang. Bertrand Prévost écrit que c'est « l'image qui fait triompher les guerriers et non pas l'*historia* ». La même hypothèse vaut pour les manières érotiques et les attitudes plus raffinées des *Batailles de nus*, des *Danseurs nus* de Pollaiuolo comme pour les illustrations

de la *Divine comédie* par Botticelli. Là encore, la représentation est inessentielle. À la « forme organique à représenter » s'opposent « les motifs abstraits à développer ». La réflexion de l'auteur se tourne discrètement vers une esthétique d'inspiration deleuzienne dans laquelle la sensation et les intensités vont tordre le cou à l'iconologie, à l'iconographie : l'esthétique du geste ne s'en laisse pas compter par l'histoire et la représentation qui la met en scène.

M. E.

SAINT GIRONS Baldine L'Acte esthétique

[Klincksieck, coll. « 50 questions », janvier 2008, 172 p., 15 €, ISBN : 978-2-252-03662-4.]



● Robbe-Grillet aimait dire : « Le monde n'est pas absurde, il est. » Parce que le monde est, le poète Pierre Morhange s'exclame : « Eh ! là ! immense monde / Tu as bien la place pour ma sensibilité » (*Le Sentiment lui-même*, Pierre-Jean Oswald, 1966), et Gaston Bachelard dans *L'Eau et les Rêves* écrit : « Le monde est ma provocation. » Avec ces paroles, l'ordre discriminant de la réflexion et de la philosophie n'est pas encore atteint, l'ordre de l'*aisthesis* (le sentir, la sensibilité) est accueilli. Maintenir de pair et à égalité ces ordres semble être la gageure de ce livre dont la première précaution consiste à isoler l'acte esthétique des actes cognitif, scientifique, technique, et plus encore de l'expérience esthétique. « La paix du soir », « les universels d'imagination », « jardin et paysage », « plasticité sculpturale et plasticité picturale », « architecture et chorégraphie » sont certes des titres de chapitres du livre, mais surtout l'indication des registres dans lesquels l'acte esthétique est appréhendé et réfléchi. La narration de souvenirs de paysages, de lectures, de tableaux, de moments entre amis est l'occasion d'apprécier le talent d'écriture de la philosophe. Cette implication intime n'a pas valeur de restitution d'expériences esthétiques passées, solitaires ou partagées. Elle prévient des périls et des écueils que court l'acte esthétique lorsqu'il produit des « universels

d'imagination » pensés avec Vico. Les risques se nomment « halluciner », « mystifier », « s'engloutir », « s'effacer ». Ils sont corrélatifs des quatre fonctions que l'acte esthétique assume : ouverture à l'altérité ; sauvegarde du monde ; métamorphose du sujet ; renforcement du lien entre les hommes. C'est dire qu'il touche à l'éthique et pourquoi pas à la politique si « pratiquer l'acte esthétique, c'est se mettre à l'écart de la rentabilité ». Récusant le repli de l'acte esthétique sur la passivité, celui-ci est voué à la production de réel, réel entendu au sens du psychanalyste Jacques Lacan, réel manqué, et que le ratage révèle. Peut-on entendre l'acte esthétique comme un opérateur de sensibilité vers autrui, vers le monde, métamorphosant le sujet ? Si l'on est convaincu sans peine du rôle que l'auteur accorde au corps dans sa compréhension de l'architecture et de la chorégraphie, allant jusqu'à en faire une sorte de condition kantienne de possibilité des autres arts, le quasi-oublu de la musique surprend. Bien qu'ayant écrit sur Mozart, faut-il comprendre qu'en ce domaine, l'auteur se range parmi les amateurs ? L'amateur, que ce livre déroutant réhabilite face au connaisseur et au spécialiste.

M. E.

BANDE DESSINÉE

Sélection de Yves di MANNO, Jean-Pierre MERCIER et du Centre national du livre (Alain BLAISE et Anne PRINCEN)

L'Art d'Alain Saint-Ogan

[Actes Sud, coll. « Actes Sud-L'an 2, » novembre 2007, 108 p., ill. n. et coul., 29,50 €, ISBN : 978-2-7427-7106-6. Direction éditoriale, textes et conception graphique : Thierry Groensteen ; textes additionnels : Harry Morgan.]



● Jeune encore, le neuvième art possède déjà son panthéon d'auteurs mythiques, dont certains injustement méconnus du grand public. D'Alain Saint-Ogan (1895-1974), la postérité n'a retenu que le rôle de Pygmalion. Parues quatre ans avant les premiers albums de Tintin, les aventures de Zig et Puce annoncent par leur simplicité graphique la fameuse ligne claire d'Hergé. Les gags cocasses de ce célébritissime trio – deux garnements affublés d'un pingouin – préparent la fraîcheur humoristique des aventures de Quick et Flupke. Quant à Monsieur Poche, anti-héros bourgeois et suffisant, incarnation graphique de cette bêtise dénoncée par Flaubert dans *Bouvard et Pécuchet*, il est l'ancêtre évident d'Achille Talon, du dessinateur Greg. Mais ce parrainage a occulté la richesse de carrière d'un homme qui fut non seulement un pionnier de la bande dessinée, mais également un artiste accompli. Le mal est réparé grâce à Thierry Groensteen, ancien conseiller technique du Centre national de la bande dessinée et de l'image (CNBDI) qui, en exploitant un riche fonds iconographique, a réalisé un album luxueux, alliant qualité esthétique et précision experte du commentaire. À la présentation générale du dessinateur s'ajoutent une chronologie détaillée de sa vie et de son œuvre et deux textes de Harry Morgan. L'un est un éclairage technique sur l'emploi du *strip* dans les albums de Saint-Ogan et l'autre, une étude thématique de son recours à l'allégorie scientifique et au merveilleux. Alain Saint-Ogan, sur le plan formel, est un adepte de la modernité. Il est le premier à abandonner la bande de texte encadrée sous l'image au profit exclusif du phylactère, marquant ainsi le passage décisif de la BD narrative à la BD à bulles. Phénomène éditorial jusqu'en 1954, la série *Zig et Puce* n'épuise pourtant pas

le talent de son créateur. Auteur de récits pour la jeunesse, Saint-Ogan a aussi accompli une œuvre considérable d'affichiste et d'illustrateur, pour les journaux et les romans. C'est le parcours de cet étonnant pionnier que Thierry Groensteen nous invite à célébrer, jusqu'à sa reconnaissance tardive, mais prestigieuse par le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême qui le nomma président de sa première édition, en 1974, juste avant sa mort.

A. P.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

ABIRACHED Zeina Le Jeu des hirondelles. Mourir, partir, revenir

[Cambourakis, octobre 2007, 186 p., ill. n. & b., 20 €, ISBN : 978-2-916589-03-9.]



● Beyrouth est, rue Youssef-Semaani, 1984. Un soir de bombardement, les derniers habitants de l'immeuble du 38, sur la ligne de démarcation, doivent une fois de plus se réfugier dans le seul endroit hors d'atteinte des obus et des balles : l'entrée de l'appartement du premier étage, celui de la jeune narratrice, de son petit frère et de leurs parents. Or, ces derniers tardent à rentrer de leur visite à la grand-mère de l'« autre côté » de la ligne et des snipers, à quelques rues de là. Unité de temps et de lieu pour toute une galerie de personnages pudiques et attachants (Chucri le fils de la gardienne qui rend tous les services, Anhala la vieille dame dévouée, M. Khaled l'ex-roi de la nuit et sa belle Linda, Ernest le professeur de lettres qui déclame Cyrano aux enfants...) dont les destins croisés battent le tempo d'une longue soirée d'attente et d'angoisse, en nous dévoilant par petites touches le quotidien de privations, de misère et de drames d'une ville ravagée par la guerre civile, tandis que les obus éclatent au dehors. Troisième opus d'une œuvre autobiographique sensible et pudique, *Le Jeu des hirondelles* prolonge et développe les précédentes incursions « oulipiennes » de l'auteure dans le domaine de la BD. Son précédent de 38, *rue Youssef Semaani*, livre improbable, grande planche pliée sous étui (qui permet de déployer de multiples manières une

série de trois fois cinq bandes, consacrée chacune à un habitant de l'immeuble), faisait déjà un gros clin d'œil au Georges Perec de *La Vie mode d'emploi*. Ici, l'histoire elle-même se déduit des éléments de décor (intérieur ou extérieur) de son quartier de Beyrouth et du hiératisme de ses personnages en un glacis de noir et blanc impeccable qui joue de tous les modes graphiques (itération, accumulation, envahissement progressif, animation, cartographie, etc.) pour esquiver avec retenue sans imposer. Léger et frais, intelligent et bien fait, c'est un festival en noir et blanc, précis et foisonnant, mais aussi poétique, tendre et généreux que nous livre Zeina Abirached, nommée au Festival d'Angoulême en 2008. Une nuit de guerre à huis clos vue par des yeux d'enfant. «Vous savez, je pense qu'on est quand même, peut-être, plus ou moins, en sécurité, ici.»

A. B.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

**BLANCHIN Matthieu
et PERRISSIN Christian
Martha Jane Canary.
La vie aventureuse
de celle que l'on nommait
Calamity Jane. Volume I :
Les années 1852-1869**

[Futuropolis, janvier 2008, 126 p., ill. n. & b., 22 €, ISBN : 978-2-7548-0058-7.]



9 782754 800587

● Pour l'amateur de bande dessinée, Calamity Jane est depuis quarante-trois ans l'héroïne inoubliable d'un album de Lucky Luke dans lequel Goscinny et Morris dressaient le portrait savoureux d'une des plus étonnantes légendes du Far West. La traduction il y a plus de vingt ans des *Lettres à sa fille*, recueil des missives authentiques que la « vraie » Calamity Jane a écrites à sa fille, avait donné une vision plus nuancée et touchante du personnage. Tenant compte de ces précédents et s'étant documenté aux meilleures sources, le scénariste Christian Perrissin brosse un portrait sinon vrai, du moins vraisemblable de Martha Jane Canary, tant il semble difficile de démêler le vrai du faux dans la vie d'une femme qui possédait au plus haut point le sens de l'exagération. Ce premier tome porte sur l'enfance pauvre

de Calamity, marquée par la mort précoce de ses parents et la fuite sur les pistes des pionniers. Blanchin donne la mesure de son grand talent de dessinateur dans ce récit plein de verve, qui plonge d'emblée le lecteur dans l'action. La faim, le froid, le danger, mais aussi l'incroyable énergie de Jane sont rendus avec une force convaincante. On est, pour notre bonheur, aux antipodes d'un certain folklore « western » et au plus près de la vie d'une femme exceptionnelle.

J.-P. M.

**CHRISOSTOME Sébastien
Nage libre**

[Sarbacane, avril 2008, 102 p., ill. coul., 14,90 €, ISBN: 978-2-84865-217-7.]



9 782848 652177

● Regroupés au pied d'une cascade, trois saumons hésitent sur ce qu'il convient de faire. L'un plaide pour remonter le courant : plus haut les attendent des femelles accortes, synonymes de belle vie. Le deuxième doute de ses capacités. Le troisième s'interroge sur le sens d'une vie qui semble déjà toute tracée et veut découvrir des horizons nouveaux. Ils discutent, tergiversent et s'affrontent avant que le destin ne les sépare. Chacun vivra de son côté une aventure de valeur initiatique qui le révélera à lui-même. Et tous trois se retrouveront dans les dernières pages du récit, plus riches d'une connaissance de soi qui amène à la compréhension des autres. Résumée ainsi, la fable peut sembler simplette. Elle est en fait menée avec vivacité et un sens enviable du dialogue qui fait mouche. Ce que le récit pourrait avoir de convenu est désamorcé par une « hénaurmité » parfaitement assumée : le dessin contient ce qu'il faut d'exagération pour faire sourire. On ne dira pas de ce premier album bouillonnant qu'il est à contre-courant, mais au contraire qu'il « coule » bien. Auteur à suivre.

J.-P. M.

**FERRI Jean-Yves
De Gaulle à la plage**

[Dargaud, coll. « Poisson Pilote », décembre 2007, 48 p., ill. coul., 11,50 €, ISBN : 978-2-205-05966-3.]



9 782205 059663

● Mais que faisait le général de Gaulle en 1956, quand la France s'engageait dans la crise de la guerre d'Algérie ? Les biographes du grand homme ont donné la réponse dans leurs doctes ouvrages. Jean-Yves Ferri, quant à lui, a son idée. Pendant qu'on croit qu'il traverse le désert (politique, s'entend), de Gaulle s'initie aux bains de mer. En short militaire, accompagné d'Yvonne son épouse et de son fidèle Lebornec, aide de camp, il égrène dans de courts *strips* les souvenirs de la France libre à Londres, découvre l'usage des tonges, court après les mouettes, retrouve Churchill... sans jamais perdre une once de sa dignité. Cadré de manière à ce que sa tête dépasse souvent des vignettes – car c'est un grand homme –, il est parfois ridicule, mais toujours touchant. C'est le grand mérite de Ferri que de broder avec finesse sur quelques traits connus d'un des personnages importants de l'histoire du XX^e siècle, sans jamais tomber dans l'invraisemblable et le trivial.

J.-P. M.

**FRANQUIN André
Spirou et Fantasio. L'intégrale.
Tome IV : Aventures modernes**

[Dupuis, coll. « Les intégrales », décembre 2007, 206 p., ill. coul., 17 €, ISBN : 978-2-8001-3939-5.]



9 782800 139395

● Entreprise depuis quelques mois par la maison Dupuis, la réédition des aventures de Spirou dues à la plume d'André Franquin est beaucoup plus que la simple publication de compacts volumes regroupant chacun plusieurs épisodes de cette série emblématique de la tradition belge des années 1950 et 1960. Elle se présente plutôt comme la remise en perspective d'une œuvre jaillissante, dynamique et drôle, qui rend pleinement justice au génie indiscutable du grand Franquin. Chaque histoire est précédée d'une introduction, qui la replace dans l'ensemble de l'œuvre et fourmille

d'indications biographiques et d'informations sur les conditions de sa réalisation. Le bonheur est complet de voir des reproductions des couvertures du *Journal de Spirou* où ces récits étaient d'abord publiés. Grâce aux nouvelles technologies électroniques, la restauration des pages a été effectuée avec une intelligente minutie : restitution fidèle des couleurs d'époque, nettoyage des films, impression soignée... Quant aux histoires elles-mêmes, qu'en dire, sinon qu'en une dizaine d'années, de 1946, date de ses débuts, à 1956 où paraît la dernière histoire du présent volume, Franquin, au départ influencé par Disney et son maître Joseph Gillain dit Jijé, s'émanche de ses mentors pour constituer un graphisme à la fois clair et dynamique, d'une formidable élégance. Dans les années 1950, il est considéré comme le chef de file de « l'école de Marcinelle » (ville où se trouve le siège de son éditeur Dupuis) et son influence se retrouve à toutes les pages de l'hebdomadaire *Spirou*. Les récits, pourtant bridés par les fortes contraintes imposées aux publications destinées à la jeunesse, prennent à chaque nouvel épisode un tour toujours plus malicieux et critique envers les figures de l'autorité. On est loin encore des scénarios grinçants des derniers volumes de la série et de l'anarchisme souriant de Gaston Lagaffe, mais l'esprit frondeur est déjà là. Le goût jamais démenti de Franquin pour la technique s'illustre dans l'élaboration d'engins à la pointe du modernisme d'alors, qui se signalent en outre par une « ligne » splendide. Les voitures en particulier, dont la magnifique *Turbotraction*, sont profilées avec un goût très sûr. On l'aura compris, ce quatrième volume, comme les trois qui le précèdent et les quatre encore à venir, est indispensable à tout amateur ou esthète éclairé. On signalera pour conclure que le même éditeur, détenteur d'un très riche fonds historique, a entrepris sur le même principe et avec le même soin de rééditer d'autres séries classiques dignes d'acquisition. Notre préférence va aux *Tif et Tondu* et *Isabelle* du grand Will, mais il n'est pas interdit de musarder pour son propre plaisir...

J.-P. M.

GERNER Jochen Contre la bande dessinée. Choses lues et entendues

[L'Association, coll. « L'éprouvette », janvier 2008, 136 p., ill. n. & b., 14 €, ISBN : 978-2-84414-255-9.]



9 782844 142559

● Un pied dans la bande dessinée et l'autre dans l'« art contemporain », Jochen Gerner, membre de l'OuBaPo (Ouvroir de la bande dessinée potentielle), aime les dispositifs, les contraintes formelles et le jeu. On se souvient de *TNT en Amérique*, réinterprétation fidèle et déroutante du célèbre album d'Hergé. Son dernier ouvrage, *Contre la bande dessinée*, sous-titré *Choses lues et entendues*, se présente comme une suite de dix-neuf chapitres thématiques (« Objets », « Décors et couleurs », « Jeunes lecteurs », « Censure »...), encadrés par un préambule et un épilogue, de textes et déclarations sur la bande dessinée. Dépassant rarement le court paragraphe, ces citations puisées dans les livres, interviews, sur Internet, etc., sont illustrées à la manière habituelle de Gerner, de dessins tout ensemble simples et virtuoses. Cette accumulation de propos sur « la bédé », le plus souvent à charge, oscille entre l'inepte et le consternant. Et quand ces assertions se veulent positives ou explicatives, elles provoquent l'embarras, tant elles se signalent par l'approximation et l'ignorance. Gerner s'octroie parfois quelques pages, le temps d'un morceau de bravoure (les trois pages reproduisant l'ensemble des onomatopées contenues dans l'album *Le Grand Défi* de la série *Michel Vaillant* en est l'exemple le plus abouti, et le plus réjouissant). Le reste du temps, il s'efface devant les propos qu'il illustre, laissant au lecteur le choix de sa réaction, entre accablement, effarement ou rire. Nous ne savons pas si des florilèges équivalents existent se rapportant aux domaines de la littérature, du cinéma, du théâtre... En tout cas, ce *Contre la bande dessinée* dessine en creux un état des lieux drôle, paradoxal et finalement très instructif de la perception du neuvième art aujourd'hui.

J.-P. M.

GUIBERT Emmanuel La Guerre d'Alan. Tome III

[L'Association, coll. « Ciboulette », mars 2008, 128 p., ill. n. & b., 16 €, ISBN : 978-28-4414-261-0.]



9 782844 142610

● Américain vivant sur l'île de Ré, Alan Ingram Cope a rencontré le dessinateur Emmanuel Guibert il y a plus de dix ans. Une amitié en est née, qui a duré jusqu'à la mort d'Alan. Elle a poussé Guibert à raconter les souvenirs enregistrés de son ami, ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale. Dans ce récit au long cours (deux tomes ont déjà paru avant celui-ci), pas de combats, pas d'affrontements, de blessures ni de mort. Plutôt la chronique d'un soldat qui fait ses classes, qui passe d'unité en unité, aux États-Unis puis en Europe. La guerre n'est que l'horizon lointain d'un récit qui s'attache à des souvenirs qui touchent à l'intime et à l'infraordinaire. Racontée sur le principe exclusif de la voix *off* placée dans les vignettes, *La Guerre d'Alan* vaut avant tout pour le regard d'Alan sur sa propre vie, entre étonnement et évidence. Guibert, qui privilégie les cadrages simples, le blanc du papier et un graphisme épuré traité dans les teintes sépia du souvenir, s'efface devant cette voix unique. L'humour, l'humanité et, pour ce dernier tome, la tristesse presque élégiaque qui affleure au récit d'une vie qui court vers sa fin, font de cette œuvre anti spectaculaire un discret et beau monument à l'amitié qui unissait Alan et Emmanuel.

J.-P. M.

MONTELLIER Chantal Odile et les Crocodiles

[Actes Sud, janvier 2008, coll. « Actes Sud-L'an 2 », 64 p., ill. n. & b., 19,50 €, ISBN : 978-2-7427-7137-0.]



9 782742 771370

● Un quart de siècle après sa première publication, le meilleur livre de Chantal Montellier est fort opportunément réédité par les éditions de l'an 2. D'abord artiste peintre, Montellier s'est orientée à la fin des années 1970 vers la bande dessinée, sous la double influence de l'Italien Guido Crepax et de Jacques Tardi (on peut choisir pires modèles). Marquée ensuite par le collectif Bazoooka, elle publie dans

la plupart des revues BD de l'époque, développant une vision politique de la société occidentale. Son œuvre, hantée par le thème de l'asservissement social, de l'exploitation et de la folie, s'incarne dans des pages au dessin minéral, aux teintes froides. Revisitant à sa manière le genre policier et le roman prospectif à la Orwell, elle n'a jamais été aussi juste et, semble-t-il, personnelle que dans l'histoire d'Odile B. qui, victime d'un viol, se trouve placée en position d'accusée. Renversant les rôles, elle devient à son tour une meurtrière qui raconte à la première personne sa vie et ses actions. Le déroulement implacable de cette trajectoire sanglante fait écho à sa manière aux luttes féministes, alors fortes à l'époque de la création. Relu aujourd'hui, *Odile et les Crocodiles* n'a rien perdu de sa puissance et reste un moment de lecture d'une intensité rare.

J.-P. M.

MUÑOZ José et SAMPAYO Carlos Alack Sinner. Tome I : L'âge de l'innocence

[Casterman, novembre 2007, 392 p.,
19,95 €, ISBN : 978-2-203-00808-3.]



9 782203 008083

Alack Sinner. Tome II : L'âge des désenchantements

[Casterman, décembre 2007, 336 p.,
17,95 €, ISBN : 978-2-203-00656-0.]



9 782203 006560

● Apparue pour la première fois en France dans les pages de *Charlie Mensuel*, au milieu des années 1970, la saga d'Alack Sinner témoignait alors de manière éclatante que la bande dessinée était définitivement devenue un art *majeur*, aux divers sens du terme. Les tribulations policières et sentimentales de cet ancien flic new-yorkais devenu détective privé dépassaient en effet largement les conventions du genre, pour atteindre d'emblée à une densité d'expression – y compris sur le plan graphique – sans grand équivalent à l'époque. Chronique d'un monde au bord de l'effondrement – dont New York est la métaphore –, les enquêtes d'Alack Sinner ne se contentent pas de démonter les rouages secrets de l'injustice sociale et des turpitudes humaines : elles offrent

aussi une fascinante galerie de portraits, de passants ordinaires, d'instantanés urbains, incisifs ou navrants, dont la noirceur à la Goya n'efface pas entièrement la tendresse secrète. La série présente aussi une caractéristique peu banale : les personnages vieillissent au fil des années, de la guerre du Vietnam à l'aube du 11 septembre, et se retrouvent donc passablement âgés dans les derniers épisodes... Cette édition intégrale en deux volumes permet aussi de mesurer l'évolution graphique de Muñoz, dont le style encore réaliste dans les premiers chapitres (et influencé par Pratt) s'épure rapidement : son expressionnisme baroque frôle parfois l'abstraction au détour de certaines pages. Si les enquêtes d'Alack Sinner ne manquent pas d'ancêtres, littérairement parlant (on pense à Chandler, à McBain...), leur épaisseur narrative, leur humanité blessée – et leur satire féroce du monde *tel qu'il est* – en font l'un des chefs-d'œuvre absolus de la bande dessinée, toutes catégories confondues, dans le dernier quart du XX^e siècle.

Y. d. M.

MUÑOZ José et SAMPAYO Carlos Carlos Gardel. Tome I : La voix de l'Argentine

[Futuropolis, janvier 2008, 64 p., ill. n. & b.,
16 €, ISBN : 978-2-7548-0015-0.]



9 782754 800150

● Récompensé en 2007 par la plus prestigieuse distinction du monde de la bande dessinée, le Grand prix de la ville d'Angoulême, José Muñoz, en compagnie de son complice le scénariste Carlos Sampayo, a publié sur plus de trente ans la vaste saga du détective Alack Sinner, dont il est question ci-dessus. Nous signalerons quant à nous le plus récent opus du duo, une biographie de Carlos Gardel. Pas étonnant, quand on y pense, que Muñoz et Sampayo aient choisi de se pencher sur le plus grand chanteur de tango argentin et véritable mythe international. La musique – le jazz et, justement, le tango – hante les pages de tous leurs albums, et ils ont voilà près de vingt ans, réalisé ensemble une magistrale biographie de la chanteuse Billie Holiday. Ce qui faisait le prix de cette première biographie se retrouve ici : parfaite connaissance de la vie

et de l'œuvre du « héros » ; réflexions jamais manichéennes sur les « zones d'ombre » de la biographie (et la vie de Gardel n'en manque pas, à commencer par le lieu de sa naissance, jamais clairement établi) ; vision « politique » d'une carrière, dans l'Argentine du premier développement industriel. Le récit, qui fonctionne par va-et-vient dans la chronologie, s'enrichit de nombreuses notations indirectes et fait une place particulière à la mère du chanteur, figure énigmatique qui hante ce premier tome. Le dessin de José Muñoz, qu'on a connu plus « tachiste » revient à un graphisme plus linéaire, sans perdre de son lyrisme, de sa virtuosité jamais gratuite et de son prodigieux pouvoir d'évocation.

J.-P. M.

SAMAMA Aude L'Intrusion

[Rackham, coll. « Le Signe noir »,
janvier 2008, 68 p., ill. coul., 21 €,
ISBN : 978-2-87827-110-2.]



9 782878 271102

● Serge, homme désœuvré, vient à Paris voir son frère Charles, cadre plutôt flambeur et dragueur qui vit avec Sophie. Découragé, envieux, Serge s'installe provisoirement au domicile du couple, dont il observe le fonctionnement conflictuel. Malgré les encouragements de son frère, qui tente de lui trouver un emploi, Serge persiste dans sa léthargie. Traînant dans l'appartement, il s'éprend malgré lui de Sophie, mais le sentiment ne semble pas partagé. Un enchaînement inexorable l'amènera à tenter de la séduire... Nous ne raconterons pas l'issue de cette histoire, enchaînée entre un prologue et une conclusion qui donnent la clé de l'intrigue. Raconté à la première personne du singulier, cet album traite de manière à la fois simple et implacable les étapes d'une lente déréliction. Il vaut avant tout pour le traitement pictural des images. Aude Samama travaille en effet au pinceau une palette de couleurs assez froides, posées en à-plats extrêmement efficaces.

J.-P. M.

CINÉMA – LIVRES

Sélection de Patrick BRION

Marcel L'Herbier. L'art du cinéma

[Association française de recherche sur l'histoire du cinéma, février 2008, 416 p. + 1 DVD, 29 €, ISBN : 978-2-913758-73-5. Sous la direction de Laurent Velay.]



● Comme l'indique très justement Laurent Velay dans son introduction, Marcel L'Herbier n'est plus à la mode et il est de bon ton de sous-estimer l'auteur de *Feu Mathias Pascal* et de *Nuits de feu* : « Le souci d'élitisme, d'élégance et de préciosité du personnage, souvent décrit comme un maniériste à cause de ses sophistications esthètes, a sinon gommé en tout cas occulté la grande qualité et la portée réelle de son œuvre. » On oublie donc aussi bien son rôle de créateur que son action au sein d'organisations professionnelles et syndicales, à la Cinémathèque française et à l'Idhec. L'ouvrage qui nous est proposé est la suite du colloque organisé en décembre 2006. C'est dire que les collaborations sont multiples (vingt-cinq) ; certains auteurs s'attachent à *Rose France* ou à *La Nuit fantastique*, d'autres au *Mystère de la chambre jaune* ou au travail de L'Herbier pour la télévision. François Albéra analyse les liens entre L'Herbier et Claude Autant-Lara qui dessinera les costumes de *Don Juan* et *Faust* et collaborera avec Fernand Léger et Mallet-Stevens aux décors de *L'Inhumaine*. Non sans un certain cynisme, L'Herbier reconnaissait : « Et c'est le moment de revenir à cette vérité irréfragable : l'argent est le maître hégémonique du cinématographe. » Il est pourtant parvenu, de film en film, à signer une œuvre personnelle, curieuse, très ambitieuse et qui témoigne de fascinantes recherches formelles, du *Vertige* à *L'Argent*, alors même qu'il dirigeait l'élite du cinéma français : Victor Francen, Charles Boyer, Annabella, Gaby Morlay, Pierre Fresnay, Michel Simon, etc. Une bibliographie particulièrement complète donne par ailleurs une idée de l'importance de L'Herbier au sein de l'industrie cinématographique. S'il est bien et utile de parler des films, il est indispensable de pouvoir les voir. On ne peut donc que se féliciter de la présence dans le livre du DVD du *Diable au cœur*, réalisé par L'Herbier en 1925 avec Betty Balfour et Jacques Catelain.

P. B.

BOURDON Laurence Dictionnaire Hitchcock

[Larousse, coll. « In extenso », novembre 2007, 1 052 p., 26 €, ISBN : 978-2-03-583668-7. Préface de Claude Chabrol.]



● L'ouvrage aurait pu être sous-titré « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Alfred Hitchcock » puisqu'il recense, de Alfred Abel qui joue dans la version allemande de *Murder* jusqu'à Darell Zwerling, interprète de *Complot de famille*, non seulement tous les comédiens ayant été dirigés par Hitchcock, mais aussi – et c'est là le plus intéressant – les différents thèmes de l'auteur de *Psycho*. On découvre ainsi tout aussi bien « mains de cadavres » que « scènes de ménage » ou « animaux » et « initiales ». La rubrique « numéros » comporte à la fois les numéros d'appartements, les numéros de chambres, les numéros de téléphone et les numéros d'immatriculation. ANL 709 est le numéro de la plaque de la voiture que conduit Janet Leigh dans *Psychose*, GROSVENOR 01 44, celui du téléphone de l'ambassade où est retenu le jeune garçon kidnappé de *L'homme qui en savait trop* (1956), etc. Comme le dit très justement Claude Chabrol, co-auteur avec Éric Rohmer du premier et d'un des meilleurs livres consacrés à Hitchcock, il est terriblement difficile de s'emparer de la totalité d'un sujet. Or, il y a dans ces pages la volonté – presque luciférienne – de s'emparer totalement d'Hitchcock. Alors que d'habitude, les dictionnaires se consultent plutôt qu'ils ne se lisent, celui-ci incite au contraire le lecteur à ne pas s'arrêter et à continuer à pénétrer plus avant dans l'œuvre fascinante d'Hitchcock. Il saura quels films sont sous-tendus par le thème de l'homosexualité, combien il y a exactement de raccords dans *La Corde*, quelles sont chez Hitchcock les figures de mère et quand le cinéaste a pris la nationalité américaine. Chacun des films d'Hitchcock, y compris les films réalisés pour la télévision, fait l'objet d'un long résumé et d'une étude toujours pertinente.

P. B.

CHAPLIN Eugène Le Manoir de mon père

[Ramsay, novembre 2007, 80 p., ill. coul., 39 €, ISBN : 978-2-84114-906-3.]



● En 1952, Charles Chaplin quitte les États-Unis pour assurer en Europe la promotion de *Limelight*. Son visa lui ayant été retiré, il décide de s'établir en Suisse à Corsier-sur-Vevey, habitant avec sa famille le manoir de Ban où il vivra jusqu'à sa mort, en 1977. Oona, la femme de Chaplin, offrira à chacun de ses huit enfants l'album photo du lieu de leur enfance. C'est cet album que présente ici Eugène Chaplin, le cinquième enfant du cinéaste des *Temps modernes*. Il comporte, dans une première partie, les vingt-cinq photos représentant les principales pièces de ce manoir de 1 150 mètres carrés, entouré d'un parc et d'une forêt. Ceux qui se souviennent du Chaplin du *Kid* et de la *Ruée vers l'or* ne peuvent être dans un premier temps que frappés par l'ostentation de l'ameublement (lits à baldaquin, etc.) et en même temps la froideur et l'anonymat de ces pièces qui semblent sortir d'une revue. Tout est en ordre, parfaitement ciré, rigoureusement parfait et dépourvu de toute chaleur humaine, comme si Chaplin – le Charlot que nous aimions tant – s'était perdu au milieu du luxe et de son importante domesticité. La seconde partie du livre est constituée par les souvenirs d'Eugène Chaplin et on découvre alors un monde presque opposé à ce que nous avons cru voir. On y apprend qu'au manoir de Ban, on jouait à cache-cache, on aimait sauver les oisillons blessés et les poussins, on interdisait le lieu aux chasseurs, on faisait pousser des arbres fruitiers et le maître de maison lisait Maupassant, Edgar Allan Poe et les encyclopédies historiques, notamment celles relatives à la Première Guerre mondiale. Peu à peu, on retrouve alors le Chaplin le plus humain, soucieux de la détresse des animaux, jouant avec ses enfants, admirant les petites pièces qu'ils jouaient, tout en étant un travailleur infatigable. Arthur Rubinstein et Pablo Casals, Gary Cooper et Audrey Hepburn, les célébrités ont été nombreuses au manoir, mais Eugène Chaplin préfère se souvenir de simples petits détails de la vie quotidienne. De l'essentiel. Comme son père, l'auteur de génie des *Lumières de la ville*.

P. B.

FONDANE Benjamin
Écrits pour le cinéma.
Le muet et le parlant

[Verdier, novembre 2007, 224 p., 9,50 €, ISBN : 978-2-86432-518-5.

Préface de Michel Carassou.]



9 782864 325185

● Ces textes ont été réunis par Michel Carassou, Olivier Salazar-Ferrer et Ramona Fotiade. Grand poète allemand, ami de Cioran, Jacques Maritain, Adamov et Léon Chestov, Benjamin Fondane, d'origine roumaine, a été assassiné dans la chambre à gaz d'Auschwitz en octobre 1944. Ce recueil de textes est passionnant car il montre les rapports entre un intellectuel et le cinéma, notamment à propos de l'arrivée du cinéma parlant. Fondane écrit ainsi : « À l'âge de trente ans seulement et alors qu'on mettait en lui le plus d'espoir et du meilleur, le muet vient de recevoir un terrible coup de poing en plein visage. Avait-il vraiment épuisé toutes ses ressources ; s'imitait-il déjà, rouillait-il, vivait-il uniquement de traditions et de règles ? Il faut bien répondre, non. » Plus loin, Fondane ajoute dans *Le Cinéma dans l'impasse* en 1931 : « Le film muet souffrait d'un double vice dont l'unique remède semblait être le synchronisme son-image. L'orchestre improvisé, totalement étranger à la conception du film, ne pouvait guère suffire ; la synchronisation était à la remorque du hasard qui flottait où il voulait. Le film sonore aurait pu partant opérer ce sauvetage souhaité ; malheureusement ce fut le dialogue qui triompha ; nous eûmes en place de cinquante sous-titres, trois mille et, en place d'un mauvais orchestre, gênant mais point nuisible, toute une avalanche de chansons d'opérette, etc. » Même si on peut ne pas souscrire à tous les jugements de Fondane, plusieurs de ceux-ci sont en tout cas assez justes et surtout reflètent l'attitude de nombreux intellectuels face au cinéma. On découvrira aussi dans le livre un dossier sur *Rapt*, tourné en 1934 par Dimitri Kirsanoff d'après le roman de Ramuz *La Séparation des races*, adapté pour le cinéma par Fondane et un autre sur *Tarariba*, réalisé par Fondane lui-même en Argentine avec comme chef-opérateur John Alton, le futur directeur de la photographie d'Anthony Mann. L'esprit subversif du film et le militantisme de ses interprètes en faveur de l'Espagne républicaine gênèrent peut-être certains. En tout cas, le film ne fut jamais distribué et semble aujourd'hui perdu.

P. B.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

RAMIREZ Francis
 et ROLOT Christian
Étaient dessine Tati

[ACR, décembre 2007, 296 p., ill. n. et coul., 75 €, ISBN : 978-2-86770-187-0.]



9 782867 701870

● En février 1954, Jacques Tati qui est en train de commencer la préparation de *Mon Oncle* déclare à la radio être prêt à encourager des jeunes intéressés par la comédie et le dessin. De Roanne où il vit, Pierre Étaix, qui a alors vingt-cinq ans, écrit puis téléphone à Tati pour lui proposer ses services. Quelques semaines plus tard, il est à Paris et commence à dessiner d'innombrables croquis – un millier – pour *Mon oncle*. Ces documents, jusqu'ici inconnus, sont pour la première fois révélés et on découvrira aussi bien des dessins qui sont de véritables gags que des projets pour les affiches et, par exemple, le visage du héros, M. Hulot, avec sa pipe et son fameux chapeau. Des décors de Montmartre aux accessoires de la maison moderne, de la scène du carambolage au jeu du réverbère, le film revit une nouvelle fois grâce à ces dessins qui témoignent de l'invention d'Étaix. La manière dont on peut ainsi voir évoluer la recherche concernant les aspects extérieurs de la maison en est un parfait exemple. Rien n'échappe à Étaix, ni les mimiques de Hulot, ni les multiples détails de la vie du quartier que l'on pourrait symboliser par les dessins des chiens regardant la télévision dans la rue. On apprend au passage qu'au début, Hulot ne portait pas un sac à provisions, mais un cartable et qu'il était prévu que l'employé du tailleur soit myope. Étaix, qui aurait souhaité que son sens de la comédie soit spécifié se contentera d'être crédité au générique comme assistant réalisateur. Le texte explique les diverses étapes de la production du film et s'achève par la rupture de Tati et du futur cinéaste Pierre Étaix, ce dernier ne supportant plus la dureté et l'ingratitude du premier. Les deux cinéastes – Étaix l'était alors devenu – se reverront pour la dernière fois en 1981, Tati disant à son ancien collaborateur en parlant de son film *Yoyo* : « Il y aurait des petites choses à revoir... mais c'est pas mal. »

P. B.

VIGNAUX Valérie
 et COURBET-COHL Pierre
1895 n° 53 : Émile Cohl

[Revue de L'Association française de recherche sur l'histoire du cinéma, mars 2008, 360 p., 20 €, ISBN : 978-2-913758-53-7.]



9 782913 758537

● Depuis plusieurs années, la revue *1895* s'attache à l'histoire de notre cinéma national, loin des modes et des conventions. Connu des spécialistes, Émile Cohl l'est beaucoup moins, sinon pas du tout du grand public. C'était donc l'occasion de réparer un oubli qui est en même temps une injustice. Ce numéro spécial – en fait, un véritable livre – ordonné par Valérie Vignaux et le propre petit-fils d'Émile Cohl comprend une succession d'articles d'auteurs différents. Ceux-ci analysent aussi bien les rapports entre Émile Cohl et le théâtre, que ses « portraits animés », le passage d'Émile Cohl de Gaumont à Éclair, l'« expérience burlesque » de Cohl chez Pathé ainsi que l'« esthétique du bricolage ». Francis Lacassin avec sa légendaire érudition s'attache à Cohl et la publicité alors que Valérie Vignaux, bénéficiant des archives familiales d'Émile Cohl, a composé une biographie exemplaire, de 1857, date de la naissance d'Émile Eugène Jean Louis Courtet – futur Émile Cohl – à Paris jusqu'à sa mort, en 1938. On voit défiler au passage le dessinateur André Gill, Willy avec qui Émile Cohl se battra en duel, le Grand Guignol et les diverses et multiples activités de Cohl, de la photographie au théâtre, du dessin aux affiches. On découvre aussi au fil du livre, richement illustré, les couvertures de journaux et les caricatures de Cohl, les photographes de son film *Jobard ne veut pas voir les femmes travailler* (1911), sans oublier le passage d'Émile Cohl aux États-Unis, à Fort Lee. La filmographie comporte les 300 titres réalisés par Émile Cohl dont naturellement *Fantasmagorie* (1908), sans doute son film le plus célèbre, les brèves aventures d'un personnage dessiné en traits blancs sur fond noir. Les grands auteurs de dessins animés savent tous ce qu'ils doivent à Émile Cohl.

P. B.

WILSON Michael Henry Entretiens avec Clint Eastwood

[Cahiers du cinéma, décembre 2007, 216 p., ill. coul., 45 €, ISBN : 978-2-86642-474-9.]



● Depuis plus de vingt ans, Michael Henry Wilson suit la carrière de Clint Eastwood, interviewant régulièrement, presque lors de la sortie de chaque film, celui qui est aujourd'hui l'un des plus grands cinéastes américains, digne successeur de ses maîtres. Les années de formation voient Eastwood être acteur de complément à l'Universal puis vedette du feuilleton westernien *Rawhide*. Ensuite, c'est le départ pour l'Europe et la rencontre avec Sergio Leone.

Puis, enfin, ce premier film en tant que réalisateur, *Un frisson dans la nuit*, l'histoire d'un disc jockey harcelé par une admiratrice possessive.

Ensuite, Eastwood va réussir une carrière exemplaire, passant du film policier au western, de *Bird*, consacré à Charlie Parker à l'admirable *Million Dollar Baby*. Alors que, trop souvent, les journalistes interviewant les cinéastes se contentent d'enregistrer des réponses, Michael Henry Wilson connaît tellement bien la carrière d'Eastwood que ces entretiens se transforment rapidement en une conversation en plusieurs étapes entre deux hommes qui s'apprécient et ont plaisir à se revoir. Eastwood rappelle sa position face à la politique (« J'approche la politique en citoyen, pas en idéologue. ») et sa conception de la vie (« J'aime le rêve qui habite l'idéaliste. »), sa passion pour la musique, le jazz notamment. Parlant de ses deux derniers films, *Mémoires de nos pères* et *Lettres d'Iwo Jima*, Eastwood se contente d'avouer : « Je n'ai pas eu d'autre guide que le destin. » Le choix des photos est exemplaire.

P. B.

CINÉMA – DVD

Sélection de Patrick BRION

DEROO Éric La Force noire

[ECPAD, décembre 2007, 1 DVD, 60 minutes, 15 €.]

● L'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense possède une documentation

photographique et cinématographique exceptionnelle. C'est en faisant appel à ces archives qu'Éric Deroo, avec la collaboration d'Antoine Champeaux, a pu réaliser ce film qui est consacré essentiellement au corps des tirailleurs sénégalais. En 1857, sur les conseils de Faidherbe, l'empereur Napoléon III signait le décret instituant la création du corps des tirailleurs sénégalais. Quelques années plus tard, en 1884, le général Mangin préconisait la création d'une « force noire ».

Ces tirailleurs venus du Sénégal ou d'autres pays africains combattront aux Dardanelles, à Verdun et lors de la bataille de la Somme. Le pays leur rendra hommage en les associant au défilé de la victoire en 1918.

Plus tard, ce seront la guerre du Rif (1925), la création de la 9^e division d'infanterie coloniale, la Libye, l'entrée à Rome, le débarquement en Provence puis l'Indochine et l'Algérie.

Les auteurs du film, dont le texte est dit par Jacques Perrin, rappellent avec raison tout ce que l'on doit aux morts et blessés issus des colonies françaises et qui ont été parmi les premiers dans les Forces françaises libres et les derniers à tirer au canon au moment de l'attaque fatale de Diên Biên Phu.

Les documents qui ont été réunis ici et rarement vus sont passionnants. Certains d'entre eux sont par ailleurs en couleurs.

Le DVD comprend également un moyen métrage muet de 30 minutes réalisé en 1918 par Henri Desfontaines qui met en avant l'effort de guerre militaire et industriel fourni par l'empire à la France pendant la Grande Guerre. C'était l'époque où la France était la deuxième puissance coloniale !

P. B.

MIRANDE Yves Baccara

[René Chateau Vidéo, février 2008, 1 DVD, 85 minutes, 15 €.]



● C'est en 1935 qu'Yves Mirande réalise pour le producteur André Daven *Baccara*, dont il est également le scénariste et le dialoguiste. L'histoire est celle d'une belle étrangère, Elsa Barienzi (Marcelle Chantal), qui se résout à épouser un joueur,

André Leclerc (Jules Berry) pour obtenir la nationalité française. Mais son protecteur quitte précipitamment la France et la jeune femme passe en justice ; Leclerc et elle comprennent alors qu'ils s'aiment.

L'histoire est celle d'un mélodrame bourgeois classique auquel Yves Mirande, qui réalisera quelques années plus tard *Derrière la façade* et *Café de Paris*, apporte une cruelle authenticité.

Jules Berry affirme avec sa gouaille légendaire : « Il y a des gueules d'honnêtes hommes que je ne peux plus regarder » et parlant de l'opinion publique, il rappelle – il est un héros de la guerre de 1914 – que lorsqu'il est parti pour le front, cette opinion était avec lui et le fêtait, mais que, quand il est revenu, blessé, elle s'occupait des stocks américains...

La société que décrit ici Yves Mirande est celle qui sera bientôt ébranlée par l'affaire Stavisky. Elsa Barienzi joue deux cents louis aux courses sur un coup de téléphone, son protecteur nommé Gouldine fuit à l'étranger après avoir spéculé contre le franc en France et lorsque Leclerc déclare au président du tribunal que l'État profite du jeu et des joueurs, le magistrat répond sans hésiter : « L'État n'encourage pas le vice. Il le taxe ! » Parallèlement à son intrigue, le film est aussi un passionnant document sur l'époque. On y voit voitures et rues de Paris sans oublier le superbe décor – dû à Eugène Lourié – de l'appartement d'Elsa Barienzi avec un grand escalier en cercle, très arts déco.

Très peu connu, *Baccara* bénéficie aujourd'hui d'une édition en DVD. On aurait tort de ne pas en profiter, ne serait-ce que pour le plaisir de retrouver Jules Berry, éblouissant « monstre sacré ».

P. B.

SIODMAK Robert L'Affaire Nina B

[René Chateau Vidéo, décembre 2007, 1 DVD, 100 minutes, 15 €.]



● Faute d'avoir pu tourner un film consacré à l'incendie de Reichstag, Robert Siodmak, de retour en Europe, après une longue carrière américaine, choisit de mettre en scène *L'Affaire Nina B* d'après le roman de Johannes Simmel adapté par Roger Nimier. La distribution réunit notamment Pierre Brasseur, Nadja Tiller et Walter Giller

et même si l'intrigue se passe en Allemagne, la réalisation a lieu aux studios de Boulogne.

« Mon patron, Monsieur B, dominait ses ennemis grâce à leur passé » explique son chauffeur. Ce Monsieur B – en fait, Michel Maria Berrera – est un affairiste qui peut faire penser au héros de *Mister Arkadin* d'Orson Welles.

Berrera vit à Wiesbaden, mais le film commence avec son enterrement. Un enterrement où personne ne pleure, ni ne regrette le disparu. Le spectateur apprend par la suite que Berrera, qui fait notamment des affaires avec l'Afrique, pratique volontiers le chantage. Il réussit à se procurer en les achetant très cher des documents qui lui permettent de dicter leur conduite à ses adversaires ou à ses partenaires.

Ces documents indiquent en effet que certains de ces respectables hommes d'affaires d'Allemagne de l'Ouest sont en réalité d'anciens nazis, des criminels de guerre recherchés à la fin de la guerre par les autorités alliées. Responsables d'exactions, ces hommes sont parvenus à échapper à la justice. Berrera le sait et en profite ! C'est dire que de nombreuses personnes – y compris pour d'autres raisons sa propre femme – ont intérêt à se débarrasser de lui...

Invisible depuis longtemps en raison de problèmes juridiques, *L'Affaire Nina B* est une peinture passionnante de l'Allemagne de l'après-guerre, un pays dans lequel le passé peut révéler d'inquiétantes zones d'ombre.

Ne serait-ce que pour la composition superbe de Pierre Brasseur, ce film est à redécouvrir.

P. B.

ALBUMS

Sélection d'IBBY-France, la Joie par les livres et du Choix des libraires

BACKÈS Michel Mords-le !

[L'École des loisirs, novembre 2007, 32 p., ill. coul., 11,50 €, ISBN : 978-2-211-08906-7.]



● Simon le chasseur et son chien Fidèle vont pour la première fois à la chasse au lapin. Facile, non ? Ils attrapent un lapin tout petit qui les convainc de ne pas lui faire de mal : il va les conduire dans un endroit où il y a des lapins plus gros que lui. Pour être gros, ils le sont : ce sont des lapins géants... qui vont mettre à mal les projets de nos chasseurs, leurs personnes et même leur belle amitié. Il ne leur restera plus qu'à rentrer à la maison et à préparer un repas de légumes. Une histoire bien construite et bien menée, où le fantastique est allié à une logique imparable. Une illustration elle aussi pleine de vigueur, mise en valeur par une présentation d'images tantôt cadrées et entourées d'un trait noir, comme une présentation sur un écran, tantôt pleine page, comme pour mieux rentrer dans l'action. Un titre énergique et un contenu qui ne l'est pas moins !

À partir de 5 ans

I.-F.

CHARDONNAY Catherine et PERRIN Renaud (ill.) Les Petits Mots d'Alfonso

[Albin Michel Jeunesse, coll. « Albums », janvier 2008, 36 p., ill. coul., 10,90 €, ISBN : 978-2-226-17998-2.]



● Alfonso travaille dans une usine d'objets en caoutchouc où il fabrique des moulages. Il tombe sous le charme d'une nouvelle collègue affectée à l'emballage, mais, n'osant lui déclarer sa flamme, il a l'idée de graver des cœurs et des mots doux dans les pièces qu'il fabrique. Dans un univers où les objets en caoutchouc sont partout, tout le monde bien sûr s'en aperçoit, sauf elle. Jusqu'au jour où... Dans ce récit où les sentiments et l'imaginaire tiennent une grande place, l'illustration, au graphisme

fin, apporte sa force, son invention, son caractère quasi surréaliste. L'originalité stylistique se double d'une autre originalité puisque l'histoire se déroule dans le monde du travail en usine. C'est rare dans les livres pour enfants.

À partir de 5 ans

I.-F.

DORAY Malika Ce livre-là

[MeMo, novembre 2007, 26 p., ill. coul., 20 €, ISBN : 978-2-35289-011-9.]



● *Ce livre-là* pour les petits dit toute la magie de la lecture qui fait que chacun construit son propre livre. On tourne les pages de cet ouvrage qui est, en fait, une grande page pliée en accordéon. Au creux de chaque pliure, par l'animation d'une savante découpe, apparaissent des petits livres dans le grand. Toute une variété de petits livres, et à chacun de trouver son lecteur après quelques mots de présentation : « un livre pour les grands », c'est alors un bonhomme très sérieux qui apparaît, absorbé par sa lecture ; « un livre pour les petits », et là le personnage disparaît presque derrière l'ouvrage ; « un livre pour partager », là, ils sont trois. Chacun trouve son bonheur, jusqu'au lecteur à qui on propose « un livre pour... toi ! » La sophistication du support, l'art de Malika Doray, aboutissent à une petite merveille de simplicité, de gaieté et de charme.

À partir de 2 ans

I.-F.

DOUZOU Olivier et BERTRAND Frédérique (ill.) Pierre et le l'ours

[MeMo, octobre 2007, 44 p., 19 €, ill. coul., ISBN : 978-2-35289-008-9.]



● Le titre donne le ton, il s'agit bien d'un détournement du célèbre conte musical de Prokofiev. On y retrouve tous les protagonistes de l'histoire : Pierre, qu'on ne voit pas tout de suite en entier, à la manière de l'entrée en scène progressive de l'orchestre, son grand-père, l'oiseau, le canard, le chat, le loup et les chasseurs, mais aussi Sophie

la girafe, un Flanby et le l'ours. Les trois derniers relevant, bien sûr de l'esprit facétieux de nos auteurs, qui changent le cours de l'histoire – c'est l'ours, immense, qui mangera tout le monde... Tout rentrera dans l'ordre, ou presque... le chat fait cuicui !

La musique n'est pas oubliée, le texte est rythmé par de longues et nombreuses onomatopées.

Une parodie loufoque et tellement drôle.

À partir de 6 ans

I.-F.

FERRIER Anne
et BRAX Justine (ill.)

Demba et le faiseur de rêves

[Gecko jeunesse, coll. « Les contes imaginaires », janvier 2008, 38 p., ill. coul., 14,50 €, ISBN : 978-2-916689-08-1.]



9 782916 689081

● Un jour, les Anciens décident d'abattre le vieux baobab qui se trouve au centre du village et qui abrite le faiseur de rêves. Or, depuis que l'arbre a été coupé et que le faiseur de rêves est parti, les villageois ne rêvent plus et se disputent sans cesse. Demba, le plus jeune des garçons du village, doit alors partir à sa recherche afin de ramener la paix et la sérénité parmi les siens.

Un magnifique album qui nous fait voyager en Afrique, le tout illustré avec talent par Justine Brax. À découvrir rapidement !

À partir de 6 ans

Choix de Fanny Priolet, librairie Gibert Joseph, Montpellier

FLAMANT Ludovic
et SERON Émilie (ill.)

Louis des sangliers

[L'École des loisirs, coll. « Pastel », octobre 2007, 48 p., ill. coul., 11 €, ISBN : 978-2-211-08676-9.]



9 782211 086769

● Il s'agit ici d'un véritable petit roman d'aventures et d'amour, sous forme d'album, en sept chapitres et dont le récit est riche en rebondissements. Louis est un homme sauvage, un homme à part, qui vit dans la forêt au milieu des sangliers. Mais le jour où il trouve un bébé abandonné à la suite d'un accident, il va faire tout son possible pour le rendre heureux. Il devra aller souvent chez l'épicière car il n'y a pas,

dans les bois, tout ce dont un petit enfant a besoin. Une jolie complicité s'établit avec l'épicière... Les illustrations aux contours bordés d'un épais trait noir traduisent très bien le côté brut de l'homme des bois mais, petit à petit, les couleurs et les compositions viennent créer l'ambiance de tendresse et de bonheur qui émane de la relation entre Louis et l'enfant.

À partir de 7 ans

I.-F.

FRANEK Claire
Le facteur n'est pas passé

[Thierry Magnier, novembre 2007, 34 p., ill. coul., 16,50 €, ISBN : 978-2-84420-597-1.]



9 782844 205971

● « Le facteur n'est pas passé, il ne passera jamais. Lundi, mardi... » C'est ce que dit la comptine et c'est ce qui se passe à Feuillebois-Mouton au grand dam de tous ses habitants. François Farboulette, le facteur, a disparu depuis lundi matin, après être allé chercher à la poste le courrier à distribuer. La narration conduite par des images séquentielles pleines d'humour et d'esprit d'enfance et par des dialogues manuscrits très vivants permet au lecteur de vivre l'incroyable aventure du facteur. Il est perdu dans la forêt en compagnie d'un clown et de la belle Rosa, tous partis à la recherche de l'ours, la plus grande attraction du cirque. Simultanément, le lecteur est aussi témoin de ce qui se passe au village où le mécontentement croît autant que l'angoisse de Madame Farboulette et de ses enfants. Le facteur de Tati n'est pas loin, on retrouve la même candeur, le même humour qui se joue des personnages et des situations avec tendresse.

À partir de 4 ans

I.-F.

LEBLANC Catherine
et THÉVENET Séverine (ill.)
Litli Soliquiétude

[Où sont les enfants ?, mars 2008, n. p., ill. coul., 24 €, ISBN : 978-2-915970-15-9.]



9 782915 970159

● L'album a un joli titre : *Litli soliquiétude*. Je fais rouler les mots dans ma bouche, ça fait drôle. Litli veut dire « petit »

en islandais ; et soliquiétude c'est un « mot inventé pour expliquer ce que Litli ressent à travers les pages du livre : un état de solitude voulue pour approcher du sentiment de quiétude, la tranquillité douce de celui qui marche et fait naître le monde en chemin ». C'est l'histoire d'un petit bonhomme qui quitte la ville, en quête d'un ailleurs – d'une autre vie, d'une vérité. Le texte de *Litli* est court, chacun pourra y trouver sa place et apporter son interprétation. Et on pourra le lire 1 000 fois, les images comme le texte n'auront pas encore révélé tous leurs secrets. *Litli* est de ces albums que l'on a envie de toujours avoir avec soi, *Litli* est un album... universel. C'est un album lourd – c'est peut-être fait exprès pour qu'on ne s'envole pas en lisant le texte délicat de Catherine Leblanc –, au beau papier qui sent bon. La couverture est bien épaisse, en carton brut – serait-ce un rappel du caractère sauvage de la nature ? Séverine Thévenet dit : « Litli raconte le passage, la transition, la naissance ou la renaissance. » *Litli* m'a rappelé le texte de Thierry Lenain dans *Il faudra* (Sarbacane). *Litli*, c'est un texte pour un enfant à naître, pour un moment de blocage, pour sauter le pas/oser/ne plus avoir peur/ne plus douter/aller de l'avant.

À partir de 3 ans

Choix de Gaëlle Farre, librairie La Dérive, Grenoble

MERLIN Christophe
Méli-Mélo

[Albin Michel Jeunesse, coll. « Déjà grands », octobre 2007, 48 p., ill. coul., 15 €, ISBN : 978-2-226-17779-7.]



9 782226 177797

● La formule du « pêle-mêle » invite à faire coïncider, grâce à un jeu de pages découpées horizontalement, la tête d'un personnage, le torse d'un autre et les pieds d'un troisième. Christophe Merlin enrichit cette proposition d'un jeu verbal avec, pour chaque tiers d'image, un nom propre, un verbe ou un complément. Au hasard, assemblons la tête du chien « Luchien », le corps du poulpe qui « s'agite » et les pieds du cosmonaute dans « les étoiles... Cadavres exquis et métamorphoses, dans une infinité de combinaisons d'où naissent des créatures touchantes, folles ou cocasses. Mais les personnages proposés initialement, tels Meurhric la vache, Prinzest ou Jean-Mars le Martien

étaient-ils eux-mêmes si sages ?

Ancré dans un grand format confortable et solide, dans une palette de tons sourds, Christophe Merlin, de son trait généreux et virtuose, déploie les possibles du rêve.

À partir de 3 ans

I.-F.

CONTES

Sélection de IBBY-France et la Joie par les livres

OSTER Christian
et **VAUGELADE Anaïs** (ill.)
L'Immangeable Petit Poucet

[L'École des loisirs, coll. « Neuf »,
octobre 2007, 100 p., 8,50 €,
ISBN : 978-2-211-08871-8.]



● Christian Oster propose ici quatre petites histoires nourries de thèmes venus des contes traditionnels : « L'Immangeable Petit Poucet », « Le Loup et la Fée », « Le Monstre en morceaux » et « La Princesse timide ». Ses trouvailles sont très amusantes comme ces ogres en mal de maternité ou de paternité, ces fées étourdiées et fatiguées ou cette si jolie princesse qui se retrouve décapitée et doit se marier dans cet état. L'intervention du curé sera inattendue et la fin du récit encore plus. Certains dialogues, certaines réparties ou réflexions font éclater de rire. À lire à haute voix pour partager ce moment de bonne humeur.

À partir de 9 ans

I.-F.

TROYAT Henri
et **TALLEC Olivier** (ill.)
Babouchka

[Flammarion-Père Castor,
coll. « Les mini classiques du Père Castor »,
janvier 2008, 24 p., ill. coul., 1,95 €,
ISBN : 978-2-08-121013-4.]



● On cherche souvent des contes de Noël. En voici un, très émouvant, sans mièvrerie, ce qui n'est pas toujours facile à trouver : la très vieille Babouchka rate la chance qu'elle avait de voir l'enfant sacré nouvellement né en hésitant, un court instant, à suivre les rois mages. Depuis, elle erre les nuits de Noël et distribue

de petits cadeaux à tous les enfants endormis qu'elle découvre... Le joli et tout simple texte d'Henri Troyat, absolument respecté (à l'exception d'un seul mot !), s'inscrit dans des doubles pages illustrées avec talent. La nuit, la neige, la fatigue de Babouchka : c'est vraiment tout modeste et tout bien ! Cette édition en petit format reprend celle de 2005. On y gagne, peut-être, un je-ne-sais-quoi de charme supplémentaire... À noter qu'il existe dans cette collection d'autres bons titres de contes traditionnels. À ce prix-là, ce serait dommage de s'en passer.

À partir de 5 ans

I.-F.

DOCUMENTAIRES

Sélection de IBBY-France et la Joie par les livres

AUGER Antoine,
BATHIAS-RASCALOU Céline
et **CASALI Dimitri**
100 dates de l'histoire du monde

[Flammarion, octobre 2007, 112 p.,
ill. coul., 19,90 €,
ISBN : 978-2-08-120052-4.]



● Un ouvrage grand format qui expose 100 dates marquantes dans l'histoire du monde. Chaque date a droit à une page où trouvent place un texte court expliquant le contexte, la description de l'événement, puis, à nouveau brièvement, les conséquences, une illustration, gravure, tableau ou photo et une frise chronologique. Tout ceci permet au lecteur de bien comprendre l'événement, de le replacer dans son contexte et dans l'histoire. Les textes sont bien écrits, intéressants et complétés par un glossaire et un index. Les dates retenues sont prises dans toutes les périodes historiques et dans toutes les régions du monde, et illustrent tous les domaines de l'histoire : politique et militaire, mais aussi sociale et culturelle.

À partir de 11 ans

I.-F.

BRENIER Oscar
et **DESPRÉS Jacques** (ill.)
Le Livre des grands contraires philosophiques

[Nathan, octobre 2007, 80 p., ill. coul., 15 €,
ISBN : 978-2-09-251391-0.]



● Voici un ouvrage surprenant et très original, né de la collaboration d'un plasticien spécialiste de l'image virtuelle qui réalise ici avec brio son premier travail d'illustration, et d'un philosophe. Sur le thème des contraires, douze couples de termes antinomiques : Un et Multiple, Fini et Infini, Être et Apparence, etc. Pour chacun de ces couples, l'exposé est le même, première double page : présentation des termes opposés, définition ; deuxième double page : amorce de réflexion avec un questionnement sur la relation de ces contraires ; troisième double page : réponse ouverte au questionnement, invitation à la réflexion. Les illustrations en 3D donnent véritablement corps à la réflexion. L'œil et l'intelligence sont à la fête. Le texte et l'image s'enrichissent et s'éclairent mutuellement et aident à la compréhension. Un livre qui invite à penser, sans contraintes et en couleurs.

À partir de 7 ans

I.-F.

JOLIVET Joëlle (ill.)
et **LAFFON Caroline**
Costumes

[Panama, novembre 2007, 32 p., ill. coul.,
18 €, ISBN : 978-2-7557-0176-0.]



● On est frappé par la taille exceptionnelle de cet imagier de costumes, saisi par la beauté graphique du dessin et la luminosité des couleurs, en contraste avec un trait noir, que nous offre Joëlle Jolivet. Dans des séries de planches, des silhouettes rangées en lignes ou des éléments de costumes se détachent sur un fond uniformément blanc. Ceci évoque bien sûr les célèbres pages de garde des Larousse où figuraient des frises de personnages qui se succédaient selon l'ordre d'une chronologie historique. Ici, les thèmes des regroupements obéissent à des choix malicieux ou oniriques : « Tout nu », « Rois et reines », « Chapeaux », « Armures »,

« Les hommes en jupe », « Les femmes en pantalon »... et la netteté, la précision, la force du trait, font ressortir chaque objet ou personnage au sein d'une accumulation foisonnante. Entre les séries, des pages où, sur chacune, figure un seul personnage, grande silhouette que, grâce à un jeu de découpes et de superpositions, on va, pièce après pièce, déshabiller : « Princesses », « Samourai », avec une progression dans les effets de surprise : « Danse du lion », « Inuits du cuivre ». De courts descriptifs très précis, dans une typographie discrète, épousent la forme des silhouettes, et, à la fin, une partie titrée « Petites histoires des costumes » met un peu d'ordre géographique et chronologique et ajoute des commentaires sur ce qui est représenté en première partie pour faire comprendre les fonctions du costume et de la parure et leurs évolutions. Ce superbe album est aussi intéressant que ludique.

À partir de 6 ans

I.-F.

POÉSIE, CHANSONS, THÉÂTRE

Sélection d'IBBY-France et la Joie par les livres

CANNET Jean-Pierre
et BAUDOIN Edmond (ill.)

La Petite Danube

[Éd. Théâtrales, coll. « Jeunesse », novembre 2007, 64 p., 7 €, ISBN : 978-2-84260-258-1.]



9 782842 602581

● Au pied des Carpates, « dans une éternité d'enfance et de guerre », Anna, la fille du garde-barrière, grandit avec le bruit des trains qui passent et s'arrêtent non loin de là, où on a construit des baraquements et des grandes cheminées. Poignant et pudique – presque rien n'est « montré », hormis une veste à rayures trouvée par Anna au fond du jardin, qu'elle appelle Arthur et à laquelle elle s'attache étrangement et un prisonnier pourchassé par des soldats, le texte capte avec justesse l'horreur des crimes nazis et la lâcheté de ceux qui en furent témoins. Dans cette atmosphère étouffante, le dénouement fantastique n'est que plus percutant. On a envie de voir ce très beau texte mis en scène.

À partir de 12 ans

I.-F.

DESTOURS Christine

Mon père m'a donné un mari

[Didier Jeunesse, coll. « Pirouette », janvier 2008, 24 p., ill. coul., 11 €, ISBN : 978-2-278-05882-2.]



9 782278 058822

● Cette chanson, avec le temps, a été adoptée par le répertoire enfantin, elle en a toutes les qualités : amusante, discrètement grivoise, légèrement cruelle, mais si importante car elle avertit les « fillettes » : « Ne le prenez pas si petit ! » et surtout, ne laissez pas à votre père le soin de vous le « donner ». L'illustration joue de différentes époques : le petit homme est une gravure de mode du XIX^e siècle découpée, perdue dans de joyeux et enfantins collages et peintures, avec des jeux de typo où le mot « petit » se retrouve dans le dessin d'une feuille, d'une casserole, d'une souris... et d'un cœur à la fin. À l'origine, cette chanson se moquait, dit-on, de Napoléon I^{er} ; quoi qu'il en soit, elle est aujourd'hui toujours aussi rafraîchissante.

À partir de 4 ans

I.-F.

LA SALLE Aimée (de),
FISSEAU Serena
et PIFFARETTI Marion (ill.)
**Les Amoureux du p'tit moulin.
Une histoire, des chansons**

[Didier Jeunesse, coll. « Polichinelle », février 2008, 36 p. + 1 CD audio, ill. coul., 17,50 €, ISBN : 978-2-278-05698-9.]



9 782278 056989

● L'histoire du petit vieux et de la petite vieille qui vivent auprès d'un petit moulin est le prétexte à introduire des chansons traditionnelles, et cela fonctionne bien. Les voilà qui vont au jardin (« J'ai descendu dans mon jardin »), qui plantent des choux, qui puisent de l'eau (« À la claire fontaine »), qui dansent (« Sur le pont d'Avignon »). Quand vient la nuit (« Au clair de la lune »), le petit vieux va fumer sa pipe (« J'ai du bon tabac »). Le duo Aimée de La Salle/Serena Fisseau fonctionne très bien ; elles chantent sans aucun accompagnement musical à l'unisson ou à deux voix. On n'a plus qu'une envie : chanter avec elles. Le livre joyeusement illustré de papiers découpés et de tissus collés y invite en proposant les paroles, les lignes mélodiques et les gestuelles des chansons.

À partir de 2 ans

I.-F.

ROMANS

Sélection de IBBY-France et la Joie par les livres

ARCIS Francisco
La Balade d'Elvis

[Éd. du Seuil, coll. « Karactère(s) », janvier 2008, 96 p., 7,50 €, ISBN : 978-2-02-096902-4.]



9 782020 096902

● Ce roman plein d'humour et de vie, dans lequel les événements s'enchaînent à un rythme soutenu, aborde des problèmes de société sans être ni moralisant ni pontifiant et fait réfléchir à la complexité de la délinquance. L'auteur sait de quoi il parle, il est éducateur spécialisé. Caroline est une jeune assistante sociale, elle débute dans le métier et se rend compte de l'écart entre la théorie et la pratique. Sa première mission : remplacer au pied levé l'assistante sociale prévue pour conduire un jeune délinquant, Elvis, 17 ans, au tribunal de la ville voisine. Elle ne sait rien : ni ce qu'elle doit faire, ni qui est Elvis, ni ce qu'on lui reproche... Elvis est charmeur, il lui fait croire qu'il veut voir sa mère avant d'être jugé... Pas complètement dupe, mais sensible et humaine, Caroline se laisse fléchir et se retrouve au cœur d'une affaire de drogue, avec un caïd armé à ses trousses ! Pour sauver leur peau, Elvis pique une voiture ; Caroline devient sa complice et tente malgré tout d'être l'adulte référent alors que c'est Elvis qui lui explique la vie !

À partir de 12 ans

I.-F.

HONAKER Michel
**Les Survivants de Troie.
Tome I : Le prince
sans couronne**

[Flammarion, coll. « Grands formats Jeunesse », février 2008, 388 p., 13 €, ISBN : 978-2-08-120986-2.]



9 782081 209862

● Dès les premières pages, le lecteur est plongé de façon très réaliste dans une reconstitution de ce qu'ont dû être les derniers jours de la ville de Troie : il en croise les héros, il partage leurs illusions et leurs souffrances, il assiste, du point de vue des Troyens, à la fameuse scène du cheval. Après une puissante évocation de la grande bataille finale, commence le récit (fictif, bien sûr) de l'échappée d'un groupe

de survivants conduits par Énée, à travers les terres puis sur la mer. Ils sont poursuivis par les mercenaires d'Agamemnon, mais aussi par la colère des dieux, acteurs majeurs, qui continuent de régler leurs comptes sur le dos des pauvres humains. Brume trompeuse, tempête ou absence de vent, harpies... leurs aventures ne font que commencer puisqu'un second tome est annoncé. Michel Honaker sait faire revivre cette époque antique et ces héros mythiques, en quête d'une terre hospitalière pour reconstruire une petite société troyenne.

À partir de 11 ans

I.-F.

MONCOMBLE Gérard
et PILLOT Frédéric (ill.)

Moi, Thérèse Miaou.

Pas touche à mon coussin !

[Hatier, coll. « Hatier poche. Premières lectures », mars 2008, 32 p., ill. coul., 4,50 €, ISBN : 978-2-218-75353-4.]



9 782218 753534

● Thérèse est une chatte qui sait ce qu'elle veut, qui peut être de parfaite mauvaise foi et qui a un talent fou pour entourlouper son petit monde humain ! Le lavage de SON coussin et la construction d'une chatière réservent bien des surprises. Et devinez qui a le dernier mot ? Drôle, bien illustré, un texte court, quelques dialogues, des rimes rigolotes et une histoire racontée à la première personne sauront conquérir des lecteurs débutants qui ne demandent qu'à être séduits.

À partir de 5 ans

I.-F.

RIBEIRO Cathy
et DÉBAT Aurélien (ill.)

Mon père a disparu !

[Actes Sud Junior, coll. « Roman cadet », février 2008, 66 p., 6,50 €, ISBN : 978-2-7427-7194-3.]



9 782742 771943

● « Quand un papa disparaît, qu'il ne donne pas de ses nouvelles et qu'on ne peut pas aller le voir, c'est que... » ; le petit garçon a beau retourner cette lancinante question dans tous les sens, il ne trouve pas de réponse, et les suppositions (envolé avec une autre femme, gravement malade,

parti en mission archéologique – vu le matériel entreposé dans le garage –, ou comme agent secret) ne résistent pas.

La vérité, c'est que son papa est un cambrioleur et qu'il est en prison. Alors l'enfant s'invente un père « otage agent secret », parce que c'est trop dur et que « la prison, c'est injuste. Ça punit tout le monde. Même ceux qui n'ont rien fait, comme maman et moi. » Un texte sensible qui dit la force des mots et des maux, l'amour et la souffrance, le poids des secrets, aussi lourd que celui du chagrin, et la confiance malgré tout.

À partir de 9 ans

I.-F.

BIOGRAPHIES ET ESSAIS

Sélection de Gérard-Georges LEMAIRE, Éric POINDRON,
François de SAINT-CHÉRON et Jean-Pierre SALGAS

BARROT Olivier
et CHIRAT Raymond
**Sacha Guitry,
l'homme-orchestre**

[Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard », octobre 2007, 128 p., 13,50 €, ISBN : 978-2-07-033748-4.]



9 782070 033748

GUITRY Sacha
Cinquante ans d'occupations

[Omnibus, avril 2001, 1 350 p., 24,40 €, ISBN : 978-2-258-05618-3. Préface d'Alain Decaux.]



9 782258 056183

● Sacha Guitry (né en 1885 par hasard à Saint-Petersbourg, mort en 1957), « homme-orchestre », mais surtout héritier absolu – au sens de Pierre Bourdieu –, comme en témoignent son premier film *Ceux de chez nous* en 1915, ou l'identification à son père interrompue par quinze ans de brouille en 1919 (*Mon père avait raison*). Et auteur intégral. À l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort, une exposition s'est tenue à la Cinémathèque du 17 octobre 2007 au 18 février 2008 (due à Noël Herpe et Noëlle Giret).

Et Omnibus a réédité le *Théâtre* en deux volumes, un tome de *Cinéma* et deux albums (*Une vie de merveilles*, et *Sacha Guitry et ses amis de A à Z*). De ce destin, le petit volume de Barrot et Chirat restitue les courbes : les cinq femmes (Charlotte Lyses, Yvonne Printemps, Jacqueline Delubac qui l'amène au cinéma, Geneviève de Sérerville, Lana Marconi), les 124 pièces et les 36 films. Au centre l'œuvre, *Le Roman d'un tricheur*, livre et film tout entier en voix *off* (1936). Et toute une série d'autres où les jeux identitaires assument l'importance : Michel Simon avec lui-même (*La Vie d'un honnête homme*, 1952), Poiret et Serraut (*Assassins et Voleurs*, 1956)... On pourrait évoquer Welles ou Nabokov... À la fin, l'ordre est rétabli. On a même vu à la Cinémathèque des artistes de gauche (Denis Podalydès, Jean-Paul Fargier) célébrer Guitry...

Et contrairement à l'exposition, Barrot et Chirat n'éludent rien de l'auteur du film *De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain* (1944). Le volume *Cinquante ans d'occupations* regroupe les recueils de pensées de « Monsieur Moa » sur l'amour et les textes autobiographiques, dont « Quatre ans d'occupations » et « Soixante jours de prison ». À l'heure du centenaire de Simone de Beauvoir et du cinquantenaire du *Deuxième sexe*, Guitry est celui pour qui on naît femme et on le reste : au-delà de la misogynie, il a l'essentialisme forcé d'un Philippe Bouvard qui se prend pour Molière. Quant au Guitry politique (« ni collaborateur, ni antisémite, ni pro-Allemand », mais pétainiste), ses plaidoyers *pro domo* semblent faits pour illustrer l'apologue freudien du chaudron (certificats de moralité, liste des « amis juifs » et des actions de bienfaisance). Après guerre, cette matière nourrit un interminable film historique toujours recommencé. Paradigme : *Le Diable boiteux* (1948) sur Talleyrand. Pour lui, l'histoire est un théâtre, disent ses admirateurs : ce qui veut dire que la France est immémorialement divisée entre résistants et collaborateurs (*Si Paris nous était conté*, 1956) : 1939-1945 s'élargit au millénaire, avec une préférence pour les années 1789-1815. Même « écriture » *historique* que Paul Morand (*Le Flagellant de Séville*) ou Jacques Laurent (les *Caroline* et les *Hortense*) et les hussards... Difficile de trouver documents plus caractéristiques de la « France moisie » selon Sollers (texte de 1999, réédité dans *L'Infini* 101-102) que ces 1 326 pages... Je n'ose croire *Le Figaro* du 10 janvier qui annonce une Pléiade (après Anouilh, Guitry ; comme les paliers d'une étrange restauration... ?).

J.-P. S.

CÉLINE Louis-Ferdinand Cahiers Céline. Volume IX : Lettres à Marie Canavaglia 1936-1960

[Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », novembre 2007, 764 p., 39 €, ISBN : 978-2-07-078423-3. Édition établie et annotée par Jean-Paul Louis.]



9 782070 784233

Cahier de l'Herne n°3 : Louis-Ferdinand Céline

[L'Herne, janvier 2008, 454 p., ill. n. & b., 39 €, ISBN : 978-2-8519-7156-2. Dirigé par Dominique de Roux, Michel Thélia et Michel Beaujour.]



9 782851 971562

● « De sa secrétaire, Céline attendait en somme ce que Molière attendait de sa servante. » Dans le *Cahier de l'Herne Céline* en 1963, Marie C. (sic) livrait son témoignage. Commencée lors de *Mort à crédit*, leur collaboration dure jusqu'à la fin (alors qu'il sait qu'il est « pléiadé vif »). Une première édition de ces 508 lettres avait paru, établie par Jean-Paul Louis, aux éditions du Lérot à Tusson en 1995. Il n'est pas impossible de les lire comme un journal de Céline (intime, littéraire, politique) que l'on suit de Paris et Saint-Malo à Sigmaringen, Copenhague... Jusqu'au retour à Meudon. Philippe Sollers, dans *L'Herne* : « Le cauchemar historique que nous vivons a trouvé en lui son seul chroniqueur exact » (au point de se confondre avec lui.) Céline ou l'anti-Sacha Guitry... « La moindre virgule me passionne », écrit-il – pas seulement les siennes. Au passage, des développements sur ses éditeurs, ses confrères (Henry Miller en 1946, André Malraux en « mythomane bluffeur féroce » en 1945) ou sur le sexe à l'intention de celle qui se verrait bien en « Héloïse » de son Abélard... En même temps que cette correspondance donc, le *Cahier de l'Herne* de 1963 (dû à Dominique de Roux, auteur de *La Mort de Louis-Ferdinand Céline*, Michel Beaujour et Michel Thélia) lui aussi réédité – à l'identique (ce n'est pas la première fois) – moins la bibliographie devenue obsolète (après la biographie de François Gibault, les travaux de Pascal Fouché, les essais de Philippe Muray, Julia Kristeva etc. ; les Cahiers chez Gallimard, les dix-sept volumes de l'année Céline aux éditions du Lérot...). 1963 : l'auteur de la trilogie de Sigmaringen vient de mourir. On y trouve des inédits et introuvables, des correspondances, des témoignages (notamment des collaborateurs Abel Bonnard et Lucien Rebatet), des essais (Marcel Aymé, Jean Dubuffet, Paul Morand, Henri Thomas, Jean-Louis Bory...), un dossier critique (Trotsky, Nizan, Benn, Denoël, Gide, Pound...). Plus de quarante ans plus tard, l'ensemble demeure intact, et la question la même, celle de l'articulation du romancier,

qui autant que Proust changea la littérature française, et du pamphlétaire antisémite. Simultanément, le même éditeur reprend *À l'agité du bocal*, le pamphlet contre Sartre. Et le livre de Milton Hindus *Rencontres à Copenhague*.

J.-P. S.

JÜNGER Ernst Journaux de guerre

[Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » ; Tome I : 1914-1918, 870 p., 45 €, ISBN : 978-2-07-11629-4 ; Tome II : 1939-1948, 1 452 p., 55 €, ISBN : 978-2-07-11630-0. Éditions établies par Julien Hervier avec la collaboration de Pascal Mercier et François Poncet.]



9 782071 162948



9 782071 163006

LAGARDE François et BROYE Lionel Le Rouge et le Gris. Ernst Jünger dans la Grande Guerre

[Hors-Œil, DVD, 60 €, ISBN : 978-2951-6-5133-3.]



9 782951 651333

● La France, Ernst Jünger l'a bien connue, très jeune, mais d'une façon bien particulière, puisqu'il n'a pu en retenir guère plus que des champs de bataille. De cette expérience, il a tiré des livres vraiment extraordinaires : *Orages d'acier*, *Le Boqueteau 125*, *Le Combat comme expérience intérieure*, *Sturm, Feu et mouvement*, etc. Alors que les Français, de leurs années passées sous les drapeaux, ont produit des romans plutôt pacifistes, d'Henri Barbusse à Jean Cocteau, Jünger se trouve à l'exact opposé d'*À l'Ouest rien de nouveau* de Remarque. Si Jünger ne proclame pas, comme l'a fait Marinetti, la guerre comme seule hygiène du monde, il dépeint le combat comme le moment de vérité métaphysique de l'homme. Déjà célèbre pour ses écrits, il publie en 1939 un véritable brûlot contre le pouvoir nazi : *Les Falaises de marbre*. Il échappe de peu à la censure, Hitler fermant les yeux en souvenir de certains de ses livres antérieurs. La Gestapo s'intéresse à lui.

Une nouvelle guerre s'annonce et il commence à rédiger un journal. Affecté sur la ligne Siegfried, il reçoit la Croix de fer de seconde classe pour un acte de bravoure. Il est affecté à Paris en avril 1940 et, peu après, fréquente le cercle George, un groupe d'officiers supérieurs opposés à la politique de Hitler. Il est muté à l'état-major en juin et travaille au plan d'invasion de l'Angleterre, « Lion des mers ». En secret, il fait la chronique du conflit entre la Wehrmacht et le parti nazi. À l'automne, il commence à fréquenter de manière assidue le milieu intellectuel français. Étrange ballet que celui qu'il dépeint de ces salons parisiens où il rencontre Sacha Guitry, Paul Morand, Jouhandeau, Drieu la Rochelle, Léautaud, Paulhan, Jean Coteau et même Céline ! Tout semble presque irréel et s'il fait état de bribes de conversation, il ne porte pas de jugement. Il est curieux de ce monde d'écrivains qui évoluent comme s'il n'y avait pas de guerre de la même façon qu'il est curieux de la littérature française : il lit les Goncourt, Lautréamont, Tallemant des Réaux, parmi tant d'autres. En janvier 1942, il publie *Jardins et routes*, ce qui lui vaut de ne plus pouvoir éditer de livres en Allemagne. Mais la traduction des *Falaises de marbre* paraît chez Gallimard. Il rend visite à Picasso. Et puis il part dans le Caucase. De retour en France en février 1943, il fait la connaissance de Banine et termine un nouvel ouvrage : *La Paix*. En 1944, tout se précipite : son fils est arrêté pour avoir comploté contre le régime, envoyé sur le front et meurt dans des circonstances troubles. Lui-même échappe à l'épuration qui a suivi l'attentat contre Hitler... Les journaux parisiens de cette période sont passionnants, même s'ils sont écrits dans un langage presque codé, car ils nous présentent le regard d'un écrivain allemand sur le petit monde des lettres françaises, futile et souvent inconsistant. Et sa neutralité n'est rompue qu'une seule fois, quand il voit des personnes portant l'étoile jaune dans la rue.

G.-G. L.

LÉCUREUR Christiane et Michel (dir.) **Barbey d'Aureville, l'ensorcelé du Cotentin**

[Magellan & Cie, coll. « Traces & Fragments », décembre 2007, 128 p., ill. coul., 19,90 €, ISBN : 978-2-35074-089-8.

Préface de Yves Pouliquen.]



● Barbey d'Aureville, qu'on ne lit plus guère, en dehors du *Chevalier Destouches* et de *Une vieille maîtresse*, est pourtant un écrivain de grand talent, un compagnon de premier ordre pour qui possède une âme mousquetaire. Romancier, polémiste, critique, homme de théâtre ou mémorialiste, l'écrivain s'est illustré dans tous les genres et avec excès. Barbey l'endiablé, voilà qui aurait pu faire un élégant sobriquet. Dans *Barbey d'Aureville, l'ensorcelé du Cotentin*, les auteurs nous rappellent que l'homme, avant d'être un très grand écrivain français, est d'abord un écrivain normand et fier de l'être : « Nous devons toujours être Normand, fils de Rollon, dans nos œuvres. Quand ils disent que les nationalités décampent, plantons-nous sur la porte du pays dont nous sommes et n'en bougeons pas. Soyons Normands comme Scott et Burns furent Écossais. » Il y a plus mauvaise comparaison ! Prenant l'auteur à la lettre, Christine et Michel Lécureur, biographes et passionnés, mettent leurs pas dans ceux du géant : Saint-Sauveur-le-Vicomte – le lieu de naissance –, Valognes, Granville, Avranches, Saint-Lô ou Mortain. Les textes rassemblés donnent à l'ensemble de l'ouvrage l'allure d'une astucieuse biographie géographique où les lieux remplaceraient les dates. Ainsi, on se promène sur la lande, on rencontre les Anglais au mont Saint-Michel, on croise les populations et l'on devine les adaptations romanesques qu'en fit Barbey. C'est un véritable voyage organisé à la rencontre des peuples, des coutumes et des croyances de l'ancienne France. La littérature et l'ethnographie se mélangent et donnent à l'ensemble des récits – pages éparses, notes, correspondances – l'allure d'un voyage en province au XIX^e siècle. L'illustration, de toute première qualité, permet de découvrir les lieux hantés par l'écrivain et par les nombreux personnages qu'il mit en scène à sa suite. Ainsi, ce Barbey ensorcelé pourra se lire, au choix, comme

une invitation à la découverte ou comme un précieux guide de voyage et ce, en compagnie d'un guide qui l'est tout autant.

É. P.

LESCOURRET Marie-Anne **Bourdieu**

[Flammarion, coll. « Grandes biographies », mars 2008, 540 p, 27 €, ISBN : 978-2-0821-0515-6.]



● Toujours, tel Spinoza selon Marx, Pierre Bourdieu fut traité en « chien crevé ». Qu'on se souvienne des dossiers du *Monde* ou du *Nouvel Observateur* lors de sa disparition le 23 janvier 2002... Qu'on songe au dernier essai en date, *Pourquoi Bourdieu* de Nathalie Heinich (Gallimard, 2007) : sa vulgarité (le « petit Béarnais »), son glissement, s'agissant de la langue de Bourdieu de Proust à la LTI selon Klemperer... La « bonne distance » de la haine. De quoi regretter Ferry-Renaut (*La Pensée-68*). C'est que la vérité du social fait plus mal que celle du sexuel, la sociologie des intellectuels plus que celle des paysans... En face, les disciples du sociologue restent dans l'académie, alors que la situation politique de 1995 l'en fit sortir (Code du travail remis en cause, ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale). Ces derniers mois, il n'y eut que Geoffroy de Lagasnerie (auteur d'un petit livre aux éditions Amsterdam sur les deux modèles concurrents de la lutte chez Bourdieu) pour rappeler que Bourdieu nous manque dans le monde des livres. C'est dire que la biographie de Marie-Anne Lescourret (professeur d'esthétique et déjà auteur d'un *Claudiel* et d'un *Levinas*) était attendue. La difficulté était immense, le « biographé » ayant mis la barre assez haut. Ici, un article décisif sur l'« illusion biographique » (1985) : « Comprendre c'est comprendre d'abord le champ avec lequel et contre lequel on s'est fait » : là, plus qu'ailleurs, l'objet exige d'être construit. Et l'autobiographie, qui n'en est pas une, *Esquisse d'une auto-analyse* posthume (cf. *Vient de paraître n° 16*), une réponse aux mots, à la fable de l'auto-engendrement du créateur incréé, est un des rares textes où Bourdieu aborde au rivage de ses premières années. Comment rendre raison d'une trajectoire (« l'amplitude de mon

parcours dans l'espace social», où Rousseau (l'unique et la blessure) se transforme en Leibniz (« le point de vue de tous les points de vue ») et y perdure ? Du *porte-à-faux*, de *l'habitus clivé*, de *la double distance...* Alors ? Marie-Anne Lescourret n'oublie rien (à commencer par ces deux textes) et propose une honnête biographie intellectuelle: le Béarn de l'enfance et le père facteur, le « transfuge fils de transfuge », l'internat à Pau, le champ des années 1950 tel qu'il s'offre à un normalien philosophe et le choix de ce qu'incarne Georges Canguilhem contre tout ce qui se totalise sous le nom de « Sartre », le jeune professeur « Pablo » pour ses élèves au lycée de Moulins, de 1956 à 1960, la conversion algérienne du philosophe à la sociologie sur fond de guerre, l'assistant de Raymond Aron, les rapports ambivalents avec Lévi-Strauss, le combat contre la sociologie dominante, *Les Héritiers et La Reproduction*, l'université de Lille, Coluche et le Collège de France (1981), l'audience internationale, *La Misère du monde*, la « sociologie comme sport de combat » des dernières années. Malaise tout de même: la biographe résume honnêtement les livres de l'auteur de *La Distinction* et en dit les enjeux, mais pour ce qui est de l'homme et de l'auteur, elle se contente pour l'essentiel de « rewriter » à leur place les témoignages recueillis par Pierre Encrevé (Flammarion) et Gérard Mauger (éditions du Croquant) depuis 2002. Proches et pairs sont largement absents. Deux exemples disparates: rien sur la mention sidérante page 93 de *l'Esquisse* d'un « malheur très cruel », « désolation intime du deuil solitaire » vers le « début des années cinquante ». Rien sur la fraternité de toute une vie avec Jacques Derrida. Autrement dit, pour reprendre la comparaison, on comprend mal pourquoi et comment Rousseau est devenu Leibniz... On pourrait presque parler de « biographie autorisée », où Bourdieu finit par ressembler plus à Bouveresse et Bergounioux qu'à Marx et Proust.

J.-P. S.

REY Pierre-Louis *Le Premier Homme* d'Albert Camus

[Gallimard, coll. « Foliothèque », février 2008, 216 p., 11,50 €, ISBN : 978-2-07-034099-6.]



9 782070 340996

● Familier de l'œuvre de Camus, l'auteur présente et analyse *Le Premier Homme* en abordant les rapports entre roman et autobiographie, le rôle d'Alger, « ville de symboles », celui de la famille et de la pauvreté. « Qu'un enfant », écrit Pierre-Louis Rey, « n'ait même pas le droit de s'épanouir dans son royaume, entendez de jouer au football dans la cour d'école sans recevoir, quand il rentre à la maison, des coups de cravache sous prétexte qu'il y a usé ses semelles, voilà qui nourrirait, si Camus n'avait fait le choix de l'amour, le plus larmoyant des romans naturalistes ». Si Camus n'avait fait le choix de l'amour: en effet, dans un petit carnet de notes et de plans destinés au *Premier Homme*, Camus avait noté: « Je vais parler de ceux que j'aimais. » C'est la ligne directrice du pénétrant commentaire de Pierre-Louis Rey qui propose un rapprochement entre le héros du *Premier Homme* et le fils prodigue de l'Évangile – et rappelle qu'en 1938, lorsqu'il dirigeait à Alger le théâtre de l'Équipe, Camus avait adapté *Le Retour de l'enfant prodigue* d'André Gide et qu'il tenait lui-même le rôle de l'enfant prodigue... Le dernier chapitre de l'ouvrage offre une réflexion sur la situation de l'Algérie à l'époque de Camus (c'est-à-dire jusqu'à sa mort en 1960), et sur la difficile position de l'écrivain face à la guerre qui a commencé dans ce pays en 1954. L'étude est complétée par un « dossier » comprenant des textes sur l'Algérie coloniale, sur la « nostalgie » et quelques récits d'enfance (de Tolstoï à Claude Simon) qui s'apparentent à tel ou tel aspect du *Premier Homme*. Un livre stimulant où l'on apprend beaucoup.

F. S.-C.

TADIÉ Jean (dir.) *La Littérature française.* *Dynamique et histoire.* Volume I et II

[Gallimard, coll. « Folio essais », novembre 2007; Volume I: 765 p., 8,40 €, ISBN : 978-2-07-041885-5; Volume II: 929 p., 8,40 €, ISBN : 978-2-07-041886-2.]



9 782070 418855



9 782070 418862

● « Un bon historien de la littérature a lu tous les livres dont il parle », écrit dans son avant-propos le directeur de l'ouvrage, Jean-Yves Tadié. Il n'est pas possible de rendre compte du foisonnement de ces deux volumes: près de mille ans de littérature, de formes et de « visions du monde » y sont évoqués en seize cents pages. Les neuf contributeurs: dans le premier volume Jacqueline Cerquiglini-Toulet pour le Moyen Âge, Frank Lestringant pour le XVI^e siècle, Georges Forestier et Emmanuel Bury pour le XVII^e; dans le second, Michel Delon pour le XVIII^e siècle, Françoise Mélonio, Bertrand Marchal et Jacques Noiray pour le XIX^e, enfin Antoine Compagnon pour le XX^e, proposent un panorama particulièrement stimulant de l'époque dont ils sont spécialistes, à travers les livres et parfois d'autres œuvres (une fresque du Rosso dans l'essai de Frank Lestringant, *L'Enseigne de Gersaint* de Watteau ou la *Lecture de la Bible* de Greuze dans celui de Michel Delon). On soulignera le profond intérêt de maints chapitres ou sous-parties: par exemple les pages de J. Cerquiglini-Toulet sur « La question de l'auteur », celles de F. Lestringant sur « La conception sacrée de la poésie »; de G. Forestier et E. Bury sur les « Libertés du classicisme français ». De M. Delon, « Le sens de l'intime » où l'on voit passer Rousseau, Diderot, Casanova, Sade et Benjamin Constant; de F. Mélonio, « Une ère nouvelle », qui ouvre la partie consacrée au XIX^e siècle dans laquelle se trouve une remarquable synthèse de B. Marchal sur la poésie, de Lamartine à Maeterlinck et Claudel; enfin, le chapitre d'A. Compagnon sur l'« Éloge de la pauvreté » chez certains écrivains de la fin du XX^e siècle. Et bien d'autres pages encore. Chacune des six grandes parties de l'ouvrage est suivie d'une bibliographie et d'une chronologie.

F. S.-C.

TANASE Virgil Tchekov

[Gallimard, coll. « Folio biographies », février 2008, 420 p., 8,40 €, ISBN : 978-2-07-033787-3.]



● La postérité a su retenir de Tchekov de talentueuses nouvelles et quelques pièces magnifiques comme *Les Trois Sœurs*, *Oncle Vania* ou *La Cerisaie*, voyant en l'auteur russe le chantre d'une Russie presque idyllique – celle des chromos, des samovars et des datchas où il fait bon se réfugier – et le clinicien du sentiment amoureux. C'est sans doute vrai, mais c'est aller un peu vite en besogne. Il faudrait relire sans tarder les *Carnets* – parus et encore disponibles chez Christian Bourgois – pour comprendre que derrière le masque de l'homme enjoué, du prétendu cynique se cache assurément un clown triste. Tout le mérite de la biographie que Virgil Tanase consacre à l'auteur de Platonov se trouve ici.

Petit-fils de serf et fils d'un boutiquier maléfique, Tchekhov (1860-1904) commença à écrire pour payer la fin de ses études de médecine. Son diplôme obtenu, il continuera parce que, dit-il, ses « balivernes » lui rapportent plus que ses patients. Pourtant, derrière l'écrivain à succès, il existe un artiste qui doute et qui même s'écœure : « Mon âme s'est flétrie parce que je travaille pour l'argent et que l'argent est au centre de mes activités. Cette sensation insupportable et un zeste de bon sens me font considérer mon métier d'écrivain avec mépris : je n'ai aucune estime pour ce que j'écris et ce que j'écris me révolte. » Tchekhov porte la littérature en très haute estime et croit qu'il est indigne, alors il écrit et ce jusqu'à son propre ennui.

Le biographe nous fait aussi découvrir un autre personnage, celui de la nature et de l'écologie avant l'heure et il redécouvre l'homme de théâtre, le malade, le grand homme à la vie si simple, si banale... Tout l'intérêt de la biographie est ici. Écrite comme un roman – et au présent –, elle permet de suivre un Tchekov familier au quotidien, entre l'absurdité d'une existence monotone et une œuvre géniale. Il le répétera du reste souvent : la médecine fut son épouse et la littérature sa maîtresse. Voilà une bien belle infidélité.

É. P.

THOMAS Henri Carnets 1934-1948 « Si tu ne désensables pas ta vie chaque jour »

[Claire Paulhan, janvier 2008, 720 p., ill. n. et coul., 51 €, ISBN : 978-2-912222-27-5.]



● Ernst Jünger (qu'il traduit) écrivit : « En l'esprit de Thomas ce qui me frappe surtout c'est cette singulière juxtaposition de présence et d'absence. » Ses collègues de la BBC (il vit à Londres dix ans de 1948 à 1958) le surnommaient « The Ghost ». Georges Perros écrira : « Son œuvre sort d'un rêve. » Etc. C'est sûrement cela qui frappe le plus le lecteur du premier tome de ces carnets tenus toute sa vie par l'auteur (1912-1993) d'une *Saison dans la vie* – sur le modèle du *Journal* d'André Gide, le « contemporain capital », rencontré dès 1932 par le jeune boursier monté des Vosges à la khâgne du lycée Henri-IV (je renvoie à la suite romanesque des aventures de Paul Souvront : *Le Seau à charbon*, *La Vie ensemble*, *Le Porte-à-faux*).

Le classique journal d'un jeune homme pauvre (la vie matérielle, les amours entre vingt et un et trente-six ans), le témoignage exceptionnel sur les coulisses de la littérature (d'avant 1939 à après 1945)... semblent dériver en apesanteur sur une météo instable qui mêle le ciel (et la mer : la Bretagne est la patrie d'élection de ce Lorrain) et le moi (je songe au titre de Pierre Pachet sur le journal intime : *Le Baromètre de l'âme*).

C'est de cette « matière première » sans forme qu'Henri Thomas *extraira* directement ou indirectement tous ses livres, poèmes, romans (si peu romans) ou essais (la liste des titres la reflète parfaitement : *Travaux d'aveugle*, *Les Déserteurs*, *Joueur surpris*, *La Chasse aux trésors*, *Un détour par la vie*, *Sous le lien du temps*, *Le Migrateur*, *Le Gouvernement provisoire*, *Le Croc des chiffonniers*, *Ai-je une patrie*, *Le Cinéma dans la grange*, *Le Poison des images...* il y en a cinquante...). Deux pôles à ces cahiers, deux phares : André Gide et tout ce qui s'ensuit : Jean Paulhan, le « milieu Monnier », la NRF de Drieu (Thomas confessa sa « lâcheté » sous l'occupation) ; Antonin Artaud, visité à Rodez en 1946, accompagné jusqu'au bout par un groupe de jeunes gens (Paule Thévenin, Marthe Robert, Arthur Adamov,

Marcel Bisiaux). Parmi eux, Colette Gibert, comédienne rencontrée en 1941, puis épousée, qui tente de vivre à l'imitation d'Artaud et qui connaîtra à son tour un destin psychiatrique... Le troisième phare, inverse, de ces carnets. Lesquels, comme tous les livres édités par Claire Paulhan, le sont à la perfection.

J.-P.S.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sélection de Marc BLANCHET, Thierry GUICHARD, Gérard-Georges LEMAIRE, Yves di MANNO, Boniface MONGO-MBOUSSA, Éric POINDRON, François de SAINT-CHÉRON, Jean-Pierre SALGAS et du Centre national du livre (Matthieu LETOURNEUX)

L'un pour l'autre, les écrivains dessinent

[Buchet-Chastel/Imec, coll. « Les cahiers dessinés », janvier 2008, 175 p., ill. n. et coul., 39,50 €, ISBN : 978-2-283-02316-7. Préface de Jean-Jacques Lebel.]



● C'est d'abord une collection de référence aux éditions Buchet-Chastel dont nous sommes déjà fait l'écho dans *Vient de paraître* : celle des « Cahiers dessinés ». Plusieurs ouvrages, relevant de la relation entre écriture et dessin, y sont parus. Ainsi, des livres consacrés à Copi, Gédé, Topor, Queneau, Dürrenmatt, Munch, Giacometti, Pascal, Dotremont, Alechinsky. Ces correspondances, qui ne sont pas nouvelles, mais occasionnent toujours la découverte, si ce n'est l'étonnement, permettent de mettre en avant un lieu important du patrimoine littéraire français : l'Imec, l'Institut mémoires de l'édition contemporaine, situé à l'abbaye d'Ardenne à Caen. Cet endroit accueille des fonds, déposés de manière posthume ou de leur vivant par des auteurs. De nombreux chercheurs viennent y travailler, pour des publications ou des thèses. Aussi, ce lieu de mémoires contient-il de nombreux dessins d'auteurs peu montrés. L'exposition récente de ces œuvres a permis la publication de ce livre chez Buchet-Chastel : voilà un projet cohérent ! Ainsi peut-on découvrir *via* de courts textes des reproductions de dessins surprenants, entre obsessions traduites par le dessin ou directions tout autres, d'auteurs connus : Victor Hugo, Charles Baudelaire, Gustave

Flaubert, Arthur Rimbaud, Marcel Proust, Pierre Louÿs, Antonin Artaud, et d'autres dont l'apparition est moins attendue, et les dessins souvent bien curieux : Pierre-Jean Jouve concrétise ainsi sa perversion et son obsession sexuelles, Alain Robbe-Grillet revisite l'inscription d'une main peinte sur du papier journal, Günter Grass se révèle un vrai dessinateur classique, Bernard Noël croise l'influence de Ramon Alejandro, sans oublier des écrivains-dessinateurs comme Henri Michaux, des inventeurs de formes et d'objets comme Serge Pey, ou des adeptes de la poésie-performance ou conceptuelle (ou formaliste, ou...) comme Bernard Heidsieck et Julien Blaine qui ici également réalisent des créations plastiques originales. Desnos, Malcom de Chazal, Tardieu sont aussi de la partie, montrant ainsi le besoin pour l'écrivain de traduire en marge de l'œuvre ses visions par la graphie.

M. B.

BAZOT Xavier Camps volants

[Champ Vallon, coll. « Détours », février 2008, 154 p., 15 €, ISBN : 978-2-8767-3474-6.]



9 782876 734746

- Chez Xavier Bazot, immanquablement, l'humanité se découvre au bout de la phrase. Il faut faire le chemin, sinuer entre virgules et relances, naviguer sans boussole entre majuscule initiale et point final : les phrases de Bazot n'appartiennent qu'à lui, tendent la lecture jusqu'à approcher le point de limite où tout alors prend sens et forme. Cette langue singulière, Bazot la met ici au service de gens nomades, personnages de cirque itinérant, romanichels, réfractaires à la sédentarisation. L'auteur, qui donna un temps des cours aux enfants de gitans, sait de quoi il parle. Rassemblés dans un roman fragmentaire, réunis par un même narrateur, les personnages qu'il nous donne à voir ont élu domicile dans les marges. La phrase alors vient les débusquer, après de longs méandres, non pour les traquer (à l'instar de ces gendarmes qui soupçonnent une gitane de larcin car ils ont trouvé au camp deux circuits de voitures pour enfants : « Mais j'ai des jumeaux, tenez les voilés en face de vous, onze et onze ans », mais pour leur restituer toute cette humanité

profonde dont ils sont porteurs. À la langue des forains faite parfois d'un français bricolé au creux des chemins, celle du narrateur, « fils du dix-neuvième qui [a] atterri en ce siècle », vient jouer un contrepoint. Anachronique parfois dans sa précision lexicale, elle équilibre alors le récit et le pose sur le fil fragile de ces vies qui ne laisseront que peu de traces. On voyage ici d'une route à l'autre, d'une aire à un no man's land de banlieue mais au cœur, toujours, d'une littérature qui s'est trouvée une voix étonnante, déstabilisante et belle. Xavier Bazot est un grand styliste, c'est-à-dire un écrivain qui a su inventer des formes pour révéler ce qu'on ignore et qui pourtant se trouve sous nos yeux.

T. G.

CALIGARIS Nicole Okosténie

[Verticales-Phase deux, janvier 2008, 312 p., 20 €, ISBN : 978-2-07-011967-7.]



9 782070 119677

Medium is mess

[Inventaire/Invention, octobre 2007, 64 p., 6 €, ISBN : 978-2-914412-68-1.]



9 782914 412681

- Tout commence et peut-être tout s'achève dans une cellule. Le titre de ce roman de Nicole Caligaris en révèle la substance : en russe, *okosténie* désigne l'état de torpeur dans lequel est plongé un prisonnier sous la torture à un certain stade de ses souffrances, à l'époque d'Ivan le Terrible. On peut évidemment songer à une période plus récente, car l'action se déroule sous des cieux lointains pendant une guerre ou du moins un conflit moderne. Le narrateur est enfermé avec un autre prisonnier que nous ne connaissons que sous son matricule, le 53. Des gardes viennent de loin en loin prendre le 53 pour le conduire dans la cave où il est soumis à la question. Des photographies sont projetées pour qu'il parle de ses complices. Mais on ne sait rien des raisons qui l'ont conduit dans cette mystérieuse villa. Petit à petit, le narrateur apprend à connaître le 53 et entre dans une relation très intime avec lui, même si peu de mots sont échangés. Ses souvenirs deviennent ses propres souvenirs et son histoire devient sa propre

histoire. Peu à peu, le compagnon du 53 remonte le fil du temps et reconstitue des bribes de mémoire tout en continuant à vivre par procuration le destin de son compagnon d'infortune. Et petit à petit, des scènes s'élaborent, des personnes sortent du néant, des intrigues se nouent, des moments de l'enfance se dessinent, fugitifs mais lisibles : un univers fragmenté et problématique se crée à partir de deux existences rapprochées par cette étrange cohabitation et qui ne font bientôt qu'une. Œuvre ambitieuse, servie par une écriture tendue et rigoureuse, mais aussi par la subtilité de la pensée de l'auteur et par la complexité des éléments mis en jeu, *Okosténie* est une fiction intense portée par un souffle narratif assez peu commun. *Medium is mess* est un ouvrage périphérique dans la production de l'auteur. Il s'agit de faits divers ou de curiosités que Caligaris a puisés dans des dépêches ou dans des journaux. Elle y apporte ses commentaires, un peu comme Denis Diderot le faisait dans les marges de ses livres. Au fond, elle met en scène cet acte spontané qui consiste à annoter des phrases ou des paragraphes au cours d'une lecture. On peut regarder ces petits textes comme des exercices de style, mais aussi comme la remise au goût du jour d'une pratique ancienne. Non sans un certain talent.

G.-G. L.

DJEBAR Assia Nulle part dans la maison de mon père

[Fayard, octobre 2007, 418 p., 22 €, ISBN : 978-2-213-63540-8.]



9 782213 635408

- Ces dix dernières années, Assia Djébar nous a livré des fresques historiques sur l'Algérie contemporaine. Puis elle a écrit des livres mémoires, comme *La Disparition de la langue française* (2003) et *Le Blanc de l'Algérie* (1996). Dans *Nulle part dans la maison de mon père*, Assia Djébar donne à lire un récit autobiographique que l'éditeur (ou l'auteur) qualifie de « roman », sans doute pour des raisons commerciales. Qualification trompeuse, puisque *Nulle part dans la maison de mon père* est avant tout une « impatience d'autoconnaissance », selon l'expression d'Hannah Arendt. D'ailleurs, le fait que ce livre recèle trois épilogues et une postface montre bien

ce besoin d'autoanalyse de l'auteur. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, *Nulle part dans la maison de mon père* se lit comme le complément de *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Dans les deux cas, l'auteur interroge le statut de la femme algérienne dans une société qui la condamne à être tantôt la fille, tantôt l'épouse. Mais le parallèle entre les deux livres ne se justifie pas seulement par le propos : il s'explique également par la forme. *Nulle part dans la maison de mon père* et *Femmes d'Alger dans leur appartement* juxtaposent le récit et l'enquête, la narration et l'essai, l'Orient et l'Occident, opposent l'homme et la femme. Les deux textes sont des méditations sur le statut, la représentation de la femme dans les sociétés algérienne et musulmanes. Certes, *Femmes d'Alger dans leur appartement* est avant tout un recueil de nouvelles suivi d'une « réécriture » de Delacroix et Picasso par Assia Djebar, alors que *Nulle part dans la maison de mon père* est un livre bilan sur l'itinéraire d'une jeune femme algérienne à qui le père a offert la liberté, en l'autorisant à fréquenter « l'école européenne » et peut se lire comme un hommage ambigu au père : « Je me demande : est-ce que toute société de femmes vouées à l'enfermement ne se retrouve pas condamnée d'abord de l'intérieur, des divisions inéluctablement aiguës par une rivalité entre prisonnières semblables?... Ou est-ce là que se dissipe ce rêve : l'amour paternel qui vous confère le statut envié de "fille de son père", de "fille aimée", à l'image, dans notre culture islamique, du Prophète, qui n'eût que des filles (quatre, et chacune d'exception ; la dernière, seule à lui survivre, se trouvant dépossédée de l'héritage paternel, en souffrira au point d'en mourir. Je pourrais presque l'entendre soupirer, à mi-voix : "Nulle part, hélas, nulle part dans la maison de mon père !"). » (p. 207.)

B. M.-M.

FRONTÈRE Laurent **Voyage à dos de mérou**

[Bretzel, décembre 2007, 764 p.,
ill. n. et coul., 30 €,
ISBN : 978-2-9530405-0-0.]



● Qui n'a jamais rêvé de voyager sur le dos d'un mérou géant ? Si la question semble étrange, Laurent Frontère, peintre

et sculpteur y répond de façon tout à fait étonnante dans un gros livre qui ressemble à un récit de voyage philosophique et à une leçon de choses... Givers et Cuvelier – les deux protagonistes de l'histoire à venir – ont bien du vague à l'âme lorsqu'ils découvrent, sur une plage des Landes, un mérou géant abandonné. Chose bien étonnante, le mérou parle ! Et voilà nos deux nouveaux Bouvard et Pécuchet chevauchant le dos de l'animal, en direction du Portugal, à la recherche d'une hypothétique éclipse... Roman fourre-tout s'écrieront certains, roman « encyclopédique » écriront d'autres. L'auteur en effet ne se contente pas de faire voyager ses deux personnages, il nous entretient sur les rois de France, la géographie et les sciences, les courants maritimes ou l'astronomie. Durant son récit, il convoque en un joyeux coq-à-l'âne Archimède, de Gaulle, Élisée Reclus ou saint Jérôme. Laurent Frontère – sans frontières – s'amuse de tout et se joue de tous. Sa narration est efficace, son histoire *invraisemblablement* crédible, et son savoir sans limites. À la lecture de cet objet littéraire non identifié, on songe à Rabelais, à Cyrano de Bergerac – l'écrivain philosophe –, à Laurence Sterne ou au Swift des *Voyages de Gulliver*. L'auteur a du bagout littéraire et une culture scientifique à revendre. Non content d'être un écrivain « extra-ordinaire », Laurent Frontère prend aussi la plume du dessinateur pour orner son bel ouvrage. Des centaines de dessins – hésitant entre réalisme et histoire des sciences – accompagnent l'ensemble. L'auteur, ne s'arrêtant pas en si bon chemin, a aussi pris le temps, et le soin, de dessiner les lettrines, les culs-de-lampe, les colophons et tous les ornements graphiques de son grand œuvre. Le *Voyage à dos de mérou* célèbre la physique, la métaphysique et la pataphysique. Ce livre, qui est un hymne à la découverte, est à découvrir assurément.

É. P.

GOETZ Adrien et KNORR Karen **Le Soliloque de l'empailleur**

[Gallimard, coll. « Le Cabinet du lettré »,
janvier 2008, 64 p., ill. coul., 11 €,
ISBN : 978-2-07-011969-1.]



● Le narrateur incite les curieux que nous sommes à visiter la cave où il exerce sa profession et où « tout est mort ». Il y a des animaux défunts dans les réfrigérateurs,

des renards, des gorilles, un marabout, beaucoup de serpents, mais aussi des taupes. On l'aura compris, ce sont des animaux naturalisés. Et puis il y a le château, qui est fait en partie de pierres de Touraine voulues par le comte. Peu à peu, on commence à deviner qu'il ne s'agit ni d'un roman gothique ni d'une étrange et morbide fiction, avec pour héros un taxidermiste fou, mais l'histoire d'un lieu dont Adrien Goetz fait l'apologie par les moyens qui lui sont propres. Il s'agit donc d'une histoire qu'il transpose et poétise comme s'il s'agissait d'un grand rêve littéraire. Ce musée est en réalité une reconstitution photographique dictée par le pur fantasme de Karen Knorr. Cette dernière compose des natures mortes – qui sont de véritables « tableaux morts » si l'on veut bien accepter cette expression –, des tableaux exécutés dans les décors du musée de la chasse et de la nature qui se trouve dans le quartier du Marais à Paris. L'artiste n'a pas voulu rendre compte d'un simple lieu, mais de son esprit en projetant la conception même de ce bel hôtel particulier en d'autres lieux (le château de Chambord, la villa Savoye à Poissy, le château de Chantilly, le musée Carnavalet...). Goetz avance cette proposition : « Dans les salles du musée, bête par bête, c'est ma ménagerie de souvenirs, l'arche de Noé de ma petite existence, ce que j'ai sauvé du déluge des jours. » Son histoire d'empailleur, face à toutes les extravagances du monde, est aussi l'histoire d'un observateur singulier qui se met à rêver tout haut devant des photographies qui sont des compositions idiosyncrasiques renouvelant un vieux genre – donc des œuvres d'art. Il imagine aussi une manière nouvelle de se promener dans un musée, surtout dans celui-ci qui a été transformé de fond en comble par un jeune conservateur. Chacune des compositions qu'il passe en revue est une fable. Mais il dépeint un fablier sans morale. Et ces histoires animalières sont à la fois une méditation sur le passé et un regard sur la modernité.

G.-G. L.

HADDAD Hubert

Le Nouveau Nouveau Magasin d'écriture

[Zulma, coll. « Littérature française », novembre 2007, 640 p., ill. n. & b., 30 €, ISBN : 978-2-84304-431-1.]



● Après l'impressionnant *Nouveau Magasin d'écriture*, Hubert Haddad relance sa machine à lire et à écrire. Architecture labyrinthique de textes et d'images, *Le Nouveau Nouveau Magasin d'écriture* se propose de définir par les détours de l'imaginaire et du jeu littéraire la personnalité de l'auteur. Fondé sur l'illustration, qui occupe ici une place centrale, un dialogue se noue entre la subjectivité assumée d'Hubert Haddad et celle du lecteur. Invité à reformuler, à réinventer, à s'agacer ou à se laisser entraîner dans un jeu aux virtualités infinies, le lecteur peut dès lors compléter les commentaires érudits de l'auteur en se livrant à des exercices qui n'ont rien de scolaire. Ce principe participatif se traduit par un livre qui se prête à la lecture discontinue et désordonnée autant qu'à une approche méthodique. Invitation à écrire, prétexte à de nouvelles extensions poétiques, chaque image choisie par l'auteur ne doit rien au hasard ni à l'égotisme, mais cherche à séduire en éveillant des échos chez le lecteur. Gravures documentaires ou romanesques, images symbolistes ou mystiques, dessins d'artistes signés Victor Hugo, Odilon Redon ou Félicien Rops, ces illustrations forment un cabinet de curiosités où se succèdent visions fantastiques, scènes du romantisme noir, cartes à jouer populaires, planches tirées d'ouvrages d'occultisme. Toutes ces « illuminations » attisent l'imagination du lecteur après avoir suscité les commentaires de l'auteur. L'impression d'une érudition sans système, d'une encyclopédie inachevée, se mêle au sentiment d'un ordre ésotérique qu'on devine sans cesse, mais qui toujours se dérobe. Loin d'être décorative, l'image forme ainsi la matière qui alimente le texte. En exploitant l'imagier comme une source infinie d'usages poétiques, Hubert Haddad nous parle aussi de notre relation aux arts picturaux et de cette abstraction universalisante que permet la parole lorsqu'elle s'en ressaisit. Il remotive l'affirmation de Roland Barthes selon laquelle, dans notre société,

la montée en puissance de l'image s'accompagne d'un développement parallèle du texte qui en propose toujours des interprétations à celui qui la regarde.

M. L.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

**LEVÉ Édouard
Suicide**

[P.O.L., mars 2008, 124 p., 14 €, ISBN : 978-2-84682-236-7.]



● En 2002 paraissait *Œuvres* (cf. *Vient de paraître* n°11) : « Un livre décrit des œuvres dont l'auteur a eu l'idée mais qu'il n'a pas réalisées. » cinq cent trente-trois fragments numérotés à la manière de Wittgenstein, peut-être le meilleur descriptif de l'art « contemporain ». Suivirent plusieurs livres dont un étonnant *Autoportrait* (cf. *Vient de paraître* n°21). Le 15 octobre dernier, l'artiste et écrivain mettait fin à ses jours après avoir déposé un ultime manuscrit chez son éditeur. « Ta façon de quitter la vie en a réécrit l'histoire sous forme négative. Ceux qui te connurent relisent chacun de tes gestes à la lumière du dernier. » Toute la difficulté de lire ce *Suicide* tient à ces mots. « Quand on m'annonce un suicide je repense à toi [...] tu es propriétaire du suicide. » Sur le même ton blanc qu'*Autoportrait*, le livre raconte en flash-back la vie d'un ami qui choisit à vingt-cinq ans la mort volontaire aux abords d'un terrain de tennis. Et le « tu » y sonne d'emblée comme un « je », le portrait glisse lentement, surtout après la page 47, vers un nouvel « autoportrait » : à l'occasion d'une dérive dans Bordeaux, cathédrale Saint-André, musée des Beaux-Arts, galerie de photos... Le ton est celui d'*Un homme qui dort* de Perec. Peu à peu gagne une douleur neutre, une folie sobre ; à la fin, d'étranges tercets remplissent la page. Lors d'une soirée au palais de Tokyo, le 20 décembre dernier, des lecteurs se succédaient à la tribune pour lire chacun une des œuvres décrites dans *Œuvres*. Ce soir-là fut aussi projetée *Pornographie*, la captation d'une performance très habillée sur le rituel de ces images. Du 14 mars au 10 mai, une exposition des photographies d'Édouard Levé a lieu à la galerie Loewenbruck à Paris, série après série (*Reconstitutions : Rêves, Actualités, Pornographie, Rugby, Quotidien, Angoisse, Fictions, Amérique*).
J.-P. S.

MAURIAC Claude

**Quand le temps était mobile.
Chroniques 1935 -1991**

[Bartillat, janvier 2008, 346 p., 22 €, ISBN : 978-2-84100-427-0.
Préface de Jean Touzot.]



● Ce recueil de chroniques, édité par Jean Touzot, fait revivre plus d'un demi-siècle à travers le regard tourmenté d'un témoin privilégié. Fils de François Mauriac, mais aussi secrétaire du général de Gaulle de 1944 à 1948, proche de Malraux, plus tard de Michel Foucault, longtemps chroniqueur au *Figaro littéraire*, prix Médicis 1959 pour *Le Dîner en ville*, Claude Mauriac aura commenté son époque avec passion. Dans la section « Mes grands hommes », nous rencontrons Gide, de Gaulle, Maurice Clavel (« C'était un frère »), Sartre et Malraux. Dans la section « Les visiteurs du soir », apparaissent Jean-Paul II, « cet homme qui, depuis son arrivée de Pologne pour être évêque de Rome et notre père à tous, nous fascine », Maurice Clavel encore, et le sinistre Klaus Barbie à travers deux chroniques écrites au début de son procès, en mai 1987. Sur le plan de la foi, Claude Mauriac se situe parmi « ceux qui croient ne pas croire » ; son père n'essaya jamais de le convertir : « C'était sa façon d'être, de vivre son christianisme, de le commenter à l'occasion qui, sans qu'il l'ait voulu et que j'en sois moi-même conscient, m'a pénétré à mon corps, à mon âme défendants. » Pour notre surprise enfin, sont reproduits quelques dessins de l'auteur, qui font presque penser à Max Ernst ou à André Breton.

F. S.-C.

MONTALBETTI Christine

Petits déjeuners avec quelques écrivains célèbres

[P.O.L., février 2008, 218 p., 17 €, ISBN : 978-2-84682-213-8.]



● *Dernier inventaire avant liquidation* : on peut rappeler le titre-manifeste d'un livre de Frédéric Beigbeder en 2001. Se souvenir que, plus récemment, Antoine Compagnon termine son histoire de la littérature française d'aujourd'hui (coll. « Folio », sous la direction de Jean-Yves Tadié, voir ce numéro p. 37) par le constat que quelque

chose s'est rompu, que les écrivains ne lisent plus les Anciens et qu'une communauté s'est perdue. Noyée sous la restauration et le spectacle (Beigbeder en est un bon emblème), la littérature contemporaine française vivante semble souvent invisible à ses propres yeux. C'est sous cet éclairage qu'il faut lire ce livre « doucement *people* » (la quatrième de couverture) – au titre démarqué de Truman Capote ? – comme une tentative de dire une communauté, de la reconstituer en la disant. « Petits hommages » à des « œuvres », voire à des « personnes » (à leur entre-deux, leur aura) qui accompagnent Christine Montalbetti, professeur de littérature et romancière (cinq livres depuis 2001). Une *famille* d'élection. Dans l'ordre, les *écrivains petits-déjeunés*, toujours dans des villes de « bord de mer » à l'occasion de rencontres littéraires, sont : Jean-Philippe Toussaint, Laurent Mauvignier, Anne Garreta, Tanguy Viel, un écrivain-mystère car absent, Olivier Cadiot, Jérôme Beaujour, Éric Laurent, Haruki Murakami. « Dans ces ombres mobiles, ma propre ombre se laisserait absorber ou estomper avant de reparaître, précise, bien dessinée dans l'intervalle entre deux arbres. » À l'arrivée, le *tissu* littéraire contemporain (Minuit-P.O.L), voire sa couette... un autoportrait au miroir des autres, très « doux » et pas « *people* », un livre en apesanteur, « flottant », à la grâce étrange, entre rêve et réveil, qui ne raconte rien (que de l'infra ordinaire) et qu'il est impossible de lâcher.

J.-P.S.

NERVAL Gérard (de)

Histoire véridique du canard

[Le Castor Astral, coll. « Les Inattendus »,

février 2008, 232 p., 15 €,

ISBN : 978-2-85920-732-8.

Édition présentée par Jean-Luc Steinmeitz.]



● Si l'on connaît le Gérard de Nerval « ténébreux », le poète maudit et magnétique, on ignore trop souvent le chroniqueur léger et amusé qui donna au romantisme du XIX^e siècle des pages fraîches, spirituelles et garnies de curiosités. Ethnologue amateur, piéton de Paris comme Restif de la Bretonne – son illustre modèle – et fin critique, Nerval légua en plus de ses chefs-d'œuvre quelques milliers de pages éparées, hétéroclites et bien

troussées. Jean-Luc Steinmetz, spécialiste du poète, nous le rappelle et donne ici à lire un autre Nerval. Non celui de la nuit « noire et blanche », mais un écrivain à la prose lumineuse, attentif aux lumières des théâtres et aux couleurs du jour. En véritable chroniqueur mondain – le bel esprit en plus –, l'auteur des *Chimères* et d'*Aurélia* se fait « touche-à-tout », écrivain ou historien, conteur malicieux et même scribe avant l'heure de ce que l'on nomme aujourd'hui les « légendes urbaines ». Nerval est en marche dans Paris et il arpente la capitale littéraire à grands pas. Il salue le géant Balzac autant de fois qu'il le peut, il tire le portrait des Parisiens, il nous guide sur le boulevard du Temple. Et puis, insatiable, il converse avec Faust, salue le bel écrivain Champfleury et nous présente le Diable rouge. Enfin, non sans malice, il nous explique qu'il ne faut pas confondre canard et canard, et nous raconte à sa manière – et par le menu – l'histoire de cet étrange animal devenu feuille imprimée : « Il ne s'agit point ici du canard privé, ni même du canard sauvage – ceux-là n'intéressent que Monsieur Buffon et Monsieur Grimod de la Reynière. Notre siècle en connaît d'autres que l'on ne consomme, que l'on ne dévore que par les yeux ou par les oreilles, et qui n'en sont pas moins l'aliment quotidien d'une foule d'honnêtes gens. » Il est temps de redécouvrir ces chroniques, ces impressions de voyages ou ces remarques ironiques sur le quotidien de chaque jour pour tordre enfin le coup au « soleil noir de la mélancolie » et aux images d'Épinal qui collent à l'âme de l'un des plus *éblouissants* poètes.

É.P.

POTOCKI Jean

Manuscrit trouvé à Saragosse

[Flammarion, coll. « GF », janvier 2008,

2 volumes sous coffret (version de 1804 :

770 p., version de 1810 : 862 p.), 24,10 €,

ISBN : 978-2-08-121185-8.

Édition établie par François Rosset et Dominique Triaire.]



● Étrange destin que celui du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, roman à tiroirs composé en français par Jean Potocki (1761-1815), riche aristocrate polonais aussi érudit qu'excentrique qui sillonna l'Europe et le bassin méditerranéen, consacrant l'essentiel de son temps à de savants

travaux sur l'origine des peuples et les civilisations antiques. Commencé dès 1794, l'ouvrage connaîtra une gestation laborieuse et ne sera achevé qu'en 1815, quelques mois avant le suicide de l'auteur (il se tira en pleine tête une balle qu'il avait façonnée lui-même). Si l'on excepte certains extraits imprimés de son vivant – mais qui ne furent pas vraiment mis dans le commerce –, il fallut attendre 1847 pour qu'une première édition voie le jour... dans une traduction polonaise. Le texte original sera connu beaucoup plus tardivement, d'abord à travers la version parcellaire de Roger Caillois (1958), puis par une édition enfin complète, parue chez Corti en 1989 et saluée comme un événement. Mais en 2002, nouveau rebondissement : deux chercheurs découvrent dans les archives de Poznan plusieurs liasses de manuscrits, qui indiquent l'existence d'au moins deux versions successives du roman, refondues et réécrites par Potocki à différentes périodes de sa vie. Un patient travail de reconstitution leur permet aujourd'hui de livrer ces deux états distincts, dont les textes avaient jusqu'alors été mélangés, et qui aident à mieux saisir l'évolution de la pensée et du projet de l'auteur. Le résultat est d'autant plus stimulant que le *Manuscrit trouvé à Saragosse* est un roman complexe – à la fois ésotérique et parodique – dont le mystère et le charme sont loin de s'épuiser à la première lecture. La multitude de récits que le narrateur recueille, dans le décor presque irréel de la Sierra Morena où il se retrouve acculé, tissent peu à peu une énigme que leur « somme » ne résout pas : un fil plus secret semble en effet parcourir ces histoires (ou les lier entre elles), dont il est laissé au lecteur le soin de découvrir la clef. Sans parler des images oniriques ou mentales dont elles sont ponctuées. La différence de tonalité entre les deux versions (la première plus enchevêtrée, plus « baroque », la seconde plus épurée) permet en tout cas de mieux dégager sa structure cachée et l'inflexion qu'elle devait subir au fil des années. Le beau travail éditorial de F. Rosset et D. Triaire (et leur parfaite connaissance du dossier) enrichit considérablement la lecture de ce roman atypique, qui semble faire la charnière entre les derniers fastes des Lumières et les premiers feux du romantisme.

Y. d. M.

RÉGNIER Pierre (de)

La Vie de Patachon

[Le Castor Astral, coll. « Les Inattendus », 224 p., novembre 2007, 15 €, ISBN : 978-2-85920-733-5. Préface d'Édouard Baer.]



9 782859 207335

● La vie de patachon est peut-être un mode de vie, mais c'est aussi un état d'esprit et le titre d'un livre rare et dévastateur qui célèbre, à l'image de Pierre de Régnier, son auteur, « la noce » et l'humeur des Années folles. Pierre de Régnier, écrivain méconnu – et il fit tout pour le rester – est ce que l'on appellerait aujourd'hui un « fils de » : petit-fils de José-Maria de Heredia, poète reconnu et célébré, fils de Marie de Régnier – qui publia sous le pseudonyme de Gérard d'Houville et fut l'une des grandes figures des lettres françaises et des cancans littéraires – et de Henri de Régnier, écrivain délicat et à la mode. Pourtant, son véritable géniteur fut le trublion Pierre Louÿs avec qui Marie entretint longtemps une relation, mélange de fantaisie érotique et de frasque. Pierre de Régnier avait tout pour devenir un homme de plume, et peut-être un peu trop... *La Vie de patachon* est un roman plus qu'en partie autobiographique qui raconte les exploits – souvent alcoolisés – de jeunes noctambules dans un Paris en fête. Emma Patachon est une demi-mondaine qui s'entoure de jeunes admirateurs et les invite à célébrer les plaisirs décriés : opium, cocaïne, whisky ou calva de fin de nuit. Les réveillons sont endiablés et les chauffeurs de taxi ramènent à l'aube les noceurs désemparés. « Puisqu'il est à la mode d'écrire des "Vies" et que tous les gens qui les écrivent choisissent de préférence des personnages morts, et morts depuis longtemps, ce qui fait que tout contrôle devient presque impossible, je ne vois pas pourquoi, moi qui connus Patachon, et qui ai, si j'ose dire, mené sa vie, je ne la relaterais pas dans les plus importants de ses détails, à seule fin d'en documenter mes contemporains. » Derrière le roman aux allures de « scènes de la vie de mondaine », c'est une véritable autobiographie que Pierre de Régnier propose au lecteur. Il y a des larmes dans les verres, des mauvaises humeurs et de tristes réveils derrière la fête. La *noctambulie* n'est plus ce qu'elle était...

É. P.

ROUBAUD Jacques

Impératif catégorique

[Éd. du Seuil, coll. « Fiction & Cie », janvier 2008, 272 p., 20 €, ISBN : 978-2-02-091242-6.]



9 782020 912426

Parc sauvage

[Éd. du Seuil, coll. « Fiction & Cie », janvier 2008, 144 p., 14 €, ISBN : 978-2-02-091249-5.]



9 782020 912495

● Plus que de simples incises, les deux ouvrages que publie simultanément Jacques Roubaud constituent d'importants ajouts au grand cycle « autobiographique » entamé voici plus de vingt ans sous le titre générique du *Grand incendie de Londres* et dont cinq volumes (sur les six annoncés) ont déjà vu le jour, aux mêmes éditions. On sait l'ambition du projet, qui vise notamment à *effacer* les souvenirs à mesure qu'ils se dévident et à jouer sur les différents niveaux temporels – moins pour le plaisir (au demeurant douteux) de raconter sa vie que pour fixer des instants, des « images-mémoire » où l'existence et l'écriture s'agrègent, dans une épiphanie limpide. Tout cela selon un jeu savant, complexe et ludique à la fois, dont le langage est l'un des centres, mais qu'on peut aussi aborder comme un labyrinthe de lumière et d'ombre, reconduisant plus qu'il ne la résout l'énigme d'une vie. *Impératif catégorique* complète la troisième branche de ce vaste ensemble, parue en 1997 sous le titre de *Mathématique* : Roubaud avait alors interrompu son récit, dérogeant à ses propres règles – pour des raisons sur lesquelles il revient aujourd'hui – et laissant inachevée l'évocation du domaine qui a constitué l'un des deux grands axes de son parcours (l'autre étant la poésie, motif de la branche suivante). Même si la tonalité a sensiblement évolué au cours des dix années qui séparent les deux pans du récit, le vide est désormais comblé et l'ouvrage s'achève comme il était prévu sur la soutenance de thèse de l'auteur à Rennes, en février 1967. D'un statut plus incertain, le bref récit du *Parc sauvage* vient s'inscrire en miroir d'un chapitre qui portait déjà ce titre dans *La Boucle* (1993), la deuxième branche du *Grand incendie*, et dont il répète ou dédouble les mêmes

événements. L'épisode se situe à la fin de l'été 1942, dans les Corbières, sur la toile de fond de la guerre où s'élaborent pourtant des jeux d'enfants. Mais le récit adopte ici le point de vue d'une petite fille, Dora, absente du volume de 1993 : il est présenté comme l'extrapolation du journal qu'elle aurait alors tenu, avant de disparaître. De nombreux passages reprennent pourtant mot pour mot le texte de *La Boucle*, même si l'atmosphère est sensiblement différente et si l'épisode central (la « découverte » de la nudité féminine) ne figurait pas dans la première version. On peut bien sûr lire *Parc sauvage* indépendamment de ce contexte (on ignorera donc, entre autres choses, que Vlad, le pianiste réfugié dans la même propriété, n'est autre que Vladimir Jankélévitch). Mais pour le lecteur qui suit depuis deux décennies la lente progression de *L'Incendie*, ce récit dépouillé pose d'autres questions, notamment sur le jeu de miroirs que le cycle édifie entre la « réalité » et son basculement dans la prose narrative – indépendamment des éléments que l'auteur omet ou dissimule à dessein.

Y. d. M.

SENGES Pierre Fragments de Lichtenberg

[Verticales, mars 2008, 632 p., 23,90 €, ISBN : 978-2-07078-338-0.]



9 782070 783380

● Voici l'un des livres les plus excitants de l'année : un gros pavé tout entier bâti sur une extravagance, du type auquel Pierre Senges nous a habitués depuis *Veuves au maquillage* (Verticales, 2000). Georg Christoph Lichtenberg est un écrivain et philosophe comme seul le XVIII^e siècle en a livré. Touche-à-tout, explorateur autant des sciences que des arts, curieux formidable, il aura laissé à la postérité quelque 8 000 aphorismes ou pensées. À partir de cette figure historique, Pierre Senges imagine qu'une confrérie de lichtenbergiens va naître en se fondant sur la théorie du premier d'entre eux, un dénommé Sax qui imagine que tous ces aphorismes sont en fait les restes épars d'un grand roman disparu. L'Académie Nobel s'empare de l'idée et de sombres chercheurs vont dès lors tenter de reconstituer le chef-d'œuvre perdu. Mais pas seulement : il faudra aussi multiplier les hypothèses

sur la manière avec laquelle Lichtenberg s'est défait de son immense opus (et c'est l'hilarité qui dès lors va guider le lecteur dans ces pages éblouissantes de virtuosité). Ainsi, sous couvert de suivre l'évolution d'études lichtenbergiennes les plus farfelues, notre auteur nous entraîne sur deux siècles d'histoire littéraire et intellectuelle, en aménageant de longues explorations désopilantes d'univers divers comme celui de la gibbosité (Lichtenberg était bossu), du délire hypocondriaque (matrice de la création littéraire), de la barbarie (utilisée pour disperser les pages d'un roman), de la physiognomonie (source de colères prodigieuses). C'est drôle en diable, surprenant jusqu'au plus petit détail de la phrase, virtuose autant dans le style que dans les idées. Dans le baroque de ce livre, ce qu'on découvre au final, c'est que Pierre Senges est vraiment un très grand écrivain.

T. G.

THOMAS Chantal Cafés de la mémoire

[Éd. du Seuil, février 2008, 352 p., 20 €, ISBN : 978-2-02-067744-8.]



● Pour donner le la de son dernier livre, Chantal Thomas nous entraîne dans la foule du carnaval de Nice. Dans une langue savoureuse et dense, elle montre la triste transformation de cet événement hautement ludique et transgressif en une festivité pathétique et dictée essentiellement par les lois de l'économie. Ces souvenirs font surgir d'autres souvenirs, qui ne lui appartiennent pas en propre, mais qui appartiennent à notre culture : le carnaval tel qu'il était vécu autrefois. Ce qu'elle en dit est éblouissant, car on a le sentiment aussitôt d'être emporté par le mouvement transportant de cette fête sauvage et vibrante. Elle nous fournit ainsi la clé de l'autobiographie (la sienne ou celle d'une autre, Lisa ?) qu'elle nous livre : la manière qu'à la mémoire de se constituer dans une relation contradictoire, ambiguë, entre ce qui a été vécu et ce qui a été su. Cependant, la grande métaphore dont elle se sert pour se raconter, c'est d'abord celle du café. « Les miroirs du Grand Café sont des miroirs du monde » : lieu privilégié d'observation, le café est aussi un lieu de rencontre. C'est pour elle à la fois un lieu d'intimité,

de rêverie, de pensée et de solitude et un lieu d'échanges et de vie sociale. C'est le sas entre deux mondes, celui de l'extériorité et celui de l'intériorité. Une enfance dans le bassin d'Arcachon, une relation très forte avec le grand-père, les années passées à la petite école. Et puis c'est le départ pour Bordeaux, l'ascendant du professeur de philosophie qui lui parlait de Kafka, la mort de son père, le baccalauréat, son amie Sonia. Dans cette grande ville portuaire, elle fréquente le café des Spectres de son ami Serge, un passionné de cinéma, qui lui fait découvrir les mythes et les mirages du septième art, et elle se rend aussi au bar des Facultés et au café des Arts pour d'autres expériences et d'autres amitiés. Et puis c'est Paris et d'autres moments, d'autres émotions, d'autres engouements et d'autres amours. Dans cette belle fiction, Chantal Thomas révèle au lecteur une autre facette de son talent d'écrivain. Elle est capable de renouveler un genre littéraire bien défini tout en en épousant certaines de ses règles traditionnelles.

G.-G. L.

VIROT Benoît (dir.) Perdus, trouvés. Anthologie de littérature oubliée

[Monsieur Toussaint Louverture, novembre 2007, 544 p., 25 €, ISBN : 978-2-9522081-5-4.]



● « Tout le monde se fout des auteurs oubliés. Sinon ils ne seraient pas oubliés. » C'est sur ce constat un brin provocateur que la jeune et iconoclaste maison d'édition Monsieur Toussaint Louverture ouvre le bal des dédaignés, à défauts des débutants. Benoît Virot, fondateur de la revue et de la maison d'édition *Le Nouvel Attila* est l'« éditeur invité » de ce livre soigné qui séduit d'emblée le lecteur par ses qualités graphiques et sa belle allure bibliophilique. En chef d'orchestre littéraire, l'éditeur inspiré a dû puiser dans sa bibliothèque et celle des autres pour exhumer de vieilles plumes certes, mais d'une étonnante acuité littéraire. Si les noms de Adolfo Bioy Casares, Hans H. Ewers – auteur de l'effrayant *La Mandragore* – Noël Calef, Lois Masson ou Marc Agapit disent encore « quelque chose » aux lettrés et aux lecteurs exigeants, qu'en est-il d'André Baillon, de Pierre Humbourg ou de Clark

Ashton Smith ? Ce qu'aime par-dessus tout Benoît Virot, ce sont les maudits et les oubliés – c'est ici son credo –, les « soleils noirs » ou les « tricards » de la littérature. Alors, pour nous les faire découvrir, il ne ménage ni ses efforts ni sa curiosité. L'éditeur justifie ses choix, peste contre les ignorants et clame haut que les écrivains dont il dit du bien, il les a lus ! Les auteurs présentés, ici et ainsi, sont pour la plupart inédits en France, épuisés en librairie et même réellement bannis de la mémoire collective. Aussi, pour inviter le lecteur à faire de véritables découvertes, Benoît Virot a pris soin de convoquer d'autres jolies plumes – Hubert Haddad, Guy Darol ou François Rivière pour ne citer qu'eux – pour qu'ils présentent les nouveaux re-venus. Portraits alertes et bibliographies complètes ainsi les textes rares. On l'aura deviné, Benoît Virot est un passeur littéraire qui a su faire d'un seul livre une bibliothèque en devenir et de qualité. C'était perdu et désormais c'est retrouvé. Quoi ? La curiosité !

É. P.

ZUMBIEHL François Manolette

[Autrement, coll. « Littératures », 104 p., 12 €, ISBN : 978-2-7467-1066-5.]



● Le premier mérite de l'auteur de ce récit est de n'avoir pas succombé au chant des sirènes de la notoriété : un personnage tel que Manolette a en effet été auréolé de gloire de son vivant et transformé en une icône mythique après sa mort. Le Manolette que François Zumbiehl a voulu camper sous nos yeux est un être de chair et de sang, à la personnalité en demi-teinte et parfois insaisissable. On le découvre en train de se préparer pour un nouveau combat, accomplissant avec calme le cérémonial de l'habillage et puis affrontant la foule en liesse. Puis les souvenirs affluent en masse en cette période étrange qui suit la guerre civile. Il se pense alors comme un héros expiatoire, mais aussi comme l'incarnation de l'Espagne nouvelle. Il se souvient des mois où il servait dans les armées franquistes en qualité d'artilleur où il a été tout sauf un trompe-la-mort. Il se souvient encore de ses débuts, de ses premières passes avec la « muleta » et le petit taureau à roulettes. Sa seule blessure de guerre, il l'a reçue

en combattant pour l'Amicale du régiment d'artillerie de Cordoue. Il éprouvait une tiédeur idéologique très singulière pour l'époque et son nationalisme se limitait au drapeau sang et or. Ses premières victoires, il les a désirées plus pour sa famille que pour lui et surtout pour effacer toutes ces années de misère. En relatant ses premiers pas dans l'arène, il nous introduit au sein de l'univers taurin. Nous faisons connaissances avec les personnages qui y évoluent, les impresarios, les journalistes spécialisés, et nous comprenons les hiérarchies qui existent entre ces gladiateurs modernes qui descendent dans l'enceinte sacrée du combat. Quand il commence à être connu, on le surnomme le « Calife » et l'on murmure qu'il est le matamore le plus cher de son temps. Au fil de cette narration, on prend peu à peu la mesure du caractère de son art, mais aussi de ses faiblesses et de sa curieuse propension à vouloir relever tous les défis, même les plus absurdes. Manuel Rodriguez Manolete apparaît sous la plume de l'écrivain dans toute sa singularité et toute son extravagance, dans toute son humanité et surtout sa faculté de révolutionner les principes de la corrida. Jusqu'à la blessure mortelle qu'il subit pendant l'été 1947, il s'est affirmé comme une figure baroque de la taumachie et donc l'une des plus mémorables.

G.-G. L.

POÉSIE

Sélection de Marc BLANCHET, Yves di MANNO, François de SAINT-CHÉRON et du Centre national du livre (Jean-Louis CABANÈS et Anne PRINCEN)

APOLLINAIRE Guillaume Je pense à toi mon Lou. Poèmes et lettres d'Apollinaire à Lou

[Textuel, septembre 2007, 216 p., ill., 50 €, ISBN : 978-2-84597-233-9.

Nouvelle édition revue et commentée par Laurence Campa.]



9 782845 972339

● Louise de Pillot de Coligny-Chatillon, aristocrate fantasque et désœuvrée, n'a sans doute jamais bien mesuré la chance qui était la sienne d'être, après Béatrice, Laure, Aurélia, ou sa célèbre homonyme Lou-Andréas Salomé, la muse de l'un des plus grands poètes modernes. De son

vivant, sa vigilance offensée ne laissa circuler que de rares exemplaires de la fougueuse correspondance que lui adressa, de 1912 à 1916, l'artilleur poète du 38^e régiment. Seuls quelques lecteurs furent témoins de cet amour unique (et univoque) qui mêla les éclats d'obus et la fièvre des désirs. Après la mort de la comtesse, les lettres de cette martiale idylle, réunies par Michel Décaudin, sont enfin publiées intégralement chez Gallimard, en 1969. Mais c'est la première fois ici, grâce à la ferveur patiente de Laurence Campa, que ces poèmes, joyaux charnels où s'enlacent archaïsmes courtois et audaces formelles, paraissent dans leur écrivain épistolaire d'origine. Sur leurs supports de fortune – papiers à en-tête d'hôtels, feuillets miraculeux, pages enluminées de feuilles d'herbes ou d'ailes d'insectes –, ils ne disent que mieux l'urgence de conjurer la mort en ravivant, sous la pluie de mitraille, le souvenir des nuits d'étreinte passionnée, dans un hôtel de Nîmes, avant le fracas des combats. Par la magie du fac-similé, ces hommages vibrants incarnent sous nos yeux la muse adorée, reproduisent la passion et l'extase. Troubadour inventif, courtisan inépuisable, Guillaume Apollinaire mêle le vers et la prose, le strict ordonnancement des strophes et la fantaisie plastique du calligramme. Grâce à cette musique intérieure, à cette tapisserie de blasons féminins, qui célèbrent tour à tour la chevelure, la nuque, et la bouche de la bien-aimée, la plaine champenoise écartelée par les tranchées devient l'autel sanglant où s'accomplissent les noces de la mort et de l'amour.

« Si je mourais là-bas sur le front de l'armée/
Tu pleureras un jour ô Lou ma bien-aimée/
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme
meurt/Un obus éclatant sur le front
de l'armée/Un bel obus semblable aux
mimosas en fleur. »

A. P.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

BEURARD-VALDOYE Patrick Le Narré des îles Schwitters

[Al Dante, novembre 2007, 328 p., 25 €, ISBN : 978-2-84957-108-8.]



9 782849 571088

● Après la belle *Fugue inachevée* (cf. *Vient de paraître* n°18), ce nouveau volume du « Cycle des exils » prend pour motif,

ou plus exactement pour *matière*, les dernières années de la vie de Kurt Schwitters, le grand peintre et poète d'avant-garde allemand, qui prolongea sous l'emblème de « Merz » l'ouragan de dada, bien après ses premières bourrasques. Basé à Hanovre, Schwitters fut acculé au silence, puis à l'exil, par le régime nazi : en 1937, il se fixa en Norvège avec son fils. Lorsque ce pays fut à son tour envahi, en 1940, il réussit à passer en Angleterre où il resta dix-sept mois prisonnier, sur l'île de Man, avec d'autres réfugiés allemands. Libéré fin 1941, il termina ses jours outre-Manche en 1948, à l'âge de soixante ans, avant d'avoir pu achever sa « Merzbarn », troisième version du « Merzbau », l'édifice mental (et monumental) qui est son chef-d'œuvre annihilé. Sur l'ultime décennie de cette existence, marquée par l'errance et la destruction, Patrick Beurard-Valdoye construit son *Narré* (« ni fiction ni récit ni essai biographique ») en plusieurs longs mouvements, comme une symphonie de prose, matérielle et scandée, où affleure fréquemment le souvenir du vers. Son art consiste à fondre des matériaux hétérogènes – récits de vie, témoignages, correspondances, documents d'archives – dans une coulée de parole qui est aussi un art poétique, tout en exhumant des « plages » effacées du temps : mémoire des lieux et des objets, images détruites, palabres proférées ou tues. Chacun des sept épisodes déroule ainsi la toile de fond d'un « chant » heurté, circonstanciel et épique à la fois, où l'horreur alterne avec la lumière, l'humour avec la gravité, dans un joyeux brassage des formes et des langues – pour s'achever dans le bouleversant monologue intérieur/extérieur de « l'île Wantee » (surnom de la dernière compagne de l'artiste). Ce *Narré* est aussi un hommage à la génération qui révolutionna nos arts, voici bientôt un siècle, et dont les ombres passent en arrière-plan (Arp, Hausmann, Moholy-Nagy) ainsi que d'autres figures légendaires : Wilhem Reich, Arno Schmidt, Fred Uhlman, Sigrid Undset... Par la rigueur et l'invention constante de son écriture, d'une séquence à l'autre (« chaque île traversée d'un langage prétendu dissonant »), Patrick Beurard-Valdoye poursuit son singulier projet, à la recherche d'un poème qui ne recule pas devant les affres de l'Histoire, sans rien abdiquer de ses revendications formelles.

Y. d. M.

BIANU Zéno
Chet Baker (déploration)

[Le Castor Astral, mars 2008, 116 p., 13 €, ISBN : 978-2-85920-747-2. Préface d'Yves Buin.]



9 782859 207472

Variations Daumal

[Le Temps volé, mars 2008, 26 p., 16 €, ISBN : 978-2-916-208-24-0.]



9 782916 208240

● Zéno Bianu irise la vie des autres. Non les quelconques, quoique son attention s'adresse à tous, plutôt celle des artistes, des poètes, de tous ceux qui faisant œuvre brûlent leur vie au plus près de l'art. Poète de la tenue des contraires, Zéno Bianu révèle le paradoxe des vies, ou leur inaliénable direction. Zigzags ou lignes droites, les artistes trouvent chacun un corps pour se dire. Qu'il s'agisse de la dérive touchante d'un Chet Baker ou de la quête mêlée d'humour et de spiritualité de René Daumal, Zéno Bianu voit en eux des amoureux de vérité que la vie vient inspirer puis emmener vers des territoires interdits à notre regard. La poésie de Zéno Bianu a son tempo, ouvert à toutes les vibrations. Une manière d'écrire, souvent centrée au milieu de la page, une manière de jouer, rendant la légèreté profonde et l'inverse. Tout est là : dans l'inversion du haut et du bas, la fusion entre la pensée et la matière. Intelligemment préfacé par Yves Buin, *Chet Baker (déploration)* parcourt l'œuvre-vie du trompettiste et chanteur de jazz : « J'ai vraiment/vraiment essayé/ de tout faire du fond du cœur/est-ce que j'ai été/au moins digne/histoire de justesse des nerfs/de justesse/cardiaque/et là on entend la fugue/et s'il n'y a pas la fugue il n'y a rien/on entend la respiration des accords/sous la mélodie. » Cette suite poétique va ainsi, chaloupant, racontant, s'élevant vers le ciel de la disparition. Les *Variations Daumal* racontent le poète du *Grand Jeu* dont Zéno Bianu a réalisé l'anthologie en Poésie/Gallimard. « Aux yeux voyants de Daumal, / la poésie est un mode de pensée autre, appréhension/du monde dans sa totalité vibrante et paradoxale », écrit-il. Les approches de Bianu d'autres artistes sont des visions : elles en pénètrent la poésie pour la féconder d'une fraternité nouvelle. Avec passion.

M. B.

BOBIN Christian
La Présence pure et autres textes

[Gallimard, coll. « Poésie », janvier 2008, 208 p., 6,20 €, ISBN : 978-2-07-034982-1.]



9 782070 349821

● Ce mince recueil contient une évocation des visites de l'auteur à son père atteint de la maladie d'Alzheimer, dans une « maison de long séjour » ; ce récit intitulé *La Présence pure* fait alterner les paragraphes narratifs ou descriptifs avec d'autres, souvent plus brefs, réflexions ou méditations poétiques suscitées par un arbre devant la fenêtre, par la tristesse du lieu ou l'appréhension du visiteur. C'est un récit bouleversant, discrètement transfiguré par la foi et l'espérance. « L'arbre devant la fenêtre et les gens de la maison de long séjour ont la même présence pure – sans défense aucune devant ce qui leur arrive jour après jour, nuit après nuit. » Un autre récit, *L'Équilibriste*, et un poème d'amour, *Le Christ aux coquelicots*, font cortège à *La Présence pure*.

F. S.-C.

BONNEFOY Yves
Traité du pianiste et autres écrits anciens

[Mercure de France, coll. « Essais », mars 2008, 190 p., 16,50 €, ISBN : 978-2-7152-2814-6.]



9 782715 228146

La Longue Chaîne de l'ancre

[Mercure de France, coll. « Poésie », mars 2008, 166 p., 15 €, ISBN : 978-2-7152-2805-4.]



9 782715 228054

Le Grand Espace

[Galilée, mars 2008, 64 p., 13 €, ISBN : 978-2-7186-0769-6.]



9 782718 607696

● On précisera d'abord, rappel utile, que Bonnefoy est l'un de nos grands poètes français. Et que depuis plusieurs années, il nous emmène dans un étrange paradoxe, qui témoigne peut-être aussi de sa force de création : proposer une multiplicité d'ouvrages, souvent de courtes proses,

ou essais, notamment chez Galilée, mais chez bien d'autres éditeurs. Une sorte de fécondité qui n'est pas sans réveiller certaines passions, l'auteur étant connu et largement étudié par l'université : en effet Bonnefoy, le premier, propose toujours, et ses conférences en rajoutent, des commentaires sur son œuvre, circonscrivant sa poésie par ses propres analyses. Les préfaces qu'il rédige pour d'autres (et pas spécialement les plus connus) ajoutent encore à cette profusion. Aussi lecteurs, critiques, universitaires, poètes s'interrogent sur cette capacité à faire feu de tout bois. Trois nouveaux titres en quelques mois (l'année n'est pas finie) dont un recueil de poèmes, et voici qu'il faut s'interroger... quoique, ne faut-il pas retrouver parfois quelque virginité de lecteur (ou de poète...)? Reconnaissons-le : si *Traité du pianiste* permet de reprendre des titres publiés d'abord par Farrago, et de découvrir le très jeune auteur, *La Longue Chaîne de l'ancre* propose de réunir des livres parus en tirage limité ou chez de petits éditeurs. L'ouvrage unifie ainsi l'écriture poétique, vers et proses, des dernières années. L'ensemble s'ouvre sur deux poèmes remarquables pour leur polyphonie et leur beauté. Le reste ne faiblit pas, à travers proses narratives ou suites de vers. Le poète est toujours là, et l'essayiste aussi, comme le confirme *Le Grand Espace*, à l'origine un scénario pour présenter Le Grand Louvre. Yves Bonnefoy n'est-il pas finalement un poète un peu monstrueux, non pas hugolien, mais capable de construire une œuvre dans la multiplicité, l'imagination, la variation, hors de cette obsession de la présence, d'une étude raisonnée du monde que la critique et lui-même ont construite ? On aimerait lui poser la question.

M. B.

BOULANGER Pascal
Fusées & Paperoles. Journal de lectures, littératures et poésies

[L'act mem, coll. « Passage à l'act », mars 2008, 174 p., 17 €, ISBN : 978-2-35513-017-5.]



9 782355 130175

● Fusées pour Baudelaire, paperoles pour Proust : entre ces deux termes qui en appellent à une vraie exigence,

le poète Pascal Boulanger trace son chemin, indépendant, à l'écart des normes et des courants. Si lui-même a été proche d'*Action poétique* ou a été publié dans la collection d'Yves di Manno en *Poésie/Flammarion*, il poursuit son chemin hors des sentiers bétonnés par le formalisme ou les influences. D'ailleurs, cette liberté d'appréhension des écritures poétiques permet aussi de mettre un doute très personnel au cœur de ce livre. Pas de didactisme, pas de certitude : l'approche de la poésie contemporaine demande à ne jamais affirmer. S'il existe une certaine orientation dans ce livre par la présence de Deluy, Beck, Pleyner, ce sont plutôt les balises de départ d'une réflexion critique. Depuis le doute s'est... affirmé, et Boulanger montre bien qu'il est à l'écoute de la nouveauté, sans justement faire fi du passé. Car il y a en lui le respect d'une visitation du passé revivifiant les terrains critiques de la poésie contemporaine. Autant dire que pour un lecteur étranger ou français, la publication de ce livre permettra de se donner une idée des débats comme des écritures, à travers la réunion de chroniques, entretiens ou articles de fond, qui existent en France. La liste est longue des auteurs abordés. Elle se découpe en tout cas en trois parties, qui en disent long des interrogations de Boulanger, mais qui essaient aussi de mettre en perspective ces approches : « Avant-gardes et modernités » ; « De tous côtés, vers les sources », « Dévoilement, dégagement » : ce qui intéresse Pascal Boulanger, c'est bien aussi le reflet d'un parcours personnel : comment nourri des influences de mouvements ou de revues trouver en soi ses propres nécessités, ses propres obsessions. Ces chroniques de poésie (vivantes...) permettent ainsi de comprendre comment un poète forge sa poésie à l'écart des institutions ou des obéissances. L'ouvrage est de ce fait attachant, et s'impose comme la première marque d'une pensée qui devrait, à travers livres et chroniques, trouver de nouveaux points d'ancrage.

M. B.

BRYEN Camille Désécritures

[Les Presses du réel, coll. « L'écart absolu-Fondamentaux », octobre 2007, 736 p., 30 €, ISBN : 978-2-84066-224-2. Textes réunis et annotés par Émilie Guillard.]



● L'itinéraire de Camille Bryen échappe aux classifications : il semble avoir voulu quitter chacun des territoires qu'il investissait, fuyant les dogmes et les catégories, à la recherche d'un *geste pur*, porteur d'une évidence insoupçonnée. Né à Nantes en 1907, il débute dans l'écriture poétique sous l'égide de Laforgue et du symbolisme, puis du surréalisme. Installé à Paris dès la fin des années 1920 – où il côtoie les anciens dadaïstes (Arp, Duchamp, Picabia) mais aussi Artaud, Ubac, J.-H. Lévêque... –, il bascule peu à peu dans les arts plastiques, avouant dessiner « pour ne plus écrire ». Après la parenthèse de la guerre (qu'il passe à Marseille et à Lyon), il entame la partie la plus notable de sa carrière, composant des affiches éphémères, des textes « illisibles », une formidable *Anthologie de la poésie naturelle* (qu'il faudra bien rééditer un jour) et surtout l'œuvre de plasticien à laquelle son nom reste principalement attaché, dans une indépendance souveraine, à la lisière des mouvements qui tenaient tour à tour le haut du pavé. Les Presses du réel ont eu la belle idée de réunir sous le titre de *Désécritures* l'ensemble de ses textes (à l'exception de *L'Ouvre-boîte*, dialogue « abhumaniste » avec Arthur Adamov qui sera réédité séparément). Curieusement, ce ne sont pas les poèmes qui retiennent le plus l'attention, dans cet ensemble imposant : ceux des années 1930 en particulier paraissent un peu datés aujourd'hui. Il y a certes de vrais moments de grâce – dans *Temps troué* notamment, ou avec cet étrange *Hespéride* « éclaté » par Hains et Villeglé. Mais à la lecture des nombreux tracts, « manifestes », conférences et essais brefs qui composent l'essentiel du volume, on voit bien que la matière de Bryen était ailleurs et que ce n'est pas un hasard s'il a voulu si tôt sortir du livre, pour rechercher d'autres manières d'inscrire. Jusqu'à sa mort, en 1977, les références réitérées à l'esprit destructeur/fondateur de dada et les passionnantes digressions sur la peinture qui émaillent ces pages vont

dans le même sens : la quête était celle d'une forme inédite, nécessitant l'invention d'un nouvel alphabet. Les entretiens qui viennent clore le volume en apportent la confirmation éclatante : leur liberté de ton, leur assurance, leur clarté débridée en font le plus beau des « arts poétiques » – comme une invite à tout reprendre, loin des salons et des musées.

Y. d. M.

CHAMPROUX Huguette Off

[Le Bleu du ciel, octobre 2007, 352 p., 20 €, ISBN : 978-2-915232-44-8. Anthologie réunie et présentée par Christophe Marchand-Kiss. Avant-propos de Pierre Courtaud.]



● Huguette Champroux est morte en 2003, à l'âge de 72 ans, en laissant une œuvre éparse, publiée de manière confidentielle et restée pour une large part inédite. L'intransigeance de son écriture ne suffit pas à expliquer le silence qui a entouré son travail, même si la dispersion des textes, publiés en revues ou dans de brèves plaquettes, n'en a guère facilité la visibilité. On s'en rend compte à la lecture de ce copieux volume, qui permet enfin d'en saisir la continuité – de la fin des années 1950 à l'aube du XXI^e siècle – tout en exhumant une masse imposante d'inédits. Huguette Champroux a collaboré à *Tel Quel* et à *TXT*, elle a participé dans les années 1970 à l'émergence d'une écriture « féministe » (autour de la revue *Sorcières* notamment), mais son « extrémisme » formel – qui ne s'est jamais démenti au fil du temps – s'appuie sur une perception bouleversée du monde et un détournement du matériau autobiographique qui débordent ces présumés militants : « Dans le Boulevard. Dans le titre. Dans le goudron intérieur. » Malgré son opacité, son écriture découpe des carrés de lumière à travers les *choses vues* du monde, à la surface du langage, dans les sourires et dans les gestes. Partie d'une lyrique encore intimiste (« S'il faut taire/et l'excès et l'accès/je resterai déserte »), elle participe aux recherches de « l'écriture du corps » (*Epimère, Matricaires*) pour déboucher très vite sur des propositions beaucoup plus singulières – édifiant une sorte de naturalisme abstrait, épuré, dans des strophes aux arêtes tranchantes qui inventent aussi un nouveau paysage prosodique : « Voici

la brise et son objet/moi son prénom d'une joue/ou en retrait il pleut/au bord des décennies ». À bien des égards, ce travail paraît aujourd'hui prémonitoire, comparé à celui de plusieurs femmes poètes qui vont apparaître à sa suite (je pense à Anne Portugal, à Liliane Giraudon) – sans parler de la nouvelle génération qui émerge au seuil des années 1990. Il n'est évidemment pas question de réduire l'écriture d'Huguette Champroux à cette seule dimension féminine : son œuvre s'inscrit pleinement, au contraire, dans la réinvention de la littérature propre au XX^e siècle, à la « périphérie d'écrire », pour reprendre sa belle formule. S'il vient, hélas, trop tard pour qu'elle ait pu le voir, du moins ce volume la situe-t-il à sa juste place : pour les lecteurs qui vont venir, comme pour ceux qui l'avaient jusqu'alors négligée, gageons que ce sera une vraie découverte.

Y. d. M.

LOIZEAU Sophie Bergamonstres

[L'Act mem, coll. « Passages à l'act », janvier 2008, 216 p., 18 €, ISBN : 978-2-35513-012-0.]



9 782355 130120

● On a déjà dit en ces pages le bien qu'on pensait de la poésie de Sophie Loizeau (nos propos sont même repris en quatrième de couverture de cette réédition !).

Bergamonstres, joli titre d'ailleurs, reprend deux ouvrages épuisés (le prochain paraîtra aux éditions Flammarion en 2009) :

La Nue-bête et *Environ du bouc*. Pas d'inédits ni de bonus, mais au moins des ouvrages disponibles. Autant alors proposer à nos lecteurs d'en entendre des passages et de proposer à l'acquisition cette poésie féminine à l'écart d'un intimisme ennuyeux ou d'un érotisme de bon aloi prenant le masque de la provocation. Écoutons : « à pleins poumons la mer en guise de foin coupé/fameuse de quoi mes rires lui vont comme à elle/bleus bleutés blancs d'yeux/le vrai silence réservé aux oiseaux/la vraie terre brune et lourde/dégringolée de la corniche le sable/pissant dru mais ne se mêlant pas on parle de/choses et d'autres de ce matin radieux/entretenu par faveur des totems/ensevelis sous les plages au petit bonheur la mer/soulevera mon cœur/une bouchée pour papa ce soir ce sera hareng saur/et fenouil

le feu se tiendra bien me léchera calmement/les doigts n'ira pas jusqu'à mordre/de guerre lasse on voit passer la mer les chiens sans laisse. » Ou encore : « qui boit la nuée dans la flaque y voit le menu présent de sa face/mélangée aux boues et tout ça fait ménage/une marotte qu'il a l'émouchet une fois hors de son étui/de se pointer précisément au zénith pile-poil ombre en plus/au fond du brouhaha des reflets. » La relecture de ces deux livres permet en tout cas de se méfier de rapprocher cet auteur d'une certaine écriture érotique contemporaine. Son amour de l'animal, ses images sensuelles sont toutes empreintes d'une attention, d'un goût de la métamorphose, soigneusement tenus, entretenus, par une écriture aérée, aérienne où vient s'ébattre le vivant.

M. B.

LUCA Ghérasim Comment s'en sortir sans sortir

[José Corti/Héros-Limite, 1 DVD, février 2008, 25 €.]



3 363310 000021

Sept slogans ontophoniques

[José Corti, février 2008, 80 p., 8 €, ISBN : 978-2-7143-0970-9.]



9 782714 309709

● D'un côté *Sept slogans ontophoniques*, conçus et mis en pages au début des années 1960, interpellations, formules, exclamations, se détachant sur le papier, favorisées ici par une maquette respectueuse puisque aérée ; de l'autre, la poursuite d'un tel travail, mais plus ample, plus approfondi, avec ce récital filmé par Raoul Sangla pour une coproduction La Sept et FR3 Océaniques (une autre époque...). Là où la langue se fait brève et expérimentale, convie et frappe à la fois, le récital en noir et blanc vise une autre incarnation, que la langue doublement accentuée du Roumain écrivant en français, Ghérasim Luca, favorise. Ses « r » roulés, son extrême précision, sa folie contrôlée respirent, pour de plus longs déroulés, faits d'un langage/tangage – pour reprendre l'expression de Michel Leiris, un autre amoureux de la langue française – en ses soudaines déflagrations

et correspondances. Assorti d'un livret, le DVD permet de voir comment ces textes préexistent avant la lecture, ou comment ils redeviennent une autre forme de flot langagier après (à moins de suivre la partition en direct !). Expérience rare, qui permet de voir comment on a pu dans le cadre télévisuel s'intéresser à des poètes (et s'en désintéresser ensuite) et qui conclut (à moins que...) le travail des éditions Corti avec cet auteur essentiel du paysage poétique français de la seconde moitié du XX^e siècle. Car Luca est un auteur influent, autant pour les tenants de l'oralité, qui reconnaissent en lui un père, que certains formalistes (appelons-les ainsi) qui voient dans ce jeu de variations du langage leurs propres obsessions en amont. N'appartenant ni aux premiers ni aux seconds, l'écriture de Luca est surtout une exploration des résonances du langage, une forme de méditation dessus, en dérives, sursauts, raccourcis et exclamations. Cette écriture, cette langue, cette aventure restent comme une volée de bois vert sur la propreté et le bon goût de nombre d'écritures contemporaines.

M. B.

MATUSZEWSKI Olivier Pour frai

[Fissile, janvier 2008, 94 p., 9 €, ISBN : 978-2-916164-14-4.]



9 782916 164144

● Après un premier livre d'une belle tenue (*Lieu d'insistance*, éditions Apogée), Olivier Matuszewski propose avec *Pour frai* un livre remarquable aux éditions Fissile, l'un des éditeurs les plus intéressants en matière de poésie, notamment de « jeunes auteurs ». D'une densité rare, fendant l'air avec des obsessions maîtrisées, développant le propos pour le tenir entre ombre et lumière, sans jamais rien soustraire de son mystère tout en offrant la course, et l'urgence, de cette poésie cent pour cent chevaline, ce livre parvient à hériter aussi bien de Rimbaud pour son exigence de vie, son amour des images et son sens de l'exclamation devant le vivant, que d'autres poètes plus sévères, plus intimes, comme Dupin par exemple. On devine dans Matuszewski un fin lecteur, qu'une nature impulsive et passionnée n'intimide pas. Aussi écoutons-le, écoutons sa dangereuse santé : « Nu sans mal. Les armes par terre. Écrire un jour. Poser ?

Debout tout nu tout sur la page l'hiver blanc. Courir cheval est achever casser quel rythme. La distance qui sépare. De saillir. Un jour de sagesse trépassée malice au fond sur comment va loin et c'est quoi cette route. // Longtemps en reins le débord les murmures des couteaux dans la plaie pensée loin. Le séminal jaillissant. Napalm un peu : quelques gouttes pour enfreindre ce qu'il faut des lois. Ornonz alors // d'un baiser l'enfreint. // Pour moquer. Juste. » Ou encore : « Guéable est fortuit. L'on se raconte et c'est bien serrer sert de rien il faut meubler s'échanger les crochus / atomes. L'on sème c'est pas rien pour toujours. » C'est dans cette tonicité délirante, tenue par des images comme des coups d'éperon nets, que cette poésie vient ici sursauter et cavalier sous les yeux du lecteur. Elle est étonnement devant le monde, non innocence. Elle s'en souvient comme une perte sur la route, et sait l'âge d'or devant elle. On l'aime pour cela : jaillir et ne pas renoncer. Avec la vie dans ses flancs.

M. B.

PAPILLON DE LASPHRISE Marc Énigmes

[Absalon, janvier 2008, 100 p., 33 €, ISBN : 978-2-916928-03-6. Photographies de Philippe Faivre.]



9 782916 928036

● Né en 1555 en Touraine, près d'Amboise, engagé dans les armées catholiques, Marc Papillon de Lasphrise est connu pour deux œuvres : *Les Amours de Théophile* et *L'Amour passionné de Noémie*. Il serait mort en 1599. Comme un Jodelle, l'homme n'a écrit que pour lui-même, composant encore moins que ce dernier pour la Cour. Les *Énigmes*, que publient dans un bel ouvrage avec photographies les éditions Absalon, se proposent comme un jeu – on en est friand à l'époque – fait avec tellement d'esprit qu'on se dit une fois de plus que le XVI^e est vraiment l'un des grands siècles de la poésie française. Le jeu est le suivant : un poème en vers présente une chose dont on a l'impression qu'elle est une partie de l'anatomie humaine, en tout cas quelque chose relevant de la plus osée sexualité. Ensuite, le poète livre l'explication : les images sont trompeuses. Il ne n'agit que d'un fruit, de la farine ou autre. Ainsi, le plus court de la série : « Quand le long instrument entre mon

trou barbu/En longottant je souffle, & le remuant dru/Je lasche quelque flux avec rumeur si douce/Que l'on s'en resjouyst encore que j'en touse. » Explication : « C'est un homme qui met une fluste dans sa bouche barbue tout autour, & faut que pour en bien jouer il remue soudainement les doigts, & ne se peut faire ainsi qu'en soufflant & langottant il ne lasche de la salive : quiconque entend le doux bruit & doux son, se resjouyst : mais de la peine qu'a le joueur il en touse ordinairement. » Tout est de cet acabit, avec une dérision et une inventivité constantes. On en ressort revivifié puisque l'espace d'une lecture, par l'intelligence du vers et l'humilité feinte des explications, on se situe en marge des jeux poétiques d'aujourd'hui, moins drôles finalement, et si peu dérangeants. Cette découverte extraite de la BNF mérite l'acquisition, et donne envie, une fois de plus, de découvrir cet âge d'or de la poésie, auquel manque une anthologie de taille, à un prix abordable...

M. B.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

RAY Lionel Le Procès de la vieille dame. Éloge de la poésie

[La Différence, coll. « Littérature française », mars 2008, 224 p., 20 €, ISBN : 978-2-7291-1741-2.]



9 782729 117412

● La « vieille dame » est la poésie, mais ce n'est pas Lionel Ray qui fait son procès. Au contraire. La « haine de la poésie », écrit-il, « a battu tous les records ces trente dernières années en même temps qu'une intense activité théorique s'est développée. Comme il est loin de nous le début du XX^e siècle avec ses élans modernistes, son appétit du monde, [...] cette impatience de l'avenir ! » Ce livre est donc un éloge de la poésie – et une dénonciation des excès que certains poètes lui font subir, « des excès laborieux du fameux "travail sur la langue", et de la censure imbécile du sentiment ». Plusieurs textes passionnants composent l'ouvrage, par exemple l'étude consacrée aux *Cent phrases pour éventail* de Claudel (nous sommes en 2008 : « qui dit mieux ? », demande très justement Lionel Ray), l'émouvante évocation de Paul Celan agenouillé aux pieds de Supervielle, celle d'une rencontre avec Jean Grosjean,

le traducteur des *Prophètes*, qui fait visiter son verger à son hôte, ou encore l'hommage rendu à Jean Metellus dont la poésie « est marquée par un réel amour de l'humanité et du monde, dans l'enthousiasme ». Dans les dernières pages, sont salués Nerval, Verlaine et Gracq.

F. S.-C.

RIMBAUD Arthur Correspondance

[Fayard, coll. « Littérature française », novembre 2007, 1 024 p., ill. coul., 59 €, ISBN : 978-2-213-63391-6. Présentation et notes de Jean-Jacques Lefrère.]



9 782213 633916

● Jean-Jacques Lefrère, auteur d'une biographie de Rimbaud, vient d'établir une édition de la *Correspondance* du poète. Pour ce travail monumental, l'éditeur a retrouvé de nombreux autographes dont les fac-similés, en révélant ratures et dessins, nous confrontent à la matérialité des lettres et permettent de redresser des lectures fautives. Des récapitulatifs chronologiques suivent chaque année la vie de « l'homme aux semelles de vent ». Non content de croiser les lettres de Rimbaud avec celles de ses correspondants, l'éditeur a relevé des missives qui ne lui étaient pas adressées directement, mais qui parlaient du poète. Il a puisé dans les ouvrages d'histoire littéraire – dictionnaires, essais ou revues – toutes les pages évoquant le poète, des années 1870 jusqu'à sa mort. D'une part, les correspondances croisées de Verlaine avec Germain Nouveau, de Valade avec Mérat viennent se greffer sur la correspondance de Rimbaud ; d'autre part, le relevé systématique des articles de revues explique comment se constitue, pour emprunter une expression d'Étiemble, un « mythe » de Rimbaud, poète devenu voyageur sans ouvrage. Le poète est ainsi le sujet qui écrit, il est le destinataire des lettres, il est également, dans cette *Correspondance*, la troisième personne dont on parle et dont on reconstruit l'existence en fabulant. Une légende se crée dont on suit la genèse, tandis que, parallèlement, la correspondance africaine du poète avec sa famille ressasse des doléances sur le climat, sur l'existence difficile de l'exilé volontaire. Cette édition fait remarquablement jouer ce contraste.

Si les poèmes inclus dans ces lettres auraient pu bénéficier d'un éclairage interprétatif plus substantiel – c'est à peine un reproche – les notes, toujours érudites, s'avèrent constamment précieuses : le lecteur élabore, à partir de cette somme, sa propre biographie du poète et rêve indéfiniment sur l'énigme d'une destinée. Ce travail scrupuleux constitue une date dans la bibliographie rimbaldienne, une référence désormais indispensable pour qui s'intéresse non seulement à Rimbaud, mais à toute l'aventure poétique qui naît avec lui, à la légende qu'elle entraîne, et éventuellement à la démythologisation que l'on pourrait opérer à partir d'une correspondance aussi bien restituée.

J.-L. C.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

ROYET-JOURNOUD Claude Théorie des prépositions

[P.O.L., novembre 2007, 80 p., 11 €, ISBN : 978-2-84682-200-8.]



9 782846 822008

La poésie entière est préposition

[Éric Pesty Éditeur, septembre 2007, 56 p., 12 €, ISBN : 978-2-9524961-4-8.]



9 782952 496148

● Claude Royet-Journoud est un écrivain rare, aux divers sens du terme : aussi faut-il lire avec une attention particulière les deux ouvrages qu'il publie comme en regard l'un de l'autre, au terme d'un silence de dix années. C'est en 1997, en effet, que sont parues chez Gallimard *Les Natures indivisibles*, ultime pan d'une « tétralogie » inaugurée dès 1972 et qui occupe une place emblématique dans le paysage littéraire de la fin du siècle dernier. Cette tentative de redéfinition du travail poétique, conduite avec quelques complices (A.-M. Albiach, J. Daive, E. Hocquard notamment), a été qualifiée d'écriture « blanche » par certains critiques. On s'aperçoit aujourd'hui qu'elle relevait moins d'une hypothétique aphasie que de la recherche d'un autre rapport au langage – et d'un nouvel énoncé de son sens. Sous cet angle, la *Théorie des prépositions* apporte un éclairage plus oblique – et souvent plus tangible – que les premiers ouvrages

de l'auteur. S'il s'agit toujours de capter « l'éblouissement/face à la nature du crime », le paysage intérieur (ou plus exactement la scène mentale dont l'écriture de Claude Royet-Journoud est le théâtre), se fait ici plus immédiat, sans rien perdre de son énigme : « les tigres avancent dans l'image/c'est une phrase qui s'arrête/une sauvagerie à même le sol ». On sent dans les divers chapitres de cette *Théorie* (au sens ancien peut-être de « groupe qui s'avance » ?) le poids d'une oppression intime que l'écriture a dû nettoyer de ses scories pour la restituer dans sa nudité fondatrice : « le centre de la pièce est un linge », est-il indiqué quelque part.

Les notes de travail que l'auteur regroupe chez Éric Pesty ne contredisent pas cette approche. Si la poésie est préposition (« action de mettre en avant »), elle est peut-être aussi enchaînement de propositions qu'une « autre » logique amènerait un lecteur à élucider sans les entraves de l'analogie, réfutée par l'auteur de longue date. À condition bien sûr que le geste d'inscrire reste placé sous « la menace sans laquelle il n'y aurait aucune pensée ».

Y. d. M.

VITON Jean-Jacques Je voulais m'en aller mais je n'ai pas bougé

[P.O.L., février 2008, 112 p., 16 €, ISBN : 978-2-84682-229-9.]



9 782846 822299

● C'est un livre grave, acéré, *politique* à plus d'un titre que Jean-Jacques Viton publie aujourd'hui sous ce titre paradoxal, puisque le « je » de l'auteur n'y apparaît jamais, disséminé derrière la neutralité des infinitifs et des pronoms. On aurait tort de voir dans l'accumulation lente de scènes et d'objets, de paysages urbains et de décors désolés qu'égrène ce long poème en XXIV « moments » une simple litanie, une ritournelle mécanique s'entêtant (comme chez certains contemporains) à réfuter d'improbables béatitudes lyriques. Il s'agit en effet de tout autre chose : d'une critique – si ce n'est d'une réfutation – de l'inhumanité qui a gagné un monde que nous arpentons comme en sursis, pressentant de plus terribles effondrements. Tirant profit de la leçon de l'Américain Charles Reznikoff (auquel son livre fait très

souvent penser, dans la forme comme dans le fond), J.-J. Viton préfère de toute évidence la lucidité à la déclamation : il prélève les indices, multiplie les relevés, découpe le tissu des faits et n'intervient que dans le montage de ces données, agrégées comme les « pointillés d'un sentier de servitude ». On se sent peu à peu pris dans l'état d'un univers qui se resserre, ponctué de grisaille et de signes, avant de basculer dans l'horreur des cellules (au chapitre XV) pour ne plus en émerger vraiment, même si « ce qui remuait dehors est immobile entre les lignes ». Il faut insister sur la remarquable économie de cette écriture, qui maintient toujours la juste distance entre la densité ou l'opacité du réel et « l'objectivité » d'une parole poétique sachant capter des choses simples (et néanmoins inquiétantes) : « les bruits de l'auvent qui tanguent », des « couffins de marché remplis de feuilles mortes », « l'avancée du ver dans le bois d'une table »... Un poème qui *tient tête*, dans la déroute actuelle, et garde une douceur blessée devant la violence larvée et l'inatteignable beauté du monde : « une plume traîne comme un fragment/c'est un morceau du corps de l'oiseau ».

Y. d. M.

POLARS ET ROMANS NOIRS

Sélection de Aurélien MASSON et Éric POINDRON

BENOTMAN Abdel Hafed Marche de nuit sans lune

[Rivages, coll. « Rivages/Noir », février 2008, 254 p., 8,50 €, ISBN : 978-2-7436-1772-1.]



9 782743 617721

● Incarcéré pour quelques semaines à Fleury-Mérogis, Dan fait la rencontre, au cours d'un transfert au palais de Justice, de Nadine N'Goma, détenue à la prison des femmes. C'est le coup de foudre immédiat, le flash qui laisse entrevoir une possible renaissance. Avant qu'ils ne rejoignent leurs quartiers respectifs, Dan a juste le temps de noter le numéro d'érou de la jeune femme. Des semaines d'une correspondance suivie attisent le feu de la passion. Il apprend à connaître cette belle Africaine douée pour le chant et la danse qui avait tout pour réussir,

mais qui n'a jamais rencontré la bonne personne. Elle lui parle de Lou, son jeune enfant qu'elle a laissé derrière elle lors de son arrestation. À la veille de sa sortie, Dan jure solennellement à Nadine qu'il va retrouver la trace de son fils et qu'il s'occupera d'elle. Mais la partie est loin d'être gagnée : Nadine tombe sous le coup d'un arrêt d'expulsion du territoire et le système répressif ne semble pas vouloir cesser de s'acharner... Roman d'amour crépusculaire, *Marche de nuit sans lune* est un livre qui vous saisit au ventre. Benotman est un poète du noir, un styliste équilibriste qui jongle avec les maux. Sa voix, c'est justement celle des sans-voix, des petites gens qui tentent tant bien que mal de survivre dans les interstices d'un système social qui ne fait qu'exclure. Ce livre est l'histoire d'une lutte acharnée et sans fin, celle de l'amour contre la mort, de la vie contre les systèmes. L'essentiel est ici moins de gagner – nous nous doutons bien que l'avenir de Dan et Nadine s'annonce mal – que de se tenir debout tête haute. L'ensemble est transcendé par un style fulgurant, une langue à la fois heurtée, violente mais sublimée qui font de Benotman un auteur à part dans le monde du polar français, une étoile noire.

A. M.

BOURLAND Fabrice
Les Enquêtes d'Andrew
Singleton et James Trelawney.
Volume I : Le Fantôme
de Baker Street

[10/18, coll. « Grands détectives »,
 janvier 2008, 256 p., 7 €,
 ISBN : 978-2-264-04502-7.]



Les Enquêtes d'Andrew
Singleton et James Trelawney.
Volume II : Les Portes
du sommeil

[10/18, coll. « Grands détectives »,
 janvier 2008, 254 p., 7 €,
 ISBN : 978-2-264-04503-4.]



● Le 221b, à Baker Street – lieu de résidence d'un certain Sherlock Holmes à Londres – est sans aucun doute l'adresse la plus

célèbre de la littérature universelle. Fort de ce constat, Fabrice Bourland, écrivain à la plume agile comme un fleuret, s'en donne à cœur à joie, dans *Le Fantôme de Baker Street*, pour revisiter la capitale anglaise et quelques-uns de ses mythes effrayants. Si notre détective escorté de son Watson de docteur règne sur l'époque victorienne, Fabrice Bourland, quant à lui, préfère explorer les bas-fonds londoniens des années 1930. Pour ce, il met en scène avec maestria deux nouveaux détectives – littéraires et occultes – qui feront date dans l'histoire du polar fantastique : Andrew Singleton et James Trelawney. Quand le second est athlétique et sanguin, le premier se révèle être un lettré usant de son érudition pour résoudre de bien étranges affaires... Il va alors être question de table tournante, de séance de spiritisme, d'ectoplasme et d'apparition, pour le moins inopinée. L'auteur s'amuse à mettre en scène une cohorte de monstres comme seul Londres a pu les enfanter... Il est ici question d'un certain Dorian G., de Jack the R. et d'un Mister H... Mais ne confondons pas l'innommable afin de laisser quelque poire pour la soif du lecteur... Dans *Les Portes du sommeil*, opus II des aventures de nos nouveaux détectives, c'est à Paris, à l'ombre déjà grandie de la tour Saint-Jacques et sous les auspices du fantôme de Gérard de Nerval que nos héros s'abattent en plein surréalisme. André Breton est de la partie et malheur à celui qui s'endort sans crier gare... Alexandre Dumas pensait que l'« on a le droit de violer l'histoire à condition de lui faire des beaux enfants », c'est ce qu'a fait le jeune romancier en écoutant les conseils précieux de son illustre aîné. À lire sa prose fluide comme les feuilletonistes et les romanciers populaires d'antan, on pourrait s'écrier, sous forme d'hommage à peine déguisé, « élémentaire, mon cher Bourland ».

É. P.

CHAINAS Antoine
Versus

[Gallimard, coll. « Série Noire »,
 février 2008, 540 p., 21 €,
 ISBN : 978-2-07-078637-4.]



● Après avoir voulu faire plonger des policiers municipaux impliqués dans le meurtre d'un SDF en pleine période préélectorale,

le jeune et idéaliste flic Andreotti a été cassé par sa hiérarchie. L'institution policière est le plus froid des monstres froids et il est difficile de s'élever contre elle. Après deux années d'arrêt maladie à moitié forcé et subi, Andreotti est intégré à la brigade des mineurs, dirigée par le terrible et monstrueux major Nazutti. Nazutti est un vieux de la vieille, un flic qui a connu les années 1980 et les petits commissariats quasi autonomes perdus en pleine « ban-lieue ». C'est un homme qui s'est affranchi de toute morale, un être furieux qui marine depuis cinquante ans dans une haine absolue du genre humain. Sa seule mission sur cette sinistre planète est d'arrêter *par tous les moyens nécessaires* les pervers en tout genre, les pédophiles, les violeurs en série qui rôdent autour de la jeunesse en général et des jeunes enfants en particulier. La loi est le dernier des soucis de Nazutti pour qui la fin justifie tous les moyens. *Versus* est un monolithe monstrueux qui force le respect et la crainte. Plongé au cœur de la machine policière, *Versus* éclaire les différents rouages de cette organisation. L'auteur nous ballade au milieu des guerres interservices et nous montre les différends qui entrent en jeu lors d'une enquête. Le ton est terriblement réaliste. Mais *Versus* n'est pas qu'un simple thriller. À travers le personnage de Nazutti, Chainas nous projette dans le crâne en ébullition d'un « sale flic » misogyne, raciste, intolérant, baignant dans sa haine comme un monstre dans son bain de formol. Chainas n'a pas peur de regarder le monstre dans les yeux. Face au monstre, il y a Andreotti, flic idéaliste qui représente la face lumineuse de la police, celle qui tend vers la justice, l'équité et l'honneur ; il y a surtout Rose, la mère de la gamine tuée par un pédophile vingt ans plus tôt, qui décide de se tourner vers le pardon et l'amour pour ne pas se laisser corrompre par une haine autodestructrice. L'auteur arrive à souffler le chaud et le froid, à passer de réflexions inhumaines révoltantes à des situations d'une tendresse désarmante. En réalité, sous ses airs de provocateur, Chainas est un moraliste idéaliste et fleur bleue qui veut croire en l'homme malgré tout.

A. M.

DELFINO Jean-Paul

Chair de Lune

[Métaillié, coll. « Suites littérature », février 2008, 176 p., 8 €, ISBN : 978-2-86424-649-7.]



● Milieu des années 1970, sous le soleil de plomb du Midi, perdues au milieu d'un complexe pétrochimique où la nature n'est plus qu'un lointain souvenir, s'étendent les cités ouvrières de Berres-l'Étang. Marseille n'est qu'à quelques encablures, mais la grande ville et ses délices paraissent aussi loin que la Lune. Dans ce lieu où tout n'est que ferraille et pipeline, nous suivons une bande de jeunes adolescents, fils d'ouvriers pour la plupart : il y a Gabino dont les parents sont venus en France pour fuir le castrisme, mais aussi Régis dont le père est représentant chez Ricard, et sa mobylette que tout le monde regarde avec envie ; il y a surtout Tano le joli ténébreux qui vit à moitié seul. Pour tous ces minots, l'avenir semble tout tracé, aussi sûr que leur horizon est barré de cheminées d'usines. Mais ce petit monde va soudainement voler en éclats au cours d'un été qui s'annonçait banal pour Tano, mais qu'il n'oubliera jamais. En ville, un nouveau contremaître est arrivé, accompagné de sa sublime fille, Nara, dont Tano tombe immédiatement amoureux. On raconte que la jeune fille est brésilienne, qu'elle a traversé l'océan, que sa peau est plus sucrée que le miel. Le courant passe tout de suite entre les deux adolescents, comme une évidence. Ils partagent les mêmes rêves, les mêmes « ailleurs ». Mais le père voit cette relation d'un autre œil, obligeant Tano à commettre un acte irréparable... Roman noir, roman de formation, roman d'amour, difficile de classer *Chair de lune* et c'est bien là sa force. Jean-Paul Delfino parvient parfaitement à restituer l'atmosphère ouvrière et populaire de ce lieu étrange qu'est l'étang de Berres. Son regard sur les années 1970 est tendre, sucré-salé, sans jamais tomber dans une complaisance nostalgique sentant la naphthaline. Surtout, nous sentons un grand amour dans le regard qu'il porte sur ces jeunes adolescents en devenir. Comme un pendant littéraire à certains films de Jacques Doillon.

A. M.

GARNIER Pascal

La Théorie du panda

[Zulma, janvier 2008, 176 p., 16,50 €, ISBN : 978-2-8430-4435-9.]



● Qui est Gabriel ? Qui est cet homme qui débarque dans un petit village de Bretagne comme un oiseau tombé du nid ? À peine installé dans l'hôtel du coin, l'homme se lie pourtant avec nombre d'habitants : la gentille réceptionniste qui le couve du regard, un couple de junkies fatigués qui se terrent à l'hôtel en attendant un hypothétique héritage et surtout José, le tenancier du bar du coin dont la femme est hospitalisée depuis quelques jours... Il faut dire que les extraordinaires talents culinaires de Gabriel jouent pour beaucoup dans cette proximité : devant un bon plat, chacun se livre, éponge ses tristesses, ses angoisses sur l'épaule de l'indolent et doux Gabriel. Mais qui sait ce qui se cache réellement derrière cette apparence débonnaire ? Quels sont les véritables desseins de Gabriel ? Qui fait l'ange fait la bête... *La Théorie du panda* est un petit bijou de noirceur et de désespoir, mais un véritable casse-tête pour le chroniqueur censé en parler. Ce n'est en effet qu'aux toutes dernières pages du livre que nous découvrons le projet de l'auteur. Jusque-là nous évoluons dans un récit nonchalant, où la tendresse et la tristesse marchent main dans la main, comme souvent dans les récits de Pascal Garnier. L'auteur dépeint une petite ville de province peuplée de personnages à bout de souffle, comme ce bistrotier qui finira par perdre sa femme hospitalisée pour un kyste soi-disant bénin. Au milieu de ces individus cassés, de ces destins brisés, Gabriel apparaît comme une bougie à la flamme de laquelle tout le monde vient se réchauffer, se reconforter. Mais plus nous progressons, plus cette gentillesse affichée devient inquiétante. Que cache-t-elle ? Quel gouffre ? Quelle dépression ? Ne faut-il pas toujours se méfier de ceux qui vous veulent *trop* de bien ? Progressivement, le ciel noircit à l'horizon et la phrase de Gainsbourg qui ouvre le roman prend alors toute sa réalité : « Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve. »

A. M.

GRANOTIER Sylvie

Tuer n'est pas jouer

[Albin Michel, janvier 2008, 256 p., 18,50 €, ISBN : 978-2-226-18226-5.]



● Pour le jeune acteur Michel Leman, tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles : après des années de galère, les plus grands réalisateurs et metteurs en scène lui font les yeux doux, les célébrités papillonnent autour de lui... C'est au cours de cette période faste que Michel croise la mystérieuse Juliette, une groupie énigmatique qui va progressivement prendre de plus en plus de place dans sa vie. Secrétaire privée, organisatrice de l'ombre, elle finira même par devenir sa femme. Mais très vite, la situation se complique : la belle Juliette n'a en réalité qu'une seule idée en tête, celle de devenir actrice, et elle compte bien sur la gloire ascendante de son mari pour y parvenir. Michel refuse, mais Juliette ne l'entend pas de cette oreille : s'il refuse, elle le dénoncera à la police. Elle possède en effet des preuves selon lesquelles Michel aurait tué à ses débuts un maître-chanteur qui n'était autre que le père de Juliette. La vie de Michel Leman se transforme alors en un film noir dont l'issue ne semble pouvoir être que tragique...

Tuer n'est pas jouer est un thriller psychologique glaçant et haletant qui n'est pas sans nous rappeler les meilleurs films d'Alfred Hitchcock. Jeux de miroirs, faux-semblants, manipulations, Sylvie Granotier nous projette dans un monde où tout n'est qu'illusion. Métaphore parfaite du milieu du cinéma qui sert de toile de fond à l'histoire, le livre est une réflexion sur la question de l'identité. Qui sont ces êtres qui se réinventent à jamais ? Qui sont ces hommes et ces femmes qui se font modeler par le désir d'un metteur en scène ? Plus le récit progresse, plus les différents protagonistes se dévoilent sous un jour nouveau, un peu à la manière d'un oignon que l'on pèle, pour nous dévoiler enfin le drame originel. *Tuer n'est pas jouer* vaut aussi pour le tableau au vitriol que Granotier fait du monde du cinéma. Elle-même actrice, l'auteur éclaire avec justesse l'envers du décor...

A. M.

ROMANS ET NOUVELLES

Sélection de Thierry GUICHARD, Louise L. LAMBRICHS,
Gérard-Georges LEMAIRE, Boniface MONGO-MBOUSSA,
Delphine PERAS, Éric POINDRON et du Choix des libraires

ARSAND Daniel

Des amants

[Stock, janvier 2008, 182 p., 15 €,
ISBN : 978-2-2340-5972-6.]



● Avec son neuvième livre, Daniel Arsand confirme ce qu'on savait déjà : cet écrivain-là sait marier une sensibilité fragile à une langue délicate, ciselée pour suggérer l'indicible des mouvements du cœur. Dotée, ici, d'un anachronisme revendiqué (l'action débute en septembre 1749) qui lui permettra ensuite d'aborder les territoires de l'impudeur, l'histoire est celle d'un fils de rien, c'est-à-dire d'un « père ouvrier et une mère touilleuse de revigorantes mixtures » qui rencontre un prince. Conte de fée que l'amour interdit teindra de rouge sang et de noir funèbre. Sébastien Faure, adolescent, s'est déjà ému de voir les corps de deux amants surpris en pleine campagne quand, quelques jours plus tard, il découvrira Balthazar de Créon, un noble que son cheval vient de jeter à terre et auquel il va prêter secours. De cette scène sensuelle va naître le rêve d'une autre vie, alimenté par le feu d'un désir que la honte n'éteindra pas. Balthazar reviendra chercher le jeune paysan, l'entraînera avec lui, l'imposera à sa mère comme un ange pasolinien : un être tout entier consumé par le désir, une gueule d'ange auquel, elle aussi, pourrait se brûler. Pire, Balthazar, en ce siècle qui donne aux rumeurs le pouvoir de condamner, préfère la compagnie de son amoureux à la fréquentation de la Cour. Cela lui sera fatal. Il y a, dans cette centaine de courts chapitres, un lyrisme tenu en laisse par des phrases courtes, elliptiques d'où jaillissent cependant de beaux éclairs sauvages. Daniel Arsand, sur le fil de cette tragédie, parvient à suggérer ce qu'est la nature même de l'amour, cette alliance de joie et de troubles, d'élan et de chute, d'animalité sublime.

T. G.

BARBÉRIS Dominique
Quelque chose à cacher

[Gallimard, coll. « Blanche »,
novembre 2007, 158 p., 13,90 €,
ISBN : 978-2-07-078575-9.]



● Le narrateur du cinquième roman de Dominique Barbéris est un peintre sans succès, qui, à la suite d'un de ces compromis qui enlissent toute une vie, a accepté un poste de gardien du musée de la ville de N. aux bords de la Loire. C'est dans l'ennui sans bornes de son travail qu'il surprend une jeune femme en train de flâner d'une salle à l'autre. Cette femme est native de N. où sa famille possède une belle propriété à l'abandon. La présence de Marie-Hélène sur son lieu de travail suscite aussitôt des réminiscences nostalgiques où le souvenir d'un amour secret se marie à la description des paysages de l'enfance, de ceux qu'on pourrait retrouver encore, balafrés seulement par les fumées de la centrale nucléaire qui domine aujourd'hui le cours de la Loire. Marie-Hélène n'arpentera qu'un court instant les pages de ce roman : elle est retrouvée morte assassinée quelques heures plus tard, dans la demeure délaissée autour de laquelle notre narrateur s'est promené, sous la pluie, le soir même. Ce fait divers sanglant dans la petite ville de N. fait comme des rides à la surface d'une mare éteinte. Ce sont à ces sondes-là que s'attache l'auteur. Dans une écriture souple et classique, Dominique Barbéris parvient à faire parler la lumière et les paysages. Non pour démêler le mystère d'un meurtre que le lecteur pourrait être tenté d'attribuer au narrateur, mais pour révéler ce sentiment cruel des vies enlisées, abandonnées elles aussi à un temps figé. Il y a ainsi quelque chose d'envoûtant dans ce livre, dans le renoncement du gendarme à mener jusqu'au bout son enquête, dans l'omniprésence d'une nature peinte avec une précision très suggestive. *Quelque chose à cacher*, qui s'inscrit dans la même facture que les livres précédents de Barbéris, a obtenu le prix des Deux-Magots 2008. C'est mérité.

T. G.

BROCHET Anne
**La Fortune de l'homme
et autres nouvelles**

[Éd. du Seuil, coll. « Cadre rouge »,
février 2008, 156 p., 16 €,
ISBN : 978-2-02-096797-6.]



● À lire les nouvelles d'Anne Brochet, on se sent un peu comme un enfant qui arracherait les pattes d'une mouche une par une pour voir comment elle volerait. Ainsi, une femme débordante de désir se prépare à rencontrer un homme qui ne bande pas, une autre croit pouvoir se payer un amant accro qui va lui voler son argent. Une femme abandonnée, une autre obèse, une qui écrase des grillons aussi fort qu'elle méprise son homme. Ces mêmes hommes sont absents, mais leurs petites lâchetés se tricotent au cœur de toutes ces histoires. Des ratages, des obsessions, du sexe énergique, mais sans amour, le tout écrit avec beaucoup de précision et d'humour. À nous voir si minables sans nos ailes pour nous envoler, on en aurait presque pitié pour les mouches.

Choix de Anouk Mathieu-Chaumet, librairie La Muse agitée,
Vallauris

CACHIN Nathalie
**Les Trophées de Constance
& autres objets de désir**

[Le Bord de l'eau, janvier 2008, 140 p.,
12 €, ISBN : 978-2-915651-92-8.]



● Cadre en entreprise, Nathalie Cachin est venue à l'écriture par Internet : *Les Trophées de Constance & autres objets de désir*, son premier livre publié en janvier dernier, découle directement du « blog » qu'elle a tenu deux ans durant, non pas dans la veine du journal intime, mais à la façon de petites chroniques sur l'air du temps. Résultat, ce joli recueil de nouvelles, autour d'une héroïne citadine, plus ou moins célibataire, disons mariée dans le premier récit, *Réunion de parents d'élèves*, puis entre deux hommes ou seule dans les suivants. D'une plume très fluide, simplissime, presque éthérée, Nathalie Cachin met en scène son héroïne dans toutes sortes de situations sans jamais verser dans la caricature

féministe ni réduire les hommes à des archétypes. Au contraire, il y a beaucoup de tendresse chez elle. « Qu'est-ce que c'est charmant le sourire embarrassé d'un homme qui pilote son caddie », écrit-elle dans *Le Coup du caddie*, nouvelle exquise qui a pour décor (hostile !) un supermarché. Les doutes d'une jeune mariée le jour de ses noces (*La Mariée de satin*), les retrouvailles avec un amour de jeunesse (*Le Mur*), un dîner entre anciens copains de fac qui tourne au traquenard pour l'amie trop fière d'exhiber son nouveau fiancé (*Le Trophée de Constance*), ou encore cette « histoire moderne » comme prolongement à une rencontre sur Internet (*Second life*)... Nathalie Cachin a beau employer la première personne, elle ne verse jamais dans la confession narcissique et parvient, au contraire, à construire un personnage de trentenaire très consistant, très emblématique d'une génération de femmes tiraillées entre leur autonomie chèrement acquise et les diktats du bonheur conjugal. Elle a surtout le don de saisir au vol, dans une tonalité à la fois très réaliste et très littéraire, ces moments de trouble, d'incompréhension ou de confusion, par définition incontrôlables donc délicieux.

D. P.

CHAULEUR Catherine Plissé Soleil

[Gallimard, coll. « Blanche », février 2008, 176 p., 12,50 €, ISBN: 978-2-07-078682-4.]



● « Le plus beau panorama de ma vie, c'est celui que je voyais depuis la fenêtre de ma jeunesse. » Antiphrase ou tombeau des rêves d'avenir de la jeune Anne-Marie ? Quoi qu'il en soit, cette première phrase énigmatique nous introduit à un troublant voyage dans l'esprit perturbé d'Anne-Marie dite Emma, alias Marilyn. Malgré son âge avancé, on comprend assez vite que son cas ne relève pas d'une maladie d'Alzheimer mais que son mal, comme dit la tragédie, vient de plus loin... Emma fut une jeune femme remarquablement brillante (plus jeune agrégée de France), d'une beauté renversante, mais fantasque, voire délirante – ce qui s'est traduit d'emblée dans sa façon très particulière d'enseigner le latin. Pourquoi un esprit, fût-il bizarre, bascule soudain dans l'autre côté de la folie ? C'est à ce mystère que

le roman nous confronte, de l'intérieur. Expérience troublante, puisque les repères temporels d'Emma ont volé en éclats tandis que sa mémoire, sujette à éclipses récurrentes, est régulièrement assaillie par toutes sortes de souvenirs plus réels, pour elle, que sa vie présente à laquelle elle ne comprend plus rien. Tantôt cocasses (en particulier concernant sa vie sentimentale assez atypique), tantôt – et plus souvent – traumatiques de sa jeunesse et de son enfance, ces flashes plus ou moins rapides remontant du passé reconstruisent peu à peu, pour le lecteur, une existence placée d'emblée sous le signe du ravage. L'art précis et léger avec lequel Catherine Chauleur construit et donne à entendre cet univers psychique saccagé jusque dans ses fondements est saisissant. Certes, la reconstruction, par définition, ne peut être qu'imaginaire. Et pourtant, elle prend ici l'allure d'une description clinique, comme seuls les romanciers sont capables d'en produire.

L. L. L.

CHEHAT Fayçal Celle qui n'aimait pas les hommes

[Acoria, octobre 2007, 232 p., 18 €, ISBN : 978-2-35572-000-0.]



● Homme de conviction, Fayçal Chehat est un écrivain passionné. Une passion qui irradie, traverse tous ses écrits. Elle était déjà présente dans son premier roman, *Homme perdu au pays du cul du diable* (2000). Nous la retrouvons dans *Celle qui n'aimait pas les hommes*. Un roman qui évoque la quête de Sarah. Contrairement au premier roman dont les trois protagonistes étaient des hommes, *Celle qui n'aimait pas les hommes* est le récit de la femme. Cette manière de séparer les héros de ses textes en fonction de leur sexe répond à un souci de l'auteur de dénoncer cette sorte d'« apartheid » qui sévit dans les sociétés musulmanes où les hommes et les femmes vivent compartimentés. Et c'est cette compartimentation, octroyant aux hommes un pouvoir sans limites, qui met Sarah, l'héroïne du roman, en fureur. Elle décide alors de se faire l'avocate de toutes les Algériennes. Sa vengeance est simple, efficace : elle consiste à séduire les hommes (surtout les nouveaux riches à la bedaine proéminente), à les séquestrer,

puis les assassiner froidement. Au passage, elle les soumet à un interrogatoire musclé, déversant sa rancœur sur ses victimes. Aidée par son jeune frère Salim, un homosexuel refoulé, Sarah sème la terreur dans toute l'Algérie. Surnommée « la tueuse d'Oran » par la presse, traquée par une police impuissante, elle sera démasquée par l'inspecteur Safia, sa dernière victime, qui la séduit puis l'épouse. Un amour mal vécu par son frère Salim. Se sentant trahi par sa sœur, il se suicide. En se donnant la mort, Salim, exprime bien entendu son dépit amoureux. Mais il exprime aussi son rejet d'une société qui ne tolère point la différence sexuelle et pose de manière oblique la relation à l'autre dans la société algérienne postcoloniale. Car, en arrière-fond de ce roman, qui se lit d'une traite, Fayçal Chehat fait sans concession le procès d'une société minée par l'islamisme, l'arrivisme, bref une société qui a trahi les idéaux de la guerre de décolonisation, et particulièrement les femmes, celles-là même qui ont payé un lourd tribut lors de cette guerre. Présenté tel quel, *Celle qui n'aimait pas les hommes* peut être lu comme un roman à thèse. Ce serait cependant en faire une lecture réductrice. En réalité, les faits racontés ici sont plus nuancés qu'on ne le croit. Si Sarah part en guerre contre les hommes, à commencer par son père, elle reste cependant très proche de son grand-père, le seul membre de la famille qui comprend sa révolte. Elle tombe amoureuse de Safia, fonde avec lui une famille moderne, au sens où l'entend Aragon dans *Les Cloches de Bâle*. Aux amours anciennes, patriarcales et féodales, Sarah oppose une nouvelle romance fondée sur l'union de deux sujets libres habités par un idéal commun. En ce sens, *Celle qui n'aimait pas les hommes* est un roman féministe, servi par une langue alerte qui mériterait d'être adapté à l'écran : cela nous donnerait un beau film dans la plus pure tradition du néoréalisme italien.

B. M.-M.

DETABEL Régine Notre-Dame des Sept Douleurs

[Gallimard, coll. « Haute enfance », décembre 2007, 136 p., 14,50 €, ISBN : 978-2-07-078671-8.]



● À l'institution Notre-Dame des Sept Douleurs, la vie n'est pas également vivable pour tout le monde. Pour Sybille en particulier, adolescente brûlante de désirs et débordée d'angoisses, avide de vivre et ravagée par des forces de destruction qui la dépassent, l'existence ressemble à un périlleux exercice de funambulisme. Face à mère Dominica qui incarne l'alliance de la vertu et de la haine, Sybille a deux alliés : le jeune Paul, jongleur miraculeux qui à chaque instant sait inventer un équilibre qu'elle ne trouve qu'auprès de lui, et sœur Jeanne, musicienne sensible au talent poétique, inouï, de l'adolescente. Mais l'art de réinventer la vie peut-il avoir seulement droit de cité – sans parler de raison ! – contre la force implacable de l'institution ? Dans une prose poétique inspirée et percutante, loin de toute forme de pathos, Régine Detambel parvient à rendre sensible et quasiment palpable ce présent éternel et transitoire, sans passé ni avenir, qu'incarnent certaines adolescences habitées d'absolu et particulièrement vulnérables.

L.L.L.

FAYE Éric

L'Homme sans empreinte

[Stock, février 2008, 270 p. 19 €, ISBN : 978-2-2340-6123-1.]



9 782234 061231

● Par la vingtaine de livres (romans, nouvelles et essais) qu'il a publiés en une douzaine d'années, Éric Faye a imposé sa voix dans le paysage littéraire français. Inscrites parfois au registre légèrement fantastique, ses histoires peuvent faire penser à celles d'un Kadaré ou d'un Buzzati sans qu'elles se désolidarisent d'un certain réalisme. *L'Homme sans empreinte*, toutefois, semble introduire un nouveau courant dans l'œuvre du romancier. Inspiré du personnage de l'écrivain B. Traven, ce nouveau roman est tout à la fois le récit de plusieurs enquêtes autour de la figure d'un romancier mystérieux, B. Osborn, un voyage au cœur du Costaguana (qui ressemble au Mexique), l'exploration d'un siècle d'Histoire tourmenté (du nazisme à la chute du mur de Berlin) et une réflexion sur l'identité de l'écrivain face à son œuvre. Tout débute alors qu'un ouragan s'annonce : une vieille universitaire souhaite accompagner la veuve d'Osborn

dans son pèlerinage périlleux sur la tombe du défunt. En réalité, cette universitaire est la dernière maîtresse d'Osborn. Ce dernier aura, également, passé sa vie à masquer sa réelle identité. Se faisant passer pour Stig Warren, son propre agent littéraire (y compris auprès d'Hitchcock qui voulut tourner une adaptation de son plus fameux roman), Osborn aura fui sans cesse un passé qui le rattachait à l'Europe. Dans la voiture prise sous les bourrasques, la fausse universitaire lit des passages d'un livre-enquête sur Osborn écrit quelques années plus tôt par un journaliste avide de célébrité. Les légendes se tissent ainsi, adossées à une œuvre puissante et au silence de celui qui en est l'auteur. *L'Homme sans empreinte* réussit ce tour de force de nous entraîner dans une série d'enquêtes palpitantes tout en soulevant des questions essentielles sur l'art, l'Histoire, et le rapport que l'identité peut entretenir avec la liberté. Le genre de roman qu'une lecture n'épuise pas...

T.G.

FERRARI Jérôme
Balco Atlantico

[Actes Sud, février 2008, 192 p., 18 €, ISBN : 978-2-7427-7162-2.]



9 782742 771622

● Tout commence par une scène d'effroi – une scène comme on n'en peut voir que dans des films noirs : un nationaliste corse bien connu, Stéphane Campana, est abattu sauvagement alors qu'il se rend dans un petit village. Sa jeune maîtresse, Virginie, qui l'attendait, se précipite nue (elle ne porte que des socquettes blanches) et tient son corps étroitement serré entre ses bras. Sa mère ne parvient pas à l'en détacher. Cette mère, Marie-Angèle a une histoire étrange : elle a été plusieurs fois grosse de pères inconnus, a eu une longue et intense liaison avec un légionnaire et a acheté le petit café de son village natal. Plusieurs histoires vont alors s'entrecroiser : celle d'un frère et d'une sœur qui vivent dans une petite ville proche de Tanger et qui rêvent très fort d'une autre vie. Ce rêve les conduit finalement dans cet étrange microcosme insulaire qu'est la Corse d'aujourd'hui. Et puis il y a ce petit groupe d'amis, des gamins qui se prennent pour des chefs de bande luttant pour les idées

indépendantistes. Les uns cherchent à s'évader de leur pays et à échapper à leur destin misérable. Les autres fantasment sur des conflits qui remontent au temps de Paoli. Les émigrés vont connaître le racisme sous sa forme la pire (on les surnomme « les Tunisiens », comme tous les ressortissants d'Afrique du Nord), les autres vont finir par confondre les jeux de l'enfance et la subversion jusqu'à commettre un acte irréparable. Ce roman touffu et saturé de toutes les passions d'une terre passionnée enchevêtre ces existences au point de les fondre dans une seule et même tragédie. Cette tragédie n'est autre qu'une impasse culturelle et politique entretenue avec soin par les partis qui s'opposent et dont tous, en fin de compte, sont victimes. Si la construction de la fiction n'est pas toujours satisfaisante, l'auteur parvient toutefois à capter l'attention du lecteur par ses convictions et la grande et profonde lucidité de sa vision.

G.-G. L.

GIROD Ryad
Ravissements

[José Corti, décembre 2007, 128 p., 14,50 €, ISBN : 978-2-7143-0964-8.]



9 782714 309648

● Est-il possible de construire un discours politique parfaitement neutre, logique, et « tellement irréfutable qu'il remporterait l'adhésion de chaque auditeur » ? Peut-on sans distiller la mort dépouiller le langage de toute forme de désir ancré dans une subjectivité ? Sommé de produire un tel discours, le narrateur, confronté à l'impossible, se sent soudain écrasé de fatigue et arraché à la réalité mortifère qui fait son quotidien. Happé par une réalité intérieure, insolite et singulière, qui prend soudain le pas sur ce qui faisait jusque-là son existence ordinaire, il voit son rapport au monde comme à ses plus proches bouleversé, et le fossé entre eux et lui se creuser. Tandis qu'il en perd l'aptitude à la parole dont il cherche en lui la source incarnée, le monde extérieur semble peu à peu se défaire et participer à la déperdition vitale qu'il expérimente, la ville disparaît progressivement sous le sable apporté par le vent tandis qu'un couple d'amoureux forcenés s'enferme pour mourir ensemble et produire une eau miraculeuse que s'arracheront les survivants... Dans

ce premier récit compact et onirique, Ryad Girod, sous les apparences d'une expérience de dépersonnalisation, interroge le rapport du sujet contemporain à un monde qui ne se pense plus et promeut une langue dépouillée de toute émotion comme de tout ancrage sensible. Comment ne pas y mourir ou, pour se trouver soi-même, s'en couper radicalement ? À l'horizon de cette double impasse se profile l'espérance rêvée – mystique ? – d'un sauveur lumineux. Mais cette espérance pourrait bien être un ravissement de plus, écrit Girod, à « cette histoire d'humanité que je vivais de façon si insuffisante ». Au terme de ce trajet intérieur mouvementé, la conscience vive, conclut l'auteur, « que je ne savais pas encore parler ». C'est pourtant une vraie voix – mais le paradoxe n'est qu'apparent –, qui, dans ce premier écrit talentueux, se donne à entendre.

L. L. L.

GODBILLE Bertrand **Indochine, dernière**

[Anne Carrière, mars 2008, 196 p., 17 €, ISBN : 978-2-84337-479-1.]



9 782843 374791

● Bertrand Godbille est un cas d'espèce... littéraire, s'entend ! Cet homme d'affaires distingué, qui a fait fortune dans la finance, a effectivement attendu la soixantaine pour laisser libre cours à sa vocation d'écrivain. Après deux livres passés inaperçus, il écrit *Los Montes*, que l'éditrice Anne Carrière repère immédiatement et publie en 2005. Style sobre, phrases simples et sensibles, sens aigu de la narration sont encore une fois à l'œuvre dans son nouveau roman, *Indochine, dernière*, récit aux accents très autobiographiques quand on sait que Bertrand Godbille est lui-même né à Hanoï. Le livre commence un samedi d'avril 1961. François, pensionnaire en semaine au collègue Calvin, arrive à la gare de Genève pour le week-end. Il rentre tranquillement à pied chez sa mère. Son père, lui, est mort à Diên Biên Phu en 1954. Mais une terrible nouvelle attend l'adolescent de 17 ans : son grand-père paternel vient de mourir. Forte personnalité, fin lettré, l'aïeul avait connu Albert Cohen et surtout Henri Donnadiou, le père de Marguerite Duras, pour avoir passé trente-cinq ans en Indochine où il avait prospéré dans l'industrie du caoutchouc.

Prompt à suivre sa mère à Lille, dont elle est originaire, François est admis en hypokhâgne dans un lycée de la ville. Au contact de ses nouveaux camarades, « le fils de bourgeois et de militaire » est traité de « fils de colons » : « Je n'avais pas conscience jusque-là que mon grand-père était un colon [...] il parlait toujours de l'Indochine comme d'un pays qui était le sien, où il avait passé la majeure partie de sa vie et où il s'était marié, jamais comme d'une terre d'adoption ou d'une terre étrangère. De même, il n'avait jamais présenté la guerre comme une guerre d'indépendance ou une guerre coloniale... » François n'a alors de cesse de fouiller le passé familial pour en savoir plus sur les agissements des siens là-bas et sur les circonstances exactes de la mort de son père. Une quête des origines très réussie.

D. P.

HEIDSIECK Emmanuelle **Il risque de pleuvoir**

[Éd. du Seuil, coll. « Fiction & Cie », 128 p., 15 €, ISBN : 978-2-02-095350-4.]



9 782020 953504

● Tout commence et, en fin de compte, tout s'achève pendant une messe funèbre à l'église Sainte-Clotilde à Paris. Le héros de ce récit, Antoine Rougemont, y assiste. Alors que la cérémonie se déroule, qu'il ne la suit qu'en fonction des moments où les fidèles se lèvent ou s'assoient selon le rythme immuable du rituel, il explore du regard la nef et, en voyant telle ou telle personne au milieu de l'assistance recueillie, il est irrésistiblement plongé dans son passé. Un long monologue intérieur est ainsi provoqué par la présence de sa cousine, de ses cousins, de vieux amis, de flirts d'autrefois et surtout de son ex-femme. Le nouveau mari de cette dernière, Alexandre Cadassus a réussi dans le domaine des assurances, bien mieux que n'a pu le faire Antoine. Alors qu'il se souvient, par exemple, de cette femme qui lui avait paru si attirante quand elle avait 16 ans et qui est devenue très laide et ruinée de surcroît, de leurs rencontres, des parties de tennis, du lycée, le monde des assurances ne cesse de le hanter. C'est le monde de plusieurs individus présents. Par vagues successives, cet univers est mis à nu dans la sinistre réalité du cynisme qui y règne, de sa volonté

de saper les bases de la Sécurité sociale pour la remplacer par le jeu infernal de la concurrence. Cadassus est le représentant de cette génération de dirigeants qui ont mis en place cette stratégie visant à supplanter l'État dans son rôle égalitaire. Les labyrinthiques complots ourdis par des êtres tels que lui, Antoine les connaît tous et se les remémore comme s'ils étaient la substance même de son existence. C'est bel et bien tout autour de cette sphère professionnelle que gravitent ses pensées sur tous ceux qu'il a connus et qui ont marqué les étapes de sa vie. De ce monologue intérieur ne peuvent émerger et se cristalliser qu'amertume, qu'ambitions déçues et que sentiment d'échec et de médiocrité. Emmanuelle Heidsieck a su condenser avec une rigueur toute classique (unité de temps de lieu et d'action !), mais avec une écriture très moderne, le destin d'homme et une question économique et sociale. Et elle le réalise sans que les considérations sur notre société se changent en une démonstration de ses aspects négatifs : son héros porte la croix de cette nouvelle donne et en est la création.

G.-G. L.

HUMBERT Fabrice **Biographie d'un inconnu**

[Le Passage, coll. « Littérature », janvier 2008, 176 p., 15 €, ISBN : 978-2-84742-110-1.]



9 782847 421101

● Thomas d'Enragues, 42 ans, « rejeton lointain d'une noble famille, portant son nom comme un bouclier d'airain », n'a pas vraiment réussi à se faire un nom, justement, dans le monde impitoyable des lettres. Ce n'est pas faute d'œuvrer au grand roman de sa vie, *Les Géants*, sans parvenir à le terminer. En attendant, Thomas se contente de jouer les nègres, de « mettre en forme de vagues témoignages de sportifs connus pour sortir deux mois plus tard, en fanfare, l'autobiographie de tel ou tel footballeur ». Jusqu'au jour où un certain Victor Dantès, ancien sportif ayant fait fortune dans l'hôtellerie et la restauration, le convoque chez lui à Neuilly pour lui faire une étrange proposition : raconter une vie dont Dantès ignore tout, celle du fils qu'il a eu vingt-cinq ans auparavant avec une journaliste, Flora Moreira, mais qu'il n'a jamais rencontré.

« Il est ma vie manquée », dit Victor Dantès. « Donnez-moi à lire ce que j'aurais pu connaître avec lui. Faites-moi sa biographie et donnez-moi ainsi ma part manquante », intime-t-il à Thomas d'Enragues. Charge à ce dernier de retrouver la trace du jeune Paul Moreira-Dantès, parti aux États-Unis pour concrétiser un projet chimérique : l'adaptation cinématographique de *Voyage au bout de la nuit*, le chef-d'œuvre de Louis Ferdinand Céline. Et notre biographe d'entreprendre, pour sa part, un voyage au bout de... la vie de Paul. Ce qui l'amène à New York puis à Los Angeles avant de l'entraîner aux confins du Nouveau-Mexique où il finira par trouver son mystérieux modèle. Ce n'est pas tant ces retrouvailles attendues qui font l'intérêt de ce deuxième roman de Fabrice Humbert, mais la façon dont se dessine, en creux, le portrait de Paul, à travers les témoignages de tous ceux qui l'ont côtoyé ou simplement croisé, les femmes qui l'ont aimé ou simplement aidé. Intéressante aussi la façon dont cette *Biographie d'un inconnu*, se double de la biographie du biographe lui-même pour constituer ce livre original et sensible.

D. P.

JAËSAN Ophélie

Le Pouvoir des écorces suivi de La Nuit du symbole

[Actes Sud, coll. « Un endroit pour aller », février 2008, 160 p., 16,80 €, ISBN : 978-2-7427-7247-6.]



● Après avoir été remarquée par un recueil de poèmes au titre lancinant, *La Mer remblayée par le fracas des hommes*, Ophélie Jaësan, jeune écrivain aux phrases courtes, aux mots simples et à la plume sensible nous invite à découvrir « les récits d'un roman », les pas à pas d'une œuvre en gestation et « l'attente », maître mot d'une prose maîtrisée et admirable. « J'écris le roman de ma mère se disait Christina. Ou plutôt non, je ne l'écris pas. Chaque fois que j'essaie de l'écrire, le même problème se dresse devant moi comme un mur et je suis empêchée. [...] Souvent je manque de renoncer et retomber dans la facilité des poèmes qui coulent, de moi, fluides et sans douleur. Et puis de nouveau je me force, je reviens au roman. » Sur le recueil, il est écrit récit, mais l'auteur aurait pu inscrire aussi

roman, poésie, traces ou même absence. Histoire de famille – histoire de ma fille ? –, la narratrice s'interroge sur son père, sa mère, l'amant de cette dernière trop tôt disparu, et sur la littérature. Elle tente de construire son roman comme elle tente de se comprendre et de se retrouver. Le grand personnage de l'histoire est sans conteste le temps ; celui d'un arbuste planté, des pluies qui ne cessent, et des trains que l'on emprunte avec comme seul bagage un aller simple. Ophélie Jaësan invite le lecteur aux noces de la littérature – et quelle belle littérature ! –, mais, pudeur oblige, le tient à distance. Il peut observer sans voyeurisme, s'approcher des personnages sans jamais s'identifier. Cette histoire-là, ce roman dans l'histoire, c'est un jardin secret et c'est aussi une propriété privée. « Que tout est long dans la vie d'un écrivain : être découvert par son sujet, le découvrir peu à peu soi-même, l'écrire, le réécrire, le faire accepter ». Ces mots rares d'Henri Bauchau – avec qui elle partage le même éditeur – Ophélie Jaësan à dû les lire et les faire siens. Derrières les maux, l'auteur nous propose plus que ses mots, elle distille sa musique et son émoi et, d'une écriture serrée et faussement simple, elle invente sa propre prose pour mieux en célébrer les grâces.

É. P.

JORDIS Christine

Un lien étroit

[Éd. du Seuil, coll. « Fiction & cie », janvier 2008, 272 p., 19 €, ISBN : 978-2-02-096245-2.]



● Ce deuxième roman de Christine Jordis, auteur par ailleurs de plusieurs essais sur la littérature anglaise, est l'histoire d'une lente mutation, d'une intime éclosion et finalement d'une naissance. La narratrice du début, bourgeoise en quête d'émancipation, mais engoncée dans ses préjugés et soumise à l'ordre social, apparaît finalement comme la défroque de l'écrivain qui écrit les dernières pages. Dans l'intervalle, la relation fusionnelle qu'elle a nouée très jeune avec Paul, homme séduisant, intelligent, mais aussi possessif qu'une mère abusive et ne supportant pas que sa compagne lui échappe de quelque façon que ce soit, est d'abord vécue pleinement comme un bonheur rare, puis interrogée, critiquée, bousculée, et finalement

mise à distance parce qu'impossible à faire évoluer. C'est dans la lenteur sensible que Christine Jordis installe le lecteur, loin des coups de théâtre et du psychodrame, pour faire émerger la naissance et la nécessité impérieuse, grandissante chez son personnage, de cette vie intérieure, intime, solitaire et peuplée, qui exige d'inventer son espace propre, de se nourrir et de se développer pour finalement se faire entendre. Un lien amoureux peut-il ne pas mordre sur l'être en soi, inconnu, qui demande à vivre ? Telle est la question qui hante la narratrice. Quelle que soit la réponse, toujours singulière, elle a réussi quant à elle à se déprendre de ce lien mortifère et dans cette aventure, l'écriture – élégante et juste, d'une précision discrètement ciselée – est devenue l'instrument de sa liberté. Au-delà de ce trajet particulier, l'aventure intérieure de cette femme, et surtout ses réflexions, expriment un questionnement partagé par de nombreuses femmes de cette génération, tout en traduisant l'évolution secrète, aussi lente qu'inéluctable, de leur rapport avec l'ordre social dominant et ses injonctions.

L. L. L.

KERNEL Brigitte

Fais-moi oublier

[Flammarion, janvier 2008, 280 p., 18 €, ISBN : 978-2-08-120804-9.]



● Toute l'histoire tourne autour d'un drame. Au sein d'un petit groupe d'amis, Louise A. tient une place toute particulière. Passionnée par son métier (elle est grand reporter), elle est toujours prête à partir sur un terrain d'opération dangereux. Quand débute l'intrigue, elle fait ses bagages pour partir au Moyen-Orient. Les risques qu'elle prend en partant dans un pays en guerre ne semblent guère l'émouvoir et elle passe une belle soirée avec ses intimes et son amie Léa avec laquelle elle partage sa vie. Après son départ, la narratrice et son amant, Olivier, partent en Normandie. Un coup de téléphone leur apprend la terrible nouvelle : Louise a été abattue par un soldat dans l'exercice de son métier. Incrédules, ils s'informent et doivent se rendre à l'évidence – la nouvelle est confirmée. Le roman ne s'attache pas tant aux derniers instants de la journaliste, mais plus

précisément aux conséquences de sa mort sur son entourage. Sa disparition provoque insidieusement des glissements presque imperceptibles dans la pensée et les sentiments de ses proches. Léa, de toute évidence, est affectée au plus au point par le décès de sa compagne. Mais la narratrice est elle aussi touchée au fond de son âme. Ce qui aurait pu paraître un élan d'affection pour Léa qui est désemparée conduit la narratrice à d'autres pensées et surtout à d'autres comportements puisqu'elle finit par éprouver pour la jeune femme autre chose que de la compassion et de l'affection : elle tombe amoureuse et commence une liaison avec elle. Mais la naissance de cet amour imprévu et douloureux ne parvient pas à sauver Léa qui va se jeter du haut d'un pont. L'auteur décrit avec sagacité le milieu des médias dont elle fait partie et a eu aussi une excellente idée en concentrant l'essentiel du récit sur les blessures mentales provoquées par la mort absurde de cette femme. Sans doute la narration aurait dû être plus dense et donc plus ramassée et le style, plus tranchant. Mais on ne saurait rester indifférent à cette description d'amours sans concessions.

G.-G. L.

LAFON Marie-Hélène Les Derniers Indiens

[Buchen-Chastel, janvier 2008, 208 p., 13,90 €, ISBN : 978-2-283-02231-3.]



• Professeur de lettres classiques à Paris, Marie-Hélène Lafon est originaire du Cantal et lui rend un singulier hommage dans son nouveau roman *Les Derniers Indiens*. Un terme qui désigne le frère et la sœur Santoire, ultimes descendants d'une famille de paysans autrefois prospères, derniers témoins de cette France dite « profonde », dans le parc régional des volcans d'Auvergne. Marie et Jean Santoire sont de la quatrième génération. Leur frère aîné, Pierre, est mort en 1968, à l'âge de 33 ans. Il était le fils préféré de la mère. Ah, « la mère »... Ainsi Marie-Hélène Lafon désigne-t-elle systématiquement cette femme de tête qui a tellement soumis ses enfants à son autorité et à sa vision du monde qu'elle leur a définitivement rogné les ailes. « La mère avait des idées graves sur les alliances et les mésalliances ; ce mot lui tirait la bouche sur les côtés,

avec des silences entre chaque phrase. Depuis longtemps, Marie pensait à la question des mariages, la mère se trompait ; mieux valait un mariage vers le bas que pas de mariage du tout et des maisons rétrécies qui allaient vers le rien. » C'est ainsi que Marie est restée vieille fille, même après la mort de la mère et du père qui, lui, n'a jamais eu vraiment son mot à dire. C'est ainsi que Marie et Jean ont continué à vivre ensemble, comme un couple, confinés dans deux pièces de l'immense maison de famille hantée par le passé. Quand elle ne ressasse pas ce passé pesant, Marie épie les voisins, ces gens d'en face si différents, sans manière, que la mère tenait à distance. Au moins cette « smala » a-t-elle su aller de l'avant et moderniser son exploitation pour en faire l'une des plus importantes de la vallée. Une réussite qui renvoie les Santoire à leur douloureuse déchéance. Avec ses phrases sobres, souvent courtes – et un usage magnifique du point virgule ! –, Marie-Hélène Lafon signe là un quatrième roman à la fois impitoyable et poignant, qui confirme surtout son immense talent.

D. P.

LAMARCHE Caroline et MOLLET Charlotte La Barbière

[Les Impressions nouvelles, octobre 2007, 96 p., ill. coul., 19 €, ISBN : 978-2-87449-034-7.]



• « C'est une femme magnétique, sans apprêt, aux poignets larges. Cheveux courts ou longs, cela dépend des regards... » Telle est la Barbière, maîtresse femme qui règne en sa boutique où tous les hommes rêvent de s'allonger, sur son siège incliné, pour tendre vers elle leur visage et se soumettre au fil de son rasoir. Un rasoir dont la fonction inattendue donne à cette longue nouvelle érotique son tranchant politique. Le regard – la jouissance et le pouvoir qu'il procure, sa puissance d'aveuglement –, tel est le thème central de cette nouvelle étonnante. Autour du regard livré, abandonné, dominé, accaparé, s'organise le système du monde. S'approprié les regards, tel est l'objectif du pouvoir en tant de guerre – un pouvoir anonyme qui sait remercier ses valets par ce qui les tient, à savoir la jouissance. Mira, l'énigmatique assistante de la Barbière,

en sait quelque chose, non seulement des jouissances que distribue le pouvoir, mais aussi de la guerre où elle a perdu son frère. Elle en sait le réel, la souffrance, et le théâtre. Mais qui est à l'abri de la domination par la jouissance ? La Barbière ? Le personnage superbe, au départ, permet de le croire. L'aventure en fait douter – il suffit à vrai dire d'une rencontre. Et la conclusion, rapide comme une lame qui s'abat, opère une dernière bascule saisissante. De la guerre à la paix, du théâtre des opérations au théâtre spectacle, il n'y a peut-être qu'un chemin : celui qui conduit du regard sec aux larmes. Que ce chemin passe par la vengeance assouvie, libératoire comme un sacrifice, traduit aussi, sous une forme poétique parfaitement maîtrisée, un aspect aussi vif qu'archaïque de l'espèce humaine. À la profondeur percutante et dérangeante de la parabole, Charlotte Mollet apporte par ses dessins colorés faussement naïfs un écho plein de charme et souvent d'humour, assez inspiré de l'art érotique oriental. Un mariage artistique pleinement réussi.

L. L. L.

LAMBILLIOTTE Julie Je te regarde

[Le Temps qu'il fait, février 2008, 128 p., 16 €, ISBN : 978-2-86853-500-9.]



• Il est parti et pourtant c'est ce qu'elle voulait. Et tout à coup c'est le vertige, l'appel du vide, l'angoisse est là, qui prend toute la place, elle survit, elle travaille, elle refuse de s'écouter, elle n'a plus faim et se sent si mal qu'elle ne sent plus rien. Elle continue coûte que coûte jusqu'à mettre sa vie en danger. La douleur va s'incarner. Elle va devenir tout entière douleur, jusqu'à ce qu'enfin elle puisse sortir de son anéantissement et inventer la suite du chemin. Un petit bijou, une écriture ciselée. Un livre qui résonnera longtemps en vous.

Choix de Véronique Bagarry, librairie Points Communs, Villejuif

LAURENT Éric Renaissance italienne

[Éd. de Minuit, mars 2008, 158 p., 14 €, ISBN : 978-2-7073-2031-5.]



● Éric Laurent est un fabuleux styliste, avant tout orfèvre de la langue plus que raconteur d'histoires... Il se délecte du français, s'en poulèche les babines syntaxiques et lexicales aux contours et détours de phrases jouissives et interminables où toutefois jamais le lecteur ne se perd ni ne s'impatiente tant le propos est drôle et la phrase, tour à tour accumulative et digressive qui le conte, le mène pantelant et ébloui au paroxysme quasi orgasmique de l'admiration. Pour ce qui est de l'intrigue, car tout de même il y en a une, le narrateur essaie d'oublier Clara Stern dans la solitude et les aventures d'un soir quand il rencontre Yalda dont il tombe amoureux. Mais Éric Laurent aurait aussi bien pu nous faire une exégèse des Pages Jaunes, notre plaisir n'en aurait pas été moins complet.

Choix de Emmanuelle Taillardas, librairie L'Orange bleue, Orange

LINDON Mathieu

Mon cœur tout seul ne suffit pas

[P.O.L., janvier 2008, 208 p., 16 €, ISBN: 978-2-84682-227-5.]



9 782846 822275

● C'est bien un sentiment d'inquiétante étrangeté qui habite et traverse, jusqu'aux prémisses de la conclusion, le narrateur de cette singulière histoire. Singulière parce que le fil, ténu mais solide, semble tendu au-dessus du vide, celui de la mémoire de ce Mathieu, aussi obsédé des tournures syntaxiques et des choix lexicaux de ses interlocuteurs qu'oublieux de son propre passé. Et parce que le périlleux exercice de funambulisme auquel se livre l'auteur fonctionne – on se demande après coup comment. Par la seule grâce de l'imaginaire romanesque qu'il parvient à mobiliser chez le lecteur? De la réception d'une lettre qui le fait l'héritier d'un ami éternel dont il n'a pas le moindre souvenir (au point qu'il hésite à répondre) jusqu'au moment où sa vie se trouve menacée et sauvée... par un geste naturel accompli dans sa propre enfance, c'est tout un trajet souterrain qui, grâce aux échos qui lui sont renvoyés et donnent consistance à des pans entiers de sa mémoire, s'accomplit à son insu. À l'extrême légèreté de l'histoire anecdotique répondent ici plusieurs thèmes qui s'entrecroisent: que serait la mémoire individuelle sans la mémoire des autres, fussent-ils perdus de vue voire

inconnus, capables de vous rappeler votre passé enfoui pour le mettre en perspective? Qu'est-ce qu'un héritage sinon la transmission de choix existentiels et de valeurs universelles? Dans le monde de Lindon, ce sont les enfants qui prennent soin des adultes, les rassurent, leur enseignent. Porteurs d'une mémoire fraîche et d'une conscience vive qui leur ont été transmises, ils rappellent aux adultes les valeurs essentielles, évidentes, trop souvent oubliées ou bafouées. Ainsi, par la grâce d'une enfance ravivée dont la lucidité s'était perdue dans les dédales du quotidien, c'est toute une existence qui prend ici son poids, redécouvre son sens et renaît à elle-même.

L.L.L.

MARTINEZ Cyrille

L'Enlèvement de Bill Clinton

[Les 400 coups, décembre 2007, 128 p., 12 €, ISBN: 978-2-84596-089-3.]



9 782845 960893

● « Bill Clinton a été enlevé... » Dans Sarajevo assiégée la rumeur court, enfle, bientôt la radio reprend l'information... mais qui croire? Que croire dans cette ville abandonnée du monde et scrutée par tous, où les annonces de cessez-le-feu se succèdent tandis que la ville continue de recevoir deux cents à trois cents obus par jour? Au-delà des paroles dévalorisées qui ont masqué la réalité humaine du siècle, au-delà du double langage diplomatique signant des résolutions jamais tenues, le narrateur, s'adressant au poète bosniaque Nedim Hrbat, cherche à percer le rideau d'irréalité tendu par l'information pour reconstruire l'expérience de cet homme, au cours de ces années-là; moins l'expérience objective – le risque pris à sortir dans les rues sous l'œil des snipers – que l'expérience intérieure, la vie intime quand tout manque et que l'existence se resserre autour d'une tasse de thé rare et de cigarettes de contrebande, la vie muette, solitaire, qui se raccroche aux livres, aux textes, à la mémoire. Qu'est-il arrivé à Sarajevo entre 1984 et 1994? Dix ans tout juste séparent la ville animée et joyeuse des Jeux olympiques de la cité assiégée, bombardée, affamée. En 1984, Nedim avait dix ans. À la réalité inconcevable du siège se superposent par bribes les souvenirs lumineux de ces années-là. Et tandis que la ville se délite,

tandis que son architecture cède sous les projectiles des assiégeants, tandis que les immeubles, comme les êtres qui s'y cachent, sont ravagés par la destruction, la mémoire de temps heureux resurgit et avec elle des poèmes, dans une langue qui se cherche une identité nouvelle pour dire le refus de mourir et l'espérance d'un autre avenir. Avec délicatesse, finesse et profondeur, d'une écriture précise juxtaposant images, bruits, émotions, visions, et hachée de tirets comme si toute phrase devait rester suspendue, Cyrille Martinez à sa façon témoigne en se faisant l'écho d'une expérience impartageable et pourtant partagée.

L.L.L.

MONTANA Cyril

La Faute à Mick Jagger

[Le Dilettante, janvier 2008, 224 p., 17 €, ISBN: 978-2-84263-147-5.]



9 782842 631475

● S'il n'y avait qu'un livre à retenir dans la déferlante éditoriale consacrée à Mai 68, c'est bien *La Faute à Mick Jagger* – un titre un peu trompeur, le chanteur des Rolling Stones n'y ayant nullement la vedette. Mine de rien, ce troisième roman de Cyril Montana, 38 ans, en dit plus long sur les « événements » d'il y a quarante ans, et sur leurs conséquences, que bien de doctes essais. Le narrateur, Simon, est ainsi le rejeton d'un couple de babas cools fêlés qui conjuguent au plus-que-parfait les poncifs de l'époque: joint de haschich scotché aux lèvres, vie au jour le jour dans une ferme pas chauffée ou dans un squat minable, voyage à Katmandou, liberté sexuelle obligatoire, régime macrobiotique de rigueur, etc. Leur fils les encombre plus qu'autre chose, il n'a qu'à suivre quand il ne reste pas seul à la maison. La tendresse et l'affection, le gamin les trouvera auprès de sa grand-mère, une mamie à l'ancienne, mutine et gymnaste... Qu'est-ce que ça donne un passif pareil, une enfance aussi bousillée, une jeunesse aussi pourrie? Le Simon d'aujourd'hui est là pour en témoigner: il est devenu un type un peu paumé, « hypersensible » à ses propres dires, en proie à toutes sortes de phobies, sympathique au demeurant. Sa mère est revenue d'Asie avec sa petite amie anorexique et une case en moins. Quand elle n'est pas shootée aux psychotropes, elle « siphonne » le maigre compte

en banque de son fils, qui ne vit que du RMI. Côté sentimental, Simon est pris entre deux femmes, épris de la belle et folle Angélica, aimé de la gentille Lucile qui se lasse de lui prêter main forte. Après *Malabar trip* et *Carla on my mind*, deux précédents récits pour le coup vraiment rock n'roll, Cyril Montana reste dans une veine très autobiographique mais plus profonde, plus grave. Moderne, faussement négligée, l'écriture apporte une touche de légèreté et d'humour. De toute façon, Cyril Montana ne se prend jamais complètement au sérieux. C'est tant mieux !

D. P.

NIMROD

Le Bal des princes

[Actes Sud, février 2008, 224 p., 19 €, ISBN : 978-2-7427-7189-9.]



La Nouvelle Chose française

[Actes Sud, février 2008, 128 p., 16 €, ISBN : 978-2-7427-7186-8.]



Rosa Parks : « Non à la discrimination raciale »

[Actes Sud Junior, mars 2008, 96 p., 7,80 €, ISBN : 978-2-7427-7385-5.]



● L'écrivain tchadien Nimrod, exilé en France depuis bientôt vingt ans, s'était déjà, dans son premier roman, *Les Jambes d'Alice*, attaché à dire sa vision de la guerre civile au Tchad. Vision morcelée, chaotique qui donnait plus d'importance aux paysages, aux fleurs et aux belles jambes d'une élève désirée qu'à la guerre proprement dite. *Le Bal des princes*, roman somptueux dans sa langue, est une suite aux *Jambes d'Alice*, et constitue le deuxième volet d'une trilogie en cours. On y retrouve notre professeur, de retour dans son village où sa femme l'accueille de dos, lui reprochant une longue absence suspecte. Pour fuir l'orage conjugal, notre homme décide de se rendre au village de son aïeule qui vient d'être le cadre d'une reconquête par l'armée gouvernementale du Tchad Sud. Il y fera la connaissance du colonel Degoto, lion à femmes et homme de guerre qui va lui confier une mission.

C'est juin 1979 et les forces d'Hissène Habré (ici nommé Hassane-Hissène) se sont rangées au sein de la coalition du Nord. Que l'on ait lu ou non le premier volet de la trilogie importe peu. Nimrod n'est pas de ces écrivains qui confient à l'histoire tout le poids du roman. Au contraire, homme d'une vaste culture, écrivain élevé aux lettres de la Sorbonne, le romancier fait feu d'une langue somptueuse pour dire un pays d'où il s'est exilé. Ses métaphores cognent juste. Ainsi, pour évoquer le comportement machiste du colonel, le narrateur explique que l'officier aime les femmes « comme on s'imagine que seul pourrait le faire un boucher ». Surtout, en laissant apparaître sous la prose une poésie sensuelle (l'auteur est avant tout poète), Nimrod offre à tout un pays reconstitué la profondeur et la puissance qu'on ne cesse de lui nier. Comme si, au final, l'arme absolue restait celle de la littérature. Les éditions Actes Sud publient dans le même temps un essai du Tchadien qui regroupe divers textes autour, essentiellement, de la figure de l'écrivain africain francophone. Il y a dans ces pages de quoi faire grincer les dents de quelques-uns (les tenants d'une francophonie paternaliste par exemple) et de très belles analyses sur les œuvres de ses prédécesseurs. Plus attendu, *Rosa Parks* ouvre une nouvelle colonne dans la bibliographie de l'auteur, celle de la littérature pour la jeunesse où c'est, avant tout, le mot « littérature » qui importe.

T. G.

OLVALDÉ Véronique

Et mon cœur transparent

[Éd. de L'Olivier, janvier 2008, 240 p., 18 €, ISBN : 978-2-879-29599-2.]



● Il s'appelle Lancelot. Lancelot Rubinstein. Mais sa femme Irina préférerait l'appeler Paul. Allez savoir pourquoi... Il y a beaucoup de « pourquoi » dans ce quatrième roman de Véronique Ovaldé, 36 ans, chef de fabrication au département jeunesse chez Albin Michel. Rien de tel que de travailler dans l'édition pour être au plus près des livres, c'est le credo de cette romancière ultra-douée, boulimique de lectures, qui écrit depuis toujours et qui signe là un livre aussi énigmatique que fascinant. Récemment couronné par le prix

France Culture-Télérama, *Et mon cœur transparent* emprunte son titre au beau vers de Verlaine, extrait de *Mon rêve familier* : « Car elle me comprend, et mon cœur transparent/Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème... » *Et mon cœur transparent* est donc l'histoire de Lancelot, qui n'a rien d'un preux chevalier et tout d'un aimable rêveur. En fait, c'est plutôt l'histoire mystérieuse d'Irina, qui meurt dès la première phrase : « La femme de Lancelot est morte cette nuit. » La police a retrouvé son corps dans une rivière. Elle n'est pas morte noyée mais empoisonnée, comme le révélera l'autopsie. Elle se trouvait à bord d'une voiture qui n'était pas la sienne. Lancelot tombe des nues : au moment de l'accident, Irina aurait dû se trouver dans l'avion qui l'emmenait vers un pays lointain pour le tournage d'un documentaire animalier. À la mort soudaine d'Irina succède une litanie de questions : qui était vraiment cette femme ? Quelle double vie était la sienne ? Quel fossé sépare deux êtres qui vivent ensemble ? Dieu sait pourtant si Lancelot a eu le coup de foudre pour Irina, alors qu'il était marié une première fois à Elisabeth. « Ce fut en rencontrant Irina qu'il se rendit compte de l'énorme trou qu'était sa vie. » Entre mensonge et vérité, entre roman psychologique et polar, *Et mon cœur transparent* tisse une trame intrigante et poétique, où les dialogues ont (presque) le dernier mot, où la cruauté a la vedette et un homme amoureux le beau rôle...

D. P.

ROSSIGNOL Isabelle

Au-dessous du genou

[Joëlle Losfeld, février 2008, 108 p., 13,50 €, ISBN : 978-2-07-078748-7.]



● Agnès, la quarantaine, vit seule et s'ennuie. Rien de tel qu'un voyage pour se changer les idées. Elle choisit une croisière organisée sur le Nil. « L'Égypte vous rendra le sourire », l'avait prévenue une hôtesse de l'air, dans l'avion. Du sourire au désir... C'est ce que cherche à lui inspirer le regard noir et troublant de Mina, le réceptionniste égyptien du bateau, âgé de 28 ans. L'homme est pour le moins entreprenant, il entre dans sa cabine sans façon, lui parle en français et assure : « Entre nous, c'est le début d'une grande histoire d'amour. » La Française résiste : « Je ne crois pas aux

rencontres.» Elle le traite de fou, argue de leur différence d'âge, le soupçonne de la traiter comme une proie touristique parmi tant d'autres, cherche à fuir ses avances. Tout comme elle fuit dans ce voyage un passé qui l'obsède, que lui rappellent à tout moment les voix de son père et de sa mère. Un père qui a perdu ses jambes et le goût de vivre. Une mère défunte que sa fille a rejetée... Agnès ne cesse de penser à eux. Remords ? Peur de la vie sans ce père qui vient de mourir ? Avec ce roman singulier, en marge des clichés habituels sur les rapports entre l'Occident et l'Orient, Isabelle Rossignol nous embarque pour une croisière où se joue bien plus qu'un simple marivaudage. Auteur de nombreux livres pour la jeunesse et productrice à France Culture, la romancière, née en 1965, excelle à confronter ses deux personnages sans une once de sentimentalisme. « Le coup de foudre n'a jamais garanti l'éternité. Il n'est qu'à l'origine d'une rencontre, dont on peut comprendre les raisons bien plus tard », fait-elle si bien dire à l'un de ses personnages. Au-delà de leur entrechat, où le désir de l'un se heurte aux réticences de l'autre, Mina et Agnès vont apprendre à se connaître plus intimement qu'il n'y paraît. Leur relation est à la fois très rude et très touchante. Le ton d'Isabelle Rossignol, lui, est toujours juste.

D. P.

SALVAING François Maud & Matilda

[Fayard, janvier 2008, 206 p., 17 €, ISBN : 978-2-213-62346-7.]



9 782213 623467

● Il y a, comme toujours chez François Salvaing, de la grâce et de la légèreté dans son nouveau roman, *Maud & Matilda*. Dans les phrases d'abord, qui transforment les contre-pieds en pas de danse, accouchent de rebondissements narratifs ou au contraire, « fissa » se fichent comme des flèches dans le cœur du signifiant. François Salvaing l'un des meilleurs stylistes français, joue de la langue autant que des images. Et des images, il en joue d'autant plus ici que Gilles Wadoux, son héros, est cinéaste et Matilda psychanalyste. Elle fut une maîtresse qu'il quitta, devient une amie qu'il retrouve. Il la quitta par lâcheté : atteinte d'un cancer du sein, elle dut se résoudre

à une ablation inesthétique qui lui donnait, à lui, « l'impression de coucher avec sa mort ». À Matilda retrouvée, il parle de Maud découverte, apprentie cinéaste, enfant déchirée au comportement radical et étrange. Maud possède un génie du détournement des scénarios sur lesquels Gilles fait travailler, dans les provinces françaises, les stagiaires volontaires. À Maud, il parle de Matilda, qu'il lui recommande d'aller consulter. C'est exclu, clôt Matilda qui redoute sa rivale et se raccroche à l'éthique de sa profession. Gilles, que le cinéma délaisse depuis des années, va trouver, dans cette danse qui l'entraîne des bras de l'une au mystère de l'autre, de quoi nourrir de nouveaux projets. La légèreté et la grâce avec lesquelles on entre ici dans la fiction nous prennent au piège d'un récit plus grave qu'il n'y paraissait. On touche, avec la confession de Maud et avec ce qu'il adviendra de Matilda, à une profondeur, une violence de la vie, devant laquelle Gilles se détournera, pour mettre son œil dans le viseur d'une caméra et lancer, à nouveau : « Action ! »

T. G.

SAUMONT Annie Les Croissants du dimanche

[Julliard, janvier 2008, 184 p., 16 €, ISBN : 978-2-260-01742-4.]



9 782260 017424

● Dix-neuf nouvelles de trois à dix pages. Annie Saumont fait dans le court. Elle raconte, ne démontre jamais. Elle décrit ce que font ses personnages, mais jamais ce qu'ils pensent. Elle ne porte aucun jugement sur eux. Pas de complaisance ni de sentimentalisme. Des histoires acides, des errances, des dérives. Des personnages fragiles souvent cabossés par la vie qui puisent au tréfonds d'eux-mêmes une formidable envie de vivre. Elle a 12 ans, elle venge sa mère qui est devenue boiteuse à la suite d'une bagarre dans un café... Maly prépare des sandwiches dans un Delicatessen, un jeune homme grand – beau dira-t-elle ? – l'entraîne dans une belle maison au porche à colonnades, ils échangent des frissons, des soupirs, il lui dit de rester là, qu'il va chez des amis, mais reviendra dans une heure, il ne revient pas... Il est élevé par sa tante Alice – un long nez, un regard impénétrable – une obsédée de la propreté et de l'ordre

qui se méfie de tout ce qui salit – tout salit – mais un jour avec une éponge propre... Amélie a un BTS de gestion, ses deux frères leur brevet des collèges ; ils ont quitté le village ; ils ne donnent pas de nouvelles à leurs parents ; un jour leur mère ira à la ville voir comment ils s'arrangent... Une femme sur une plage qui vient d'écrire une lettre se terminant par : « Viens » ; c'est un autre qui arrive à l'improvisiste... Un orphelin qui est accueilli les week-end par une femme, Karine, sourde, qui lui transmet de la tendresse ; mais voilà qu'un jour il voit le blouson d'un homme jeté sur le dossier d'une chaise... Ah j'allais oublier : Annie Saumont a de l'humour et de la tendresse en vrac ainsi qu'un grand amour pour la liberté, celle du style en particulier ; elle n'a peur de froisser ni les bonnes mœurs, ni la grammaire.

Choix de Jacques Griffault, librairie Le Scribe, Montauban

SKIRA Pierre Les Orgues de glace

[Viviane Hamy, mars 2008, 196 p., 17 €, ISBN : 978-2-87858-269-7.]



9 782878 582697

● Surtout, ne pas se laisser impressionner par la description des premières pages. Un paysage de glaces, de sommets et de crevasses, de pics et de forêts, restitué avec une grandiloquence déconcertante. Mais il suffit que le narrateur prenne la parole, à la page 16, pour que Pierre Skira prenne, lui, le lecteur dans ses filets, et l'entraîne habilement sur les traces de ses trois héros. Ce sont trois enfants, le narrateur et un certain Andrew, accompagnés par une gamine aussi étrange que son prénom, Zsuzsa. Anguleuse et dégingandée, un « corps malgracieux », presque rachitique et pourtant plus âgée que ses camarades, elle parle une langue incompréhensible, mélange de français, d'allemand, de yiddish peut-être. Les garçons acceptent sa compagnie à condition qu'elle garde le secret de la « chasse aux os » : les mois d'été et à l'automne, au moment de la fonte des neiges, ils partent à la recherche d'ossements humains que le pasteur du village leur échange, quelle que soit la partie du corps trouvée, contre un cornet de bonbons. Mais l'intérêt de ces expéditions est vite éclipsé par le mystère que représente Zsuzsa, à commencer par son nom imprononçable. Qui plus est,

la fillette reçoit des cartes postales représentant des paysages d'Argentine, mais « sans indication d'expéditeur, aucune signature, aucune phrase »... Des années plus tard, le narrateur et Andrew, devenu richissime et qui traque les orgues anciennes de par le monde, vont se retrouver en Suisse. Le souvenir de Zsuzsa ressurgit, ils vont enfin connaître sa véritable histoire. Étonnant, ce premier roman de Pierre Skira, peintre né en 1938, fils d'Albert Skira, fondateur des éditions éponymes : énigmatique, envoûtant, *Les Orgues de glace* témoigne de l'univers pictural de l'auteur, mêlant avec brio ombres et lumières. La narration n'est pas en reste, qui entretient le mystère jusqu'au bout, à travers des personnages peu ordinaires. Si Pierre Skira peint aussi bien qu'il écrit, voilà un artiste vraiment accompli !

D. P.

SPIESS Alain Renierement. Histoire d'un crime

[Gallimard, « L'Arpenteur », mars 2008, 150 p., 12,90 €, ISBN : 978-2-07-012030-7.]



● De la terrasse du casino Bellevue, à Biarritz, le narrateur observe la foule des baigneurs tout en songeant au procès qui l'attend à Paris. Le procès Bergaud, du nom de l'homme suspecté d'avoir tué une prostituée de luxe, Zelda, dont le corps ensanglanté a été retrouvé dans un appartement parisien de la porte Dorée. Le revolver à silencieux de Bergaud se trouvait auprès d'elle. Bergaud est d'autant plus le coupable désigné de ce meurtre qu'il possède une boîte de nuit dissimulant, forcément, un réseau de prostitution mondain. Notre narrateur, ami de Bergaud, qu'il a connu en classe de philo au lycée Charlemagne, est convoqué comme simple témoin par « un petit juge » opiniâtre, au terme de trois ans d'enquête. Mais le lecteur sait dès le début que c'est lui, le narrateur, qui a causé la mort de cette prostituée en l'étouffant avant de lui tirer dessus avec l'arme de Bergaud. Reste à savoir si le juge parviendra à découvrir la vraie cause de la mort et à confondre le véritable assassin. Non, nous ne sommes pas dans un banal roman policier. Alain Spiess a beau jeu de sous-titrer son roman *Histoire d'un crime*. En réalité, c'est surtout

celle de ce narrateur vaguement écrivain, clairement nanti grâce à un riche mariage, et dont l'angoisse trouve un écho dans un tableau « très sombre » dit du *Jugement de Caïn*. Ce Caïn « que l'on voyait partir après avoir été condamné à errer pour le meurtre de son frère qu'il avait cherché à nier quand, à l'Éternel qui lui demandait où était Abel, il avait répondu "je ne suis pas le gardien de mon frère" ». Maître du mystère et des ambiances feutrées, cossues, Alain Spiess n'a pas son pareil pour dérouler des phrases interminables et pourtant captivantes, hypnotisantes. Tout l'art de cet écrivain, auteur de cinq romans (dont l'inoubliable *Ruine*) et de deux recueils de nouvelles, réside précisément dans son écriture à fleur de sensations et d'impressions. Une écriture magnétique qui fascine encore et toujours.

D. P.

VACCA Paul La Petite Cloche au son grêle

[Philippe Rey, mars 2008, 192 p., 16 €, ISBN : 978-2-84876-112-1.]



● Maman, Marcel Proust et moi... Jeune adolescent, collégien, de parents cafetiers, notre héros vit dans un petit village du Nord de la France. Du haut de ses 13 ans, il est encore insouciant des choses de l'amour et de la littérature – de la vie, tout simplement. Alors que rien ne devait l'y amener, mais le hasard parfois fait bien les choses, le jeune garçon va voir sa vie bouleversée – et celle de sa famille avec ! – par la découverte d'un livre. Un livre au titre « qui sonne plutôt pas mal... » : *Du côté de chez Swann*, d'un auteur dont il n'a jamais entendu parler, Marcel Proust. L'adolescent va dès lors connaître ses premiers émois sentimentaux, grâce à une charmante voisine, et entraîne dans la découverte du livre toute sa famille, tout son village – et même jusqu'à l'arrivée surprise d'un acteur célèbre dans le roman... Premier roman : à découvrir !

Choix de Olivier Augier, librairie Arts & Livres, Le Plan-de-Grasse

JAZZ – DISQUES

Sélection de Philippe CARLES

L'Histoire du saxophone jazz

[Le Chant du monde / Harmonia Mundi, novembre 2007, coffret de 10 CD, 41,47 €.]



● Compilé, conçu, concocté par Jean Schwartz et André Francis, « Monsieur Jazz » à Radio France pendant environ un demi-siècle, un tel objet ne devrait susciter, pour convaincre (convertir !) le néophyte auditeur potentiel aucun autre commentaire que l'énumération amoureusement scandée, à la façon des sourates coraniques ou des syllabes du mantra « om mani peme hung », des dizaines de noms de saxophonistes à qui l'on doit la superbe épopée de l'instrument inventé par Adolphe Sax qui, sans le jazz, serait resté au second plan dans les musiques européennes qu'on dit savantes. Aujourd'hui synonyme et emblème des musiques afro-américaines, le saxophone a supplanté la trompette, premier instrument roi du jazz, et même la guitare, apatride à force de voyages. C'est que le saxophone, sans renoncer à ses spécificités, a imposé sa ductilité vocale dans toutes les phases de la musique improvisée ou préméditée. Ici, comme on visiterait un musée merveilleusement vivant, on assiste à la résurrection de tous les souffleurs qui, entre 1923 et 1956, ont fait du soprano, de l'alto, du ténor et du baryton autant de baguettes magiques sourcières d'émotion, de Sidney Bechet à John Coltrane. Et comme dans toute visite, des haltes sont inévitables devant quelques vitrines plus ou moins légendaires, comme le *Blues of Bechet* de 1941, où le « père » des Oignons joue de tous les instruments de l'orchestre, ou le *Johnny Come Lately* de Billy Strayhorn, relu par Cecil Taylor et un tout jeune sopranoiste nommé Steve Lacy, le saxophone en ut (en anglais *C melody sax*) du compagnon de Bix Beiderbecke, Frankie Trumbauer, le lyrisme flottant de la « Lily Pons du jazz », puisque c'est ainsi que ses admirateurs avaient surnommé l'altiste Johnny Hodges, ou encore le *Sub-conscious Lee* où le disciple de Lennie Tristano, Lee Konitz, commençait à ouvrir une voie autre que celle dessinée par Charlie Parker... À déguster, quitte à revenir une autre fois.

P. C.

AÄNET

Aquarian Forest

[Émouvance /Abeille Musique, avril 2008, 1 CD, 19,97 €.]



3 760139 400290

● Apparue cette année lors de la XXV^e édition du festival Banlieues Bleues, ce quartette franco-finlandais ne constituerait-il pas, en marge de l'import-export et des combinaisons bancaires, le meilleur exemple d'un vrai possible européen ? C'est à l'initiative de l'organisateur-catalyseur Charles Gil, Français installé en Finlande, qu'eut lieu en 2006, en république libre de Suomi, la première rencontre, aussi excitante qu'aléatoire, de trois mousquetaires aux avant-postes du jazz français – le guitariste explorateur des confins de l'improvisation Charmasson, le poète du clavier Oliva, le contrebassiste Tchamitchian à la maestria imprégnée d'une dynamique mémoire – et de Hongisto, tromboniste finlandais possédant une solide expérience de l'impro libre à qui un talent sûr et un naturel discret permettent d'être ouvert à toutes sortes d'aventures, une sorte de coup de foudre musical ayant révélé entre les quatre instrumentistes d'insoupçonnées affinités. Le mot majeur évidemment est liberté et son corollaire une harmonie exquisément non académique. D'où un son d'ensemble, fruit d'une gaie démocratie orchestrale qui s'impose d'emblée, et une démarche rythmique assumée collectivement, en l'absence de batterie, jusqu'à un irrépissable sentiment de danse, cette danse intériorisée qui n'est pas le moindre objectif des jazzmen authentiques, tous styles et générations confondus, sans parler, autre aspect de cet entrelacs de sensibilités, des différences de géographie et d'origine des quatre musiciens dont la complémentarité ne laisse pas d'impressionner. Dans la mesure où nulle hiérarchie instrumentale ne semble régir cette conversation à quatre, mais aussi à deux ou trois voix, on observe une alternance de sous-alliages de timbres qui n'en finit pas de diversifier l'intrigue et de multiplier les dynamiques. Autant dire que cet enregistrement ne correspondait qu'à une « prise », chaque nouvelle entrevue nous réserve autant de surprises qui sont et font la vie de cette musique.

P. C.

BAKER Chet

In Paris : The Complete 1955-1956 Barclay Sessions

[Barclay/Universal, novembre 2007, coffret de 8 CD + 1 livret de 84 p., 112,35 €.]



6 024983 839710

● Un signe qui ne trompe pas (avis aux discographes, historiens et « chetbakerolâtres ») : non seulement sont indiqués les détails traditionnels de ces séances d'enregistrement parisiennes, mais aussi, chaque fois, le jour de la semaine. Et là, dans ce travail de bénédictin du jazz, on excède la stricte méthodologie discographique pour entrer dans le domaine de l'émotion et de la nostalgie, pour effleurer ces « atmosphères » qui imprègnent les romans du jazz distillés par Alain Gerber. Le trompettiste et déjà chanteur avait alors 26 ans, un visage et un son (instrumental et vocal – ce qui dans son cas est merveilleusement synonyme) dont le pouvoir de charme n'allait jamais être plus irrésistible – en témoigne l'iconographie, sur scène et hors musique, réunie par Daniel Richard, responsable de cette réédition exemplaire. Tout commence avec l'éphémère quartette venu des États-Unis et un drame lourdement prémonitoire : la mort, dans une chambre d'hôtel parisien, du pianiste Richard « Dick » Twardzik, 24 ans, compositeur à la virtuosité singulière dont aujourd'hui encore certains archéologues espèrent dénicher des partitions ou des enregistrements inédits. Dès lors, « Chet » s'installe en Europe et recrute les plus remarquables musiciens européens de sa génération, dont – rares survivants aujourd'hui – le pianiste René Urtreger (qui deux ans plus tard jouera avec Miles Davis) et le saxophoniste Jean-Louis Chautemps qui, en mars dernier, se retrouvaient dans un club parisien pour un hommage à leur « employeur » disparu. D'où cette somme de quatre-vingt onze plages où alternent, entre les bijoux définitifs jugés irréprochables à l'époque, plusieurs morceaux écartés ou incomplets et faux départs, soit quatorze prises jusqu'alors inédites. Mais surtout, au cœur de ces trésors, se cachent les gemmes taillées par le plus mystérieux compositeur qu'un jazzman ait rencontré : Robert L. « Bob » Zieff, une légende encore vivante.

P. C.

CHASSY Guillaume (de)

Faraway so close

[Bee Jazz/Abeille Musique, février 2008, 1 CD, 19 €.]



3 760002 138442

● Dans un univers circonscrit – ou plutôt ouvert – par Charles Trenet et Gabriel Fauré, Pink Floyd et Carla Bley, le pianiste Guillaume de Chassy, que les amateurs de jazz avaient pu rencontrer lorsqu'avec son complice Daniel Yvenc à la contrebasse il creusait, explorait et sublimait les profondeurs harmoniques de ces chansons trempées d'improvisation qu'on appelle des standards, poursuit ici ses recherches aux allures de flâneries poétiques, mais dans le format *a priori* très classique dans la jazzosphère moderne d'un trio piano-basse-batterie. Avec cette nuance essentielle que le swing forcené, ostentatoire, si souvent artificiel et mécanique, n'est pas son objectif ; la seule urgence de ses errances dans la jungle et les sous-bois des accords et de leurs infinis possibles n'a que le tempo du rêve et pour seul paroxysme une douce exquise. C'est dire que ses partenaires, le contrebassiste Stéphane Kerecki et le batteur Fabrice Moreau, ont fort à faire dans la paradoxale mesure où la seule règle pour eux serait de ne pas « en faire trop », de gommer ou freiner tout excès, de cultiver l'art, difficile entre tous, de swinguer sur des rythmes lents ou médium, de ponctuer avec autant d'économie que de finesse et d'élégance : comme s'il s'agissait de mettre toute leur vie dans la moindre note. Plus que jamais, il est question de sculpter le silence et de laisser vivre et s'éteindre les sons, de ne pas étouffer les résonances et ces fantômes qui continuent de hanter l'espace et le temps d'après la « musique ». Et tout comme jadis un Louis Armstrong sublimait *Ramona, La Vie en rose* ou quelque autre bluette, Guillaume de Chassy métamorphose un modeste « Coin de rue » en un bijou impressionniste, impressionnant au point que notre émotion reste comme en suspens. D'ailleurs, un tel flux semble ignorer le temps qui passe, ralentit ou s'arrête : à la différence de tant de disques indigestes, il ne dure qu'une quarantaine de minutes et s'écoule avec l'irrésistibilité d'une vie.

P. C.

CHEVILLON Bruno Hors-champ

[D'Autres Cordes/Abeille Musique, novembre 2007, 1 CD, 21,50 €.]



6 344795 1790048

● Pour qui aurait connu Bruno Chevillon (né à Valréas en 1959 et passé par le conservatoire d'Avignon et la classe de jazz du saxophoniste André Jaume) jadis ou naguère, du temps qu'aux côtés du saxophoniste-clarinettiste Louis Sclavis il participait aux délices modernistes d'un irrésistible Acoustic Quartet, cet objet sonore *a priori* peu plaisant risque d'avoir un effet de douche écossaise. Grinçant, zigzagant, tendu selon une succession de suspens d'intensité variable, persillé de troubles silences et de fragments de phrases abruptes et mystérieuses, électroniquement aiguë, parasité, parfois de martèlements produits par on ne sait quelle batterie virtuelle, ou en tous sens aggravé à force d'archet insistant, un univers, plutôt un flux, se déploie, s'emballe, ou soudainement se tait, jamais monochrome, jamais monotone, mais constamment foisonnant, aussi fourmillier de surprises et, autant l'avouer, d'angoisses qu'une sorte de train fantôme. C'est dire qu'aux amoureux de « belle contrebasse » (comme on parle de *bel canto* – car, il n'est pas inutile de le préciser, Bruno Chevillon s'est depuis longtemps imposé dans la jazzosphère comme un virtuose de la contrebasse), un tel disque pourrait bien apparaître comme littéralement hors chant, voire à *contre* chant dominant. Plus proche ici (encore que) de certaines expériences du contrebassiste virtuose Bertram Turetzky que du *doum-doum-doum* raffiné des champions de la basse swingante, ici ça déborde tous azimuts, au gré de séquences aux intitulés d'une provocante simplicité : *Salir la scène, Partir des choses, Alors, le désordre* ou *Une pièce vide...* D'où l'impression d'un voyage, voire d'un « trip », aurait-on dit hier, déclenché par quelque substance, à la fois fascinant et trop bref pour que s'installe l'inquiétude. Mais c'est en vain qu'on cherchera sur la pochette des informations quant à la posologie et aux indications. Ne sont indiqués que les ingrédients : une basse électrique, une contrebasse et la magie électronique.

P.C.

PULCINELLA Clou d'estrade

[Yolk/Anticraft, mars 2008, 1 CD, 17,99 €.]



3 760085 430303

● À l'instar de l'insituable « fanfare » Rigolus, autre collectif contemporain de jeunes virtuoses, le quartette toulousain Pulcinella a pour premiers atouts un humour et une vivacité spectaculaires, dont évidemment le disque ne suffit pas à rendre compte. Il n'empêche que, même sans images, le charme opère, se déplaçant vers plus de poésie et de bonheurs instrumentaux, ne serait-ce que les séduisants alliages saxophones (alto, ténor et baryton : Ferdinand Doumerc), accordéon (Florian Demonsant) et une panoplie de timbres aussi peu usités qu'un métalophone, une flûte à coulisse ou un glockenspiel (manipulé par le batteur multipercussionniste Frédéric Cavallin). Au-delà des gags sonores qui nous renvoient aussi bien à l'univers d'un Frank Zappa qu'au Kollektief du Batave Willem Breuker, ce qui sourd de ces mixtures originales, c'est moins un climat de farce et de clownerie au premier degré qu'une inquiétude au sourire presque sardonique, et là on comprend mieux la référence explicite, au mitan du disque, à l'onirisme et à la talentueuse autodérision d'un Cyrano de Bergerac évoquant, dans le texte d'Edmond Rostand, « l'animal seul qu'Aristophane appelle hippocampéléphantocamélos ». Soit une musique drôle et cruelle : métallique et grinçante, plus proche du charme ambigu, de l'élégance gestuelle d'une commedia dell'arte (ce qu'annonçait le nom choisi par le groupe), que d'une primitive rigolade. À noter que Jean-Marc Seropin-Morin est le seul, concentré sur *un* instrument, à ne pas participer directement aux effervescences polyphoniques, sa contrebasse s'imposant comme l'axe autour de quoi tout ne cesse de se faire et se défaire, indice et garante de la rigueur de cette aventure. Derrière l'apparente folie, une subtile architecture et une préméditation auxquelles il convient de rendre hommage. Libre, certes, mais par la grâce d'une enthousiaste, et enthousiasmante, discipline.

P.C.

RAULIN François et OLIVA Stéphane Echoes of Spring

[Melisse/Abeille Musique, mars 2008, 1 CD, 17,07 €.]



3 760002 138459

● Soit une parfaite illustration, par les pianistes François Raulin et Stéphane Oliva, d'une des possibles définitions de ce phénomène sonore littéralement innommable qu'on se résout depuis longtemps à appeler « jazz » (pour ne pas dire « musique »?) ou un réjouissant exemple de cette circulation incessante entre la mémoire et la plus vive actualité. Car si le jazz est un continuum, une mosaïque de moments donnés, son histoire, ou plutôt sa vie, loin d'un défilé de « styles » et de schismes, ne saurait être réduite à l'effacement d'une phase par une autre qui lui succéderait ; or l'échange permanent (voire la compossibilité), entre hier et aujourd'hui, celui-là nourrissant celui-ci, n'est jamais aussi lumineusement démontré que par les musiciens eux-mêmes, et ce n'est pas la première fois que Raulin et Oliva nous présentent le fruit de tels travaux pratiques. Naguère on avait pu voir et entendre le résultat de leur exploration de l'univers d'un de leurs confrères les plus singuliers : Lennie Tristano (1919-1978). Cette fois, ils se sont attaqués, avec autant de ferveur méthodique que de passion prolongeuse aux œuvres pianistiques de pionniers et « passeurs » des premières décennies du XX^e siècle, ultimes inventeurs de ragtime, titilleurs de clavier harlémites champions du piano « stride » et autres chauffeurs de boogie-woogie. Encore s'agissait-il, à partir de chaque texte princeps, de développer-révéler des potentialités inouïes, et c'est donc sans tambour ni trompette, mais assistés de la palette instrumentale fournie par Laurent Dehors aux clarinettes, Christophe Monniot aux saxophones et Sébastien Boisseau à la basse qu'ils ont concocté treize bibelots baroques délicieusement vivants dont on peut suivre l'anamorphose : le plus souvent à partir d'une respectueuse relecture jusqu'à de gaies explosions en passant par des transformations et mouvements qui étaient comme en germe dans les partitions initiales. À ce jour, une formidable leçon... de jazz.

P.C.

TCHANGODEI

Pure Blues

[Volcanic Records/Abeille Musique, novembre 2007, 1 CD, 21,50 €.]

● Il aura fallu l'irruption, voire l'éruption, dans les marges de la jazzosphère franchouillarde, d'un travailleur immigré de l'improvisation aventureuse pour qu'y fleurisse, entre mauvaises herbes et cadeaux imprévus de « Dame Nature », ce blues plus pur, et donc plus impur, que son cousin africain-américain. Africain, Tchangodei est depuis des années un incontournable des nuits lyonnaises, un singulier à la maîtrise carrément non académique, et donc aussi mystérieux et suspect que le nomade intergalactique Sun Ra – les deux pianistes inventeurs d'univers ont d'ailleurs en commun une pléthorique discographie hors des sentiers battus du marché phonographique officiel, avec des intitulés de labels délibérément incandescents : Saturn pour Sun Ra, Volcanic pour Tchangodei. Le pianiste, et ici chanteur, afro-lyonnais, avant d'entreprendre cette plongée aux racines de la musique africaine-américaine, avait suscité et collectionné les rencontres avec d'autres explorateurs sans préjugés, assoiffés comme lui de surprises (les saxophonistes Steve Lacy, Archie Shepp, les trompettistes Itaru Oki, Jean-Luc Cappozzo, les bassistes Kent Carter, Jean Bolcato, le tromboniste George Lewis, le batteur Sunny Murray...). Paradoxalement et comme à contre-courant, ces expériences auraient-elle eu l'effet d'une propédeutique lui permettant d'aborder aujourd'hui ce blues d'où viennent, comme dit l'autre, « toutes les musiques que j'aime » ? Fort de toutes les libertés qu'il avait jusqu'alors assumées, sans le moindre mimétisme ou revivalisme, Tchangodei nous propose d'un même mouvement – d'un primitivisme déglingué à des sophistications modernistes – un creusement de la glèbe de l'Afro-Amérique et, en y injectant des néologismes sonores (quelques bouffées électroniques...) *a priori* étrangers au blues classique dont il décline les thèmes élémentaires, une actualisation quasiment et inévitablement autobiographique.

P.C.

THUILLIER François
et GUIGNON Pierre « Tiboum »
Dédicaces

[Plus Loin Music/Nocturne, février 2008, 1 CD, 19,21 €.]



● Tout se passe avec ce duo comme si l'on avait eu pour objectif de condenser-réduire une tradition du jazz et de sa préhistoire à sa plus évidente et spectaculaire expression : jusqu'à ce résumé de fanfare, à cette emblématique hypertrophie de l'alliage traditionnel trompette et tambour en une chimère instrumentale, hybride née des amours, en fait très naturelles, d'un tuba et d'une batterie. Et, en tous sens, ça marche ! Mieux : ça danse, sur des rythmes pas forcément prévisibles ou ritualisés selon quelque routine. Au-delà de la mémoire des brass bands des parades néo-orléanaises et de leur « swing » aux séquelles inévitablement martiales, et sans rien ignorer de leurs modernes avatars, le virtuose tandem déploie au fil de douze séquences un éventail d'atmosphères et de couleurs qui excède amplement les pourtant riches possibilités de la seule sphère afro-américaine – du jazz, mais pas que. L'éblouissante complémentarité des deux discours n'est certes pas le moins étonnant de cette rencontre, même si sa superbe ductilité permet au tuba de François Thuillier de nous offrir une collection de performances qui doit autant à l'héritage de ses illustres confrères nord-américains (les orfèvres actuels Howard Johnson, Michel Godard, mais aussi les grands ancêtres Red Callender, Ray Draper ou même Ramson Knowling) qu'aux découvertes et progrès techniques de la musique « contemporaine », voire au lyrisme exacerbé d'autres cuivres tels que les trombones d'Albert Mangelsdorff ou de Vinko Globokar. Du plus « primitif » au plus complexe et plus ou moins acrobatique, sans se priver de ces ailleurs de l'instrument que sont les effets de souffle et de voix, au seuil des illusions multiphoniques, c'est un menu-dégustation d'une inouïe diversité qui nous est proposé, à base d'ingrédients dont la puissance roborative n'est pas le moindre charme.

P.C.

JAZZ – LIVRES

Sélection de Philippe CARLES

ROBERT Philippe
Great Black Music.
Un parcours en 110 albums
essentiels

[Le Mot et le reste, janvier 2008, 248 p., 20 €, ISBN : 978-2-915378-52-8.]



● Une (rare) entreprise, méthodique et passionnée, dont la modestie ne peut que souligner l'efficacité, l'utilité. Oh, certes, dans ce recensement de cent dix albums couvrant toutes les régions de la Grande musique noire telle que l'avaient définie au début des années soixante les fondateurs de l'AACM (Association for the Advancement of Creative Musicians) de Chicago, les plus obsessionnels chercheront en vain certains enregistrements qu'ils croyaient « essentiels », mais l'objectif de Philippe Robert était moins quelque fantasme d'exhaustivité que le souci de ne négliger, des plus savants et nobles aux plus explicitement commerciaux, aucun des domaines où s'exerce depuis environ un demi-siècle cette magie noire qui n'en finit pas de persiller notre environnement sonore. En exergue de cette bande-son virtuelle, on serait tenté de placer, manière de fil « black and blue » entre le « Strange Fruit » de Billie Holiday et les « Vietnam : Reflections » du violoniste Billy Bang, la phrase de W.E.B. DuBois, prophétiquement écrite en 1903 : « Les chants et les refrains d'alors n'avaient qu'un cri : liberté. » Jazzmen (Coltrane, Ayler, Shepp, Hancock...), rappers et slammers (Last Poets, Gil Scott-Heron, Public Enemy...), héros de la soul music (Stevie Wonder, Meshell Ndegeocello), du blues et du rhythm and blues, crooners et « sephia sex symbols », ils sont tous là comme s'ils allaient participer à quelque grande marche militante vers le rêve du guerrier pacifique Martin Luther King. Car ces musiques, plus vivement et historiquement que d'autres, sont tout sauf de belles muettes et c'est le critère qui a guidé la sélection de Philippe Robert. Pas étonnant qu'elle excède superbement les frontières des États-Unis pour aborder les rivages sud-africains (avec le pianiste Dollar Brand et les Blue Notes), jamaïcains (Lee Perry),

nigériens (Fela Ransome Kuti, qui disait : « La musique est l'arme du futur. ») et d'autres périphéries de ces musiques noires au poing levé.

P. C.

MUSIQUE CLASSIQUE

— DISQUES

Sélection de Jean ROY

Regards sur la musique française. Piano à quatre mains

[De plein Vent/Abeille musique, octobre 2007, 1 CD, 14,94 €.

Œuvres de Chabrier, Debussy, Ravel, Milhaud, Planel, Guérinel.

Interprétées par Joël Rigal, Anne-Marie Ghirardelli.]

- Au *Cortège burlesque* de Chabrier, succèdent les *Six épigraphes antiques* de Debussy. Après les œuvres bien connues que sont *Ma mère l'Oye* de Ravel et *Le Bœuf sur le toit* de Milhaud, on découvre une *Viennoiserie* de Robert Planel et *l'Inscription pour Maurice Ohana* de Lucien Guérinel. Ainsi, de 1871 (Chabrier) à 1993 la musique française présente-t-elle des visages différents, et même opposés. Cette diversité est une richesse. Le mérite des deux interprètes est d'avoir assimilé ces esthétiques différentes avec le même bonheur et l'on ne peut que les féliciter de nous révéler la musique de Lucien Guérinel, laquelle, avec ses éclats de lumière, s'inscrit sans esprit de pastiche, dans le sillage de l'œuvre de Maurice Ohana.

J. R.

FARRENC Louise

Œuvre pour violon et piano.

Sonate n° 1 op. 37 ;

sonate n° 2 op. 39

[Intégral, janvier 2008, 1 CD, 20 €.]

- Louise Farrenc (1804-1875) a été l'élève d'Anton Reicha, professeur au Conservatoire de Paris, elle a été reconnue par Bertus et Gounod. Ses œuvres de musique de chambre, et particulièrement les deux sonates pour violon et piano composées en 1848 et 1850 témoignent de sa technique d'une solidité remarquable en même temps que de sa sensibilité et d'un goût irréprochable. Elle s'est affirmée en son

temps d'une telle manière qu'on ne comprend pas l'oubli dans lequel elle était tombée. Heureusement on redécouvre aujourd'hui cette musicienne que les deux musiciens (Gaëtane Prouvost au violon et Laurent Cabasso au piano) interprètent avec une ferveur qui entraîne l'adhésion. Une lacune est comblée et l'on ne peut, en admirant les œuvres, et le talent des interprètes, que s'en réjouir en attendant de nouvelles découvertes.

J. R.

MUSIQUE CLASSIQUE

— LIVRES

Sélection de Jean ROY

LECHNER-REYDELLET Catherine Messiaen. L'empreinte d'un géant

[Séguier, janvier 2008, 376 p., 30 €, ISBN : 978-2-84049-511-6.]



9 782840 495116

- Ce livre pourrait avoir pour titre *Un regard sur Olivier Messiaen*. Il rassemble les témoignages des élèves, des interprètes, des amis. Y figurent des organistes, des chefs d'orchestre, des pianistes. Venus de tous les horizons, ils font ressortir, dans la diversité de leurs propos qui éclairent les activités d'Olivier Messiaen, compositeur et pédagogue, rythmicien curieux des musiques extra-européennes, la grandeur de celui qui a laissé son empreinte sur la musique de notre temps. Dans l'introduction de cet ouvrage collectif, Catherine Lechner-Reydellet, pianiste, professeur au conservatoire de Grenoble écrit : « Il innova ce qu'avant lui personne n'avait changé ni dérangé, n'avait même vu, c'est-à-dire ce temps à la base de notre éternité, ce temps universel de tout un chacun. Inépuisable, à l'origine même de la variation perpétuelle du rythme, du son et de la couleur, de la neuve et tangible nature dont il fait le parfait représentant artistique. » Parmi les hommages rendus à Messiaen pour le centenaire de sa naissance, celui-là est particulièrement à retenir.

J. R.

OBERLÉ Gérard

La vie est ainsi fête

[Grasset, octobre 2007, 324 p., 17,90 €, ISBN : 978-2-246-68301-8.]



9 782246 683018

- Nous instruire en nous amusant, tel est le dessein de ce livre qui rassemble des billets radiophoniques émis par la chaîne France Musique. Les sujets sont des plus variés, qu'il s'agisse des extravagances du violoniste et compositeur piémontais Gaetano Pugnani, de Robert Cambert, créateur de l'opéra français ou de Pascal de l'Estocart qui a mis en musique les *Octonaïres* d'Antoine le Chandieu. L'érudition de Gérard Oberlé se traduit en évocations plaisantes, sérieuses bien sûr lorsque le sujet traité le réclame, mais toujours extrêmement vivantes. La concision est aussi une des qualités de cet écrivain pour qui la création est ainsi faite qu'au lecteur elle apparaît comme une fête.

J. R.

TUBEUF André

L'Offrande musicale

[Robert Laffont, coll. « Bouquins », septembre 2007, 1 056 p., 30 €, ISBN : 978-2-221-10632-7.]



9 782221 106327

- Sous ce titre sont réunis les écrits critiques d'André Tubeuf, publiés depuis 1976 dans plusieurs revues musicales. Compositeurs et interprètes sont présentés en suivant l'ordre alphabétique, de Daniel-François-Esprit Auber à Hugo Wolf, et de Roberto Alagna à la cantatrice Luba Welitsch, ce qui permet au lecteur de consulter facilement cet ouvrage d'une portée encyclopédique. La curiosité d'André Tubeuf est inépuisable et son approche de la musique relève autant de la passion que de l'intelligence. La vivacité de ses souvenirs et l'élégance de son écriture ne peuvent que séduire. Elles ont conquis le jury qui, cette année, a décerné à l'auteur de *L'Offrande musicale* le prix Pelléas qui distingue, parmi les ouvrages consacrés à la musique, celui qui réunit la compétence et les qualités littéraires.

J. R.

NOUVELLE CHANSON FRANÇAISE

– DISQUES

Sélection de Radio Néo (Pierre BOURDIN-SAUVIAC et Amaelle GUITON)

Tombés pour Daho

[Discograph, février 2008, 1 CD, 15 €.]



3 700666 173359

● D'entrée de jeu, *Tombés pour Daho* se démarque de l'exercice du *tribute album* à la française. Là où d'ordinaire l'hommage a pour vocation de redonner un coup de jeune au répertoire de « chers disparus » (Brel, Brassens) ou de groupes dissous (Mano Negra Illegal), celui-ci s'attaque aux chansons d'un artiste en pleine activité, dont la dernière livraison, *L'Invitation*, lui a valu un nouvel engouement critique mérité. Côté casting, on chercherait en vain les musiciens « bankable » destinés à tirer les ventes vers le haut. Maître d'œuvre du disque, Franck Vergeade, journaliste à *Magic* et depuis longtemps admirateur fervent de l'auteur de « Tombé pour la France », a préféré embarquer dans son projet des artistes familiers de l'univers d'Étienne Daho (Elli Medeiros, Jacno, Arnold Turboust) ou qui naviguent dans des eaux musicales voisines.

Le résultat, c'est qu'à la première écoute, *Tombés pour Daho* frappe d'abord par sa cohérence. Réappropriés par chacun, les morceaux n'en gardent pas moins une tonalité très « dahoësque » : légèreté, élégance, mélancolie profonde. Si certains sont presque trop « raccord » (Doriand ou Jean-François Coen, pas loin du mimétisme vocal), on se laisse emporter par Ginger Ale, qui tire « Le Grand Sommeil » vers le trip-hop, par la version aérienne et embrumée de *Paris le Flore* par Avril, ou par la relecture *lounge* des « Heures hindoues », sucrée, maniérée et au final franchement délectable, de Sébastien Tellier. Mention spéciale à Jacno, pour son interprétation désenchantée du méconnu « On s'fait la gueule », et peut-être surtout à Olivier Libaux et JP Nataf : confrontés au mémorable « Épaule Tattoo », ils en livrent une traduction énergique et râpeuse, nourrie de chœurs beatlesiens et de claquements de main *sixties*, qu'on se repasserait en boucle. Daho, sans qui la pop française ne serait pas ce qu'elle est, méritait bien qu'on lui fasse une telle fête.

[www.tombespourdaho.com]

A. G.

BURGER Rodolphe

No Sport

[Capitol, février 2008, 1 CD, 16,50 €.]



5 099951 942823

● Pas loin de dix ans se sont écoulés entre la précédente livraison solo de Rodolphe Burger, l'incandescent *Meteor Show*, et ce nouvel album. Non que l'ex-chanteur et guitariste de Kat Onoma – groupe strasbourgeois aussi discret qu'influent, dissous en 2004 – soit resté inactif ces dernières années : il a au contraire multiplié les collaborations, avec le romancier Olivier Cadiot ou le jazzman James « Blood » Ulmer, entre autres, et s'est glissé dans des univers aussi divers que ceux de Françoise Hardy, Alain Bashung ou Jacques Higelin. *No Sport* ne démentira pas cette pratique de l'ouverture artistique. Aux plumes, Burger s'est accompagné de Cadiot, mais aussi du poète Pierre Alferi ou de l'auteur-compositeur Fred Poulet, déjà croisés dans son sillage. Textes raffinés, sensuels (« Lover Dose »), parfois ironiques, voire rageurs (« Ensemble », un rock vengeur qui n'étonnera pas ceux qui se souviennent de sa reprise très politique des « P'tits papiers »). En studio, il a convié Rachid Taha, pour un « Arabécédairer » poétique et lancinant, et, de nouveau, James Ulmer : chacun à leur manière, figure du blues dans tous ses états. Et c'est bien le blues, entre noirceur et nonchalance, élégant toujours, qui forme le fil conducteur de l'album ; un blues abreuvé aussi bien à Led Zeppelin qu'à Ali Farka Touré, chez Gainsbourg que chez Bashung.

À la réalisation, Burger a retrouvé son complice de *Meteor Show*, Liam Farrell alias Doctor L. Ensemble, l'ancien rappeur (au sein d'Assassin) et l'ex-étudiant du philosophe Jacques Derrida ont offert aux chansons de *No Sport* un écran de choix : un son organique, très acoustique, à la fois précis et chaleureux, qu'on sent ouvragé avec patience et passion, et qui s'épanouit à chaque nouvelle écoute. Ce n'est pas la moindre réussite de cet album de prouver que Burger, qui sait si bien se mettre au service des autres, sert aussi remarquablement sa voix et sa musique. De quoi espérer que les occasions d'en avoir la démonstration se feront moins rares à l'avenir.

[www.rodolpheburger.fr]

A. G.

DITERZI Claire

Tableau de chasse

[Naïve, janvier 2008, 1 CD, 14 €.]



3 298498 135114

● Claire Diterzi s'était déjà fait remarquer en 2006 avec son premier album *Boucle* et ses textes atypiques, et provoque chez le public la même fascination que Camille ou Émilie Simon, autres chanteuses fantasques.

Quand son opus précédent était une collection de travaux accumulés au fil de ses années de travail avec Philippe Découflé ou Jean-Jacques Beineix, *Tableau de chasse* est un disque concept conçu comme dix illustrations musicales des œuvres d'art favorites de l'artiste. Ce fil conducteur s'explique facilement quand on sait que Claire Diterzi a étudié les arts graphiques, mais la raison principale reste que l'artiste est familière du travail raisonné, à l'instar d'une Björk qui aime composer selon des axiomes précis.

À l'écoute de *Tableau de chasse*, on est vite surpris par des sonorités inhabituelles comme le cor de chasse, ou les harmonies singulières inspirées des voix bulgares, rappelant également les compositions de Kenji Kawai. Une liberté musicale autorisée par la programmation par ordinateur, même si ce disque n'est absolument pas à classer dans la famille « électro ».

Le thème de prédilection des textes de Claire Diterzi est la Femme, tour à tour muse dans « L'Odalisque », réelle dans « Les Repas des familles » ou objet dans « À quatre pattes ». Un jeu de masques particulièrement flagrant dans « La Vieille Chanteuse », où elle campe une vieillissante gloire du music-hall, les craquements du tourne-disque nasillard inclus. Chaque chanson est l'occasion pour la chanteuse d'incarner un nouveau personnage et de se permettre toutes les frivolités vocales imaginables. Dans *Tableau de chasse*, Claire Diterzi assume volontiers le rôle d'ange étrange, même si son univers reste tout à fait ouvert.

Il est à noter que cet opus a été créé dans le but d'être présenté dans le cadre d'un spectacle à part entière, extension visuelle de la réflexion artistique de la musicienne.

P. B.-S.

FRED

Mes graines

[Columbia, mars 2008, 2 CD, 17 €.]



0 886972 725529

● Avec son premier opus *Sauter du nid* sorti en 2003, Fred s'était vu propulsé « Ben Harper français » par les enthousiastes de ses chansons acoustiques. Dans ce premier six titres, Frédéric Métayer livrait une belle preuve de ses talents d'auteur-compositeur, et faisait montre de sa maîtrise vocale, deux atouts qui pouvaient séduire même si l'on restait insensible au genre *guitare-voix*. En 2008, Fred revient avec *Mes graines*, disque richement produit par Jean Lamoot (Alain Bashung, Noir Désir, Salif Keita). Avec treize titres, un son qui prend de l'épaisseur et des directions nouvelles, Fred a assez de matière pour dépasser son étiquette de solitaire à guitare et déploie son capital séduction. « Déluge » et « Veille » confirment que le Parisien a raison de miser beaucoup sur sa voix, rappelant certains élans haut perchés de la pop anglaise. Avec « Mes graines », « Petit Français » ou « Économie de ma personne », Fred reste dans sa dynamique *mid-tempo* entamée sur son premier essai, mais grâce à des efforts rythmiques réussis, il évite l'ennui mou que certains artistes chaloupant provoquent parfois. Si Frédéric Métayer doit mériter une image d'artiste globe-trotter, c'est moins par des textes parfois tournés vers des terres idéalisées que par un travail musical intelligent réalisé en Afrique, où a été terminé l'album. Sous l'impulsion de Jean Lamoot, le musicien est allé habiller *Mes graines* de kora et de calebasses, de rythmes précis et d'ambiances bien pensées, évoquant parfois le travail de Piers Faccini. Fred est parvenu à transformer l'essai de *Sauter du nid* avec ce nouvel album qui rassure sur les capacités de l'artiste à évoluer. La promesse d'un avenir assuré pour le chanteur. À retenir également, un CD bonus accompagnant l'album comprenant cinq reprises, où Fred revisite Police et Nina Simone.

P. B.-S.

PAPILLON PARAVEL Renaud

Au sommet de son arbre

[Sur la branche/Naïve, février 2008, 1 CD, 18 €.]



8 713657 090837

● Étonnant garçon que ce Renaud Papillon Paravel, graphiste venu à la musique en bricoleur un peu perché, adepte d'une pop composite tour à tour légère et cafardeuse, capable d'une grande finesse d'écriture, mais également d'un humour aussi épais que jubilatoire (on n'a pas oublié, sur son précédent disque *Subliminable*, un « éroticomique » « Acteur et Tracteur » que ne renierait pas l'équipe de Groland). Le troisième album (autoproduit, après deux sorties sur une *major*) du Toulousain établi dans les Corbières ne déroge pas à la règle.

Cachée sous une pochette parodiant *Le Bain turc* d'Ingres, cette quinzaine de chansons emportera l'adhésion des amateurs de compositions pop subtiles, avec quelques incursions rock, funk, méditerranéennes ou brésiliennes, au son ouvragé dans ses moindres détails – de quoi faire de Paravel un cousin, en plus terrien et moins dandy, de Benjamin Biolay. Mais là où le créateur de *Trash Yéyé* peine parfois, dans ses textes, à s'affranchir de la référence gainsbourienne, celui d'*Au sommet de son arbre* fait la démonstration d'une liberté et d'une « patte » qui lui autorisent tous les registres et toutes les embardées. Cru et cinglant contre les hypocrisies religieuses (« Mon Dieu ») ou les squatteurs de plateaux télé (« Ta gueule »), réjouissant de vulgarité dans l'épatant « Petit pépère », Paravel n'en est pas moins touchant quand il évoque les envies d'ailleurs (« Ma mobylette »), les blessures d'enfance (« To lose, lost, lost ») ou les angoisses sentimentales (« Je crois que j'aime »). Il réussit surtout ce qui pourrait bien être une des plus jolies chansons jamais écrites sur la paternité, le poignant « Quand l'amour ce rat mort ». Rien que pour ce titre, petit miracle de délicatesse et d'amour dévorant, fragile sans mièvrerie, *Au sommet de son arbre* mériterait l'écoute, mais il a d'autres atouts qui justifient d'aller étudier de plus près l'effet Papillon : il est temps de faire mentir le surnom qu'il s'est attribué de « plus grand mal entendu de la chanson française ».

[www.surlabranche.com]

A. G.

TELLIER Sébastien

Sexuality

[Record Makers, février 2008, 1 CD, 13 €.]



3 700426 904476

● D'abord protégé du célèbre duo français Air, puis figure de proue de la scène électronique alternative et ensuite musicien au génie certain reconnu grâce à « La Ritournelle », Sébastien Tellier est devenu le nouvel ambassadeur de la *french touch*. Le fait que ce dandy barbu représente la France lors du concours Eurovision 2008 confirme que son très attendu nouvel album *Sexuality* l'a fait passer du statut de vedette *underground* à celui de musicien unanimement respecté. Pourtant, ce disque n'a rien d'une tentative de reconnaissance populaire, il prend même des allures d'ovni si on le compare par exemple à un Christophe Maé, l'artiste gagnant du moment. Sébastien Tellier a confié la réalisation toute synthétique de l'album à Guy-Manuel de Homem-Christo, l'un des deux Daft Punk. Si le premier s'est chargé de créer et d'interpréter l'album, le second a élaboré le son à la fois très actuel par son côté brillant et très rétro par ses évocations de Robert Wyatt et des premières pièces de Jean-Michel Jarre. Tout le disque pourrait être la bande originale d'un obscur film de science-fiction des années 1980. Ce qui explique que l'on peut être un peu décontenancé à la première écoute. « Sexuality » est une odyssée charnelle sur des eaux électroniques mauves vers des atolls lasers peuplés de sirènes fluos. On ne peut s'empêcher de croire parfois à un pied de nez à Justin Timberlake tant certains titres, comme « Roche » ou « Kilometer », tutoient la perfection des bulldozers R'n'B américains. Puis on pense déceler un hommage moqueur à une variété surannée avec « Divine » et « Elle ». Mais tout le cynisme qu'on penserait découvrir dans le glamour de l'album de Sébastien Tellier n'existe pas. Il affirme tourner toute son « intelligence au service du bien-être, de la douceur et de la tendresse ». Merci pour nous. *Sexuality* est un grand disque, à la fois cérébral et généreux, qui restera comme l'un des albums majeurs de 2008, au moins.

P. B.-S.

PHILOSOPHIE

Sélection de Sylvie COURTINE-DENAMY, Michel ENAUEAU, Guy SAMAMA et du Centre national du livre (Stéphanie LANCIEU)

Kant

[Éd. du Cerf, coll. « Les Cahiers d'histoire de la philosophie », février 2008, 374 p., 25 €, ISBN : 978-2-2040-8509-0. Dirigé par Jean-Marie Vaysse.]



9 782204 085090

FOESSEL Michaël

Kant et l'équivoque du monde

[CNRS Éditions, décembre 2007, 332 p., 30 €, ISBN : 978-2-2710-6633-6.]



9 782271 066336

● Il ne s'agit pas d'un retour à Kant, mais peut-être d'une nouvelle *appréhension* kantienne des problèmes politiques posés à notre monde. À la condition de savoir quel Kant celle-ci croise. Ce serait plutôt celui de la deuxième *Critique*, voire de l'*Opus postumum*, et la question de la religion par le biais de la théologie transcendantale. *Comment juger, et qu'est-ce que juger?* est la question récurrente qui est posée de *différents points de vue* par les treize contributeurs, et non des moindres, du volume collectif. De Michel Fichant qui, en présentant les trois articles de Kästner, souligne une ouverture infinie de la subjectivité dans la forme même de sa réceptivité, à François Marty qui, en prêtant attention au projet d'une lacune à combler formulé dans l'*Opus postumum*, réexamine l'équilibre de la philosophie critique, c'est la totalité du projet kantien de philosophie transcendantale qui est revisitée : la temporalité chez Kant et Husserl, le schématisme, le rapport entre nature et liberté, le statut des mathématiques et de la physique, celui du langage dans la philosophie pratique, l'interprétation du *Je pense* dans le paragraphe 16 de la *Critique de la raison pure*, l'antinomie du droit des gens, l'individu comme fin organique naturelle et support de l'espèce, le primat de la philosophie de l'action, l'interprétation heideggerienne de Kant. Après la lecture de ces points de vue, aussi informés qu'originaux, il paraît difficile de s'en tenir à un Kant figé dans des dualismes ou dans un formalisme de sa morale. Le livre de Foessel s'attache à un examen approfondi

du « concept cosmique » de la philosophie chez Kant. Le « monde » dont il est question ne recouvre pas un objet, mais fait signe vers le problème plus général de la commensurabilité du réel à la rationalité, spécifiée comme rationalité *pratique*. Concept cosmique de la philosophie, destination cosmopolitique de la pensée, culture de la raison doivent être lus ensemble pour une approche de l'universel ne s'articulant pas à la transcendance. Ce livre fourmille d'analyses originales, et confronte pertinemment Kant à Husserl et à Heidegger.

G. S.

Vices ou vertus? Études critiques par 16 philosophes contemporains

[Frémeaux et Associés, janvier 2008, 4 CD + 1 livret (24 p.), 29,99 €.]



3 561302 519029

● C'est l'enregistrement *sonore* de conférences organisées à Nantes sur le thème « Vices ou vertus? ». Du point de vue de la morale, donc du devoir-être, la distinction entre les valeurs comme le bien et le mal, les vices et les vertus, est non seulement admise, mais revendiquée comme *absolue* et *universelle*. La volonté de Dieu, l'ordre de la nature, le cours de l'Histoire, ou bien encore l'essence de l'homme, *tranchaient* entre elles. Mais aujourd'hui, dans un monde livré à la barbarie et aux technologies, le point de vue de la morale ne s'impose plus vraiment aux consciences. Il était donc temps, sinon urgent, de réexaminer l'articulation entre les vices et les vertus alors même que la frontière entre le bien et le mal est brouillée au point qu'au fond des consciences un nouvel *ordre* s'est presque substitué à l'ancien : celui de « ne surtout pas juger ». Loin du *Traité des vertus* de Jankélévitch, comme à l'écart du kantisme, comment agir selon le bien et à quelle maxime de la volonté pouvons-nous désormais conformer notre action? Et surtout, subsiste-il encore quelque chose comme des critères ou comme des repères pour nous guider dans nos conduites? C'est à ces questions d'ordre *pratique*, dans toutes leurs variations, que sont consacrées ces études philosophiques. Rappelons à cette occasion tous les mérites de ces CD de « La Librairie sonore » édités depuis plus de quinze ans par Frémeaux, dont le catalogue (148 pages)

est impressionnant et qui touche à de multiples domaines (sports, voyages, musique, littérature, politique, sciences, théâtre, ambiances des milieux naturels, etc.). C'est l'ensemble du patrimoine musical, historique, politique, littéraire, philosophique, radiophonique (les grandes voix) qui est mis à disposition du public, des médiathèques et des établissements scolaires dans plus de trente-deux pays du monde. Frémeaux se trouve ainsi être en première ligne pour contribuer à constituer notre mémoire collective, socle de notre culture commune.

G. S.

BERGSON Henri L'Évolution créatrice

[Presses universitaires de France, coll. « Quadrige. Grands textes », octobre 2007, 712 p., 15 €, ISBN : 978-2-13-056272-6. Édition sous la direction de Frédéric Worms ; édition critique d'Arnaud François.]



9 782130 562726

● Pour fêter le centenaire de *L'Évolution créatrice*, texte majeur de la philosophie moderne qui valut à son auteur une notoriété internationale, les Presses universitaires de France en publient une nouvelle édition dirigée par Frédéric Worms, directeur du Centre international d'étude de la philosophie française contemporaine à l'ENS. Déjà précédée dans la même collection par *L'Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889) et *Le Rire* (1900), cette version, établie par Arnaud François, reproduit non seulement le texte intégral, dans sa pagination de référence, mais propose également un dossier critique constitué de notes abondantes, d'un index thématique et scientifique, d'une anthologie de commentaires et d'une bibliographie détaillée. Cet appareil critique entend « favoriser la lecture du texte et la recherche à son sujet, mais sans les prédéterminer » (Arnaud François), tout en resituant Bergson dans les débats intellectuels du siècle. Signés de scientifiques de l'époque, tels le mathématicien Émile Borel et le biologiste Félix Le Dantec, ou de philosophes comme Georges Canguilhem et Gilles Deleuze, les textes annexes éclairent la charge polémique et révolutionnaire de *L'Évolution*

créatrice. En 1907, en plein règne intellectueliste, marqué par le double héritage de l'évolutionnisme spencérien et de l'idéalisme kantien, Bergson réforme la philosophie, la replonge dans le vif de l'expérience réelle et la rapproche des intuitions de l'esprit. Contre ces deux courants antagonistes, qu'il accuse d'ignorer l'unité multiple de l'esprit, le philosophe étudie, de l'intérieur, la puissance créatrice de l'évolution. Avec la rigueur d'un scientifique, il observe cette durée qui constitue la matière même du vivant, convainc, au grand dam des scientistes de son époque, que la méthode empirique peut dépasser l'horizon restreint de la matière sensible. Réconciliant sciences et métaphysique, il fonde le concept d'« élan vital » de la création, qui ne saurait se réduire à la sélection naturelle des espèces, théorisée par Darwin. Il enjoint ses contemporains philosophes de ne pas dévoyer la philosophie à des fins pratiques, de ne pas la réduire à l'utilité de l'action, mais d'en faire un authentique moyen de connaissance de la matière et de l'esprit – qui ne sont qu'un – contre la fossilisation de l'intelligence.

st. L.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

BRAGUE Rémi Du Dieu des chrétiens. Et d'un ou deux autres

[Flammarion, coll. « Essais », mars 2008, 258 p., 19 €, ISBN : 978-2-08-121319-7.]



● Sept courts chapitres pour « regarder de plus près », ajouter des distinctions aux distinctions : dénoncer, et dissoudre, les approximations et les confusions touchant les images et les concepts que l'on se fait du Dieu des chrétiens, sans s'interdire de jeter un coup d'œil de côté sur ceux que s'en font quelques autres religions. C'est un livre de philosophe, à qui la théologie n'est pas étrangère comme discipline au moins aussi critique que la sienne. Quelques exemples de ce décapage : les « monothéismes » ne s'appellent pas eux-mêmes ainsi, et il peut exister un Dieu sans religion comme une religion sans Dieu (c'est le cas du bouddhisme primitif). Autre exemple : que veut dire « connaître » Dieu ? Brague procède par progressions successives, par cercles concentriques,

en partant de la perception, en passant par la distinction entre la croyance et la foi, puis en relativisant celle qui existerait entre foi et savoir. Il parvient ainsi à nous faire comprendre que l'acte de foi étant un acte libre, c'est la volonté même qui est l'organe de la vision de Dieu. De ce Dieu auquel nous avons accès, Brague étudie ensuite un certain nombre de « propriétés » : il est un, mais d'une unité de charité qui est trinitaire ; il est père, mais par neutralisation de la différence entre les sexes (il n'est pas mâle) ; il a parlé, il a dit tout ce qu'il avait à dire, tout ce qu'il est, et, dans ce silence bruisant de toute la Parole déjà dite, il laisse la parole à l'homme ; un Dieu qui nous laisse libres doit aussi être un Dieu qui ne nous demande rien, et qui attend de nous que nous acceptions ce qu'il nous donne, en le laissant opérer en nous le don de cette vie éternelle ; il est, enfin, un Dieu qui pardonne, mais sans ignorer la décision de notre liberté : il nous remet ainsi nos péchés pour nous permettre de recouvrer notre intégrité perdue, et sans condition (comme celle de l'aimer préalablement, et en retour). Car, si le péché est ce qui nous prive de la capacité d'aimer, c'est au gain de l'amour que l'on reconnaît la rémission de nos péchés. Livre stimulant, vivifiant, qui ne nous demande rien sinon de rester libres, en nous libérant de toutes les contradictions et des absurdités attachées à une image trop commune de la religion.

G. S.

FOESSEL Michaël et CALLIAS Aurore (ill.) Pourquoi les hommes se disputent-ils à propos de Dieu ?

[Gallimard Jeunesse, coll. « Chouette penser ! », octobre 2007, 70 p., 10 €, ISBN : 978-2-07-061196-6.]



REVAULT D'ALLONNES Myriam L'Homme compassionnel

[Éd. du Seuil, coll. « Débats », janvier 2008, 102 p., 10 €, ISBN : 978-2-02-095976-6.]



● Souffrons-nous plus aujourd'hui qu'autrefois ? À l'évocation d'une famine

en Chine, la philosophe Simone Weil fondit en larmes dans le jardin du Luxembourg, rapporte Raymond Aron. Commentant les relations internationales dans les années 1950, Hannah Arendt écrivait à Karl Jaspers : « Quand quelqu'un tousse au pôle sud, un habitant du pôle nord attrape aussitôt un rhume. » C'est désormais quotidiennement que s'expose sur ces nouvelles scènes théâtrales que sont nos écrans de télévision et d'ordinateur le spectacle des tragédies de l'humanité tout entière. Or, cette proximité et cette immédiateté appellent à une réaction instantanée, passionnée, plutôt qu'à l'action concertée. Qu'il souffre des nouvelles pathologies sociales liées à la fin des Trente Glorieuses et accrues par la mondialisation – chômage de longue durée, Rmi, maladie génétique, Sida – tout individu aspire à la reconnaissance, fût-ce à la reconnaissance de son mal-être, à son statut de victime de... l'« insécurité », de la « fracture sociale », des « conflits » sociaux, autant de termes qui ont désormais remplacé le vocabulaire marxiste de la « lutte des classes » et des « classes sociales ». La tradition de la « philosophie sociale » – Jean-Jacques Rousseau, Max Weber, Michel Foucault, Jürgen Habermas et son successeur actuel, Axel Honneth – paraît légitime dans sa recherche des critères éthiques d'une « vie bonne ». En revanche, la compassion face à cette entité, la « France qui souffre », peut-elle fonder la légitimité du pouvoir ? La dernière campagne présidentielle française a montré que les politiques, de gauche comme de droite, avaient eux aussi entendu cette demande de reconnaissance, de politique de proximité. Le « cœur » a-t-il seulement sa place en politique ? « Vous n'avez pas le monopole du cœur », lançait déjà Valéry Giscard d'Estaing à François Mitterrand. Et si Montesquieu avait identifié trois « passions » ou plus exactement *principes* au fondement des formes politiques, susceptibles de les mettre en mouvement : la « vertu » pour la république, l'« honneur » pour la monarchie, la « crainte » pour le despotisme, quel type de gouvernement la compassion peut-elle bien induire ? De « bons sentiments » – au sens de « bonnes intentions » – peuvent-ils tenir lieu de politique ? La compassion – le fait de souffrir *avec* autrui identifié en tant qu'il est mon *égal*, mon *semblable*, celui que je serai peut-être demain si le

sort en décide ainsi – est-elle seulement un « bon » sentiment ? Telles sont quelques-unes des interrogations que formule la philosophe Myriam Revault d'Allonnes dans son dernier ouvrage en convoquant certains auteurs fondamentaux sur la question : Aristote, Jean-Jacques Rousseau, Alexis de Tocqueville, Max Weber, Hannah Arendt. S. C.-D.

FONTENAY Élisabeth (de) Sans offenser le genre humain. Réflexions sur la cause animale

[Albin Michel, coll. « Bibliothèque Idées », mars 2008, 216 p., 18 €, ISBN : 978-2-226-17912-8.]



● « Frères humains qui avec nous vivez. » C'est ainsi qu'Élisabeth de Fontenay réécrit le premier vers de *La Ballade des pendus* de François Villon. Ce « avec », au lieu de « après », que s'autorise la philosophe, imaginant « la prière des animaux », inclut humains et animaux dans une mutuelle bienveillance. Pour l'auteur du *Silence des bêtes* (Fayard, 1998), reconnaître leur souffrance, honorer leur cause sans en faire un parti à prendre demande de se battre sur deux fronts : défendre les droits des animaux et ne pas céder sur l'humanité de l'homme. La proximité entre l'homme et l'animal n'autorise pas à les fondre dans une même espèce. Ceux qui invoquent les avancées incontestées des savoirs positifs (paléoanthropologie, éthologie, biologie moléculaire, etc.) pour insister sur la continuité entre vivants humains et vivants non humains menacent « le propre de l'homme ». C'est une erreur de méthode – inadéquation à l'objet – que de faire des modèles scientifiques des prescripteurs de la norme et du juste. On ne peut faire dériver l'altruisme des hommes d'un hypothétique « sens moral de l'animal » sans confondre la nature et l'histoire. Ni sujet, ni objet, l'animal doit être considéré « comme une personne juridique sans être pour autant un sujet de droit ». Les droits des animaux sont à concevoir à l'image de ceux « qu'on accorde aux êtres humains incapables de consentement éclairé » et non à l'image de droits de l'homme que d'aucuns confèrent aux

grands singes pour la raison qu'ils partagent 98 % ou 99 % de leur patrimoine génétique avec les humains. Les théoriciens de « la libération animale » ou les tenants de la *deep ecology* vont jusqu'à concevoir l'expérimentation sur ces humains que sont les malades mentaux, les criminels, les vieillards. Au positivisme et au naturalisme cognitiviste, à la tentation eugéniste, la philosophe oppose l'impossible renoncement à la spécificité de l'humain tout en récusant l'humanisme métaphysique que le travail philosophique de déconstruction a ruiné. Elle met en avant ce qu'elle appelle un « humanisme décisionnaire » d'une part et le champ de « l'éthico-rhétorique » d'autre part. La « décision » enjoint de déconnecter la ou les questions de l'origine de l'homme de la signification de l'humain. « L'éthico-rhétorique » renvoie aux capacités uniques du langage humain (double articulation, capacité déclarative, mise en commun de l'expérience, performativité). Plus que la pensée rationnelle, l'éthico-rhétorique préserve la fragile « incondition humaine ». Une des forces des textes d'Élisabeth de Fontenay est de toujours signifier qu'on n'en est pas quitte avec l'histoire, la politique et l'éthique. Car l'histoire ne s'absente pas plus des rapports des hommes entre eux que de leurs rapports avec les animaux. On ne manque pas d'être ébranlé par l'amour d'Alphonse Toussenel, auteur du XIX^e siècle, pour les animaux : il n'a d'égal que sa haine des Juifs, son racisme et son antisémitisme. L'émancipation politique est l'affaire des hommes rappelle la philosophe, non celle des animaux. Quelle ligne philosophique et politique avancent ces pages rigoureuses qui portent en elles émotion et colère ? Un nouveau matérialisme historique, non dialectique ; une anthropologie négative qui inscrirait au sein du vivant l'inaliénable différence humaine.

M. E.

FOUCAULT Michel Le Gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France, 1982-1983

[Gallimard/Éd. du Seuil, coll. « Hautes études », janvier 2008, 386 p., 27 €, ISBN : 978-2-02-065869-0.]



Introduction à l'Anthropologie du point de vue pragmatique de Kant

[Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », janvier 2008, 68 p., 25 €, ISBN : 978-2-7116-1964-1.]



L'Archéologie du savoir

[Gallimard, coll. « Tel », février 2008, 288 p., 11 €, ISBN : 978-2-07-011987-5.]



VEYNE Paul Foucault, sa pensée, sa personne

[Albin Michel, coll. « Bibliothèque Idées », mars 2008, 224 p., 16 €, ISBN : 978-2-226-17914-2.]



● Le premier livre est l'édition d'un cours prononcé par Michel Foucault au Collège de France en 1982-1983, le deuxième contient la thèse complémentaire que celui-ci a présentée en Sorbonne le 20 mai 1961, publiée intégralement pour la première fois à côté de la reprise de la traduction annotée du livre de Kant. « Événement Foucault » donc ? À voir. Outre le fait que Foucault lui-même nous a habitués à « créer l'événement », qu'il conceptualise philosophiquement, ce cours s'inscrit dans le sillage du précédent, *L'Herméneutique du sujet*, en 1982. Y sont étudiés historiquement les rapports entre subjectivité et vérité. Au cœur de l'analyse, la notion de *parhêsia*, dont l'objet est de « faire en sorte que celui auquel on s'adresse se trouve, à un moment donné, dans une situation telle qu'il n'a plus besoin du discours de l'autre », était-il précisé dans *L'Herméneutique du sujet*. Ici, c'est plus spécialement dans le champ politique qu'elle est analysée. Reparcourant les textes de Plutarque, de Tacite, de Polybe caractérisant la démocratie par *isêgoria* et *parhêsia*, les tragédies d'Euripide, les discours de Périclès, la *Lettre VII* de Platon, Foucault fait apparaître les déplacements et les transformations de ce risque de dire vrai en politique. Le problème de l'attitude philosophique lui est étroitement lié. Car être agent de la vérité, c'est être

philosophe. Cela ne signifie pas seulement que l'on prétend énoncer la vérité dans un enseignement ni non plus dans des conseils que l'on destine au Prince pour « lui faire entendre ce que les flatteurs lui masquent », mais être *agent* de la vérité, c'est produire celle-ci de telle sorte qu'elle puisse exister. La philosophie est *parrhêsia* tout au long de son histoire, non seulement parce qu'elle est vie mais parce qu'elle n'a pas cessé de s'adresser à ceux qui gouvernent. Ce qui nous reconduit à Kant et à la question de l'*Aufklärung* : à travers l'analyse de l'état de minorité et de l'usage public de nos facultés, la question est de redistribuer les rapports entre gouvernement de soi et gouvernement des autres. L'enthousiasme révolutionnaire comme agent de l'*Aufklärung*, c'est dans le texte de 1798 le substitut de ce qu'a été le roi de Prusse dans le texte de 1784. Et du texte de Kant, *L'Anthropologie*, en constante évolution entre 1772 et 1798, que Foucault retenait-il en 1961 ? Par la question qui y est posée (« peut-il y avoir une connaissance empirique de la finitude ? »), la réponse se devine : la réflexion anthropologique répète la philosophie de la *Critique de la raison pure* à un niveau empirique où se trouve déjà répétée la *Critique de la raison pratique*. Si bien que l'illusion anthropologique est comme l'envers, l'image en miroir, de l'illusion transcendante de la *Critique*. La configuration épistémologique propre à cette dernière mime la *Critique*, mais en faisant graviter l'*Anthropologie* autour d'elle. Ces textes de Foucault sont riches de nombreuses autres perspectives, que nous laissons le lecteur découvrir de lui-même, nous conformant à la règle kantienne de l'autonomie du jugement (l'état de majorité). Le livre de Paul Veyne est à la fois un portrait, intempestif autant que tempétueux, brossé par un ami historien (et non le moindre) et une analyse *décapante* de quelques points centraux du foucauldisme. Il n'y a ni structuralisme ni historicisme chez Foucault qui n'était ni homme de gauche ni homme de droite. Veyne repère plutôt chez Foucault ce « renoncement sceptique à trouver un sens au monde », selon une expression de Max Weber. Ce qui le rapproche de Montaigne, qui s'interrogeait sur des jeux et sur des régimes de vérité propres à chaque époque et toujours singuliers. Une histoire sociologique des vérités conduit à voir dans la pensée de Foucault

une continuation de la *Généalogie de la morale* nietzschéenne : toute conception qu'on croit éternelle a une histoire, et ses origines n'ont rien de sublime. Mais le livre fourmille d'analyses et d'idées inattendues. Ainsi aurait-il pu s'appeler légitimement *Le Vrai Foucault*, un peu sur le modèle, et dans le sillage, d'un livre de Marcel Gauchet et Gladys Swain en 1997 qui avaient écrit *Le Vrai Charcot*. Signalons pour finir l'élégante réédition en collection de poche de *L'Archéologie du savoir*. Ce livre rassemble les explications par Foucault de ce qu'il entendait par le « champ énonciatif » et les « formations discursives ». C'est ce qui l'a conduit à proposer pour ses recherches le vocable d'« archéologie ». L'archéologie, c'est ce qui décrit les discours comme des pratiques spécifiées dans l'élément de l'archive. Il y répond aussi, dans ce qui n'est pas, malgré quelque apparence, un discours de la méthode, à plusieurs objections, au nombre desquelles l'imputation de structuraliste.

G. S.

HEIDEGGER Martin La Logique comme question en quête de la pleine essence du langage

[Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », janvier 2008, 212 p., 19 €, ISBN : 978-2-07-073281-4.
Traduit de l'allemand par Frédéric Bernard.]



9 782070 732814

● Ce cours présenté par Heidegger durant le semestre d'été 1934, et traduit par Frédéric Bernard, revêt un intérêt exceptionnel. Non pas parce qu'il ébranle la conception traditionnelle de la logique occidentale en dénonçant sa dépendance par rapport à la métaphysique de la présence, et en faisant de la logique un souci pour l'être humain historial dans l'événement où advient le langage : à la question de départ « où et comment y a-t-il langage ? », Heidegger répond qu'il n'y a langage que pour autant qu'il y a l'homme ; ce n'est pas non plus parce qu'il marque une étape dans le parcours de Heidegger qui l'a conduit de l'ontologie fondamentale à la pensée de l'histoire de l'être ; ce n'est encore pas par une critique de la caractérisation de l'homme et des choses comme *sujet*, notamment dans la première

philosophie de Descartes jusqu'à la *Phénoménologie* de Hegel ; ni même parce qu'on y rencontre des observations « anthropologiques » en un sens kantien sur notre rapport au corps, les vécus (« L'homme a des vécus comme il a des jambes et un estomac. ») et sur des dispositions affectives qui nous exposent au dehors dans l'être comme l'irritation, la joie, l'indifférence, l'abandon, l'ennui. Tout cela existe bien, mais prêtons attention à la date : 1934, ce cours a été prononcé tout de suite après la démission de Heidegger du rectorat de l'université de Fribourg, c'est-à-dire après son engagement en faveur du national-socialisme. Ce texte a donc une portée *politique* majeure. Il y est longuement question du peuple, de la résolution, de l'histoire « Sommes-nous historiaux ? », de l'État comme volonté de souveraineté prenant sa source dans une mission et une charge (soyons attentifs à ce vocable de « mission » – la mission est d'avance soustraite à tout arbitraire et à tout caprice !), de libéralisme, de socialisme entendu comme « souci des étalons de mesure et de la configuration d'essence de notre être historial ». Relevons pour finir cette étrange remarque, dont l'éclairage rétrospectif peut être fort : ce qui sort du domaine courant et ne se laisse pas saisir par le confort de notre intelligence est repoussé comme incalculable, peu clair et même hostile. Heidegger « objecte » que l'authentique mise au fait de l'histoire nous place devant ce qui est en retrait, et que « le secret de l'instant est de mettre au fait du surpuissant et de l'incontournable ». Remarque à méditer.

G. S.

JULLIEN François De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures

[Fayard, janvier 2008, 270 p., 18 €, ISBN : 978-2-213-63529-3.]



9 782213 635293

● Si tous les livres de François Jullien sont politiques, celui-ci l'est plus explicitement que les autres. Il s'agit d'une mise sous tension réglée, et en vis-à-vis, de trois notions voisines, et même parfois confondues : l'*universel*, exigence prescriptive de la raison, l'*uniforme*,

concept économique relevant de la production, et le *commun*, concept politique nous faisant passer du point de vue de la prescription à celui de la participation. Mais l'écart qui met en tension n'est qu'un point de départ de l'analyse. Car, à travers une dénonciation d'un universalisme paresseux, c'est l'idée même d'universalité qui est à la fois critiquée et revendiquée : dresser l'universel, commun de l'intelligible, contre l'universalité, tel est le propos. D'abord, celle-ci est *composite*, et l'on n'en perçoit plus qu'un à-pic, un effet de saturation et d'absolutisation : elle s'est construite sous trois poussées hétéroclites, le concept grec (poussée philosophique et morale), la citoyenneté romaine (poussée juridique), le salut paulinien (poussée religieuse). Ensuite, les exemples de l'Islam, de l'Inde et de la Chine nous enseignent que la préoccupation pour l'universel n'est pas elle-même universelle. Enfin, l'universel dont l'Europe a trop souvent confondu les deux plans, l'universalité logique et celle des valeurs, commence à être pensé quand l'unité idéologique d'une culture se défait et qu'il lui faut y remédier. François Jullien, en désaturant l'universel, le rendant à nouveau disponible, en rouvrant du négatif *donc* des possibles pour la pensée, cherche à fonder du commun entre les cultures *sur le plan de l'intelligible, mais à l'écart de toute normativité*, de telle sorte qu'il soit possible de circuler entre des intelligibilités différentes, en faisant ressortir une cohérence. Se rencontrerait ainsi un *fond d'entente culturelle* implicite à partir duquel de la culture et de la pensée peuvent se contester et se transformer. Par delà la question des langues (penser, c'est penser en langue) et celle de l'universalisable, nous retrouvons le projet que François Jullien ne cesse d'un essai à l'autre, et d'un côté à l'autre (européen et chinois) de mettre en chantier : faire apparaître par réflexion d'une façon de penser sur une autre de nouvelles ressources de la raison, nous obligeant ainsi à débusquer un *sens commun de l'humain*. Celui-ci ne devrait plus rien ni au paradigme habermassien de la communication fondé sur une éthique de la discussion ni au mythe du comparatisme entre cultures fondé sur un dialogue illusoire entre le Même et l'Autre. Sur le modèle du jugement du beau chez Kant, transposé au jugement culturel des valeurs, ce sens commun, transcendantal de l'expérience, *exemplaire* de l'Inconditionné,

agit comme une règle universelle que l'on ne peut indiquer. Il ouvrirait au dialogue entre les cultures sans plus qu'elles aient à communiquer. Dans le sillage du projet philosophique d'ensemble, d'ailleurs rappelé, ce nouveau chantier ainsi ouvert par François Jullien touche plus spécialement à des questions morales et *politiques* que notre temps considère comme majeures, sans doute parce qu'il les a par avance majorées : ainsi, de la question des droits de l'Homme, de l'Europe, de celle de la « mondialisation » qui est une standardisation. Mais la première domine les deux autres si elle est bien posée : non plus subsumée sous la catégorie positive et cognitive de l'*universalisable* (énoncé de vérité), mais sous celle de l'*universalisant*, catégorie opératoire désignant l'en cours ou le procès, et faisant affleurer de l'universel au ras de notre expérience. Ainsi se révèle, dans le *dialogue* entre les cultures, derrière le *dia* de l'écart et le *logos* de l'intelligible, une culture du *négatif* que l'Europe n'a pas pensé à penser, et qui se déploie harmonieusement côté chinois.

G. S.

LAUNAY Marc (de) Lectures philosophiques de la Bible. Babel et logos

[Hermann, coll. « Le bel aujourd'hui », novembre 2007, 158 p., 22 €, ISBN : 978-2-7056-6668-2.]



● Source d'inspiration pour les arts et notamment les arts plastiques, la Bible est d'abord un *texte* émanant de la parole divine et dont le *canon* diffère selon les confessions. Dus à des auteurs multiples, rédigés au fil d'époques très différentes, ces textes délivrent un sens qui, débordant l'exégèse, se prête à une herméneutique philosophique, comme en témoignent notamment les lectures de Franz Rosenzweig, d'Emmanuel Lévinas, ou de Paul Ricœur. Le travail de traduction est conditionné par ces interprétations au point que parfois « face à l'océan du sens, du "pansémantisme", le traducteur est pétrifié ». En voici quelques exemples parmi ceux qu'analyse Marc de Launay. Fait de poussière et animé par le souffle divin, l'*adam* – qui pourrait se traduire par « le terrestre » puisqu'il est tiré de la terre (*adamah*) et qu'il y retournera, mais

certainement ni par *man*, ainsi que le fait la version de King James, ni par *homme*, car cela équivaut à oublier que « mâle et femelle » Il les créa – n'est qu'un nom commun : Ève, « la vivante » est ainsi la première à accéder à un « nom propre ». En fonction des variantes de traduction de la Genèse 4, 2, l'opposition entre Caïn et Abel se joue moins dans la nature de leurs « occupations » respectives – nomadisme et sédentarisme – que bien plutôt dans le rapport au temps que manifestent les verbes employés pour les caractériser : « devint (Abel)/ était (Caïn) », c'est-à-dire l'opposition entre être/avoir, transcendance/immanence. Quant au sacrifice, ou plutôt à la ligature d'Isaac, exigé par Dieu en Genèse 22, il témoignerait moins de l'obéissance ou de la foi d'Abraham confronté à un décret divin arbitraire et contradictoire par rapport à la promesse de faire de lui une grande nation, que d'un châtement : en concluant une alliance avec Abimelek, Abraham a en effet perverti celle conclue avec Dieu, il a confondu « l'ordre empirique de la politique [...] et l'ordre transcendantal de ce qui fonde le droit ».

S. C.-D.

SCHEFER Jean-Louis L'Hostie profanée. Histoire d'une fiction théologique

[P.O.L, octobre 2007, 552 p., 48 €, ISBN : 978-2-84682-208-4.]



● 1215 : le quatrième concile de Latran érige au rang de dogme de l'eucharistie la doctrine de la transsubstantiation du vin et de l'hostie en sang réel et en *corpus Christi*, s'opposant ainsi aux icônes du culte orthodoxe ; les juifs sont tenus de se signaler par le port d'un insigne sur leurs vêtements, la *rouelle*, afin de se distinguer de la communauté des chrétiens ; au même moment, on les accuse de libelles de sang – le prélèvement du sang d'enfants chrétiens à des fins rituelles à l'approche de la Pâque – et de profanation de l'hostie. Prenant pour point de départ le polyptique en six panneaux de Paolo Uccello, *Le Miracle de l'hostie*, commande de la puissante congrégation Corpus Domini d'Urbino exécutée en 1467-1469, le philosophe Jean-Louis Schefer, ami de la peinture – il a notamment consacré un ouvrage à Uccello – et du cinéma, mène dans cet ouvrage

savant une « enquête ». L'« énigme » que présente de prime abord celle du sujet dudit tableau, semble avoir été fournie à Uccello par une légende se déroulant à Paris sous le règne de Philippe le Bel, en 1290, dite « le miracle des Billettes », du nom de l'église située au 21 rue des Jardins, dans le quartier du Marais : un usurier juif, Jonathas, aurait exigé une hostie consacrée d'une femme qui ne pouvait lui rembourser en espèces sonnantes le gage de son manteau. Il la poignarde, la cloue, la brûle, l'ébouillante – bref, rejoue avec elle la Passion du Christ – sans pour autant parvenir à la détruire. Le sang qui s'en écoule attire toutefois l'attention de la milice qui se saisit des coupables : au moment où la femme va être pendue, intervient un ange salvateur, mais l'usurier juif et sa famille, eux, n'échappent pas au bûcher.

Au gré des innombrables variantes de cette légende – textes traduits par l'auteur lui-même et superbe iconographie à l'appui – J.-L. Schefer entraîne à sa suite ses lecteurs dans un étonnant voyage tant dans l'espace (Italie, Flandres, Allemagne) que dans le temps, l'originalité de l'ouvrage consistant à en repérer les traces jusqu'à l'époque moderne (le personnage de Shylock dans *Le Marchand de Venise* de Shakespeare, *Le Juif de Malte* de Marlowe, voire *Dracula*).

S. C.-D.

SCIENCES EXACTES

Sélection de Étienne GUYON, Jean-Pierre LUMINET
et du Centre national du livre (Anne PRINCEN)

L'Énergie dans le monde. Bilan et perspectives

[EDP Sciences, coll. « Un dossier scientifique », novembre 2007, 124 p., 13 €, ISBN : 978-2-7598-0025-4.

Dirigé par Jean-Louis Bobin,
Hervé Nifenecker et Claude Stéphan.]



9 782759 800254

● L'énergie est au cœur des enjeux de la société et des débats publics. La hausse continue du prix du pétrole autant que les conditions erratiques de son approvisionnement, les craintes de la société vis-à-vis des gaz à effet de serre et du réchauffement climatique justifient qu'un bilan des ressources et consommations soit présenté régulièrement. Les trois auteurs-chercheurs se sont appuyés sur un groupe de travail de la Société française de physique qui a travaillé plusieurs années pour nous présenter la synthèse de ces travaux. Le livre bien documenté et technique rassemble de nombreuses données chiffrées de nature scientifique, technique et économique. On en saisit bien les enjeux si on sait que la population de la planète a augmenté dans le dernier demi-siècle deux fois moins que sa consommation en énergie. Par ailleurs, la consommation par habitant peut varier d'une quantité considérable suivant les pays. L'état des lieux est analysé en termes des diverses sources de ressources énergétiques et de leurs disponibilités (stockage, transport). Mais la part la plus importante et ouverte est sans doute celle consacrée à la prospective qui permet d'établir les limites des possibles et où l'analyse scientifique doit être mise en regard de choix politiques et de société. Ceux-ci naturellement doivent aussi s'ajouter aux questions touchant les déchets (nucléaires en particulier) et les possibilités de stockage du gaz carbonique. Ce livre simple de référence mérite sa place dans une bibliothèque générale de sciences.

É. G.

BARBAULT Robert Un éléphant dans un jeu de quilles. L'homme dans la biodiversité

[Points, coll. « Points sciences »,
janvier 2008, 268 p., 9 €, ISBN : 978-2-7578-0695-2.]



9 782757 806951

● L'homme intervient et bouscule la nature de façon souvent incontrôlée, tel un éléphant lâché dans un jeu de quilles. Cet ouvrage indispensable de Robert Barbault, un des chercheurs écologues les plus reconnus en France aujourd'hui, dresse un vaste panorama qui va des organismes les plus élémentaires – « le gène égoïste » de Dawkins – jusqu'à l'homme et ses comportements individuels et sociaux. J'ai lu ce livre avec passion indépendamment même des problèmes qu'il pose dans la seconde partie où questions et propositions de solutions sont décrites. La première partie est construite à partir d'un riche ensemble d'exemples choisis dans le monde végétal et animal. Tous ces exemples longuement traités sont passionnants et montrent la diversité des stratégies et des actions qui rendent possible l'évolution. Ils permettent de dégager les diverses options pour la survie et l'amélioration des individus et des espèces qui vont des conflits jusqu'à, au moins aussi souvent, des formes de coopération. Sans faire d'association anthropomorphiste, nous pouvons tirer des leçons de ces modèles sociaux où l'on parle de mutualisme, symbiose, réciprocité... La reproduction est naturellement un élément majeur de l'évolution. On comprend alors pourquoi la diversité est nécessaire pour la survie des espèces. Nourris de ces analyses variées, nous pouvons retrouver notre pachyderme humain et poser la question fondamentale : vivre contre... ou avec la nature ? Que représente pour nous la biodiversité, comment peut-elle être à la fois une nécessité de survie de notre espèce, mais aussi un facteur d'un développement économique à repenser ? Robert Barbault met en garde ici contre un comportement de type « conservatoire » qui consisterait avant tout à protéger des espaces de diversité indépendamment de l'homme. Il indique en particulier que les recherches en écologie ont, dans les décennies 1960

à 1980, isolé, voire opposé, l'homme des enjeux de la protection de la nature. Le développement durable doit tenir compte de la réalité d'une évolution qui prend en compte notre encombrante présence. Ainsi, à côté des parcs nationaux créés à partir du XIX^e siècle, les actuels « parcs naturels régionaux » visent à un développement équilibré dans des zones à respecter pour mieux y vivre et nous développer. Reprenant Jean-Claude Génot, Robert Barbault nous invite à cette réconciliation. « Il nous faut convaincre nos contemporains que la modernité est dans la coexistence de l'homme avec la nature sauvage et non dans le triomphe de l'un sur l'autre. » L'ouvrage de Barbault est une remarquable réponse à ce souhait.

É. G.

BÉDARD Jean Le Pouvoir ou la Vie. Repenser les enjeux de notre temps

[Fides, coll. « Sciences Humaines », janvier 2008, 352 p., 22 €, ISBN: 978-2-7621-2811-6.]



● Le titre de ce livre semble faire écho aux mémoires en trois tomes de l'ancien président de la République Valéry Giscard d'Estaing, intitulées *Le Pouvoir et la Vie*. Le changement du « et » en « ou » et le sous-titre « Repenser les enjeux de notre temps » sont révélateurs de la thèse défendue par l'auteur. Cet essayiste, romancier et philosophe québécois, s'était déjà fait connaître par ses écrits consacrés à maître Eckhart, Nicolas de Cues et Comenius. Dans cet opus, il explique de manière convaincante que, s'il y a une menace qui pèse sur l'humanité, elle ne vient en premier lieu ni du réchauffement (bien réel) de la planète ni de la mondialisation : elle vient de la manière dont nous exerçons le pouvoir. Le pouvoir ne peut plus être assumé comme il l'est depuis des milliers d'années ; il ne peut plus être le règne de la force, il doit devenir le moyen d'un projet viable pour l'humanité. L'intérêt de ce livre est de tracer un chemin pour le futur, une sortie heureuse à la mécanique qui nous emprisonne. La transition sollicite un saut de conscience qui s'annonce déjà et nous éclaire sur des actes de liberté à réaliser dès maintenant, collectivement certes, mais individuellement avant tout. Un ouvrage courageux, qui sort des sentiers battus.

J.-P. L.

BUFFON

Histoire naturelle des oiseaux

[Citadelles & Mazenod, coll. « L'art et la nature », septembre 2007, 670 p., ill. coul., 350 €, ISBN: 978-2-85088-236-4.

Choix des textes et introduction par Stéphane Schmitt et Cédric Crémère ; gravures de François-Nicolas Martinet.]



● Au sein du grand bestiaire qui peuple les trente-six volumes de l'*Histoire naturelle générale et particulière*, parus entre 1749 et 1789, les oiseaux occupent une impressionnante volière : dix volumes de l'œuvre de l'intendant du jardin du Roy leur sont consacrés. Si, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Buffon, la Bibliothèque de la Pléiade nous avait déjà permis de redécouvrir ces magnifiques portraits animaliers, en publiant l'immense somme naturaliste, c'est aujourd'hui grâce aux éditions Citadelles & Mazenod que le versant spécifiquement ornithologique de l'œuvre trouve un écrivain à sa mesure, fidèle à l'entreprise éditoriale d'origine. L'*Histoire naturelle des oiseaux* réunit en effet ici, en un même et précieux volume, le texte du savant et les célèbres planches enluminées de celui que son nom prédestinait à un tel métier : François-Nicolas Martinet. Commandées dès le projet d'origine par le célèbre naturaliste et conçues comme un vaste panorama volatile, celles-ci, complexes à reproduire parce que gravées et peintes à la main, s'étaient peu à peu éparpillées depuis le XVIII^e siècle et avaient été remplacées par une iconographie moins coûteuse. Au nombre de 1 010, elles recomposent aujourd'hui une magnifique cage dorée où volètent tous les spécimens de l'avifaune, des bipèdes les plus sophistiqués aux espèces les plus ordinaires. Le lecteur est ainsi invité à retrouver, entre le colibri huppé et le grand courlis de Cayenne, ce coq familier dont le portrait est un sommet de malice littéraire : « Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvements, et toutes les proportions qui annoncent la force [...] ainsi fait, il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules ; si on veut le ménager, on ne lui en laissera que douze ou quinze... » De la gélinotte d'Écosse au pluvier à aigrette, cette société des oiseaux pourrait faire pâlir le plus génial des fabulistes tant elle se prête, sous

la plume de leur portraitiste, aux tendres facéties de l'anthropomorphisme. Digne des plus grands poètes animaliers que sont La Fontaine, Colette ou Marcel Aymé, Buffon était aussi le tout premier à se féliciter de ce que cette engeance animale, « aussi libre que l'empire de l'air », n'ait pas succombé à la domestication par l'homme.

A. P.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

CASSOU-NOGUES Pierre Les Démons de Gödel. Logique et folie

[Éd. du Seuil, coll. « Science ouverte », septembre 2007, 352 p., 21 €, ISBN: 978-2-02-092339-2.]



● Kurt Gödel (1906-1978) fut l'un des plus grands logiciens de l'histoire. Son théorème d'incomplétude, publié en 1931 à l'âge de vingt-cinq ans, est peut-être la proposition mathématique la plus significative du XX^e siècle. Il a bouleversé les fondements des mathématiques et fait l'objet de commentaires philosophiques sans fin, comme d'exploitations abusives sans nombre.

Gödel a peu publié pendant la cinquantaine d'années qui suivirent, mais il a laissé des milliers de pages de notes philosophiques inédites. Ces notes, décryptées et étudiées ici pour la première fois par un universitaire français, révèlent une pensée surprenante. Gödel croyait aux anges comme au diable – parmi d'autres étrangetés. Il a tenté, au cours des années, de constituer ces idées bizarres en un système logiquement cohérent, dont l'analyse éclaire d'un jour nouveau ses découvertes mathématiques. Cette apparente « folie » d'un esprit génial pose d'intéressantes questions sur la nature même de la pensée logique. L'auteur de cet essai les aborde sans hésiter à y impliquer sa propre subjectivité, sous forme de courtes fictions fantasmées qui paraissent un peu maladroites et n'apportent rien. Il est également regrettable qu'il ne discute pas des nombres transfinitis de Cantor – l'un des grands absents de ses commentaires, tout comme Heisenberg, Bohr, Kronecker, Zermelo, Von Neumann ou Wittgenstein. En fait le « monde logique de Gödel » n'est pas le paradis de Cantor – autre mathématicien à la lisière entre la folie et le génie –, mais un monde de sens et de liberté. Les démons de Gödel étaient

d'une certaine manière bien réels : ainsi le projet Manhattan, « la plus grande erreur » de son ami Albert Einstein, fut un franc succès. D'ailleurs, l'étonnant cadeau que fit Gödel à Einstein pour ses 70 ans fut celui d'un mathématicien à un physicien pas forcément à l'aise avec les mathématiques : un modèle d'univers relativiste absurde, contenant des boucles temporelles fermées...

J.-P. L.

DEUTSCH Jean Le ver qui prenait l'escargot comme taxi. Et autres histoires naturelles

[Éd. du Seuil, coll. « Science ouverte », octobre 2007, 276 p., 20 €, ISBN : 978-2-02-087534-9. Illustrations de Sophie Gournet.]



9 782020 875349

● Ce livre distrayant et instructif à la fois nous rappelle fort à propos que la vie ne se limite pas aux gènes. L'auteur, qui a enseigné la génétique et la zoologie à l'université de Paris-VI, est en effet l'un de ces biologistes qui savent qu'il existe autre chose que la biologie moléculaire. La biologie est avant tout l'étude du vivant, c'est-à-dire d'un univers baroque, plein de surprises et d'énigmes. C'est à l'examen de quelques-unes d'entre elles que Jean Deutsch nous convie avec l'histoire du ver qui prenait l'escargot comme taxi, celle des mouches qui naissent de la rosée, celle de l'anémone de mer qui a perdu un siphon, celle de la fausse licorne et du vrai-faux bœuf, ou encore celle de la pie-grièche et du lézard à cornes... Autant de récits surprenants qui illustrent de remarquables avancées dans notre compréhension du vivant.

C'est de ses propres recherches ou de ses lectures scientifiques que l'auteur a tiré le point de départ de ces enquêtes, avant de les replacer dans un contexte plus large qui permet de les résoudre. C'est que la théorie de l'évolution a connu récemment une inflexion et un approfondissement notables en se rapprochant de la science du développement biologique. Ce courant, dit « évo-dévo », permet d'admirer toute la subtilité de la vie.

Dans la tradition de Buffon et de Gould, cette fresque de douze histoires aussi passionnantes que pittoresques illustre une véritable aventure de la pensée

scientifique contemporaine. Le sous-titre, « Et autres histoires naturelles », doit d'ailleurs être entendu à la manière d'Aristote, dans le sens d'« enquête » ou d'« investigation ». L'auteur nous guide en effet au fil de ses déductions, un peu comme dans un roman policier, vers une conclusion que le lecteur est libre ou non d'épouser.

J.-P. L.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

FEHRENBACH Charles Des hommes, des télescopes, des étoiles

[Vuibert/Société astronomique de France, coll. « Culture scientifique », septembre 2007, 346 p., 32 €, ISBN : 978-2-7117-4038-3. Préface de Hubert Curien.]



9 782711 740383

● Je me souviens qu'à l'âge de 14 ans, déjà fasciné par le monde des étoiles, j'écrivis une lettre à Charles Fehrenbach, alors directeur de l'observatoire de Haute-Provence, pour lui demander comment on devenait astronome. Je le retrouvai dix ans plus tard à l'université de Marseille, où il dispensait des cours d'astrophysique très orientés sur l'observation, au détriment de l'explication physique. Mais en fin d'année, il sut judicieusement m'orienter vers un DEA de physique théorique correspondant mieux à mes goûts. Cet homme de grande clairvoyance a disparu en janvier 2008 après une longue vie (il était né en 1914) toute vouée à sa passion du ciel. Le présent ouvrage porte témoignage de sa carrière, racontée par sa propre plume. Charles Fehrenbach fit ses débuts en 1931 et se fit connaître par l'invention et la mise au point du prisme-objectif, permettant la mesure précise des vitesses radiales de nombreuses étoiles simultanément. Il créa le laboratoire d'optique de l'observatoire de Paris, puis l'observatoire de Haute-Provence qui, grâce à lui, est devenu et resté de nombreuses années le plus grand observatoire d'Europe. Il fut l'un des premiers à comprendre que l'essor de l'astrophysique réclamait une exploration poussée du ciel austral. Cette recherche exigeait la construction de grands observatoires, fruits d'une collaboration internationale, dans laquelle Fehrenbach joua un rôle de pionnier. Il participa ainsi à la création de l'European Southern Observatory,

qui lui doit le sigle (ESO) sous lequel cet observatoire est désormais célèbre. Il fut l'un des principaux acteurs de la naissance, au Chili, de l'observatoire de La Silla et de la construction du télescope Canada-France-Hawaï de même puissance placé à l'observatoire du Mauna Kea. L'implantation de grands instruments au Chili a abouti à la création du Very Large Telescope (ou VLT), le plus grand du monde.

Charles Fehrenbach apparaît bien comme l'un des pères de l'astrophysique française et, avec elle, de toute l'astrophysique européenne.

J.-P. L.

HOUDART Sophie La Cour des miracles. Ethnologie d'un laboratoire japonais

[CNRS Éditions, coll. « CNRS-ethnologie », janvier 2008, 352 p., 25 €, ISBN : 978-2-271-06566-7.]



9 782271 065667

● Au milieu des années 1990, des chercheurs japonais décrivent un gène de l'homosexualité chez la mouche drosophile. Sophie Houdart, chercheur en ethnologie et en sociologie comparative, est parmi eux, à assister à la mise en événement de cet objet singulier... Elle tente de saisir l'articulation entre l'appartenance à la société japonaise et l'appartenance à la communauté scientifique internationale, dont le fonctionnement est, se plaît-on à penser, largement indépendant des normes culturelles ou sociales. Or, avec cette recherche, le laboratoire japonais met en jeu la grande opposition traditionnelle entre la nature et la culture. Mais de quelle culture parle-t-on ? Celle de l'Occident ? Celle du Japon ? Celle, internationale, de la biologie moléculaire ou simplement celle, particulière, d'un laboratoire nippon dirigé par un patron charismatique ? À travers l'étude d'un seul laboratoire, dans un récit remarquablement écrit à la manière d'un roman policier et sur la base d'une enquête détaillée, l'auteure livre les clés pour comprendre ce qui est mis en œuvre pour tenir une position délicate dans un laboratoire japonais de génétique du comportement. Tout, des thèmes et objets de recherche aux méthodes expérimentales, des façons

de faire groupe aux démonstrations publiques, semble confronter le diktat scientifique occidental à une alternative inédite, une autre façon de faire scientifique... Par le chas de l'aiguille que constitue l'étude d'un laboratoire spécifique, l'auteur parvient ainsi à interroger l'Asie, l'Europe, leurs relations et la manière dont une science parvient à l'universalité. Une histoire exemplaire.

J.-P. L.

KLEIN Étienne Le facteur temps ne sonne jamais deux fois

[Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », octobre 2007, 268 p., 20 €, ISBN : 978-2-08-120580-2.]



● Aux alentours du IV^e siècle de notre ère, Saint Augustin s'interrogeait : « Qu'est-ce donc que le temps ? », puis répondait : « Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. » Ainsi a commencé la saga de cette impossible question. Les philosophes s'en sont naturellement emparés, rejoints dès le XVII^e siècle par les physiciens. Pour décrire le mouvement d'un objet, boulet ou planète, la propagation du son et de la lumière, les scientifiques ont besoin d'utiliser ce « facteur temps » qui constelle d'un petit « t » toutes leurs équations. Mais le temps des uns est-il pour autant celui des autres ?

Dans cet ouvrage au titre en forme de calembour, le très sérieux Étienne Klein, véritable « chronosophe » dont plusieurs livres précédents nous plongeaient déjà au cœur de la problématique du temps, fait le point des réflexions sur le sujet. En trois mouvements, il analyse la « nature » et le « moteur » du temps avec la double perspicacité du physicien et du philosophe qui est sa marque caractéristique. Il examine notamment la manière dont les théories articulent la question du temps et du devenir – sur laquelle il s'oppose à Prigogine. Il établit un distinguo entre le « cours du temps » (renouvellement irréversible de l'instant présent) et la « flèche du temps » (évolution irréversible des phénomènes temporels). Il montre surtout qu'à toutes les interrogations sur le temps, la physique apporte des éléments de réponses, mais qu'aucune

discipline ne parvient à épuiser à elle seule la question. C'est pourquoi il croise les regards en mettant côte à côte les arguments des philosophes et les théories des physiciens.

Du même auteur, décidément prolifique, on lira également avec plaisir *Les Secrets de la matière*, paru chez Plon dans la collection « Raconté en famille » (janvier 2008, 122 p., ISBN : 978-2-2592-0533-7), où il guide de façon très pédagogique le jeune lecteur dans un voyage au cœur de la matière.

J.-P. L.

LAMBERT Dominique L'itinéraire spirituel de Georges Lemaître suivi de Univers et atome. Conférence inédite

[Lessius, coll. « Au singulier », janvier 2008, 220 p., 22 €, ISBN : 978-2-8729-9165-5.]



● Dominique Lambert poursuit des recherches en philosophie et en histoire des sciences ainsi que sur les rapports entre la théologie et les sciences de la nature. Auteur de la première biographie complète de Mgr Lemaître (*Un atome d'Univers*, Lessius, 2000), il est idéalement placé pour nous faire comprendre comment une authentique spiritualité est compatible avec un travail scientifique et comment un croyant peut être, sans aucune gêne, un acteur de la recherche scientifique de pointe. Rappelons en effet que si Georges Lemaître est reconnu comme l'un des plus grands physiciens du XX^e siècle, en particulier pour sa contribution majeure à la théorie du Big Bang, on ignore parfois qu'il était un prêtre catholique aussi fermement attaché à sa vocation sacerdotale qu'à celle de chercheur. Sa conception de « l'atome primitif », émise en 1931, fut très mal reçue par la communauté des physiciens, qui n'y virent qu'une variante mathématisée des Livres saints. Le fait que Lemaître ait été ordonné prêtre en 1923 avait sans doute cristallisé les résistances naturelles qui accompagnent inmanquablement l'instauration d'une nouvelle vision du monde. Or, Lemaître ne confondit jamais science et religion. Au contraire, sa conception

naturelle de l'origine s'opposait à une création *supernaturelle*. Il conserva toute sa vie sa conception d'un Dieu suprême et inaccessible, gardant l'origine naturelle du monde dans les strictes limites de la physique.

Grâce à des documents encore mal connus datant de la Première Guerre mondiale, et aux archives de la fraternité sacerdotale des Amis de Jésus, D. Lambert nous apprend que Mgr Lemaître était un lecteur passionné de Léon Bloy et de Ruysbroeck. Il aborde ses rapports avec l'Église, notamment à travers sa participation à l'Académie pontificale des sciences, dont il fut le président à partir de 1960, et lors de sa dernière conférence publique intitulée « Univers et atome », restée jusqu'ici inédite, dans laquelle sa pensée est précisée par rapport au fameux discours « concordiste » de Pie XII en 1951 sur les preuves de l'existence de Dieu. L'itinéraire spirituel de Mgr Lemaître est judicieusement comparé à celui de deux grands scientifiques croyants : Blaise Pascal, qu'il cite fréquemment, et Pierre Teilhard de Chardin, lecteur attentif du cosmologiste de Louvain.

J.-P. L.

LANGEVIN Paul Propos d'un physicien engagé. Pour mettre la science au service de tous

[Vuibert/SFHST, coll. « Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences », septembre 2007, 378 p., 38 €, ISBN : 978-2-7117-4045-1.]

Textes présentés et annotés par Bernadette Bensaude-Vincent.]



● Moins connu que ses amis Einstein ou Marie Curie, Paul Langevin est un savant d'envergure comparable. Ses travaux sur le magnétisme, la mécanique quantique ou la relativité (on lui doit le célèbre « paradoxe des jumeaux ») ont marqué l'histoire des sciences. Ses recherches sur les ultrasons ont conduit à l'invention du sonar. Passionné par les questions d'enseignement et par tout ce qui touche à la diffusion de la science, il participa à la conception du palais de la Découverte, fondé en 1931. Humaniste militant, il prit part aux événements décisifs de la vie politique de son temps : l'affaire Dreyfus, la lutte

pour la paix après 1918, la défense de la révolution d'Octobre, le comité de vigilance des intellectuels antifascistes, la lutte contre le nazisme, la Résistance. Enfin, en 1945, il adhéra au parti communiste. Le parcours de ce savant universaliste est retracé ici sous la forme d'un choix de textes aussi variés qu'incisifs : discours, articles et conférences. La philosophe des sciences Bernadette Bensaude-Vincent restitue soigneusement, dans une présentation très documentée, le contexte de chacun de ces propos. Les textes s'échelonnent sur la première moitié du XX^e siècle, et ils se trouvent être d'une brûlante actualité. Ainsi, dans « L'esprit de l'enseignement scientifique », conférence donnée en 1904 au musée pédagogique, Langevin se montre déjà très critique envers l'enseignement des sciences physiques. Il voudrait moins de recettes et de formules, et au contraire « des idées générales, claires et bien groupées ». Un siècle plus tard, la question de l'enseignement de la physique – délaissée par tant d'étudiants – se pose de manière toujours aussi aiguë. Sur l'action politique de Langevin, le livre contient des inédits, trois discours sur la guerre d'Espagne, et un texte court sur la science et la paix, publié en 1946. C'est une sorte de testament, à la fois riche de pensée, tourné vers l'action, émouvant par son caractère personnel et par ses réflexions sur le rôle social du savant.

J.-P. L.

LAUNET Édouard Sexe machin. Quand la science explore la sexualité

[Éd. du Seuil, coll. « Science ouverte », septembre 2007, 168 p., 15 €, ISBN : 978-2-02-094624-7.]



● Après *Au fond du labo à gauche* et *Viande froide cornichons*, Édouard Launet consacre au sexe le troisième volet de sa trilogie scientifique. On ne s'en doute guère, mais certaines revues savantes sont plus chaudes que des vidéos classées X et détiennent des réponses inattendues à des questions que peu de gens ont osé poser : *Archives of Sexual Behavior*, *European Urology*, *Journal of Sex Research* regorgent de cas passionnants sur la sexualité humaine et les moyens d'en abuser. Launet a sélectionné les meilleurs d'entre

eux et les a rassemblés dans des chroniques initialement publiées dans *Libération* durant l'été 2005.

La longueur des jupes est-elle liée aux cours de la Bourse ? Peut-on mesurer l'intensité d'un orgasme avec un scanner ? Peut-on faire l'amour en apesanteur ou sous l'œil froid d'un appareil d'imagerie par résonance magnétique ? Sur ces terrains qui peuvent s'avérer glissants, tout le talent d'Édouard Launet est d'éviter les deux pièges tendus à ce genre journalistique : le racolage facile et le verbiage scientifique assommant. *Sexe machin* est drôle, bien écrit, et souvent très instructif. Comme l'auteur l'explique en préambule : « Voici tout ce que vous n'avez jamais songé à demander sur le sexe et que les chercheurs auraient préféré ne jamais vous raconter ! »

J.-P. L.

LUMINET Jean-Pierre La Discorde céleste. Kepler et le trésor de Tycho Brahé

[Lattès, janvier 2008, 514 p., 20,90 €, ISBN : 978-2-7096-2567-8.]



● Ce roman – scientifique – dans la mesure où il nous fait parcourir la vie et la rencontre de deux géants de l'astronomie est le second écrit de l'astrophysicien J.-P. Luminet d'une série « Les bâtisseurs du ciel ». Un premier volume, publié il y a deux ans, était consacré à Nicolas Copernic qui vécut entre 1473 et 1543 et que l'on peut considérer comme le père de l'héliocentrisme. Mais l'œuvre éditée de Copernic – son *De revolutionibus* – ne fut pas comprise de son vivant et il faudra attendre la venue de deux nouveaux savants considérables, le Danois Tycho Brahé (1546-1601) et l'Allemand Johan Kepler (1571-1630) pour reprendre et développer cette première œuvre monumentale. Le roman – il s'agit bien de cela – de Luminet, tout en forçant les traits de ces deux personnages que tout oppose, nous raconte deux histoires parallèles qui conduisent à une rencontre historique où Kepler utilisera les données astronomiques de Tycho Brahé pour élaborer une véritable révolution au départ des lois de la gravitation par l'Anglais Isaac Newton (1642-1727). En particulier, Kepler introduit la notion de trajectoires elliptiques des planètes, autre étape

majeure de l'astronomie.

Tout oppose donc dans ce roman ces deux personnages. Tycho Brahé appartient à la plus ancienne noblesse du Danemark. Il est fortuné, bon vivant, truculent et souvent brutal. Il utilise sa fortune et ses relations pour se faire construire un observatoire très moderne à Uraniborg dans l'île de Hven. Il y accueille de nombreux collaborateurs et y fait école. La découverte d'une étoile nouvelle en 1572 est une étape importante dans l'astronomie stellaire. Au contraire, Kepler est issu d'une famille misérable. Il est lui-même malingre et vit sobrement. Sa vie sera marquée par les difficultés dues à la religion réformée à laquelle il reste fidèle malgré un contexte très souvent hostile. Sa formation avec un maître remarquable, Michael Maestlin, le fait renoncer à sa vocation ecclésiastique. Enseignant de mathématiques, il rendra compte des observations de Tycho Brahé dont il fera la connaissance, alors qu'il était déjà un copernicien convaincu, à l'occasion d'une rencontre passionnelle qui est le temps fort de ce roman. Si l'on connaît l'aventure scientifique de ces deux géants de l'astronomie, Luminet nous la restitue dans un conte où, à côté d'une cinquantaine de personnages historiques dont la biographie nous est rappelée, il nous fait vivre le quotidien de toute une époque. Luminet écrit très bien et ce livre ne ressemble pas aux traités de culture scientifique dont nous faisons habituellement la critique. Il s'agit d'un genre littéraire où il excelle et qui lui a valu récemment un des trois prix de la Communauté européenne pour la communication scientifique en mars 2008. Une raison de plus pour acquérir ce roman à coup d'équations et de télescopes et d'une canne d'Euclide au lieu de capes et d'épées !

É. G.

MAZLIAK Paul
**La Naissance de la biologie
 dans les civilisations
 de l'Antiquité**

[Vuibert, septembre 2007, 400 p., 42 €, ISBN : 978-2-7117-4008-6.]



● La notion actuelle que recouvre la biologie, science du vivant dans ses aspects les plus microscopiques – voire génétiques –, masque le fait que cette discipline fut consacrée pendant longtemps aux sciences naturelles. C'est la raison pour laquelle le domaine embrassé par le présent ouvrage dépasse largement la biologie, puisque les différentes cultures, les religions, l'astronomie, les mathématiques et bien d'autres sciences sont évoquées tour à tour. Dans une langue claire, évitant tout jargon technique, Paul Mazliak décrit où, quand et comment sont nées les sciences de la vie. Il conte ainsi l'aventure des trépanations préhistoriques, nous fait découvrir les traités akkadiens de diagnostics et de pronostics vieux de cinq mille ans et conservés sur des tablettes d'argile, les grandes collections médicales indiennes de l'époque védique et les traités chinois d'acupuncture (il est intéressant de noter la présence de la Chine et de l'Inde, qu'on ne s'attend pas à trouver dans ce type d'ouvrage généralement occidentalocentré), l'œuvre d'Hippocrate et celle d'Aristote, ainsi que les nombreux autres textes qui jalonnent la constitution de la pensée médicale tout au long de l'Antiquité. Ce savoir était tellement abouti qu'après Galien (deuxième siècle de notre ère), il faudra attendre Darwin, Pasteur, Claude Bernard ou Mendel pour que soit élaborée la biologie moderne. Après avoir dirigé pendant vingt ans un laboratoire de physiologie cellulaire et moléculaire, Paul Mazliak se consacre désormais et avec bonheur à l'histoire des sciences. Son ouvrage, assez volumineux, est clairement structuré ; dans chaque chapitre, on retrouve une présentation de la culture et des autres sciences avant d'en venir à l'histoire de la biologie ou de la médecine. Les citations sont très nombreuses et l'écriture d'une remarquable clarté.

J.-P. L.

RAY Cédric
 et POIZAT Jean-Claude
**La Physique par les objets
 quotidiens**

[Belin/Pour la science, coll. « Bibliothèque scientifique », octobre 2007, 160 p., ill. coul., 22,50 €, ISBN : 978-2-7011-4552-5.]



● Nous utilisons quotidiennement des objets dont le fonctionnement résulte de phénomènes physiques et de réalisations technologiques, et dont nous ignorons généralement la construction et le fonctionnement. Ce livre très illustré nous propose, à partir d'une vingtaine de tels objets, de nous faire entrer, à travers plusieurs niveaux de lecture, dans la science de leur fonctionnement. Nous sommes ainsi invités à de fascinants voyages dans l'optique, la science des matériaux et divers autres domaines de la physique fondamentale. Même des systèmes aussi simples que la lampe à incandescence, le chauffage par un four à micro-ondes ou divers types de plaques électriques sont l'occasion d'une introduction à des problèmes de physique variés autour des ondes électromagnétiques. Le photocopieur met en jeu des problèmes d'optique des solides. La découverte du disque compact ou du disque dur nous fait entrer dans les petites échelles de la matière et dans des technologies encore plus mystérieuses. Mais, ne l'oublions pas, il s'agit de *physique par* et non de *physique de*. Et le livre est construit comme une introduction par étapes à des notions de physique, de façon aimable et pédagogique. Il recourt d'abord à des images parlantes et de qualité – procédé auquel cette collection nous a habitués. L'explication utilise constamment des images et des analogies. Des encadrés permettent de dégager les notions un peu plus spécialisées de physique (la lumière, la matière, la gravitation, la chaleur). Une intéressante foire aux questions se place du côté du curieux qui veut en savoir plus. Ce livre, qui nous met en contact avec cette science des objets de tous les jours est idéal pour ceux qui pensaient que la physique est abstraite et rebutante.

É. G.

TARDIEU Vincent
 et BARNÉOUD SANTO Lise
**Santo. Les explorateurs
 de l'île planète**

[Belin, octobre 2007, 288 p., ill. coul., 42 €, ISBN : 978-2-7011-4515-0.]



● Le nom d'Espiritu Santo, la plus grande île d'un archipel de quelque quatre-vingt îles aux antipodes apparaît bien loin d'une référence à notre « planète ». Et pourtant, ces îles loin de tout continent et au développement limité, donc protégées de la civilisation, se trouvent être un creuset de développement protégé du vivant et de la biodiversité. C'est une passionnante odyssee que ces deux journalistes scientifiques nous invitent à partager avec tout un ensemble de chercheurs qui, en quatre mois en 2006, ont conduit l'inventaire le plus complet jamais réalisé de la biodiversité présente dans cette île. Il s'agit de la diversité sous-marine de ses côtes coralliennes, de la vie de ses forêts, rivières et montagnes, des insectes aux mammifères, des champignons aux forêts primaires dont l'arbo-glisser permet d'explorer la canopée. Les friches, le développement agricole et, de façon générale, le rôle de la population de l'île constituent aussi un chapitre du programme – et les autochtones mélanésiens ont naturellement été associés au déroulement de ce projet. Les grottes et gouffres avec leur faune particulière, mais aussi par le témoignage qu'ils offrent pour reconstituer l'histoire géologique récente sont un dernier volet de cette étude très complète qui néanmoins ne se présente que comme une étape. Le livre est très richement illustré et raconte une aventure scientifique et humaine dans le même temps qu'il est un éloge de la biodiversité. En ce sens, il délivre bien le message planétaire que nous annonce le titre.

É. G.

SCIENCE HUMAINES ET SOCIALES

Sélection de Sylvie COURTINE-DENAMY, Christian DELACROIX, Yann DIENER, François DOSSE, Michel ENAUDEAU, Gilles FUMEY, Patrick GARCIA, Louise L. LAMBRICHS, Boniface MONGO-MBOUSSA, François de SAINT-CHÉRON, Jean-Pierre SALGAS, Guy SAMAMA, Éric VIGNE et du Centre national du livre (Cécile BLONDEL, Stéphanie LANCIEN, Rudy Le MERTHÉOUR, Michel MELOT et Anne PRINCEN)

L'Enfant et le Génocide. Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah

[Robert Laffont, coll. « Bouquins », novembre 2007, 1 264 p., 32 €, ISBN : 978-2-221-09989-6. Textes choisis et présentés par Catherine Coquio et Aurélia Kalisky.]



● Parmi les six millions de Juifs qui périrent au cours de la catastrophe qui frappa l'Europe lors de la Seconde Guerre mondiale, un million et demi étaient des enfants. La récente proposition du président Sarkozy de faire porter aux élèves de CM2 la mémoire d'un enfant juif assassiné n'ayant pas fait l'unanimité, tant s'en faut, une commission est néanmoins chargée d'examiner de nouvelles modalités d'enseignement de la Shoah à l'école. Or, il se trouve que ces enfants – les plus jeunes sont aujourd'hui les derniers témoins – contrairement au petit Hurbinek dont Primo Levi évoque le souvenir dans *La Trêve*, ne sont pas restés muets. Nombre d'entre eux ont en effet laissé des témoignages – dessins, mais aussi écrits sous forme de lettres, de chansons, de poèmes, de chroniques et de journaux. Certains sont devenus célèbres – Aharon Appelfeld, Imre Kertész, Primo Levi, Etty Hillesum, Georges-Arthur Goldschmidt, Nelly Sachs, Paul Celan – d'autres moins. Catherine Coquio et Aurélia Kalisky, deux spécialistes de littérature comparée, qui sont également présidente et vice-présidente de l'Association internationale de recherche sur les crimes contre l'humanité et les génocides, éditent à point nommé cette magistrale anthologie de textes et de témoignages – traduits de dix-sept langues – choisis et rassemblés au fil de cinq années de patience et de labeur. Tous sont bouleversants, « écrasants » même par leur effet

d'accumulation : ainsi que l'expliquent les auteurs, il s'agit moins d'un livre d'histoire que d'un document d'humanité ». Des annexes comprenant une bibliographie « sélective » de 25 pages, un glossaire, des cartes, des notices biographiques, une table des textes et des illustrations complètent ce voyage « au pays de la mort » en faisant un outil pédagogique indispensable pour des professeurs inquiets à juste titre face aux exigences cacophoniques concernant leur mission de transmission de la mémoire.

S. C.-D.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

L'Enfer de la Bibliothèque. Eros au secret

[BNF, novembre 2007, 464 p., ill. n. et coul., 38 €, ISBN : 978-2-7177-2379-3.

Sous la direction de Marie-Françoise Quignard et Raymond-Josué Seckel.]



CORBIN Alain L'Harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie

[Perrin, janvier 2008, 544 p., 24 €, ISBN : 978-2-262-01929-7.]



BIASI Pierre-Marc (de) Histoire de l'érotisme. De l'Olympe au cybersexe

[Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard », décembre 2007, 176 p., ill. coul., 14 €, ISBN : 978-2-07-0321-16-2.]



● Heureux les spectateurs qui eurent la chance d'assister à *La Philosophie dans le boudoir* mise en scène par Christine Letailleur au théâtre de Gennevilliers l'an dernier : Sade y était rendu aux harmonies du plaisir, au XVIII^e siècle, lavé de deux siècles de grands commentaires qui ont orienté la lecture de ses œuvres. Un Sade d'avant l'Enfer. J'y repensais face à la coïncidence entre la publication du nouveau livre d'Alain Corbin sur les années 1770-1860

et l'exposition à la BNF du 4 décembre 2007 au 2 mars 2008 sur l'Enfer des livres érotiques (1849-1983). Alain Corbin s'arrête à peu de choses près quand la BNF commence, quand le sexe va changer de statut, passer du corps au sujet, de l'harmonie des plaisirs à l'invention de la « sexualité », devenant peu à peu lieu de la vérité (de 1886, Krafft-Ebbing *Psychopathologia sexualis* et Freud à 1928, *Recherches sur la sexualité* des surréalistes et au-delà). *L'Enfant du bordel* (1803), attribué à Pigault-Lebrun – la jouissance féminine – sert d'incipit à ce livre qui suit et tresse les trois discours de la médecine, de la théologie morale et de la pornographie. *Thérèse philosophe*, soit le livre d'une femme que « la bibliothèque galante » et les « tableaux du même genre » d'un comte conduisent à se donner à lui, ouvre le catalogue de la Bibliothèque nationale de France. Celui-ci, s'il vaut par sa sublime iconographie (Augustin Carrache, Vivian Denon, Lequeu, Hokusai, Belloc, Bellmer), souffre des mêmes défauts que l'exposition, qui exposait surtout... la BNF et ses départements, estampes, photographies, manuscrits, etc. – plus six écrivains-emblèmes : Sade, Apollinaire (à qui l'on doit en 1913 le premier catalogue des livres de l'Enfer avec Fernand Fleuret et Louis Perceau), Louys, Bataille, Genet, Guyotat... Plus les catégories de pensée des conservateurs, son *classer-penser* à elle, que l'état de la pensée sur le sujet, comme une volonté de ne rien savoir que le savoir (érudit). Manque (comme chez Corbin) Michel Foucault et son *Histoire de la sexualité* tome I : *La volonté de savoir*. C'est malheureusement au dernier Pascal Quignard (*Le Sexe et l'Effroi*, *La Nuit sexuelle*) et à ses théories de l'origine et du secret... que revient le dernier mot. Pour la réflexion et une tout aussi flamboyante iconographie, on peut en revanche s'immerger dans le (grand) petit « Découvertes Gallimard » de Pierre-Marc de Biasi, lequel entend déconstruire (historiquement) le lieu commun de « l'érotisme approbation de la vie jusque dans la mort » (autre coïncidence : à Londres, au Barbican Center vient de se tenir une exposition intitulée *Seduced : art and sex from antiquity to now*).

J.-P.S.

Le Sionisme dans les textes

[CNRS Éditions, mars 2008, 402 p., 10 €, ISBN : 978-2-271-06645-9.

Textes édités et présentés
par Delphine Bénichou,
préface de Dominique Bourel.]



BENSOUSSAN Georges Un nom impérissable. Israël, le sionisme et la destruction des Juifs d'Europe

[Éd. du Seuil, coll. « Débats », janvier 2008,
298 p., 17 €, ISBN : 978-2-02-092848-9.]



● L'idée répandue d'un lien de causalité entre la Shoah et la naissance d'Israël, qu'on le pense en termes de « compensation » ou de « rédemption », est historiquement erronée en ce qu'elle méconnaît les quatre-vingts années de sionisme, terme qui désigne une volonté de retour au judaïsme, à un judaïsme vivant, né en Europe, avant de désigner le retour géographique à la patrie des ancêtres, Sion. Dès les années 1880, un *yishouv* – une communauté – s'implante en effet en Palestine, précédant et préparant l'établissement du futur État. Or, outre qu'il se révéla impuissant face au génocide perpétré en Europe, ce *yishouv* accueillait avec mépris et honte cette « poussière d'humanité » qu'étaient à ses yeux les Juifs de la diaspora, les rescapés « ordinaires » qui s'étaient laissés « mener à l'abattoir comme des moutons », et qui ne correspondaient pas au « matériau humain » dont le nouvel État avait besoin pour forger « l'homme nouveau » dont rêvaient les pionniers. On avait besoin de « héros » et non de « victimes », ainsi qu'en témoignent les attermolements autour de l'intitulé de la loi « sur le souvenir de la Shoah et de l'héroïsme » ratifiée en 1953 et dont la date a été fixée le 27 Nisan, une semaine après le début du soulèvement du ghetto de Varsovie. Dans l'immédiat après-guerre, la mémoire de la Shoah eut ainsi beaucoup de mal à s'imposer, comme l'illustre l'auteur, historien et responsable éditorial au mémorial de la Shoah à Paris, en recourant à la littérature israélienne de l'époque. L'audition de cent dix témoins lors du procès Eichmann en 1961 offre enfin un visage à ceux qui n'étaient

jusque-là que des *victimes* impersonnelles et anonymes, même si la Shoah n'est encore perçue que comme un pogrom de plus dans l'histoire lacrymale des Juifs et non dans sa spécificité de *crime contre l'humanité*. La guerre des Six Jours en 1967, celle du Kippour en 1973, ranimant les angoisses d'extermination dans la population et chez les soldats eux-mêmes, ont renforcé le lien de la Shoah avec l'État d'Israël, l'événement étant placé au centre de la « religion civile » et du « retour aux racines », sensible dans les arts notamment, qui se mettent en place au cours de la décennie 1970-1980. « Au grand dam des pères fondateurs du sionisme qui avaient rangé la violence antisémite au chapitre d'une histoire subie dont ils entendaient divorcer, les Israéliens minent ainsi eux-mêmes la légitimité de leur présence sur cette terre », conclut l'auteur.

S.-C.-D.

Les Années 68. Le temps de la contestation

[Complexe, mars 2008, 450 p., 14,50 €, ISBN : 978-2-804-80138-0. Sous la direction de Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Frank, Marie-Françoise Lévy et Michelle Zancarini-Fournel.]



● Parmi le flot des publications sur Mai 68, il faut signaler cette réédition, qui ne relève pas de l'essayisme approximatif malheureusement très présent dans l'actualité éditoriale soixante-huitarde ! Issu d'une recherche collective menée au sein d'un séminaire de l'Institut d'histoire du temps présent entre 1994 et 1998 et d'abord paru en 2000, ce livre est avant tout un livre d'histoire (c'est-à-dire un livre d'historiens !), ce qui, pour Mai 68, n'est pas si courant... « Historiciser » le « phénomène 68 » est bien l'ambition du livre, pour sortir des récits, mémoriels ou pas, plus ou moins idéologisés ou encore pour rompre avec les analyses de surplomb passées aux moulinettes interprétatives sommaires et généralisantes (68 « crise de civilisation » et autres grilles préétablies...). Même si des politologues et des sociologues s'étaient attelés à l'analyse de Mai 68, ils n'échappaient pas toujours à cette « manie catégorisante » déconnectée du travail sur les sources. Outre le choix clair de l'historicisation

(c'est-à-dire l'application des procédures ordinaires de l'historien au matériau 68), les deux atouts du livre sont précisément le souci de travailler sur des archives, en grand nombre et pourtant encore largement inexploitées dans les années 1990 et l'élargissement de l'échelle chronologique et géographique de l'analyse : un 68 étendu aux « années 68 » (grossièrement du début des années 1960 à 1981) et élargi aux autres continents et « mondialisé ». Les « années 68 » servent alors à désigner une période de contestation « continue » et multiforme. Le livre se divise en cinq parties thématiques, des espaces de la contestation à la question de l'État, en passant par les acteurs, les pratiques et les aspects « culturels ». La variation des points de vue et la solidité des références aux sources sont d'efficaces outils pour décrédibiliser les analyses rapides et les vulgates installées dont la plus caricaturale est sans doute la réduction de 68 au pavé parisien, aux étudiants, aux grands acteurs et au culturel... Une lecture indispensable en ces temps de commémoration « ambiguë ».

C. D.

Mai-Juin 68

[Les Éditions de l'Atelier, janvier 2008,
448 p., 27 €, ISBN : 978-2-7082-3976-0.
Sous la direction de Dominique Damamme,
Boris Gobille, Frédérique Matonti
et Bernard Pudal.]



● Le quarantième anniversaire de Mai 68 se révèle être un événement éditorial d'une autre ampleur et d'une autre qualité que les commémorations antérieures. Faut-il 40 ans pour se donner le temps de la réflexion ? Loin des anathèmes ou des déclarations d'autohéroïsation narcissique, un certain nombre de politologues ont réuni une série d'études sur cet événement énigmatique, s'efforçant de croiser les apports des sciences sociales pour en éclairer la nature et les enjeux en évitant les clichés si nombreux qui encombrèrent le regard. Les auteurs ont pris au sérieux la caractérisation à chaud, dès juin 68, de Michel de Certeau qui a déclaré qu'en mai, on a pris la parole comme on avait pris la Bastille en 1789. En premier lieu, les auteurs revisitent ce que fut Mai 68 pour ses acteurs, ce qui leur permet de rappeler le tranchant trop souvent édulcoré d'un mouvement

radical de rupture que Certeau, encore lui, qualifiait « d'instauratrice ». Ce retour sur l'événement lui-même qui privilégie le dire des acteurs ne signifie pourtant pas une régression événementialiste car l'ouvrage dans sa tentative de compréhension de l'énigme réinsère mai-juin dans son avant et son après en essayant de desserrer ce qui pourrait se transformer en gangue explicative mécanique. À la manière de ce que réalise Timothy Tackett à propos de la fuite du roi Louis XVI, il s'agit de rendre l'événement à ses incertitudes, ses tâtonnements, ceux de ses acteurs. Il est davantage question de se demander comment l'événement s'est déroulé que de trouver le pourquoi en restituant « l'inouï » qui déplace les lignes de ce qui est considéré comme légitime ou illégitime : « Le présent ouvrage se tient au plus près de la rupture d'intelligibilité vécue par les contemporains de l'événement. » Mais en même temps, ces éclairages multiples restent très attentifs à l'avant et à l'après grâce à des études très novatrices à propos d'éléments essentiels et jusque-là ignorés, comme la remise en question des frontières entre le normal et le pathologique qui s'opère après la guerre de 1939-1945 et qui trouve avec les travaux de Canguilhem une exemplaire illustration de remise en cause des catégories traditionnelles. On revisitera aussi l'état de plus en plus « difficile » de la santé mentale en milieu étudiant avec la mise en place des Bapu (bureaux d'aide psychologique universitaire, créés par la Mnef) à partir de 1956, sans oublier l'après-Mai : celui des subversions de nombre de pratiques entre 1968 et 1975 qui affectent autant l'homme ordinaire que celui saisi dans son milieu professionnel, l'usine, l'école, les champs, ou les créations artistiques. Oui, 68 a déplacé les lignes et sa force propulsive n'a pas encore cessé car comme dit Michel de Certeau : « L'événement est ce qu'il devient. »

F. D.

ALMEIDA Fabrice (d')
**La Politique au naturel.
 Comportement des hommes
 politiques et représentations
 publiques en France et en Italie
 du XIX^e au XXI^e siècle**

[École française de Rome, mars 2008,
 526 p., 64 €, ISBN: 978-2-7283-0606-0.]



9 782728 306060

● Le livre de Fabrice d'Almeida a pour but d'étudier les gestes et les attitudes des hommes politiques, afin de comprendre les facteurs qui font évoluer la présentation de soi. Il compare, pour ce faire, les situations de la France et de l'Italie depuis le XIX^e siècle. Le travail passe en revue les clichés d'identité des parlementaires et les photographies de reportages. L'ensemble permet de pointer combien les élus ont retenu leurs émotions dans l'espace public, jusqu'à la Première Guerre mondiale. Au nom d'un idéal de gravité, tous conservaient un port impassible et affectaient de faire passer par la voix et la rhétorique des idées, solidifiées en un corps de doctrine. Après, monte progressivement en puissance une présentation de soi qui fait une place au sourire et à la décontraction. Timide dans l'entre-deux-guerres, favorisée par l'Italie fasciste, cette nouvelle manière d'être triomphe au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Désormais, les manuels de formation politique destinés aux propagandistes et aux candidats, insistent sur la nécessité qu'ils soient « eux-mêmes », qu'ils se présentent de façon « naturelle ». Ce naturel, qui organise les émotions suivant une subtile grammaire partisane, est une fiction qui s'impose comme la norme pour évaluer les prestations des hommes et des femmes, récemment entrées en politique. Moins porteur d'une sacralité, le comportement des hommes politiques finit par ressembler au lointain projet d'une communauté civique fondée sur le droit naturel qu'avaient imaginée les philosophes du XVIII^e siècle. L'enquête, effectuée à l'aide d'une riche documentation iconographique et d'archives, fait ainsi ressortir le jeu complexe de la médiatisation, de la publicité, du spectacle, et de toutes les sphères esthétiques qui influencent le monde politique. Elle pousse à observer, par-delà la chronique des événements et des idées, des façons de se conduire qui traduisent un

basculement profond de nos sociétés où l'action politique repose, désormais, sur la promotion du bonheur plutôt que sur la défense des libertés.

P. G.

AMSELLE Jean-Loup
**L'Occident décroché. Enquêtes
 sur les postcolonialismes**

[Stock, coll. « Un ordre d'idées »,
 janvier 2008, 320 p., 22 €,
 ISBN : 978-2-234-06042-5.]



9 782234 060425

● « Le monde à l'envers, tout est sens dessus dessous. Rien ne va plus, les jeux sont défaits : l'Occident fait eau de toute part et les rats quittent le navire. Toute une série d'images me vient à l'esprit, en ce mois de juillet 2005, finissant par évoquer pour moi ce délitement supposé de l'Occident et la montée concomitante, concurrente de pensées, de philosophies qui contestent à l'Europe et à l'Amérique leur intention de dominer le monde, c'est-à-dire, dans les termes de leurs contempteurs, mettre en question leur prétention à l'universalité. » Ainsi s'ouvre cette enquête dans laquelle Jean-Loup Amselle, anthropologue à l'EHESS, analyse à travers continents (Asie, Afrique, Amérique du Sud) et théories (subalternes, orientalisme, négritude, indigénisation) ce qu'il appelle le « décrochage par rapport à l'Occident ». Ce faisant, il revient sur certaines figures intellectuelles occidentales qui ont inspiré ces théories : Gramsci, Griaule, Foucault, Derrida, l'École de Francfort, etc. Parmi tous les livres consacrés ces dernières années à la question postcoloniale, celui de Jean-Loup Amselle se distingue par sa connaissance intime des auteurs de cette théorie qu'il évoque ici tantôt par le biais de portraits, tantôt par des entretiens. Mais il se distingue surtout par un éloge habile de l'Occident. Car, au bilan, pour lui, cette attaque de l'Occident est encore, aussi paradoxal que cela puisse paraître, une célébration de l'Occident, puisque ces théories sont fécondées par des figures intellectuelles occidentales.

B. M.-M.

ARNOULD Paul
et SIMON Laurent
Géographie de l'environnement

[Belin, coll. « Atouts géographiques », novembre 2007, 302 p., 21 €, ISBN : 978-2-7011-4209-8.]



● Les sciences sociales s'emparent depuis peu de la nature, avec les travaux de S. Moscovi, E. Le Roy Ladurie et B. Latour. Avec le franchissement de seuils de puissance depuis le milieu du XX^e siècle, les humains manient des masses d'énergie et de matière importantes pour modifier les processus biophysiques comme le climat. Et en ayant forgé une conscience écologique dont l'arène médiatrice et fondatrice est le développement durable. Le réchauffement climatique est devenu un enjeu politique, tout comme la biodiversité, la déforestation, la désertification. Les auteurs proposent des analyses locales en territoire arctique, en Méditerranée, en Australie et dans les espaces urbains. Ce qui donne l'équation d'un climat « global », qui serait un pur fantasme de la globalisation. Le livre regorge de ces récits locaux édifiants sur le lapin ou le dingo en Australie, de convaincantes analyses sur l'écotourisme à Madagascar, ou encore les espaces verts comme des éléments d'une politique urbaine. La question des déchets dans les zones froides du monde, le tourisme polaire, les crises écologiques en Méditerranée donnent à prendre du recul et poser des questions autrement sur notre compréhension du monde. Ces *zooms* expliquent que ce sont les actions locales qui pourront le mieux répondre aux questions posées par l'humanité tout entière. Ce qui n'est pas le moindre des paradoxes de la question environnementale aujourd'hui.

G. F.

ARTIÈRES Philippe
et ZANCARINI-FOURNEL
Michelle (dir.)

68. Une histoire collective [1962-1981]

[La Découverte, février 2008, 846 p., 28 €, ISBN: 978-2-7071-4996-1.]



● L'ouvrage collectif que publie la Découverte à l'occasion du quarantième anniversaire de Mai 68 tranche par sa périodisation et le champ géographique qu'il embrasse. Loin de la focalisation sur le mois de mai 1968 et la seule scène du quartier Latin, « 68 » y est éponyme des deux décennies qui s'écoulent entre la fin de la guerre d'Algérie et l'élection de François Mitterrand, tandis qu'une attention particulière est prêtée aux événements qui se déroulent hors de Paris comme hors de France. La structure très construite du volume lui confère une forte unité bien qu'il rassemble des articles émanant de 59 chercheurs en sciences sociales et permet plusieurs lectures au gré de l'humeur ou selon ce qu'on y cherche. Chacune des quatre parties chronologiques (« 1962-1968. Le champ des possibles » ; « Mai-juin 1968. L'épicentre » ; « 1968-1974. Changer le monde et changer sa vie » ; « 1974-1981. Le début de la fin ») est introduite par un récit de Michelle Zancarini-Fournel, spécialiste reconnue de la période, qui a notamment participé à l'établissement de l'inventaire des fonds d'archives disponibles. Puis se déploient des articles regroupés autour de six thèmes : Films, Objets, Ailleurs, Lieux, Acteurs, Traverses. Ce dispositif offre ainsi au lecteur une synthèse et de très nombreux articles, souvent très enlevés et originaux, qui vont de la mini-jupe à Prague, du transistor au Petit livre rouge, de l'antipsychiatrie aux « nouveaux philosophes ». Un index des noms et des organisations vient compléter le dispositif. L'iconographie elle-même est innovante puisqu'elle présente 92 clichés pris pendant la période par des correspondants de *L'Humanité* et qui n'avaient jusqu'ici jamais été publiés – parfois pas même développés. Ainsi, au fil de cet épais volume, histoire culturelle, histoire sociale, histoire politique, histoire internationale se conjuguent pour proposer à travers un impressionnant kaléidoscope une histoire totale des années 68 qui est à la fois un

état des connaissances et des interprétations et une lecture de ces vingt années foisonnantes.

P. G.

AUDIER Serge
**La Pensée anti-68.
Essai sur les origines
d'une restauration
intellectuelle**

[La Découverte, coll. « Cahiers libres », mars 2008, 384 p., 21,50 €, ISBN : 978-2-7071-5337-1.]



● Mai 68 avait sa légende dorée, ses théoriciens enthousiastes (Castoriadis, Deleuze, Foucault, Lefort, Touraine, Morin, Gorz...). L'événement a désormais sa légende noire et tout l'intérêt de ce livre, une énorme somme de travail, est d'en faire la généalogie, celle des pensées hostiles à 68. Partant de la déclaration de Nicolas Sarkozy pendant la campagne présidentielle annonçant la liquidation de Mai 68, le philosophe Serge Audier montre que l'esprit liquidateur a déjà l'âge de l'événement, soit quarante ans, qu'il est proliférant et émane d'horizons très divers. On a avec ce livre un vrai travail de restitution de toutes les attaques frontales contre « le narcissisme » présumé des acteurs de 68, ainsi que des entreprises de récupération qui ont vu dans cette explosion l'avènement d'un capitalisme soixante-huitard, une modernisation libérale mettant à bas le monde ancien. C'est la version hédoniste comme celle de Gilles Lipovetsky ou Jean-Claude Michéa. Toute une pensée libérale, nourrie de l'œuvre de Tocqueville, entend bien de son côté tourner au plus vite la page. Régis Debray se moque en 1978 d'une révolution au col Mao qui a emprunté en fait le chemin de la Chine pour mieux américaniser la France. L'auteur rappelle comment la « pensée 68 » a été stigmatisée avant qu'une grande lessive annonce au début des années 1980 la disparition définitive des « maîtres à penser » : fini les Foucault, Deleuze, Barthes, Derrida ! Ce livre deviendra certainement une contribution majeure dans l'élaboration de l'épaisseur historiographique de Mai 68. On peut cependant s'étonner de voir autant de pages consacrées à démonter le livre de Ferry et Renaut, *La Pensée 68*, mobilisant un véritable char d'assaut pour écraser

une mouche. Là où le lecteur peut rester sceptique, c'est vis-à-vis de la posture adoptée par l'auteur qui présuppose un vrai sens de Mai 68 qui aurait été peu à peu enseveli par ce que Guattari a appelé « les années d'hiver ». Dans un des grands textes sur le mouvement, dès juin 68, l'historien Michel de Certeau, qui analysait ce qui se passait comme une prise de parole, précisait que « l'événement est ce qu'il devient ». À cet égard, toutes ces lectures de Mai 68, tant pro qu'anti, participent au sens toujours ouvert de cette rupture instauratrice. Le sens d'un événement se situe en effet d'un côté dans le discours des acteurs, mais aussi dans ses traces, dans sa postérité et non dans une posture de piédestal sacralisée et dénonciatoire.

F. D.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècles)

[Éd. du Seuil, coll. « Les livres du nouveau monde », mars 2008, 334 p., 21 €, ISBN : 978-2-02-097508-7.]



● La question de la violence de guerre est désormais un véritable chantier ouvert par les historiens, notamment ceux de la Première Guerre mondiale. Celle-ci passe pour avoir été le laboratoire d'une « brutalisation » des sociétés civiles qui expliquerait tout au long du XX^e siècle les violences inouïes des révolutions politiques diverses (bolchevique, fasciste, nazie au premier chef) à l'encontre des populations autochtones puis étrangères. Les historiens se disputent pour savoir si la violence des combattants fut le fruit d'engagements par un effet de groupe désinhibant chacun, donc d'une véritable « culture de guerre », ou s'il s'agit de formes avérées de violence faite d'abord aux soldats par une institution militaire aveugle au prix de leur vie, auquel cas la violence de guerre n'est pas synonyme de culture de guerre, puisqu'elle serait contrebalancée par les mouvements d'insubordination, de fraternisation et de mutinerie. En réalité, c'est un domaine d'enquêtes qui demande à préciser objets, concepts, sources, enjeux. Stéphane Audoin-Rouzeau s'y emploie dans cet ouvrage méthodique dont l'intérêt

le moindre n'est pas de vouloir comprendre pourquoi des grands noms des sciences sociales qui furent, à un moment donné, des combattants, euphémisèrent leur expérience sans en faire un objet direct d'étude.

É. V.

BADIOU Alain Circonstances, volume IV : De quoi Sarkozy est-il le nom ?

[Nouvelles éditions Lignes, octobre 2007, 160 p., 14 €, ISBN : 978-2-35526-003-2.]



Mouvements n° 52 : La new droite, une révolution conservatrice à la française ?

[La Découverte, novembre 2007, 174 p., 15 €, ISBN : 978-2-7071-5354-8.]



Esprit n° 339 : Qu'est-ce que le sarkozysme ?

[Esprit, novembre 2007, 270 p., 21 €, ISBN : 978-2-909210-60-5.]



JOST François et MUZET Denis Le Téléprésident. Essai sur un pouvoir médiatique

[Éd. de l'aube, coll. « Monde en cours », janvier 2008, 186 p., 16,50 €, ISBN : 978-2-7526-0406-4.]



● Résumant le livre de Yasmina Reza (cf. *Vient de paraître* n° 31) d'un « Sarkozy c'est moi » flaubertien, nous n'avions pas prévu que « Sarkozy ç'allait être nous ». Bien avant le 6 mai, le nom du ministre-candidat faisait événement dans le langage (sûrement le mot le plus souvent prononcé/entendu, une sorte de « spam » national depuis l'émission où il a déclaré : « J'y pense en me rasant. »). Personnage du roman familial de chacun : la plus juste description de cette « sarkoze obsessionnelle » est due au psychiatre Serge Hefez (*Libération* du 24 janvier). Il sera un jour surprenant d'avoir

vécu en France l'année « bling-bling » du 6 mai 2007 (« nuit du Fouquet's ») au 16 mars 2008 (élections municipales) – qui s'est infléchie lors de la conférence de presse du 9 janvier (« vider les caisses déjà vides », « avec Carla c'est du sérieux »). Dans les kiosques et les librairies, un véritable tsunami de papier a accompagné cet *objet politique non identifié* qui semble laisser loin derrière 1958 ou 1981. « Ensemble tout est [devenu] possible. » Même si on laisse de côté la *grimaldisation* du pouvoir (et ses héroïnes publiques et privées, qui se terminent en « a ») et son envers de dérision convenue, chansonnière (*La Cour* de Patrick Rambaud chez Grasset) qui tourne actuellement à rebours et de l'intérieur (*Ça va mal finir*, écrit François Léotard parti le premier chez Grasset)... Au cœur du cyclone, quelques livres ont tenté en temps réel de *penser/classer* la « rupture », qu'on peut à notre tour *penser/classer* – du *déjà-vu* au *jamais vu*. Il est temps de *lire plus pour comprendre mieux*...

Si le pamphlet d'Alain Badiou cible un gouvernement de guerre sociale et de fermeture identitaire, on peut néanmoins regretter que le platonisme du philosophe, réintégrant son objet dans un déjà-vu immémorial (le « transcendantal Pétain de la France ») lui fasse manquer « l'analyse concrète de la situation concrète ». Plus proches en sont les revues *Mouvements* et *Esprit* : la première analyse « comment la droite est devenue intelligente », décortique le machiavélisme (l'ouverture) et le gramscisme (les idées) portés par Emmanuelle Mignon ou Henri Guaino, les conseillers. Et donne certaines clés des discours de Dakar et du Latran ou de la loi sur la rétention de sûreté (une humanité à deux vitesses, une France addition de communautés religieuses : la désormais célèbre « laïcité positive », la substitution de la capacité à la culpabilité... Les Lumières un peu éteintes...). La seconde insiste plus sur la société française et sur le président lui-même, ses « deux corps » et ses généalogies, « enfant de Neuilly, enfant de la télé ». « Sarkozy c'est nous » ? Sous la « sarkoze », tentant d'en rendre compte, *Le Téléprésident*, dû à deux spécialistes de la télévision. Qui, au-delà de la complicité présidentielle avec les pouvoirs médiatiques, compare avec du comparable : la télé-réalité, le Loft (2001) et ses ritournelles immédiatement entrées dans la « zone de cerveau disponible ». Bien plus qu'un usager

à l'ancienne de l'appareil idéologique d'État télévision, le président « qui ne fait pas président » est un média lui-même, président-D] (*Télérama*) à la post-modernité absolue (d'après les anciennes frontières vrai-faux, privé-public ou réalité-fiction) structurellement identique à la télévision. L'histoire ? Un magasin d'accessoires. Souvenez-vous du sacre de Guy Môquet, de Jean-Marie Bigard au Vatican, de la tente de Khadafi, de la notation des ministres, d'Edgar Morin transformé en Rolex intellectuelle, de la Shoah au CM2, des municipales de Neuilly... De ce *jamais-vu*, seule la pataphysique (de Jarry à Baudrillard) et où la littérature (la science-fiction mieux que Reza) devrait pouvoir un jour rendre compte...

J.-P. S.

BONIFACE Pascal et VEDRINE Hubert **Atlas du monde global**

[Armand Colin/Fayard, février 2008, 128 p., ill. coul., 19,50 €, ISBN : 978-2-200-35054-3.]



● Un livre audacieux par deux grands acteurs des relations internationales. Pour les auteurs, penser le « monde global », c'est s'intéresser à l'idée de « communauté internationale » et à l'existence d'un système de valeurs universelles alors que les croyances sont différentes, voire antagonistes. Comme chaque pays a sa vision du monde, les auteurs ont voulu rendre compte de la diversité ces points de vue. Avec les « grands repères du passé » (le peuplement humain de la terre, selon les deux théories du chandelier et de l'Arche de Noé), les auteurs sont très inspirés de faire suivre des cartes sur l'apogée de l'Europe, la guerre froide, l'évocation du tiers monde. Sur la thèse de la communauté internationale, avec « la fin des frontières », la carte des médias, celle d'un monde uni- ou multipolaire, ils relaient les informations trop peu contredites : écrire que « tout concourt à faire des États-Unis le pôle central d'un monde unipolaire » ou que peut se « former un répertoire des puissances régionales » est un peu simplifié. Sur les « données globales » telles que les populations, l'énergie, les mafias, les enjeux écologiques et l'avenir des

régions polaires, les cartes peuvent surprendre, notamment dans le classement, mais elles ne laissent pas indifférent. Indiscutablement, la partie la plus réussie est celle du monde « vu par ». Les États-Unis ouvrent le bal, mais les cartes sur la France, si elles ne sont pas nouvelles, tranchent par leur éloquence dans la juxtaposition des sujets. Le monde « vu par » la Turquie ou la Corée, l'Iran, l'Inde voire Israël ou les pays arabes, exprime un regard qui n'a jamais été saisi de cette manière. Certaines cartes sont un peu rapides (l'Afrique de la traite des Noirs sans connexion avec le Brésil), mais le monde sort de cet atlas tel qu'il est perçu par les politiques et les décideurs : étrange et fascinant parce que toujours à recommencer.

G. F.

CAMBON Fernand **De quoi est fait l'inconscient**

[Épel, coll. « Essais », février 2008, 116 p., 14 €, ISBN : 978-2-908855-98-2.]



● Fernand Cambon est bien placé pour nous dire de quoi est fait l'inconscient : il est un des plus intéressants traducteurs de Freud. Pour Gallimard, il a récemment traduit la correspondance de Freud avec Karl Abraham, et entre autres les *Conférences d'introduction à la psychanalyse et Sigmund Freud présenté par lui-même*. Dans cet ouvrage très dense il s'attaque au très difficile problème de la représentation (*Vorstellung*) dans le corpus conceptuel freudien. Fernand Cambon fait preuve ici de ses talents de pédagogue ; il retraduit tous les passages de Freud qu'il cite, pour déplier au maximum tous les enjeux du « représenter » en français comme en allemand. Il décortique autant que faire se peut la *Vorstellungsrepräsentanz* freudienne, en faisant une critique très serrée de la traduction proposée par Lacan. Cet ouvrage érudit offre un nouvel accès à ce problème, il éclaire ses enjeux théoriques et les scissions qu'il a provoquées dans le mouvement analytique.

Y. D.

CHARTIER Roger **Écouter les morts avec les yeux**

[Fayard/Collège de France, janvier 2008, 80 p., 10 €, ISBN : 978-2-213-63502-6.]



● Élu en 2007 à la vénérable institution du Collège de France, Roger Chartier est passé le 11 octobre dernier par le rite que constitue la leçon inaugurale qui a valeur à la fois de point d'ancrage dans une filiation et de définition d'un programme de recherche. Cet ouvrage donne donc à lire cette leçon. Juste reconnaissance d'un beau parcours de défricheur sur les voies pionnières de l'histoire de la lecture à l'époque moderne, Chartier doit désormais assumer l'enseignement sur une chaire intitulée « Écrit et cultures écrites dans l'Europe moderne », soit sur une période dont il est l'éminent spécialiste depuis déjà longtemps et qui va du XV^e siècle à la fin du XVIII^e siècle. Sur les marches frontières de l'historien, le lecteur sera frappé par le retour de grâce de la fiction et de José-Luis Borges : « Les fictions bourgeoises ont accompagné dans chacune de ses étapes la définition de ce programme d'enseignement. » Roger Chartier situe donc bien son entreprise historique entre science et fiction comme le disait Michel de Certeau dont on peut s'étonner de l'absence dans cette leçon – mais ne serait-ce pas un clin d'œil malicieux d'autant plus fort à celui qui a écrit *L'Absent de l'histoire* et à qui Chartier doit tant dans la prise en compte des arts de faire, des tactiques de lecture, des pratiques de la perruque, du braconnage ? En revanche, Chartier aura cité tous ses autres maîtres : Lucien Febvre, Daniel Roche, Louis Marin, et bien sûr le grand spécialiste du livre qu'aura été le récemment disparu Henri-Jean Martin. On peut beaucoup attendre de ce programme de recherche qui envisage la redécouverte du sens de l'écrit dans sa relation à sa matérialité concrète par-delà les divisions disciplinaires ultérieures à cette époque de rupture moderne.

F. D.

CITRON Suzanne

**Le Mythe national.
L'histoire de France revisitée**

[Les Éditions de l'Atelier, coll. « L'Atelier en poche », mars 2008, 352 p., 11,90 €, ISBN : 978-2-708-23992-0.]



● La nouvelle édition (réactualisée) du livre de Suzanne Citron (la première édition est de 1987) n'est pas fortuite, elle répond à une demande sociale forte qui interroge toujours plus la légitimité des mises en histoire de notre passé national et qu'illustre particulièrement le « débat » récent sur le passé colonial français. L'écart constaté en 1987 par S. Citron entre la mythologie pittoresque de « l'histoire-souvenir de l'école primaire » et le regard distancié et critique d'une certaine recherche historique, celle qui a renouvelé ses questionnements et ses outils depuis le début du XX^e siècle, reste largement d'actualité et même tend peut-être à s'aggraver tant les réalités nouvelles de notre société qui se « multiculturalise » de manière continue soulignent toujours plus l'inadéquation de nos contenus d'enseignement. S. Citron pose la question très directement : « De quel passé les enfants des écoles et les adolescents des collèges ont-ils besoin [...] pour se socialiser à côté des autres et pour se comprendre comme Français ? » L'échec du système de « représentation du passé » et sa désaffection de la part des jeunes (déjà diagnostiqués par Marc Bloch en 1940 !) est peu niable, alors, l'auteure demande : « Quelle identité nationale l'histoire enseignée construit-elle ? » C'est donc l'ensemble de la construction de ce système du « récit national » depuis le XIX^e siècle qu'interroge et décortique S. Citron. En partant, dans la première partie, de Michelet, le grand inspirateur de la « légende républicaine », et en passant bien sûr par la « matrice lavissienne » (Ernest Lavisse) pour s'interroger sur son étonnante « rémanence » jusque dans les années 1960 ! Les parties deux et trois, « Recherche de la France » et « Identification des Français » explorent quant à elles la construction à partir de la mémoire franque du légendaire universaliste et républicain français et le processus de « nationalisation » des Français, construction qui aboutit à une culture historique et politique qualifiée de

« schizophrénique » car « clivée entre l'État indivisible et les diversités régionales et culturelles ». Les chocs successifs de l'affaire Dreyfus, de la colonisation, de l'immigration (y compris de « l'immigration postcoloniale »), de Vichy et de la guerre d'Algérie ont, selon l'auteure, déstabilisé de manière décisive cette République « indivisible et schizophrénique ». D'où l'urgence d'une déconstruction de l'imaginaire historique français et de sa refondation critique, deux tâches essentielles auxquelles ce livre entend participer efficacement.

C. D.

COSTANTINI Dino
Mission civilisatrice.
Le rôle de l'histoire coloniale dans la construction de l'identité française

[La Découverte, coll. « Textes à l'appui/Études coloniales », février 2008, 286 p., 24 €, ISBN : 978-2-7071-5387-6.]



● Les meilleurs éclairages proviennent souvent de chercheurs qui pensent notre réalité nationale à distance, de l'extérieur. On se souvient de l'apport d'un Paxton sur Vichy. Ici, c'est un Italien, professeur à Venise, qui tente de sortir des schémas réducteurs qui opposent aujourd'hui les tenants de la défense de la valeur positive de la colonisation occidentale (la fameuse loi enterrée de 2005 ou encore les prises de position de Finkelkraut qui, la même année, déplorait que l'on n'enseigne plus l'entreprise de colonisation comme pourvoyeuse de la civilisation généreusement donnée aux « sauvages ») à ceux qui dénoncent dans la colonisation le seul règne du mal et qui considèrent que les injustices d'aujourd'hui sont le simple prolongement de la fracture coloniale d'hier, comme le font Pascal Blanchard et Nicolas Bancel. Cet ouvrage prend le temps d'un détour historiographique pour montrer en quoi l'histoire coloniale est partie intégrante de la manière dont l'identité française se pense comme singulière. On pense à Ernest Renan et à sa définition de la nation comme n'étant pas la résultante d'une race. Il en est de même pour l'idéologie coloniale qui s'exprime au nom de l'universalisme civilisateur et se trouve être, selon les justes termes de l'auteur, un « universa-

lisme racialisé ». Ce dernier connaîtra son point d'orgue avec la grande Exposition coloniale internationale de Paris en 1931. L'auteur revisite aussi de manière très précise les discours dénonciatoires postcoloniaux, ceux d'Aimé Césaire, d'Albert Memmi et de Frantz Fanon. Cette étude discursive laisse apparaître deux postures différentes : celle qui œuvre à la démythification, au dévoilement de ce qui se cache sous le discours universaliste d'oppression, et c'est le sens des œuvres de Fanon et de Césaire qui ne remettent pas en question les principes de l'universalisme, mais au contraire visent le renforcement et le respect des principes invoqués. Au contraire, Memmi adopte une position culturaliste, différentialiste et oppose à l'abstraction universaliste le droit à la différence porté par une forme d'essentialisme culturel.

F. D.

DARBO-PESCHANSKI Catherine
L'Historia.

Commencements grecs

[Gallimard, coll. « Folio-essais », novembre 2007, 592 p., 10,50 €, ISBN : 978-2-07-034869-5.]



● Les historiens s'interrogent de manière de plus en plus insistante sur leurs notions et notamment celle de l'historicité. Il était nécessaire de faire le détour vers la période qui a vu naître le genre, la Grèce antique et c'est ce que réalise ce livre savant de la spécialiste Catherine Darbo-Peschanski. Elle procède à une historisation des débuts de la conscience historique en rappelant l'origine d'*historia* qui signifie enquête digne de récit, digne d'être entendue, merveilleuse, valorisant l'autopsie, l'expérience visuelle, le voir. Homère met en scène un personnage : l'*histôr* dont la tradition fait à la fois un témoin, un arbitre et un juge. Il n'est pas celui qui a vu de ses yeux, mais qui se trouve conféré un statut particulier, celui de pouvoir déterminer la bonne version des faits en cas de litige. Ni témoin réel ni officiel, il se voit dévolu le rôle d'arbitre. L'*histôr* n'en devient pas pour autant un juge, mais il est tout de même chargé de la phase préparatoire, du premier stade qui sera l'objet d'un jugement. D'une certaine manière, et Marc Bloch avait insisté sur cet aspect du métier

de l'historien, il s'apparente au juge d'instruction qui prépare le dossier des faits qui vont être mis en délibéré. L'*historia* serait donc originellement, selon l'auteur, un jugement de première instance et c'est avec Hérodote que cette notion d'*historia* se substitue au personnage de l'*histôr*. Ce père de l'histoire conçoit son enquête comme un récit composé de récits. L'*historia* devient alors un discours pris en tension entre les phénomènes naturels qui font exception (*Phusis*) et les valeurs de justice (*Dikê*). L'*historia* ne représente pas la connaissance historique, mais elle en est le prélude, les conditions de possibilité. Elle constitue le premier moment d'une démarche scientifique qui prépare l'établissement de la vérité sans l'incarner. C'est ainsi qu'il faut lire selon l'auteur la fameuse distinction aristotélicienne entre l'histoire comme stade premier et la poésie dont il affirme le caractère supérieur. De cette polysémie de sens, l'histoire en tant que démarche retrouve par ce détour ses ambivalences qui sont restées celles de l'opération historiographique contemporaine.

F. D.

DELIGNY Fernand

Œuvres

[L'Arachnéen, octobre 2007, 1 848 p., ill. n. et coul., 58 €, ISBN : 978-2-9529302-0-8. Édition établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo.]



● Dix ans après sa mort, les Œuvres de Fernand Deligny réunissent témoignages et réflexions pédagogiques d'un grand nom de l'éducation spécialisée. Recueil de 1 848 pages, riche en iconographie, l'édition critique de Sandra Alvarez de Toledo propose aussi les articles sur le cinéma, les nouvelles, les considérations esthétiques, les pensées morales et politiques d'un personnage inclassable qui fut cinéaste, écrivain et militant communiste. Instituteur de formation, Fernand Deligny découvre la terrible réalité psychiatrique à l'asile d'Armentières dans les années 1940. Cette expérience, qu'il retrace dans *Pavillon 3* et *Graine de crapule*, lui révèle sa vocation : aider les enfants en difficulté, sociale ou médicale. Ce disciple de Célestin Freinet, qui fut aussi

l'élève d'Henri Wallon, est réfractaire à tout système : il prend ses distances avec les méthodes psychiatriques traditionnelles comme avec la phraséologie compassionnelle, qui, dans les années 1960, accompagne les nouvelles pédagogies éducatives. Il réprovoque autant « l'encastrement » imposé par l'institution que les dérives socio-culturelles de l'éducation populaire. Fondateur de la Grande cordée, organisation qui expérimente la cure libre des adolescents difficiles, il s'installe dans les Cévennes avec une équipe d'éducateurs non spécialisés pour se consacrer aux enfants autistes. Mais plus qu'un « humaniste », ce passionné des dérèglements de la raison et du caractère est un chercheur. Convaincu que « tout effort non soutenu par une recherche et une révolte sent par trop rapidement le linge des gâteaux ou l'eau bénite croupie » (*Les Vagabonds efficaces*), il développe une réflexion sur l'hégémonie du langage verbal, cause de méconnaissance des autistes. Découvrant les vertus communicatives de la caméra et de l'image, cartographiant les fameuses « lignes d'erre » qui révèlent les structures de sociabilité mentale des psychotiques, il invente une nouvelle façon d'appréhender l'autiste, attentive à son « moindre geste ». Son œuvre, lue avec admiration par Maud Mannoni et Jean Oury, mais aussi par des philosophes en rupture avec le structuralisme dominant comme Althusser, Deleuze et Guattari a modifié fondamentalement notre perception du handicap mental et permis une nouvelle anthropologie capable de relativiser « l'homme-que-nous-sommes ».

A. P.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

DESCAMPS Philippe

L'Utérus, la Technique et l'Amour

[Presses universitaires de France, coll. « Intervention philosophique », janvier 2008, 210 p., 21 €, ISBN : 978-2-13-056590-1.]



● Journaliste scientifique et docteur en philosophie, Philippe Descamps s'était distingué il y a quatre ans par la publication d'un essai analysant les impasses de la loi de bioéthique et ses difficultés à penser la question du clonage. Aujourd'hui, c'est à

l'ectogénèse qu'il s'attelle – à savoir la question de la gestation en dehors du corps de la femme, dans des utérus artificiels. Partant du principe que la technique s'appliquera un jour, il entreprend d'interroger les différents discours que suscite ce mode de gestation, ainsi que les représentations qu'ils mobilisent. Le droit bioéthique ne s'est-il pas abusivement biologisé, en se soumettant à une idée contestable de la Nature ? C'est finalement à cette question qu'aboutit la réflexion du philosophe, à la lumière d'une relecture de Fichte : comment penser aujourd'hui les rapports entre droit et nature ? Ou, pour le dire autrement, quelle est la fonction du droit, à une époque où la vérité de la science semble faire la loi ? L'essai, stimulant et riche de multiples pistes, fonctionne – ainsi que l'ectogénèse – comme une « machine à penser »... et à critiquer. Car le propos, passionnant, reste à certains égards insatisfaisant. Si le projet de l'auteur était de permettre de penser l'ectogénèse, on regrette qu'il ait renoncé à élaborer la spécificité de cette technique et se soit contenté de lui appliquer le même raisonnement qu'au clonage. Si les deux techniques ont en commun de concerner la procréation, leur objet et leur destination sont différents et il eût été important, pour désamorcer les fantasmes, de montrer en quoi. En particulier, Descamps omet de se poser quelques questions capitales : en quoi l'ectogénèse se justifierait du point de vue thérapeutique (sachant qu'une technique de procréation n'a pas d'autre légitimité que médicale) ? En quoi cette application serait nécessairement restreinte (aux femmes n'ayant pas d'utérus) ? Et en quoi la technique, utilisée à d'autres fins que thérapeutiques (sociales, par exemple), serait hautement questionnable ? Son raisonnement, de façon surprenante, semble ignorer cette butée éthique. De même, l'absence de réflexion clinique, relativement au lien mère-enfant tel qu'il se constitue au cours de la grossesse (et aussi avec le père), évoque la phrase de Kant suivant laquelle le philosophe a les mains blanches... sans avoir de mains. En effet, comment penser l'ectogénèse sans soulever la question de l'environnement humain, à savoir langagier (et pas seulement biologique) tout au long de la gestation ? Comment penser les techniques d'aide à la procréation sans une réflexion fondée sur la clinique plus que sur les fantasmes dont les médias sont friands ?

C'est bien toute la difficulté de la réflexion bioéthique : de s'articuler aux cliniciens – ceux du corps comme ceux du psychisme – pour tenter de penser et d'encadrer des pratiques qui, défiant l'imagination, ne cessent de convoquer notre responsabilité.

L. L. L.

DIDIER-WEILL Alain
et **SAFOUAN Moustapha (éd.)**
Travailler avec Lacan

[Aubier/Flammarion,
coll. « Psychanalyse », janvier 2008, 184 p.,
19 €, ISBN : 978-2-7007-2440-0.]



● Ce recueil réunit une dizaine de témoignages sur la pratique de Lacan, témoignages donnés par des analystes de différentes générations. Ils insistent tous sur la pratique de Lacan, sur des points techniques, sur le maniement de la durée de la séance, de sa ponctuation notamment. On retiendra particulièrement le texte de Philippe Julien « La fin d'une séance ». Beaucoup de choses également sur la pratique du contrôle, lorsqu'un jeune analyste vient parler de sa pratique à un collègue plus chevronné (voir le livre d'Elisabeth Geblesco, p. 91). Une mise au point intéressante est ainsi faite sur la question du transfert et sur l'usage des « bons mots » par le célèbre psychanalyste français. On trouve des témoignages sur le Lacan analyste, sur le contrôleur, sur le théoricien, et on constate que ces dimensions sont toujours nouées.

Y. D.

DIOP Papa Samba
et **GARNIER Xavier (dir.)**
Itinéraires et contacts
de cultures n° 40 :

Sony Labou Tansi à l'œuvre

[L'Harmattan, septembre 2007, 290 p., 26 €, ISBN : 978-2-296-03928-5.]



● Dans une lettre adressée à Sylvain Bemba, Sony Labou Tansi évoque ainsi son désir d'éternité : « Je vais travailler dur pour que je puisse influencer par le verbe une, deux, trois, quatre ou cinq générations. » Quatorze ans après sa mort, ces mots sonnent assez justes, tant la réception de son œuvre est féconde. C'est dans cette

perspective qu'il convient de situer les actes de ce colloque qui a eu lieu les 15 et 16 mars 2007 à Paris XII et XIII. Son ambition ? Méditer sur « l'effet Sony ». L'ouvrage s'organise en quatre parties. La première interroge la notion de l'engagement. Elle s'ouvre sur l'article du professeur Phillis Taoua, qui explique la réussite littéraire de Sony Labou Tansi par l'ancrage dans sa culture congolaise. L'engagement de l'écrivain interpelle également Yves Abel Feze, qui s'appuie sur Pierre Bourdieu pour retracer l'itinéraire de Sony Labou Tansi dans le champ littéraire/politique congolais et francophone. De son côté, Josias Semujanga donne à lire une analyse transculturelle des textes sonyens ; tandis que Marie-Rose Abomo étudie l'œuvre de l'écrivain à travers le prisme de la polémique. Cette première partie de l'ouvrage se ferme par un article de Daniel Delas, qui propose une analyse génétique de *Machin La Hernie*. La deuxième partie, consacrée à l'œuvre théâtrale, médite sur la place du corps dans le théâtre sonyen (Martin Mévégan), sur l'intertextualité et la réception de *La Parenthèse de sang* (Michel Bertrand), interroge l'influence du théâtre de Sony Labou Tansi chez les jeunes dramaturges africains (Edwige Gboulé), réfléchit sur la dramatisation des dictatures (Dominique Traoré), sur la dimension métaphysique du théâtre sonyen (Rosella Clavari), évoque la relation de Sony Labou Tansi à l'absurde et au théâtre de l'absurde. Si la deuxième partie « pense » le théâtre, la troisième analyse le roman. D'emblée, Nicolas Martin-Granel évoque une « écriture enragée ». Se démarquant des genres établis depuis Paris, Sony Labou Tansi, écrit-il, nous lègue « une œuvre vénéneuse, ambiguë ». Propos qui recoupe celui d'Évelyne Argaud lorsqu'elle parle d'une esthétique de l'imprévisible. De son côté, Anatole Mbanga interroge la théâtralité des romans sonyens et justifie par là même la convergence entre son théâtre et ses romans. Cette théâtralisation du discours est aux yeux d'Ayelevi Novivor une réponse au désenchantement du monde. Quant à Delphine Chaume, elle décrit ce qu'elle appelle l'esthétique de la parenthèse. Mais c'est surtout Dominique Ranavaison qui évoque le(s) jeu(x) langagier(s) sonyen(s), en qualifiant le romancier de « bâtisseur de la cité des langages ». La dernière partie s'ouvre sur un essai

qui évalue la variation narrative sonyenne comme un positionnement éthique (Eugène Nshimiyimana), puis suit une analyse sur le rapport entre art et pouvoir dictatorial (Roxana Baudin), une interrogation sur la portée de l'obscénité chez Sony Labou Tansi (J.-P. Fewou Ngouloure), une réflexion sur l'esthétique du chaos (Bi Kakou Parfait Diandue), sur l'engagement chrétien (Sim Kilosho Kabale). Enfin, Romuald Fonkoua revient sur *Le Commencement des douleurs*, roman posthume de l'écrivain, roman de la fin et de la désillusion dans lequel Sony Labou Tansi substitue le sens de la formule magique à la chair des mots. Au total, une trentaine de communications, qui explorent l'œuvre de Sony Labou Tansi, avec une prédilection certaine pour le théâtre et le roman. On notera au passage la discrétion des communications sur sa correspondance et sa poésie. Qu'importe ! Ce travail souvent novateur dans la plupart des essais est une contribution essentielle aux études sonyennes.

B. M.-M.

DOSSE François
et **FRODON Jean-Michel (dir.)**
Gilles Deleuze et les images

[Cahiers du cinéma/INA, coll. « Essais », janvier 2008, 196 p., 29 €, ISBN : 978-2-86642-516-6.]



● Gilles Deleuze et le cinéma : l'imposante référence aux deux *Cinéma* (*L'Image-mouvement* et *L'Image-temps*) de Deleuze semble si « évidente » aujourd'hui à qui veut « penser le cinéma » qu'il reste peut-être utile de continuer à questionner ce rapport en superposant les perspectives, en enchevêtrant les points de vue et les innombrables plis et déplis de sa théorisation impossible. C'est précisément ce à quoi invite le volume collectif dirigé par F. Dosse et J.-M. Frodon qui cherche à cerner la singularité du « dialogue philosophique » de Deleuze avec le cinéma en veillant à en restituer toute sa « mobilité » par multiplication des approches, sans souci d'orthodoxie qui serait oublieuse de l'irrévérence constitutive du travail de Deleuze. L'ouvrage, issu pour une grande part du colloque « Deleuze et l'image » tenu en décembre 2006, comprend deux parties : « La philosophie à l'épreuve du cinéma »

et « Le cinéma à l'épreuve de la philosophie ». Il y a peut-être cependant une ligne de fuite qui donne sens à l'ouvrage, c'est le rappel récurrent qu'il ne s'agit pas pour Deleuze de « faire une philosophie du cinéma » ou même de réfléchir *sur* le cinéma et encore moins de donner des leçons de cinéma aux cinéastes ou aux critiques ! « Qu'est-ce que vous faites au juste, vous qui faites du cinéma ? Et moi, qu'est-ce que je fais au juste quand je fais ou quand j'espère faire de la philosophie ? » Ces deux questions que Deleuze posait en 1987 aux étudiants de la Femis résument commodément son mode d'intervention à partir du cinéma : une distinction claire et irréductible du faire du cinéma et du faire de la philosophie comme entreprises distinctes de pensée pour mieux s'intéresser aux « résonances » entre cinéma et philosophie et nous faire avancer dans la connaissance du fonctionnement de la pensée. Le compagnonnage de Deleuze avec les *Cahiers du cinéma* et sa fécondité sont bien sûr au centre de la première partie avec, en l'absence de Serge Daney, interlocuteur privilégié de Deleuze, des témoignages précieux comme ceux – entre autres – de Jean Narboni, Pascal Bonitzer, Alain Bergala qui tous rappellent comment Deleuze a été pour eux « un appel d'air » qui rompait avec « ce qu'il y avait de contraignant dans l'ensemble des pensées théoriques marquées par le structuralisme, y compris les travaux de Lacan ». Ce que confirme par ailleurs Dudley Andrew du côté de la réception américaine en rappelant comment Deleuze permit, à partir de disciplines aux marges, de contrebalancer « l'orthodoxie lacanienne qui régnait en maître sur la théorie du cinéma » dans les années 1970. De son côté, F. Dosse rappelle la centralité de la référence à Bergson et à sa découverte « d'une image-mouvement et plus profondément d'une image-temps » pour le travail de Deleuze, une filiation décisive pour pratiquer cet « art » d'explorer des « régions d'être et de pensée » jusqu'alors « invisibles » et inédites et que précisément le cinéma donne à penser autrement. Il n'est pas indifférent que le volume se clôt avec une intervention de Raymond Bellour, « Une pensée du cerveau », qui insiste sur le rapprochement de Deleuze avec les sciences cognitives : c'est toute la thématique du cinéma comme « automate spirituel » (« Le cerveau, c'est l'écran ») que Bellour tient à mettre en valeur.

Ce rapprochement doit bien sûr être réinscrit dans la ligne de « mise en cause radicale du schème classique de la représentation » constamment défendue par Deleuze, mais il signale aussi l'extraordinaire attention portée par Deleuze à toute avancée dans l'exploration de la machine pensée. Au total, un livre très « deleuzien » dans son foisonnement réjouissant...

c. d.

**DUVAL-STALLA Alexandre
André Malraux,
Charles de Gaulle,
une histoire, deux légendes.
Biographie croisée**

[Gallimard, coll. « L'Infini », février 2008, 404 p., 24,50 €, ISBN : 978-2-07-011923-3. Préface de Daniel Rondeau.]



9 782070 119233

● Un jeune avocat s'est penché sur « deux vies longtemps parallèles qui (comme l'écrit dans sa préface Daniel Rondeau) ont fini par ne plus former qu'une seule histoire ». Il en résulte ce récit passionnant où nous voyons se dérouler, d'abord jusqu'à leur rencontre puis à partir celle-ci, les destins exceptionnels d'André Malraux et de Charles de Gaulle. Particulièrement bien informé (il a travaillé à ce livre pendant une dizaine d'années), enthousiaste et rigoureux, l'auteur rappelle les faits, les met en perspective, souligne les différences et les convergences, et nous entraîne. Après cent articles sur les relations Malraux-de Gaulle, il manquait ce livre.

F. S.-C.

**FROUARD Hélène
Du coron au HLM.
Patronat et logement social
(1894-1953)**

[Presses universitaires de Rennes, coll. « Art et Société », janvier 2008, 192 p., 20 €, ISBN : 978-2-7535-0538-4.]



9 782753 505384

● Vers la fin du XIX^e siècle, les initiatives philanthropiques, hygiénistes, patronales ne suffisent pas à faire face à l'insuffisance de logements ouvriers dont les industries textiles, minières et autres ont besoin pour attirer et garder la main-d'œuvre indispensable à leur production.

La création en 1889 de la Société française HBM (habitation à bon marché), engage les pouvoirs publics, en tant qu'acteur, dans le domaine du logement social. Les démarches publiques et patronales qui au départ souhaitent être complémentaires divergent et s'opposent sans être concurrentes. La société HBM privilégie le logement familial et l'accession à la propriété plutôt que le logement locatif. Souvent accordé par simple engagement oral, le logement d'entreprise lie contrat de travail et logement. La modestie des loyers pèse sur le niveau des salaires, l'accession à la propriété est synonyme d'indépendance du salarié. Que bâtir et pour qui ? Les familles, les célibataires – hommes et femmes –, les travailleurs étrangers ? Où ? Comment ? Les ingénieurs s'effacent devant les architectes : le logement ouvrier défini par la sommaire addition d'une cuisine plus une pièce évolue. Ce n'est qu'en 1932 que la salle d'eau apparaît sur certains plans de logements sociaux. Entre les deux guerres, l'objectif d'accroître le nombre de logements, y compris en direction de la classe moyenne, stimule les initiatives et la recherche d'une association privé/public. Or, c'est principalement le contrôle (social, politique) du logement et le financement de la construction qui séparent patronat et pouvoirs publics. L'impossible conciliation des positions patronales hostiles à toutes cotisations, taxes ou prélèvements obligatoires et celles des pouvoirs publics est entérinée par l'adoption de la loi Loucheur (1928). Cette loi qui inscrit l'engagement financier de l'État oriente pour vingt-cinq ans la politique de l'habitat. Après la Seconde Guerre mondiale, le patronat français, divisé, préfère composer et accepter des dispositifs de financement encore à l'œuvre aujourd'hui tels le 1 % patronal et l'allocation-logement. Soixante ans d'initiatives patronales et publiques s'achèvent donc sur « un compromis » selon l'appréciation de l'historienne. En débrouillant l'enchevêtrement du juridique et du législatif, de l'industriel et du financier, du social et de l'architectural, des mœurs et des intérêts, le travail d'histoire désembourbe la volonté de loger du désordre des initiatives et décisions, des renoncements et des influences. La volonté publique, parfois irrésolue, se concrétise grâce à l'engagement efficace de personnalités (Sellier, Loucheur, Dautry, Claudius-Petit) et de quelques

architectes. Au carrefour de l'histoire de l'art et de l'architecture, de l'histoire sociale et politique, la thèse novatrice d'Hélène Frouard a reçu en 2005 le prix du comité d'histoire de la Sécurité sociale.

M. E.

GARAPON Antoine Peut-on réparer l'histoire ? Colonisation, esclavage, Shoah

[Odile] Jacob, février 2008, 288 p., 25,50 €, ISBN : 978-2-7381-2062-5.]



● Le juriste Antoine Garapon, un proche du philosophe Paul Ricœur, se demande dans cet ouvrage si l'histoire peut réparer les tragédies dont elle est porteuse. Quel paradoxe ! Autant se demander si l'on peut réparer l'irréparable, et pourtant notre période ne cesse de se tourner vers le passé devenu l'arène d'une âpre concurrence des victimes. L'auteur, bon connaisseur des différences entre le système juridique américain et français, situe aux États-Unis cette nouvelle pratique érigée en matrice universelle qui consiste à utiliser le droit civil privé pour se retourner contre les pouvoirs publics et les États. À l'origine de cette pratique qui se généralise, se trouvent les *class actions* intentées par les associations juives contre les spoliations des banques suisses pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette instrumentalisation du droit remonte au procès de Nuremberg qui correspond bien à la place majeure qu'occupe le droit dans la mentalité américaine, laquelle établit un rapport endogène entre liberté, prospérité et justice. Tocqueville avait déjà noté cette propension à transformer toute question politique en contentieux juridique. À l'heure de la mondialisation, ces actions civiles se généralisent : que l'on songe à la commission Mattéoli en France instituée en 1997. Elles affectent aujourd'hui de tout autres événements comme celui des *stolen generations*, les générations volées d'Indiens, retirés de leur famille pour les acculturer au Canada et qui réclament réparation, ou encore ces « femmes de réconfort », ces Coréennes réquisitionnées comme prostituées pour les besoins de l'armée japonaise. Les indemnisations peuvent-elles réparer ces dommages ? Antoine Garapon fait le tour des questions que cela pose, des

ambivalences et de la non-équivalence, de ce basculement de registre qui risque de banaliser le mal en le monétarisant. Cependant, malgré les obstacles et insatisfactions, il plaide plutôt pour une évaluation positive de ce type de pratiques car elles vont dans le sens d'une reconnaissance, d'un apaisement relatif du mal. L'argent sert ici d'objet transitionnel à ce qui ne peut certes pas réparer totalement, mais plus simplement apaiser en rétablissant une juste distance, une « manière de dépasser l'histoire sans humilier ». On regrettera cependant que l'auteur n'ait pas cru bon de lire les historiens de métier dans un ouvrage sur la fonction historique.

F. D.

GASSAMA Makhily (dir.) L'Afrique répond à Sarkozy. Contre le discours de Dakar

[Philippe Rey, février 2008, 480 p., 19,80 €, ISBN : 978-2-84876-110-7.]



● Le 26 juillet 2007, Nicolas Sarkozy, fraîchement élu, tint à l'université de Dakar un discours historique, théoriquement destiné à exprimer sa politique de « rupture », qui a profondément choqué les Africains par son caractère réactionnaire. Y répondent ici, sous la direction de Makhily Gassama, une vingtaine de grands intellectuels des différents pays d'Afrique. Écrivains, philosophes, universitaires, chercheurs, responsables culturels et politiques, juristes, économistes, ces voix singulières et convergentes analysent avec rigueur et profondeur ce discours qui, tout en se voulant chaleureux et amical, fut reçu comme une insulte. Connaissant aussi bien (et pour cause) la culture française que la leur (méconnue du président français ?), ils mettent au jour, chacun à sa façon et à partir de différents champs disciplinaires, l'esprit de ce discours, issu en droite ligne des poncifs hérités du XVIII^e siècle (le siècle des Lumières ayant eu aussi ses zones d'ombre), et qui évoque un « homme africain » essentiellement tribal, prisonnier de l'éternel retour des saisons, et affligé d'une difficulté à entrer dans l'Histoire – entendez celle qu'écrivent les grands Blancs porteurs des valeurs universelles, la Liberté, l'Égalité, etc. Si l'intention consciente du président français n'était sans doute pas de parler

en ces termes, on peut espérer que ces échos extrêmement intéressants et argumentés l'amèneront à s'interroger sur le caractère « décomplexé » des positions qu'il soutient. Au-delà de la critique des propos présidentiels, c'est, renversant les mythes sur lesquels ils reposent, un magnifique visage de l'Afrique que ce volume collectif nous permet de découvrir. Une Afrique aussi profondément cultivée que sensible aux valeurs universelles, une Afrique non pas victime mais consciente de ses difficultés, et critique à l'égard des grandes puissances qui, depuis des décennies et sans rupture réelle depuis la décolonisation, la pillent sans vergogne tout en lui dispensant des leçons de morale. Au langage « émotionnel » du président répondent ici les chiffres, les critiques claires et un discours digne qui, contestant l'ultralibéralisme mondial qui continue d'appauvrir les plus pauvres, revendique simplement l'égalité et un système plus juste qui permettrait à l'Afrique, dont les richesses sont immenses, de se développer normalement pour nourrir ses populations.

L. L. L.

GAZEAU Véronique *Normannia monastica* (X^e-XII^e siècles). Volume I : Princes normands et abbés bénédictins ; Volume II : Prosopographie des abbés bénédictins

[Publications du CRAHM, décembre 2007, 2 volumes reliés sous coffret, 512 et 416 p., 23 €, ISBN : 978-2-902685-43-1.]



● Si le terme de définitif doit être utilisé avec parcimonie en histoire, on peut avancer sans hésitation que cette somme de la médiéviste Véronique Gazeau offre au lecteur un instrument de connaissance sur les abbayes bénédictines de Normandie entre le X^e et XII^e siècle destiné à devenir le socle de savoir indispensable sur ce thème. Composée en deux volumes, cette mine de connaissances se présente dans un premier temps comme l'histoire des relations entre l'aristocratie normande et les abbés et dans un second temps, une prosopographie permet de sortir de l'ombre et de faire connaître au lecteur

l'itinéraire et l'apport de ces 327 abbés qui ont vécu dans trente-trois abbayes durant cette période. Au plus près des sources, des cartulaires, mais aussi de la littérature de l'époque, l'auteur fait revivre ces individus dans leur singularité, participant ainsi à l'engouement et au renouvellement actuels pour le genre biographique. Par ailleurs, Véronique Gazeau montre à quel point on aurait tort de penser que la règle de saint Benoît qui impose le silence, le retrait dans le cloître, l'abnégation, aurait eu pour effet de couper les abbayes des enjeux politiques. Tout au contraire, les liens indissolubles entre l'aristocratie et les abbés font de ces derniers des enjeux majeurs de la vie politique, d'autant que selon la règle monastique en usage, la figure de l'abbé incarne l'autorité. Le monachisme se trouve donc plongé au cœur même de la vie sociale. Après les raids et ravages des Vikings dans la région normande au IX^e siècle, une alliance s'est nouée entre les princes normands et l'Église qui a eu pour objet d'asseoir un pouvoir politique stabilisé. Tout au long de ces deux siècles, on assiste à une politique cohérente de restauration d'anciennes abbayes détruites, mais aussi à de multiples créations *ex nihilo*. L'auteur s'attache à restituer le caractère singulier du monachisme normand et notamment son système électif, avec son mode d'investiture des abbés. Elle fait aussi apparaître quelques inflexions au plan chronologique et insiste sur la primauté des abbés de Fécamp dont le prestige tient avant tout à son statut de fondation ducale. L'appartenance de ces abbés à l'aristocratie les fait décidément participer au siècle malgré leur retraite et leur appartenance au clergé régulier.

F. D.

GEBLESCO Élisabeth

Un amour de transfert. Journal de mon contrôle avec Lacan (1974-1981)

[Épel, coll. « Des traces », avril 2008, 272 p., 23 €, ISBN : 978-2-35427-000-1.]



● Au moins au début de sa pratique, il n'est pas rare qu'un psychanalyste vienne parler de ce qui lui arrive à un autre analyste, en général plus ancien dans la pratique. On appelle cela « un contrôle »

dans les milieux lacaniens, et « une supervision » dans les autres milieux. Élisabeth Geblesco, qui pratiquait dans le sud de la France, venait régulièrement à Paris pour un contrôle avec Lacan. Les éditions Épel publient aujourd'hui le précieux journal qu'elle a tenu entre 1974 et 1981. Elle écrivait ce journal pendant ses trajets de retour dans le Sud, donc dans le vif des « séances de contrôle ». On assiste là à un double mouvement : l'acte d'une jeune analyste et l'acte du génial analyste de 75 ans qui sait laisser travailler Élisabeth Geblesco tout en lui donnant des « indications », simplement en lui posant quelques questions au bon moment. L'intérêt de ce document, qui ne met pas le lecteur en position de voyeur, est également de donner beaucoup d'informations sur le contexte de ces années bouillonnantes pour la psychanalyse française.

V. D.

GORZ André

Écologica

[Galilée, janvier 2008, coll. « Débats », 158 p., 25 €, ISBN : 978-2-7186-0757-3.]



● Quelques mois avant sa mort, André Gorz (1923-2007) a sélectionné sept textes et entretiens. Le plus ancien date de 1975, le plus récent de l'année de sa mort. Aucun de ces textes n'est inédit : cinq ont paru dans des revues, deux sont des chapitres de livres antérieurs. Il n'est donc pas déraisonnable de considérer que ce choix, parmi ses nombreux ouvrages et des centaines d'articles donnés aux *Temps modernes*, au *Nouvel Observateur* (dont il a été l'un des fondateurs), vaut testament théorique et politique. Gorz présente son ultime publication sous le chef de l'écologie politique qu'il distingue de l'écologie scientifique. L'écologie politique résulte de la critique du capitalisme contemporain. Elle est la forme civilisée – c'est son mot – de la sortie du capitalisme. Selon lui, cette sortie est amorcée depuis une trentaine d'années en raison de l'irruption de l'informatique, de l'économie de la connaissance et de l'immatérialité croissante du travail. Gorz appelle sortie du capitalisme cette limite atteinte quand la production de marchandises génère des bénéfices, sans pour autant engendrer assez de profit.

Il nomme décroissance le constat de la baisse de la valeur d'échange fondée sur la production de marchandises. L'obtention de l'essentiel du profit par le capitalisme financier et ses bulles à durée variable accrédite la thèse de la crise du capitalisme. L'écologie politique de Gorz considère l'économie, mais implique aussi « le monde vécu ». Elle est l'exigence au sein de la civilisation industrielle d'un bien commun aux humains, d'un vivre ensemble délivré de l'obsession de la croissance pour la croissance comme de la connexion emploi-travail. André Gorz n'ignore pas la part d'utopie qui anime sa pensée : il ne peut renoncer à l'idéal « Changer la vie ». C'est d'ailleurs ce qu'il y a d'attachant – certains diront aveuglement – dans cette ultime exposition de sa pensée. Plus encore qu'au Marx du *Capital*, dont il n'a cessé de s'inspirer pour produire ses analyses du capitalisme moderne, c'est au Marx des *Grundrisse* que Gorz reste indéfectiblement sensible, au Marx qui tient le temps libre pour la véritable richesse et « la composition musicale [pour le modèle] des travaux vraiment libres ».

M. E.

GOUIFFÈS Pierre-François

Margaret Thatcher face aux mineurs. 1972-1985, treize années qui ont changé l'Angleterre

[Privat, coll. « Histoire », septembre 2007, 364 p., ill. coul., 19 €, ISBN : 978-2-7089-6880-6.]



● Les conflits qui opposent gouvernement britannique et syndicats de mineurs dans les années 1970-1980 ont fondé une nouvelle ère politique au Royaume-Uni. Peu de travaux français ont pourtant analysé en profondeur ces années sombres où le Royaume-Uni est l'homme malade de l'Europe. Caractérisées par une multiplicité d'antagonismes et par la diversité des acteurs impliqués (individus, groupes sociaux, corporations ou organisations), ces brusques explosions sociales ont violemment ébranlé l'ensemble de la population. Partant d'un secteur de l'économie, leurs répercussions ont atteint le pays dans la profondeur même de ses structures, de ses valeurs et de son projet,

sans épargner rien ni personne. Pour prendre la pleine mesure des événements, l'auteur s'engage dans la durée et ne cède pas à la tentation de n'étudier que l'épisode emblématique de la grande grève de 1984. Après une remise en contexte enracinée dans le XIX^e siècle, il analyse chaque affrontement et chaque intermède de 1972 à 1985. Loin de la simple suite événementielle, il dote la période d'une colonne vertébrale qui lui permet d'en fileter mécanismes, tendances, lignes de force et de rupture. Cette ampleur temporelle met également en lumière la dramaturgie des affrontements. L'auteur caractérise les protagonistes avec précision, décortique les stratégies politiques, syndicales, sociales et polémologiques de cette guerre de positions. Souffrances, affrontements armés, échecs gouvernementaux, déconvenue des partis à l'issue des conflits de 1972 et 1974 mèneront à la question : « Qui gouverne le Royaume-Uni ? » En analysant la vision du Premier ministre britannique, l'auteur étudie la réponse trouvée par le gouvernement Thatcher. Enfin, cette temporalité permet la conceptualisation. Se gardant des raccourcis, l'auteur compare les conflits sociaux britanniques et français des années 1980 à nos jours. Au terme de l'ouvrage, sans prendre position, ni offrir de recettes, il propose des outils d'analyse de la gestion des crises selon un triptyque : vision, préparation et gestion tactique.

C. B.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

JOUANNEAU Bernard La Justice et l'Histoire face au négationnisme. Au cœur d'un procès

[Fayard, janvier 2008, 398 p., 22 €, ISBN : 978-2-213-63558-3. Préface de Robert Badinter.]



● Le 22 décembre 2006, Robert Badinter était assigné à la requête de Robert Faurisson à comparaître le 17 janvier 2007 devant le tribunal de grande instance de Paris pour l'avoir diffamé en le qualifiant, lors d'une émission diffusée sur Arte, de « faussaire de l'histoire » et pour avoir affirmé l'avoir « fait condamner » pour cette

raison en 1981. C'est ce procès, les témoignages d'historiens et d'experts sollicités par la défense, les plaidoiries, le jugement, que donne à lire le dossier rassemblé par l'un des avocats de R. Badinter, M^e Jouanneau. Seuls le texte des déclarations de R. Faurisson et celui de la plaidoirie de son avocat n'y figurent pas, ceux-ci n'en ayant pas autorisé la reproduction. L'intérêt de l'ouvrage tient moins au dénouement du procès – la plainte de R. Faurisson est rejetée et celui-ci est condamné à payer les frais du procès – qu'à son déroulement, aux questions que soulèvent les historiens appelés à témoigner – parmi lesquels Henry Rousso et Annette Wiewiorka – et les avocats, d'autant plus que c'est toute l'histoire de la façon dont la communauté historique d'une part et la justice de l'autre ont fait face au négationnisme qui se trouve analysée. Cette histoire montre la difficulté de la justice à faire face au négationnisme quand elle s'interdit de juger sur le fond afin de ne pas « imposer une thèse historique qui aurait valeur de d'histoire officielle », avant le vote de la loi 19 juillet 1990 – dite loi Gayssot. Ce qui n'empêche pas, au demeurant, en 1981, le tribunal de condamner Faurisson et d'observer l'étrange façon avec laquelle il invalide toutes les sources qui ne vont pas dans le sens de sa thèse. Cet ouvrage montre aussi la difficulté des historiens à affronter les falsificateurs, qu'il s'agisse de la difficulté de trouver des historiens pour témoigner au premier procès attenté contre R. Faurisson ou de la frilosité des instances universitaires à assurer leur propre police. Au-delà de la démonstration répétée, mais essentielle, que le négationnisme n'est qu'une « simple » forme d'antisémitisme, la publication de l'ouvrage est heureuse pour alimenter une réflexion sur les relations entre l'espace du raisonnement historique et l'espace judiciaire.

P. G.

KUPERMINE Jean-Claude et CHAUMONT Jean-Pierre (dir.) Zadoc Kahn. Un grand rabbin entre culture juive, laïcité et affaire Dreyfus

[Éclat, coll. « Bibliothèque des Fondations », novembre 2007, 256 p., 30 €, ISBN : 978-2-84162-148-4.]



● Ce volume constitue les actes d'un colloque consacré en 2005 à Zadoc Kahn, successivement grand rabbin de Paris de 1869 à 1889, puis grand rabbin du Consistoire central de 1889 jusqu'à sa mort en 1905. Les éditeurs, J.-C. Kuperminc et J.-P. Chaumont, comblent ce faisant une lacune, puisque, hormis la biographie que lui a consacrée son gendre Julien Weill, publiée en 1912, nous ne connaissons pas grand-chose de l'œuvre de Zadoc Kahn. C'est à son instigation que fut réalisée la traduction en français de la Bible du rabbinat – un ouvrage collectif – écrite ainsi qu'il l'avait souhaité, dans une langue simple et claire, et dépouillée de tout appareil critique. Sa bibliothèque, léguée à l'Alliance israélite universelle, dont sont exclus les ouvrages profanes, atteste de sa prédilection pour l'histoire et notamment pour les ouvrages de réflexion érudite sur la place et le rôle de la religion au XIX^e siècle, voire de son intérêt pour la pédagogie. Animé par l'exemple de la *Wissenschaft des Judentums*, Zadoc Kahn créa en outre avec Isidore Loeb la Société des études juives et la *Revue des Études juives*, toujours en activité. Homme de science, cette grande personnalité juive du XIX^e siècle fut au centre des tensions majeures de l'histoire de France de l'époque. Les dates parlent d'elles-mêmes : 1894, *Le Figaro* est saisi de l'affaire Dreyfus ; 1898, Zola publie son *J'accuse* tandis que Drumont, l'éditeur de *La Libre parole*, est élu député d'Alger ; 1905, vote de la loi sur la séparation de l'Église et de l'État, élément déterminant de la constitution de l'Union libérale israélite en association culturelle parisienne créée deux ans après sa mort, en dépit des efforts du grand rabbin pour éviter cette scission du judaïsme français.

S. C.-D.

LACAN Jacques

Le Mythe individuel du névrosé

[Éd. du Seuil, coll. « Champ freudien », novembre 2007, 128 p., 12 €, ISBN : 978-2-02-082706-5.]



● Ce libelle comprend trois textes de dates différentes : le premier est celui d'une conférence de 1952 sur un scénario fantasmatisque à l'œuvre dans *L'Homme aux rats* de Freud comme dans un épisode de la jeunesse de Goethe raconté par lui dans *Poésie et Vérité* ; le deuxième, de 1954, est celui d'une contribution inédite sur le symbole, suivie d'une discussion très drôle avec Mircea Eliade, notamment sur la différence entre expression et parole, et ponctuée de « Non non non » ou d'« Attendez attendez attendez » de Jacques Lacan ; le dernier, enfin, de 1956, est une question à Claude Lévi-Strauss, à l'issue d'une communication de celui-ci sur les rapports entre la mythologie et le rituel. Y sont étudiés tour à tour le fantasme chez le névrosé, la fonction religieuse du symbole à partir d'une analyse de textes de saint Jean de la Croix et la structure sociale des sociétés « primitives » qui permet à Lévi-Strauss de légitimer un rapprochement entre mythe et rite. Le fantasme chez le névrosé se caractérise par le dédoublement narcissique : chaque fois que celui-ci coïncide avec lui-même, son partenaire sexuel se dédouble ; quand sa vie amoureuse s'unifie, un double narcissique apparaît, vivant par procuration à sa place. Le schéma traditionnel de l'Édipe – désir incestueux de la mère, interdiction du père, ses effets de barrage – en est critiqué, car c'est la relation narcissique au semblable qui est l'expérience fondamentale du développement imaginaire de l'être humain. Et la mort imaginaire et imaginée s'introduit comme médiateur dans la dialectique du drame œdipien. Mais ce qui fait la singularité de ces textes, par-delà leur contenu informatif qui n'est pas vraiment nouveau, c'est leur drôlerie. « Est-ce que le cosmos parle ? » est la question qui oppose Lacan à Mircea Eliade, mais sur un mode humoristique conduisant Mircea Eliade à confesser combien en tant que profane il a été « impressionné par l'insistance » des paroles de Lacan. Ou bien, Lacan reconnaissant qu'il a appris de Lévi-Strauss que la structure symbolique dominait tout, les relations sensibles, le

social, les relations de parenté, l'idéologie, ou encore interrogeant celui-ci sur l'articulation entre le symbolique et l'imaginaire, ne se cache-t-il pas quelque ironie sous une révérence apparente ?
G. S.

LACORNE Denis

De la religion en Amérique. Essai d'histoire politique

[Gallimard, coll. « L'esprit de la cité », octobre 2007, 244 p., 15 €, ISBN : 978-2-07-073526-6.]



● Voilà un livre dont on croit connaître la thèse par cœur avant de l'ouvrir. On pense savoir en effet que l'Amérique traverse un retour spectaculaire du religieux qui emporte toute sa population dans une nouvelle ferveur collective. George W. Bush n'a-t-il pas manifesté sa piété en chaque occasion, comme en 1999 lorsque, à un journaliste qui lui demandait quel était son philosophe préféré, il a répondu : « le Christ, parce qu'il a changé mon cœur » ? Converti par l'évangéliste Billy Graham, à l'âge de 39 ans, professant depuis une « foi renouvelée », il semble incarner ce réveil évangéliste qui singulariserait l'Amérique. Or, Denis Lacorne, politiste bon spécialiste des États-Unis, met en garde son lecteur. Attention aux clichés, aux grilles d'interprétation nourries de nos préjugés. En étudiant dans son épaisseur historique la place du religieux dans la vie politique américaine et dans la construction de l'identité nationale, l'auteur restitue à la question toute sa complexité et ses ambivalences. Il distingue par exemple deux moments historiques : celui de la guerre d'Indépendance qui se situe dans le droit fil de la philosophie des Lumières et celui de la lente élaboration du « credo » américain qui conduit à la domination des Wasp (*White Anglo-Saxon Protestant*) et qui emprunte davantage à une certaine tradition romantique européenne. Un des grands mérites de cet ouvrage est d'interroger les représentations de part et d'autre de l'Atlantique, et notamment d'exhumer toute une part de la littérature française consacrée aux États-Unis qui avait déjà posé il y a longtemps un certain nombre de questions très actuelles par-delà les stéréotypes. Denis Lacorne privilégie d'ailleurs ce dialogue entre

penseurs américains et français pour mieux comprendre les traits spécifiques de la religion pratiquée aux États-Unis. On apprendra par exemple que la laïcité n'est pas absente du nouveau continent malgré le fait que seulement 14 % d'Américains n'ont pas d'attache religieuse. Cette laïcité est même précoce et elle a son prophète en la personne de Roger Williams, dissident baptiste, installé dès 1631 dans la colonie de la baie de Massachusetts et défenseur précoce du principe de la séparation de l'Église et de l'État.

F. D.

LELEU Jean-Luc

La Waffen-SS.

Soldats politiques en guerre

[Perrin, août 2007, 1 238 p., ill. n. et coul., 29,80 €, ISBN : 978-2-262-02488-8.]



● Plus de soixante ans après la chute du III^e Reich, la légende noire qui entoure la Waffen-SS reste vivace. Garde rapprochée d'Adolf Hitler composée seulement d'une dizaine d'hommes dans les années 1920, cette unité armée compte plusieurs centaines de milliers de soldats en 1944 et devient, pendant la guerre, la composante majeure de l'ordre nazi. Donné en exemple aux troupes de la Wehrmacht, ce corps d'élite, « racialement pur », a pourtant dû pour les besoins des combats élargir son recrutement à des représentants d'autres nationalités, contraignant ses dirigeants à des compromis idéologiques. Tirant son efficacité d'une cruauté systématique et d'un mépris des règles morales classiques, ce corps armé, véritable vitrine idéologique de l'ordre noir, reste aujourd'hui encore identifié aux pires exactions du régime national-socialiste ; en France, il est associé aux massacres d'Oradour-sur-Glane et de Tulle. Mais la question de la barbarie de la Waffen-SS a trop souvent occulté d'autres questions fondamentales : qui étaient réellement ces hommes ? Quelle a été leur importance au cours de la Seconde Guerre mondiale et au sein de la société allemande ? Jean-Luc Leleu, ingénieur du CNRS au centre de recherche historique quantitative de Caen, a étudié, avec toute l'objectivité historique requise, des fonds d'archives allemands. Grâce à l'analyse minutieuse des procédures de recrutement et de

formation, il dresse l'exact portrait sociologique de ces soldats maudits, de leurs origines sociales et géographiques, mais aussi de leurs appartenances confessionnelles. L'historien éclaire également les étapes de leur conditionnement systématique et apporte beaucoup de nuances à la distinction entre la Wehrmacht et la Waffen-SS, déboulonnant au passage le mythe élitiste de la valeur militaire de la Waffen-SS. Son ouvrage, fruit d'une thèse universitaire qui a reçu le prix d'histoire militaire du ministère de la Défense, révèle la banalité du quotidien de la Waffen-SS et déconstruit le « mythe du soldat SS fanatisé à l'extrême ».

st. L.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

LÉVY Bernard-Henri, LÉVY Benny et FINKIELKRAUT Alain
La Mémoire, l'oubli, solitude d'Israël. L'enregistrement du débat public à Jérusalem en 2001

[Frémeaux & Associés, novembre 2007, 2 CD, 29,99 €.]

BRAUN Sam
Personne ne m'aurait cru, alors je me suis tu. Entretien avec Stéphane Guinoseau

[Albin Michel, janvier 2008, 266 p., 15 €, ISBN : 978-2-226-18073-5.]



● Né d'une mère russe et d'un père polonais émigré en France avant la Première Guerre mondiale dans laquelle il s'engagea volontairement avant de demander sa naturalisation en 1924, le jeune Sam Braun grandit dans un foyer déjudaïsé nonobstant un oncle rabbin. Installé à Clermont-Ferrand dès 1937, l'adolescent n'essuya jamais de remarques antisémites en zone libre – où l'on ne portait pas l'étoile jaune – et ne fut pas au courant des rafles de juillet et août 1942. Le père lui, savait, et, quoique averti de l'arrestation imminente de sa famille, il n'y crut pas, persuadé jusqu'au bout que sa nationalité française les protégerait. Le 12 novembre 1943 la milice les arrêta et les convoya jusqu'à Drancy. Une semaine après, ils partirent pour Auschwitz : sa mère, sa petite sœur et son père furent

immédiatement gazés, et l'adolescent de 16 ans dirigé vers l'annexe de Monowitz, où on l'affecta à la construction de l'usine de caoutchouc « la Buna », tout comme Primo Levi qu'il ne connut toutefois pas. Muré pendant deux ans dans un mutisme résolu, il survécut, comme dédoublé, distancé par rapport aux souffrances physiques et psychiques endurées – « dans [s]a bulle », réagissant « comme un automate », « comme anesthésié » – jusqu'au dernier jour de la « marche de la mort » où il confesse avoir perdu l'espérance et désiré mourir. De retour à Paris, la gêne, l'indifférence et le silence en guise de comité d'accueil lui suggèrent de « s'enfermer dans sa coquille », un silence qui durera quarante ans – sa manière de survivre – et qui ne sera brisé que par la prise de conscience dans son miroir de l'approche de la vieillesse. Il cède alors à l'insistance d'une amie professeur d'histoire et depuis lors, il « témoigne » sans relâche dans les collèges et lycées – c'est d'ailleurs dans une classe qu'il a rencontré Stéphane Guinoseau en 2005 – en évitant le double écueil de la « victimisation » et de l'« héroïsation ». Son témoignage relève moins à ses yeux du « devoir de mémoire » – c'est là la tâche des historiens – que de l'utilisation du passé pour une réflexion sur le présent et une projection vers l'avenir : un « travail de mémoire ». Le dernier chapitre, consacré au pardon et à l'humanisme est particulièrement remarquable, les deux auteurs de ce livre à quatre mains se montrant très au fait des concepts philosophiques tant de Vladimir Jankélévitch – *l'imprescriptible* –, que d'Hannah Arendt – *la banalité du mal* –, de Paul Ricoeur – *la mémoire et l'oubli* –, ou encore de Jacques Derrida – *pardoner l'impardonnable*.

S. C.-D.

MARIOT Nicolas
C'est en marchant qu'on devient président. La République et ses chefs d'État, 1848-2007

[Aux lieux d'être, coll. « Mondes contemporains », octobre 2007, 362 p., 24,50 €, ISBN : 978-2-916063-42-3.]



● Cette seconde étude de Nicolas Mariot sur le geste présidentiel (cf. *Bains de Foule. Les voyages présidentiels en province*

1888-2002, Belin, 2006 – *Vient de paraître* n° 30) s'attache à la fabrication de l'image présidentielle. Il complète, dans une forme plus dégagée du style de la thèse, le précédent ouvrage essentiellement centré sur la question de la fabrique de la popularité dans la rue. Il s'accompagne de notices, d'encadrés et de documents iconographiques qui permettent une lecture fort agréable sans rien perdre pour autant de l'exigence de rigueur dont atteste, notamment, l'appareil de notes. Inscrivant son étude dans une perspective de longue durée, l'auteur montre l'importance des « entrées présidentielles » qui pendant plusieurs décennies sont un moyen privilégié pour le président d'affirmer son existence quand sa fonction a été volontairement réduite aux premiers temps de la III^e République. Si la donne change avec la V^e République, c'est toujours en marchant, en serrant des mains, en prononçant ici et là quelques fortes formules ou en effectuant des gestes conçus comme symboliques que l'on devient président. En prenant les rituels présidentiels au sérieux, l'auteur montre comment ceux-ci ont une valeur performative et qu'ils ne sauraient être réduits à un effet de la médiatisation croissante. Il contribue ainsi à enrichir singulièrement l'histoire politique contemporaine d'une dimension anthropologique qui lui fait souvent défaut et sans laquelle elle peut n'être que la chronique de l'éphémère.

P. G.

MARTIN Henri-Jean
Aux sources de la civilisation européenne

[Albin Michel, coll. « Bibliothèque idées », janvier 2008, 700 p., 28 €, ISBN : 978-2-226-17114-6.]



● En contemplant le paysage du Haut-Beaujolais, Henri-Jean Martin retrouvait les traces des peuplements primitifs qui occupèrent ce foyer de civilisation rhodanien. La morphologie d'une colline, la vision furtive du gibier, le vestige d'une voie de communication lui révélèrent l'évolution des sociétés humaines au cours des derniers millénaires. De cette vision familière, qui concentre l'espace et le temps, est née l'idée d'une « réflexion sur l'histoire des instruments de connaissance

et des systèmes de communication au sein de nos sociétés européennes ». De l'*homo sapiens sapiens* aux origines de la pensée grecque, en passant par les mythologies scandinaves et les rites gaulois, l'historien étudie le développement historique de l'homme à l'aune des grands progrès de la science. Que nous révèlent les acquis de la science actuelle sur la condition de l'homme et son évolution, du Big-Bang à l'invention de l'écriture ? Tel est l'objet de cette macrohistoire.

Par son ampleur et sa nouveauté, un tel objet d'étude, quasiment dépourvu de source historiographique, aurait pu désarçonner le chartiste et spécialiste du livre qu'est Henri-Jean Martin, dont toute la carrière fut consacrée à l'étude des imprimés. Mais son savoir d'humaniste vient à bout de cette gageure : il convoque tour à tour philosophie, linguistique, sciences physiques, ethnologie, sociologie et biologie, dans un vertige d'érudition encyclopédique. Des théories sur la préhistoire aux concepts de sémiologie moderne, des premiers peuplements indo-européens aux dernières découvertes neurologiques, il démontre que les progrès des sciences et des techniques ne cessent de renforcer la volonté de l'espèce humaine de s'affranchir de la nature en créant des modèles sociaux complexes et structurés. Chez ce conservateur des bibliothèques, auteur avec Lucien Febvre de *L'Apparition du livre* (1958), référence indispensable en matière d'histoire du livre et de l'édition, l'étude des sources de l'histoire de l'humanité ne saurait être fortuite. Plus que d'une curiosité de chercheur, elle relève d'une quête métaphysique des origines de l'homme. Si elle a parfois l'allure d'un pèlerinage aux erreurs les plus célèbres » (Alain), cette genèse inédite de la culture européenne apparaît avant tout comme la magnifique méditation d'un érudit, à l'approche de la mort, sur le destin de l'homme.

M. M.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

MARTIN Jean-Clément La Révolte brisée. Femmes dans la Révolution française et l'Empire

[Armand Colin, janvier 2008, 272 p., 24 €, ISBN : 978-2-200-34626-3.]



9 782200 346263

La Révolution française

[Le Cavalier Bleu, coll. « Idées reçues », décembre 2007, 126 p., 9,50 €, ISBN : 978-2-84670-187-7.]



9 782846 701877

● Ce sont deux ouvrages, en apparence très différents, que publie successivement Jean-Clément Martin. Le premier par ordre de parution – *La Révolution française* – est organisé autour d'un concept éditorial : énoncer une série de lieux communs et les soumettre au regard de l'historien : « La Révolution est fille de la misère », « Bonaparte a été le fossoyeur de la Révolution »... C'est par la qualité de ses réponses que l'historien fait entendre sa différence. En effet, la réponse de J.-C. Martin n'est pas factuelle. Elle s'attache à montrer comment le lieu commun discuté a pris corps, comment il participe des interprétations de la Révolution, savantes ou ordinaires, qui ont permis de se saisir de l'événement. Les idées reçues sont des lieux de mémoire. Le second ouvrage, consacré aux femmes, est d'évidence plus ambitieux et on peut dire ici qu'il est le fruit d'un long dialogue avec la Révolution. Même si l'auteur rend, à raison, compte de l'historiographie qui a travaillé ce domaine depuis une trentaine d'années, il est vrai que le sujet est encore neuf. En effet, l'histoire que propose Jean-Clément Martin n'est pas celle d'une catégorie sociale, d'un groupe politique mais bien celle du rapport hommes/femmes, une histoire qui se revendique des *gender studies* et se garde d'oublier que le rapport hommes/femmes est aussi une affaire de place, de corps et de désir. Sans revenir aux célèbres *Histoires d'amour de l'histoire de France*, l'historien ne se résigne pas à ce que celles-ci n'aient droit de cité que dans les kiosques des gares, pas plus qu'il n'accepte de perdre la part d'informations que ces histoires nous apportent sur la société française du tournant du XVIII^e siècle. Il en ressort une méthode : celle du gros plan sur telle ou telle personnalité, son histoire, ses histoires ; chaque vie, chaque itinéraire éclairant l'écheveau des relations hommes/femmes pendant la période révolutionnaire et l'Empire, la façon dont, en définitive, une autre société se recompose sans tenir toutes les promesses d'émancipation qui avaient vu le jour – d'où le titre du livre. Réintroduire le privé dans le politique, montrer que le privé est aussi du politique,

que ce qui est regardé comme privé dessine les contours du public est une autre façon de combattre les idées reçues.

P. G.

MARTIN Laurent Jack Lang. Une vie entre culture et politique

[Complexe, janvier 2008, 424 p., 23 €, ISBN : 978-2-8048-0135-9.]



9 782804 801359

● La personne de Jack Lang a attiré sur elle avec autant d'intensité le concert des laudateurs et les envolées des détracteurs. Ici, rien de tel. Il s'agit sans doute du premier travail biographique sérieux, non seulement parce qu'il est mené par un historien professionnel qui cultive la juste distance, l'objectivation des données, mais aussi parce que Laurent Martin est un excellent spécialiste de l'histoire culturelle en France, ce qui lui confère un bon poste d'observation pour retracer le parcours de celui dont le nom propre s'identifie à la culture. Par ailleurs, comme il a été chargé de classer les archives de Jack Lang à l'Imec, il fait partager au lecteur une excellente connaissance du fonds archivistique dont il a bénéficié pour réaliser son entreprise biographique. Certes, on regrettera que ce souci d'objectivation efface quelque peu les traits personnels de Lang et que le constat final d'un individu plutôt fragile sous le masque de son assurance ne soit pas davantage le fil directeur de cette biographie. Mais le lecteur en apprendra beaucoup sur l'extraordinaire volontarisme qu'il a fallu pour lancer dans les années 1960 le fameux Festival international de théâtre étudiant à Nancy. On prendra aussi la mesure des extraordinaires capacités d'adaptation d'un Lang qui ne peut être réduit à l'homme de la culture que tout le monde connaît. Il a su en effet déployer un savoir-faire étonnant en tant que maire de Blois ou comme ministre de l'Éducation, et il aurait souhaité jouer aussi de la partition internationale, ce dont il aurait été tout autant capable avec brio. Au total, le titre de cette biographie évoque bien la complémentarité qui fait ce personnage : la culture pour faire de la politique et de la politique pour faire de la culture : beau programme qui a été source de nombreux grands travaux et initiatives sur lesquels notre vie culturelle vit encore.

F. D.

MASSON Céline (dir.)

Shmattès.

La mémoire par le rebut

[Lambert-Lucas, décembre 2007, 434 p., 39 €, ISBN : 978-2-915806-43-4.

Illustrations de Michel Nedjar et André Elbaz.]



● Actes d'un colloque « parlé, visuel et sonore » organisé en mars 2004 par l'École doctorale Recherches en psychanalyse de l'université de Paris-Diderot et par la faculté des lettres et sciences humaines de l'université Bar-Ilan de Tel-Aviv, ce volume interroge le terme d'argot yiddish *shmattès*, qui provient du polonais *szmata*. Le yiddish, cette langue de l'exil, langue rebut, impure, cette non-langue, le *mauscheln*, jargon des colporteurs et autres vagabonds jusqu'à sa réhabilitation par les philologues au XIX^e siècle, qui est aussi la *mameloshen* (« mamalange »). Écoutons donc psychanalystes, sociologues, écrivains, artistes plasticiens, nous parler chiffons – *peilles* en occitan. « Habits, chiffons... » : qui, hormis un Robert Bober, un Jean-Claude Grumberg peut-être, se souvient encore de ce cri poussé par les colporteurs le dimanche matin dans la France d'après-guerre ? Évoquant la fripe, la confection, celle qui nourrit les commerçants du Carreau du Temple, du Sentier, *shmattès* peut également désigner celui qui a les pieds tordus, qui ne marche pas droit. Mais encore ces loques hideuses dont on affublait les détenus des camps de la mort qui en perdaient figure humaine, devenant des *figuren* (poupées), des *stücke* (pièces), des chiffes molles en somme, le rebut de l'humanité. En témoignent les installations de Christian Boltanski, « Réserve », « Canada », « Inventaire », « Dispersion ». Que le tissu sait se faire mémoire, c'est ce dont témoigne la *queriah*, symbole du deuil juif, cette déchirure, pratiquée sur le vêtement à la place du cœur, qui le transforme en *shmattès*. Témoins encore, sur un autre registre, les tissus dans lesquels étaient enveloppés depuis deux mille ans les rouleaux découverts à Qmran et dont les trous même ont permis de les raparier. S'en soucier comme de sa première chemise, être chiffonné, se quereller comme des chiffonniers – le conflit

israélo-palestinien ? –, ne tenir qu'à un fil, filer un mauvais coton : en un mot, filer la métaphore, tels sont quelques autres sentiers que nous proposent ceux auxquels il a suffi d'une génération pour passer du *shmattès* à la psychanalyse.

S. C.-D.

MESNARD Philippe

Témoignage en résistance

[Stock, coll. « Un ordre d'idées », octobre 2007, 388 p., 22,50 €, ISBN : 978-2-234-05998-6.]



● Nous traversons plus que jamais une période marquée par « l'ère du témoin », comme l'avait qualifiée Annette Wieviorka. Au cœur de ces témoignages se trouve cette trouée de l'horreur absolue, ce trauma qu'est la Shoah devenue source d'identité négative d'une Europe qui ne peut plus incarner, comme c'était le cas au XIX^e siècle, l'idée d'une marche de l'histoire continue et positive. Peut-on pour autant exprimer l'indicible, l'incommunicable ? Et si des survivants ont témoigné, de quelle manière ? C'est la question que se pose Philippe Mesnard à partir d'une connaissance étonnante de toutes les formes d'expression. Partant de cette réflexion de Maurice Blanchot selon laquelle « Tout ce qui touche Auschwitz demande l'angoisse et le silence », ainsi que de la connaissance de ces manuscrits de *Sonderkommandos* qu'il a publiés en 2005, Philippe Mesnard montre qu'il sait pratiquer autant au plan de l'écriture qu'au plan cinématographique des régimes de témoignage très divers qui ont tous leur légitimité. Il y a donc bien plusieurs possibles et du dicible pour témoigner de l'indicible. Il distingue en effet quatre configurations pour rendre compte de l'expérience concentrationnaire : la visée de transparence par le biais d'une écriture réaliste qui serait celle de Vassili Grossman, de David Rousset ou encore d'André Schwartz-Bart qui donnent tous trois à lire des scènes de gazage pour essayer d'être au plus près de la restitution de l'horreur. En deuxième lieu, il y aurait l'écriture symbolique qui transporte le lecteur en un autre univers pour mieux lui faire ressentir la valeur testimoniale du dire. Le nom d'Auschwitz devient alors le nom commun de l'univers concentrationnaire de manière métonymique ou métaphorique. Il suit alors les divers *topoi*

qui expriment ce monde de la mort programmée. À ces deux modalités, s'ajoute l'écriture dite critique, analytique, insistant sur le rapport entre ce qui a été vécu par le témoin et le langage utilisé pour en témoigner. Ce sont les œuvres bien connues de Primo Levi, de Robert Antelme, de Tadeusz Borowski ou d'Imre Kertész qui ont en commun d'établir une distance pour empêcher tout mécanisme d'identification du lecteur, ce qui explique en partie pourquoi ces témoignages ont mis du temps à être reçus. Il y a enfin les écritures du pathos, « pathiques » qui jouent tout au contraire sur l'émotionnel et sont les plus en pointe dans la quête d'un mode de langage qui puisse exprimer l'inexprimable en défaisant les codes du langage convenu pour rendre compte du chaos. Philippe Mesnard aura su restituer avec force à quel point témoigner aux limites de l'expérience humaine n'est pas simple. Cela implique une résistance par rapport à soi et aux autres au point que beaucoup ont choisi pendant longtemps le silence (Delbo, Kertész, Rawicz, Semprun, Wiesel...) qui reste au cœur de l'acte de témoigner de l'horreur.

F. D.

MICHELET Jules

Histoire de France.

Tomes I, II, III, IV et V

[Éd. des Équateurs, janvier-avril 2008, T. I, 460 p., 15 €, ISBN : 978-2-849-90071-0 ; T. II, 520 p., 15 €, ISBN : 978-2-849-90072-7 ; T. III, 460 p., 15 €, ISBN : 978-2-849-90075-8 ; T. IV, 360 p., 15 €, ISBN : 978-2-849-90076-5 ; T. V, 360 p., 15 €, ISBN : 978-2-849-90077-2 ; Édition présentée par Paul Viallaneix et Paule Petitier.]



● Il faut saluer la décision des Éditions des Équateurs de republier l'*intégrale* de la mythique *Histoire de France* de Michelet (dix-sept volumes ! Cinq parus). Il y a même peut-être, en ces temps d'instrumentalisation tous azimut du passé, une pertinence conjoncturelle de bon aloi à cette réédition. Les noms de Paul Viallaneix et de Paule Petitier qui pilotent l'entreprise sont déjà une garantie de sérieux. Paul Viallaneix, le « spécialiste » de Michelet, qui précisément rappelle avec un peu d'ironie la conjoncture marquée par les « récentes querelles, mieux médiatisées qu'instruites » visant à soumettre la « mémoire du passé commun » au « plébiscite de telle ou telle tribu bruyante »... Entreprise d'actualité donc, puisque Michelet est bien un de ces surmois inévitables qui (sur)plombent toute relecture de notre passé national. Michelet, icône de l'interprétation « républicaine et nationale » de notre passé, ancêtre revendiqué des renouvellements de la discipline historique portés par le courant des *Annales* (Lucien Febvre), chantre proclamé de l'élan subjectiviste de l'historien thaumaturge contre les froideurs de l'histoire « objective » et désincarnée de ses successeurs « positivistes », référence incontournable des défenses des vertus de l'incantation stylistique pour « réchauffer les cadavres refroidis » de tous les passés qui, parfois, ne veulent pas passer... Combien de Michelet pour combien de revendications de légitimités historiques sans cesse réaménagées ? Faut-il aujourd'hui, comme Michelet, avoir « trop bu le sang des morts » pour arriver à cette « résurrection de la vie intégrale », et trouver le remède à nos maux d'histoire, ces incessants ressassements des noirceurs et déshonneurs du passé qui écornent régulièrement et toujours plus profondément notre grand récit national républicain dont Michelet est, dans ses excès mêmes, un des artisans les plus talentueux pour avoir magistralement opéré un transfert de sacralité décisif du christianisme vers la Nation et le Peuple ? La réponse ? Dans la (re)lecture de ce livre-monument, à commencer par ces cinq premiers tomes, peut-être...

C. D.

MONNIN Nathalie Sartre

[Les Belles Lettres, coll. « Figures du savoir », avril 2008, 286 p., 19 €, ISBN : 978-2-251-76058-2.]



● Assurément, les bibliothèques des centres culturels regorgent déjà d'ouvrages sur Sartre, l'intellectuel, l'engagement. S'ils en ont sur le philosophe, ce sont certainement des ouvrages dont les auteurs entendent se mesurer à Sartre. Nathalie Monnin a une autre ambition, plus modeste, et de ce fait originale comme une évidence : mesurer Sartre en termes d'apports, de percées ou d'aporées. De quelle position le faire ? Celle d'une enseignante qui entend expliquer Sartre non pas dans son activité d'homme public, mais de philosophe pour classes terminales et universités. À partir du présumé auquel s'arrête le plus souvent la connaissance superficielle de l'œuvre – la notion de liberté à laquelle l'homme est condamné par sa responsabilité et d'aliénation qui est la sienne puisque à tout instant situé dans le monde –, le lecteur découvrira ici, de manière très didactique et claire, la tentative de sortir du paradoxe liberté/aliénation par la thèse du cogito préréflexif, mais également l'échec ou l'inachèvement, du moins, de l'élaboration d'un système moral propre à l'homme en situation, et une vision de l'Histoire entre conditionnement et liberté, dont Sartre voulut faire de Flaubert un exemple, à la croisée du psychologique et du social.

É. V.

MOREL Geneviève La Loi de la mère. Essai sur le sinthome sexuel

[Economica, coll. « Anthropos », janvier 2008, 344 p., 30 €, ISBN : 978-2-7178-5494-7.]



● Le sinthome est une notion développée par Lacan dans les années 1970 pour aller au-delà de la notion de symptôme. Il a d'abord parlé du sinthome à propos de James Joyce et de son œuvre. Les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire sont noués comme le sont les trois cercles d'un nœud

borrowé : lorsqu'un au moins est coupé, les deux autres sont dénoués. Le sinthome vient faire un « raboutage », un quatrième nœud qui vient nouer les trois registres pour que le sujet puisse tenir. Lacan parle d'aider le sujet à « bricoler » ou construire un sinthome. Dans le cas de Joyce, c'est l'écriture qui lui a servi de sinthome. La psychanalyste Geneviève Morel fait le point sur cette notion et soutient que le sinthome peut permettre à l'enfant de se soustraire à la loi de la mère parfois plus efficacement que ne le fait le père. Geneviève Morel vient par là indirectement participer aux actuels débats de société, entre autres sur l'homoparentalité, la filiation ou l'adoption, en donnant de quoi aller au-delà des nombreux préjugés qui encombrant ces questions.

Y. D.

MOURALIS Guillaume Une épuration allemande. La RDA en procès 1949-2004

[Fayard, février 2008, 428 p., 26 €, ISBN : 978-2-213-63537-8.]



● Reposant sur un impressionnant travail d'archives complété par des entretiens avec les principaux acteurs, *Une épuration allemande* est une étude fouillée de la façon dont s'est déroulée l'« épuration » dans l'Allemagne postcommuniste. L'auteur montre que le terme de « justice de transition », tout à la fois prescriptif et normatif puisqu'il sert à évaluer une consolidation de la démocratie et qu'il est souvent employé pour désigner les actions judiciaires qui interviennent dans le contexte des transitions vers la démocratie, n'est pas adapté au cas allemand. En effet, la transitologie fait volontiers l'impasse sur la dimension historique des dynamiques à l'œuvre pour n'étudier que ce qui se passe une fois la démocratie (r)établie. Or, G. Mouralis montre que nous ne pouvons pas appréhender la forme prise par l'épuration allemande, qui se distingue nettement de celle qu'ont connue les autres anciens pays socialistes par le nombre des procédures, la faible part prise par les victimes dans celles-ci comme l'importance des condamnations, sans prendre en compte le précédent des procès contre les anciens nazis d'une part et l'instruction d'un procès permanent contre la RDA de la part de la justice ouest-allemande

de la guerre froide à la chute du mur – d'où le sous-titre « La RDA en procès 1949-2004 ». Il souligne, notamment, combien les procès des nazis ont été formateurs pour les magistrats qui seront appelés à juger les crimes commis en RDA et que c'est lors de ceux-ci que les juristes ont mis au point l'argumentation spécifique qui permet au droit ordinaire de faire face à la criminalité bureaucratique et que, d'une certaine manière, c'est le sentiment d'un bilan en demi-teinte des premiers qui a justifié l'ampleur des seconds. Ainsi, moins qu'à une justice de transition c'est à une véritable politique publique du passé que s'apparente l'épuration allemande au risque peut-être de réécrire de l'histoire de la RDA et du communisme à la seule aune de la loi.

P. G.

NAUDÉ Gabriel Avis pour dresser une bibliothèque

[Klincsieck, coll. « Cadratin », avril 2008, 458 p., 35 €, ISBN : 978-2-252-03480-4. Édition établie, présentée et annotée par Bernard Teyssandier.]



● Gabriel Naudé a été redécouvert, il n'y a guère, comme un des grands philosophes libertins du XVII^e siècle, au sens d'un avocat résolu de la liberté de penser et d'accéder à la connaissance. C'est une curiosité qui nous est proposée, une sorte de manuel pratique de ce libertinage, dans l'exercice des fonctions de bibliothécaire au service du président de Mesmes. Le nom d'une collection sera attaché non pas à la seule valeur matérielle du livre comme objet, mais d'abord à la puissance intellectuelle des propositions qu'on y trouvera. Pour ce faire, Naudé dispense des conseils sur la disposition des lieux, leur décoration, leur confort, auxquels ne doit présider que le seul accès le meilleur possible au texte. D'où l'importance du classement, sorte d'itinéraire suggéré pour déployer chez le lecteur sa liberté d'esprit : les livres ne seront pas classés par auteur, mais par matière, elle-même organisée selon de subtiles subdivisions afin que soit respectée une hiérarchie des savoirs, « les plus universels et anciens » marchant « toujours en tête ». Cette organisation de la bibliothèque est, de fait, une

rationalisation : ni la mémoire, ni l'imagination ne la gouverne, mais l'entendement qui, restituant l'émergence des questions, fera, par exemple dialoguer Platon et les Pères de l'Église, tous « platoniciens », ou bien encore Aristote et ses commentateurs auxquels « on serait encore sans beaucoup de fruits, si les questionnaires et scolastiques, induits par Abélard, ne se fussent mis sur les rangs pour dominer partout ».

É. V.

OBLET Thierry Défendre la ville

[Presses universitaires de France, coll. « La ville en débat », janvier 2008, 124 p., 8 €, ISBN : 978-2-13-056663-2.]



ESTÈBE Philippe Gouverner la ville mobile

[Presses universitaires de France, coll. « La ville en débat », janvier 2008, 76 p., 8 €, ISBN : 978-2-13-056662-5.]



● La très grande majorité des êtres humains, dans les pays riches du moins, vivent en ville. Mais beaucoup se plaignent de l'insécurité et d'un mal-être que les systèmes de surveillance peinent à juguler. Comment rêver de rencontres, de services, de plaisirs si on a besoin de justice, de police et de technologies de surveillance qui risquent de tuer l'urbanité ? « Défendre la ville sans abolir l'urbain » en faisant converger la conception des lieux, le rôle des agents et l'engagement des habitants. Oblet a de belles formules sur ce qu'il appelle la « réparation des vitres, l'achat de la paix civile ou l'investissement dans le capital social ». De patientes enquêtes dans les cités mettent le doigt sur les limites des politiques de la ville, les contradictions, les ornières, les ambitions comme la « coproduction de la sécurité » où les habitants ne sont plus proscrits. Les maires sont appelés par les polices municipales à veiller à ne pas miner la ville par la défiance entre les habitants. Et prendre conscience que la mobilité humaine fait perdre aux paysages urbains leur unité entre des métropoles orientées vers une compétition mondiale et des espaces à fonction

essentiellement résidentielle et récréative. Développer la démocratie urbaine en articulant les villes-centres et les systèmes d'intercommunalité, voici l'avenir de la gouvernance urbaine.

G. F.

OLIVIER Laurent Le Sombre Abîme du temps. Mémoire et archéologie

[Éd. du Seuil, coll. « La couleur des idées », avril 2008, 312 p., 21 €, ISBN : 978-2-02-096637-5.]



● Une conception spontanée des sciences auxiliaires de l'histoire placera l'archéologie dans un rôle ancillaire au service de la restitution du passé. Sauf, rappelle Laurent Olivier, qu'il n'en est rien. Au fil des deux derniers siècles, la notion de traces, d'objets a évolué, non seulement au regard de ce qu'il convient d'exhumer et de savoir interpréter pour le passé, mais également pour l'avenir : les mêmes sociétés qui fouillent génèrent ordinairement des archives matérielles ou autres (des monuments en ruine aux déchets de la consommation) pour les siècles futurs. Ce bouleversement de l'archéologie par les mutations drastiques des sociétés industrielles qui affectent l'environnement au point de ne plus devoir s'intéresser seulement aux objets exhumés, mais à l'histoire du terrain qui les a recouverts, conduit Laurent Olivier à proposer une définition nouvelle des objets archéologiques : « des "objets-mémoire" fonctionnant dans la réitération et la répétition. » En d'autres termes, des vestiges dont l'importance et la signification sont le symptôme d'une mémoire sans cesse recomposée par les sociétés et non plus les témoins ultimes d'une identité nationale et sociale stable du passé. Ou bien encore, l'archéologie est discipline de la filiation, c'est-à-dire de ce qui se transmet et se transforme dans le temps.

É. V.

POLANYI Karl

Essais

[Éd. du Seuil, coll. « Économie humaine », mars 2008, 590 p., 29 €, ISBN : 978-2-02-05847-4. Textes réunis et présentés par Michèle Cangiani et Jérôme Maucourant ; traduit de l'allemand par Françoise Laroche, traduit de l'anglais par Laurence Collaud ; postface de Alain Caillé et Jean-Louis Laville.]



9 782020 528474

● De l'anthropologue d'origine hongroise Karl Polanyi, on connaît surtout *La Grande Transformation*, ouvrage paru en 1944, traduit en français en 1983, et qui retrouve aujourd'hui des échos nouveaux. Toute l'œuvre de cet auteur formule un problème essentiel : l'activité économique, constituée en une instance autonome du reste, est une spécificité historique de l'Occident. Le marché autorégulé n'est ni naturel ni universel. De tout temps, il a existé des marchés locaux, nationaux, voire internationaux, tous demeuraient cependant structurellement une partie constitutive de la société, selon la définition aristotélicienne : « Les relations sociales de l'homme englobent en général son économie. » L'économie s'entend ici au sens « substantif », c'est-à-dire la satisfaction des besoins matériels, et non pas « formel », au sens d'un modèle à prétention universelle quels que soient les types de satisfaction particuliers auxquels pourvoir. Avec le libéralisme au stade actuel, l'économie entend englober la société dans son ensemble, au risque mortel pour celle-ci de voir toute activité matérielle ou immatérielle ramenée à une activité marchande : aux trois piliers de son expansion dévoratrice – l'homme, la terre, la monnaie – s'ajoutent désormais la vie, qu'il veut breveter, et la connaissance. Tous ces thèmes se retrouvent dans ce recueil, où coexistent avec cohérence travaux préparatoires à *La Grande Transformation*, rectifications des lectures qui furent faites de ce livre, discussions avec des critiques, mais aussi réflexions sur une alternative d'un socialisme démocratique.

É. V.

PORGE Erik

Des fondements de la clinique psychanalytique

[Erès, coll. « Point hors ligne », février 2008, 168 p., 20 €, ISBN : 978-2-7492-0862-6.]



9 782749 208626

● Erik Porge, psychanalyste responsable d'un dispensaire pour enfants et adolescents, poursuit ici son travail pour préciser la spécificité de la clinique psychanalytique, travail commencé en 2007 avec son livre *Transmettre la clinique psychanalytique*. L'enjeu est de montrer que la psychanalyse n'est pas une forme comme une autre de psychothérapie. Pour cela, il déplie le plus possible les notions de retour et de coupure. Il utilise et explicite la topologie lacanienne, ces surfaces nécessaires pour montrer que les rêves, les symptômes, les actes manqués et le transfert ne suivent pas les catégories kantienne de l'espace et du temps. En fin d'ouvrage, Porge donne une liste bien utile de définitions du vocabulaire topologique courant. Le chapitre V montre que la traduction de Freud est déterminante pour la pratique de la psychanalyse : la phrase qui a été traduite par « attention flottante » signifie en fait « attention également en suspens » : la caricature a souvent donné l'image du psychanalyste qui « flotte », en fait il s'agit de porter la même attention à tous les propos, même à ceux qui sembleraient ne pas avoir d'importance. Erik Porge déplie l'idée de Lacan selon laquelle la psychanalyse est une pratique du bavardage.

V. D.

**REINACH Théodore
Textes d'auteurs grecs
et romains relatifs au judaïsme**

[Les Belles Lettres, coll. « L'arbre de Judée », novembre 2007, 406 p., 29 €, ISBN : 978-2-251-78014-6.]



9 782251 780146

● Sont rassemblées dans ce volume, traduites et annotées, par ordre chronologique, et en édition bilingue, les opinions des Anciens sur les Juifs, leurs mœurs et leur religion, d'abord chez les auteurs grecs, puis chez les auteurs latins. D'Hérodote à Helladios, des plus connus

aux moins connus, sans parler des *Textes complémentaires*, Reinach (1860-1928), mathématicien, juriste, historien, partisan de l'assimilation, réunit des fragments révélant les rapports complexes que le monde antique a entretenus avec les Juifs : ignorance, incompréhension, curiosité, haine, étonnement sont mêlés. Par exemple, Celse chez les Grecs : « Ce qui étonne d'abord chez les Juifs, c'est qu'ils adorent le ciel et les anges qui l'habitent, tandis que les parties les plus vénérables et les plus puissantes du ciel – le soleil, la lune, les astres fixes ou errants – ils en font fi... », ou Julien, empereur romain, attaquant les prophètes juifs. Des pages de Tacite (p. 295-325) résument les ignorances et les préventions du monde gréco-romain à l'égard des Juifs ; concernant une délibération suscitée par Titus sur la destruction d'un temple « afin d'abolir plus complètement la religion des Juifs et des Chrétiens », Tacite conclut : « Ces religions, quoique hostiles entre elles, provenaient des mêmes auteurs ; les Chrétiens étaient sortis des Juifs ; la racine arrachée, la tige périrait plus facilement. » Il est question chez Ammien Marcellin, auteur d'une *Histoire romaine*, de la « saleté et du vacarme des Juifs ». Nous pourrions multiplier les exemples. L'un des mérites au moins de ce livre, indépendamment de la présence précieuse d'un index et d'une bibliographie ainsi que de textes postérieurs aux travaux de Reinach, est d'apporter la preuve que l'antisémitisme n'a pas commencé avec l'affaire Dreyfus, et que ses racines sont fort anciennes.

G. S.

**RICŒUR Paul
Écrits et conférences 1.
Autour de la psychanalyse**

[Éd. du Seuil, coll. « La couleur des idées », mars 2008, 328 p., 21 €, ISBN : 978-2-02-096425-8.]



9 782020 964258

Paul Ricœur. De l'homme faillible à l'homme capable

[Presses universitaires de France, coll. « Débats philosophiques », février 2008, 178 p., 12 €, ISBN : 978-2-13-056115-6. Coordonné par Gaëlle Fiasse.]



● Le premier livre d'une série à paraître réunit des écrits et conférences, la plupart peu connus ou introuvables, que Paul Ricœur a consacrés à la psychanalyse, et qui étaient parus entre 1966 et 1988. Le premier mérite de ce volume est de témoigner qu'un dialogue avec Freud n'a cessé de ponctuer, soit en l'accompagnant soit en la dirigeant, la réflexion du philosophe, dès l'époque du lycée de Rennes par le biais de l'enseignement de Roland Dalbiez. Un parcours continu, tortueux, fait de reprises, d'abandons, de dépassements, mené sur un quadruple versant au moins : épistémologique (*La Question de la preuve en psychanalyse*), éthique (*Psychanalyse et Valeurs morales*), esthétique (*Psychanalyse et Art*), narratif (*La Vie : un récit en quête de narrateur*). Un deuxième mérite est de nous ouvrir à des questions centrales, qui restent toujours ouvertes : le déploiement de l'image et la fonction créatrice de la fantaisie (*Phantasieren*) à l'intérieur du langage, le rapport de Freud à la religion, avec la mise en évidence de deux types de consolation mêlés, l'un enfantin et idolâtre, l'autre selon l'esprit, qui passe par le deuil du premier. Mais nous retiendrons surtout ce qu'implique cette notion d'« histoire non encore racontée », exposée dans *La Vie*, mais aussi sous une autre forme dans *Psychanalyse et Herméneutique*. Car elle traduit cette idée qu'il n'est pas de vie véritable qui ne soit racontée, et que c'est l'identité narrative qui nous constitue. Nous apprenons ainsi à devenir le narrateur de notre propre histoire sans que nous devenions tout à fait l'auteur de notre vie. Il en résulte sans doute que la compréhension de soi passe par un dessaisissement de soi, donc aussi bien un abandon conjoint du sens et du sujet. Cette structure narrative de l'existence, si elle nous éloigne du *cogito* cartésien, nous rapproche de l'avertissement socratique : « Mensongère est la vie qui se soustrait à l'examen. » Le deuxième livre, un collectif de six auteurs,

nous montre Paul Ricœur en dialogue avec l'histoire de la philosophie et avec les sciences humaines, sur un parcours menant de la faillibilité à la capacité. Les enchevêtrements de la mémoire, l'herméneutique, un dénouement possible de la tension éthique dans une conciliation pacifiée entre théonomie (obéissance aimante) et autonomie de la personne, les liens entre la gratuité, la réciprocité et l'asymétrie, l'herméneutique de la traduction où une éthique de la justice vient croiser une politique du pardon, sont tour à tour étudiés. Ces deux livres témoignent que nous n'en avons (que nous n'en aurons) pas fini avec l'exploration d'une pensée si riche qui, par tous ses embranchements et ses horizons multiples, ne cesse de nous surprendre.

G. S.

ROCHEFORT Florence (dir.) Le Pouvoir du genre. Laïcités et religions 1905-2005

[Presses universitaires du Mirail, novembre 2007, 272 p., 19 €, ISBN : 978-2-85816-949-8.]



● L'ouvrage dirigé par Florence Rochefort se propose de relire la laïcité du point de vue du genre. Un questionnement bienvenu dans le contexte récent d'intense retour sur la question laïque ou plus précisément sur la pertinence de la laïcité comme principe régulateur des liens entre le religieux, le politique et le social et qu'a exemplairement illustré le « débat » sur le « voile islamique » et les signes religieux à l'école. Or, un des enjeux de ces débats a précisément été la question de l'égalité des sexes : dans quelle mesure la laïcité peut-elle être un garant de cette égalité ? Le genre (et très précisément la question des femmes et des sexualités) s'est donc invité au cœur des débats religieux et laïques sans que la réflexion scientifique n'y prenne trop garde. Le livre entend suppléer à ce délaissement relatif des sciences sociales de la réflexion sur le lien entre laïcité et genre. La démarche privilégiée est franchement historique : il s'agit bien de « stimuler la réflexion et l'interrogation autour de genre, laïcités et religions d'un point de vue historique et pluridisciplinaire ». De ce point de vue le « moment 1905 » est matriciel non seulement parce qu'il

instaure un « pacte laïque » (Jean Baubérot), un pacte entendu comme une dynamique politique et sociale qui combine neutralité religieuse et respect de la liberté religieuse, mais aussi – et c'est l'apport propre du livre – un pacte de genre tacite. Moins qu'un modèle type, le moment 1905 engage un remodelage de l'influence religieuse sur la société et un processus de laïcisation de la société qui vient très souvent « du bas », impulsé par les forces sociales locales. Le genre devient ainsi un révélateur central des relations États, religions et sociétés et des reconfigurations de ces relations. L'intérêt du livre est d'explorer ces problématiques non seulement dans le temps long des processus structurants, dans la diversité des milieux intellectuels qui en façonnent les différentes modalités, mais aussi à l'échelle des déclinaisons géographiques hors Hexagone (Algérie, Tunisie, Inde, Iran, États-Unis, Pologne, Allemagne). Un décentrement qui réinscrit « l'exception française » laïque dans un ordinaire décapant.

C. D.

SAINT-CHÉRON Michaël (de) Malraux et les Juifs. Histoire d'une fidélité

[Desclée de Brouwer, mars 2008, 176 p., 18 €, ISBN : 978-2-220-05900-6. Préface de Jean-Louis Debré.]



● « Soyez la plus juive possible, c'est ainsi que vous m'intéressez », enjoignit André Malraux à Clara Goldschmidt, sa première épouse ! Le dernier livre que consacre Michaël de Saint-Chéron à celui dont il se réclame le « fils spirituel » met en valeur un aspect inédit de sa personnalité : son compagnonnage de route avec Israël. Des textes – préfaces, mais aussi discours à l'occasion du centenaire de l'Alliance israélite universelle (1960) – de celui qui devint en 1933 l'un des membres du présidium de la Ligue mondiale contre l'antisémitisme et envisagea même au moment du blocus du canal de Suez de créer une brigade de volontaires israélites dont il prendrait le commandement pour aller se battre aux côtés des Israéliens, viennent étayer cette thèse. Des témoignages également : ceux de Manès Sperber, Romain Gary, Claude Vigée. Lorsque le poète annonça en 1967 à André Malraux

la remise du prix d'Israël, la plus haute distinction littéraire de l'État hébreu, celui-ci ne voulut l'accepter qu'avec l'assentiment du général de Gaulle dont il était alors ministre d'État. Le général, différant sa réponse en raison du déclenchement de la guerre des Six Jours, André Malraux n'en annonça pas moins sa visite pour le mois de juin. Il n'accomplit pourtant jamais ce voyage vers Sion : « L'idée qu'on va se promener au jardin des Oliviers me fait horreur. On va à Jérusalem en pèlerinage, ou on n'y va pas », se justifiait-il en 1973. Dans une lettre ouverte adressée au directeur général de l'Unesco le 13 novembre 1974, il commentait l'« étrange décision » refusant d'inclure Israël dans une région déterminée du monde. Enfin, en 1975, à la demande de Geneviève de Gaulle-Anthonioz il prononça le discours de Chartres à l'occasion du trentième anniversaire de la libération des camps, même si, en dépit de son agnosticisme, on le sent plus à l'aise avec le symbole de la croix qu'avec l'étoile à six branches. Un cahier de photographies complète cet essai.

S. C.-D.

SALMON Frédéric Atlas historique des États-Unis. De 1783 à nos jours

[Armand Colin, mars 2008, 128 p., ill. coul., 26 €, ISBN : 978-2-2003-4760-4.]



● C'est un atlas de facture géographique classique (territoire, démographie, économie...). Et pourtant, on aurait tort de le classer dans la catégorie des ouvrages banals que l'on consulte occasionnellement. Christophe Salmon mène un travail cartographique d'une qualité exceptionnelle qui fait « parler » les États-Unis comme on le voit rarement ailleurs. L'histoire est très vivante cartographiquement et on pense, à la lire, à une aventure européenne de type colonial. Ce territoire se lit aussi dans les classements : États et, surtout, villes qui aiment ce sport identitaire permettant de se situer les unes par rapport aux autres, puisque l'histoire ne suffit pas. Le système de recensement donne des indicateurs qui offrent de « belles » cartes, mais on se demande parfois comment interpréter une carte des veufs ou des divorcés sans tirer trop le raisonnement par les cheveux. L'obsession raciale

donne des cartes montrant qu'il y a bien des États-Unis « suédois », « polonais », « allemands », « italiens », etc. à peine corrigés par une population « ayant déclaré une ascendance américaine ». Dans le chapitre « Économie/Société », les cartes soulignent de très fortes inégalités régionales dans l'accès aux soins, à la santé, notamment lorsque les documents marient la pauvreté à l'appartenance ethnique. Science statistique par excellence, la politique donne quelques lumières sur les idées dominantes dans tel ou tel État, car on a le luxe de comparer une élection présidentielle à une autre. Un travail réussi qui fera date.

G. F.

SIMON Gérard Sciences et Histoire

[Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », janvier 2008, 208 p., 17,50 €, ISBN : 978-2-07-078477-6.]



● En spécialiste incontesté de Kepler, comme en lecteur avisé de Michel Foucault, Gérard Simon analyse en terme d'évolution anthropologique plutôt que du point de vue épistémologique l'abstraction croissante de nos sciences. Celles-ci finissent par conférer au monde une intelligibilité ne correspondant plus à ce que nous pouvons sentir, percevoir ou imaginer. « Une contrainte massive pèse sur les sciences, c'est leur historicité. » Mais fréquenter le passé des sciences, ce n'est pas mécaniquement se faire historien, c'est d'abord comprendre que l'histoire des sciences n'est pas une histoire du vrai. S'il n'y a pas de sciences qui soient plus sciences que d'autres, c'est en partie parce que le déploiement de la pensée scientifique est aléatoire et événementiel. En ce point, Gérard Simon rencontre Michel Foucault, qu'il ne suit pas entièrement, en redessinant les grandes lignes d'une articulation entre histoire et archéologie du savoir, qui est au cœur du livre (et constitue sa partie médiane). Des règles anonymes de formation des discours s'imposent aux savants, ce qui exclut la figure d'un sujet fondateur, mais ne congédie pas pour autant la personnalisation de la découverte. Car l'aventure historique collective des mutations scientifiques est aussi une aventure individuelle. Si les sciences

doivent être pensées à partir des territoires où apparaissent des savoirs, une pluralité de cultures scientifiques se confrontent et parfois s'affrontent dans une même science. Par de nombreux exemples, empruntés aussi bien aux sciences de la nature qu'aux sciences de l'homme (leur séparation n'a pas de légitimité scientifique), mais aussi à la philosophie, c'est ainsi le problème des limites de la connaissance scientifique qui est magistralement étudié, et renouvelé dans ce livre. Celui-ci se termine par une esquisse du tableau des savoirs contemporains.

G. S.

SONNET Martine Atelier 62

[Le Temps qu'il fait, janvier 2008, 238 p., 24 €, ISBN : 978-2-86853-497-2.]



● Il y a des livres qui imposent en quelques premières phrases le talent de leur auteur. *Atelier 62* est de ceux-là. Il parle d'une époque où l'on mourrait souvent dix ans avant la retraite à 65 ans. Ce n'était pas un suicide sur le lieu de travail. C'était les maladies, l'épuisement du corps qui n'en peut plus de la chaleur des forges, du vacarme qui rend sourd, de l'insalubrité, des cadences, des centaines de kilos de métal maniés à longueur de journées, sauf le dimanche et pendant les congés payés, deux semaines, puis trois en 1955, quatre en 1962. C'était chez Renault à Boulogne-Billancourt, dont aujourd'hui ne restent ni machines, ni ateliers, ni murs, livrés depuis dix ans aux entreprises spécialisées dans la démolition des sites industriels. On avait conçu et produit là quelques-uns des modèles automobiles les plus populaires des Trente Glorieuses : 4CV, Dauphine, 4L. Armand Sonnet y eut grandement sa part jusqu'en 1967, embauché en 1951, quittant sans les siens son village de Normandie pour la grande usine de la banlieue de Paris. Tantôt le métier – « forgeron », pas ouvrier –, tantôt la filiation – « le père » – saisissent cette figure et tiennent en retrait l'affectueuse admiration pour ce père qui sait faire tant de choses. La photo de couverture dévoile son allure, sa prestance, sa distinction naturelle. Historienne de métier, Martine Sonnet a lu les témoignages, les études

sociologiques consacrées à la régie Renault. Elle a examiné de près les archives officielles de l'usine, le journal de la CGT, celui de la section communiste, les comptes rendus de réunions avec la hiérarchie, et les réponses sibyllines aux demandes de vêtements et chaussures de protection, d'eau pour rafraîchir les bras et le visage. « On a le débrayage facile aux forges », se lamente ou persifle la maîtrise. Mais c'est pour obtenir plus que 125 grammes de savon hebdomadaire pour la douche sans parler des brûlures, des mutilations (mains écrasées, doigts sectionnés), blessures dont l'énumération éteint la voix. La condition ouvrière, hors de l'usine, en famille réunie dans un F4 à Clamart, quatre ans après l'embauche, c'est le geste du père qui dépose sa paye sur la table de la cuisine, la sœur empêchée de devenir institutrice, la mère acceptant des ménages puis des travaux de couture ; le frère embauché après le service militaire en Algérie (pas de sursis si l'on n'est pas, à 18 ans, encore scolarisé ou étudiant) dans une usine de construction aéronautique que le père rejoint après 1967 et jusqu'à la retraite, moins épuisante que l'atelier des forges. Dans une langue abrupte et drue, très économe, qui chasse la narration, place libre est laissée à la précision sans fard et à la sensibilité tranchante de la mémoire et des souvenirs. La plume ethnographique rapporte d'un trait tout ce qui perdure de la campagne à la ville, tout ce qui à la campagne dénonce la ville. Billancourt, ça fait encore « ouvrier » dans les mémoires. Sans doute est-ce ce pourquoi des sociétés aux rutilantes façades de verre ont supprimé « Billancourt » de leur adresse postale, ignorant la « noblesse des forgerons », refoulant leur mémoire que la belle écriture de Martine Sonnet sauvegarde et honore. Seule l'auteure pourrait dire pourquoi la politique est la grande absente de ce livre si peu ordinaire.

M. E.

VERNANT Jean-Pierre Œuvres. Religions, rationalités, politique

[Éd. du Seuil, coll. « Opus », octobre 2007, 2 vol. sous coffret, 1 200 p. et 1 200 p., 69 €, ISBN : 978-2-02-092375-0.]



9 782020 923750

• Le temps aura manqué au célèbre helléniste Jean-Pierre Vernant pour écrire la préface à son testament intellectuel, qui regroupe ses principales œuvres, parues de 1962 à 2004. Suivant un ordre logique et non chronologique, le lecteur est conduit du récit mythique des premiers âges (*L'Univers, les Dieux, les Hommes*) au parcours scientifique et politique d'un homme qui fut militant communiste, colonel des Forces françaises libres, partisan de la décolonisation et dénonciateur des dérives soviétiques (*Entre mythe et politique*). Jean-Pierre Vernant entre sur la scène intellectuelle avec *Les Origines de la pensée grecque* (1962), où il entreprend de retracer l'émergence progressive de la rationalité politique grecque, au sein d'un monde plongé dans les limbes du mythe et de la religion. Refusant le double écueil de la philologie érudite et de l'idéologie trompeuse (le « miracle grec » cher aux chantes de l'Occident), il envisage « l'homme grec » comme un objet d'anthropologie historique. Tout au long de sa carrière, il n'eut de cesse de puiser dans la sociologie et la psychologie historiques (respectivement Louis Gernet et Ignace Meyerson) et dans l'anthropologie structurale (Claude Lévi-Strauss) afin d'éclairer d'une lumière nouvelle les récits légendaires et mythiques, qui semblaient destinés à reposer, respectés mais stériles, au fond de notre bibliothèque. Cette ouverture d'esprit le prévint de sombrer dans les simplifications coutumières aux intellectuels des années 1960 : son étude de l'homme grec, sensible aux continuités plus qu'aux ruptures, ne se complait jamais dans l'histoire des mentalités, au rythme syncopé, que fustige à juste titre G.E.R. Lloyd. Son principal legs reste sa méthode, qui consiste à « dégager [...] l'organisation intellectuelle sous-jacente au travail de l'imagination mythique ». En effet, loin d'opposer mythe et raison, Jean-Pierre Vernant déchiffra les différents types de rationalité à l'œuvre dans les textes, avec une précision qui lui attira les

louanges académiques et une élégante simplicité qui lui vaut toujours l'estime du public éclairé.

R. L. M.

Ouvrage soutenu par le Centre national du livre

VIGNE Éric Le Livre et l'Éditeur

[Klincksieck, coll. « 50 questions », mars 2008, 184 p., 15 €, ISBN : 978-2-252-03663-1.]



9 782252 036631

• C'est un ouvrage précieux pour tous ceux qui souhaitent comprendre l'évolution de l'édition contemporaine que propose Éric Vigne, tout en gardant la liberté de ton de nos anciens libelles. La souplesse de la collection « 50 questions » lui permet en effet d'en aborder, en dialogue avec son lecteur, tous les aspects sans lui faire perdre de vue son principal motif : analyser (pour mieux la dénoncer) ce qu'il appelle, après l'ère de sa commercialisation, la « marchandisation » de l'édition – ce déplacement insidieux qui a profondément altéré, en quelques décennies, la production et la nature même du singulier objet que nous continuons d'appeler, faute de mieux, « le livre ». Travaillant lui-même dans l'édition, Éric Vigne a pu observer de l'intérieur les tenants et les aboutissants de cette mutation. Il expose ainsi, en quelques pages éclairantes, le déplacement qui a insidieusement relégué dans les marges *l'œuvre*, à plus d'un titre unique, d'un auteur, au sens ancien du terme (et le temps dont elle a besoin pour s'imposer) au profit d'un *produit* périssable, véhiculé par la notoriété d'un « nom » tout aussi éphémère. Chaque rouage de cette machine et ses diverses implications (dans le secteur de la distribution, de la librairie, des médias, etc.) sont remarquablement démontés. Ce qui n'empêche ni la vivacité du propos (l'auteur se réfère fréquemment à Diderot) ni l'érudition historique : on appréciera en particulier, inscrivant cette évolution dans la courbe d'une histoire plus longue, l'évocation du bouleversement que fut au XIX^e siècle la naissance du roman-feuilleton ou de la querelle idéologique que suscita l'apparition du livre de poche en France, dans les années 1950. Éric Vigne montre également, exemples à l'appui, comment la notion même d'« essai » (pourtant emblématique de la tradition littéraire française) a été peu à peu dévoyée, dérivant vers des ouvrages de pure vulgarisation, voire de plus douteux

« documents ». Et comment tout un secteur de la recherche intellectuelle (notamment dans le domaine de l'histoire et des sciences humaines) s'en est trouvé appauvri. La même analyse pourrait bien sûr s'appliquer à la littérature au sens étroit du terme, dont l'auteur parle moins, mais qui a aussi été profondément affectée, au point d'avoir souvent trouvé refuge dans des structures éditoriales plus marginales, menacées à leur tour par la « logique » économique de la distribution.

Un ouvrage salutaire, combatif et informé, à mettre entre les mains de tous ceux qui s'interrogent sur l'avenir de nos lettres, comme on disait hier.

Y. d. M.

YVERT Benoît (dir.) Premiers ministres et présidents du Conseil depuis 1815

[Perrin, coll. « Tempus », octobre 2007, 916 p., 12,50 €, ISBN: 978-2-262-02687-5.]



● En publiant au format poche, dans une édition actualisée, la somme publiée en 2002, les éditions Perrin mettent à la disposition d'un large public un outil des plus précieux. Le dictionnaire raisonné dirigé par Benoît Yvert ne se contente pas en effet d'accumuler les notices sur les divers chefs de gouvernement qui se sont succédé en France depuis 1815 jusqu'à François Fillon et d'indiquer la liste et les attributions des membres des gouvernements qu'ils ont dirigés – ce qui est déjà fort utile –, mais s'efforce pour chacun de mettre en lumière le contexte de son action et de fournir des repères bibliographiques – actualisés depuis la première édition. De ce fait le dictionnaire, ordonné par ordre chronologique, peut se lire comme une histoire politique et institutionnelle de la France scandée par trois grandes séquences dont la cohérence est explicitée dans un texte introductif de partie : « 1815-1879, la responsabilité introuvable » ; « 1879-1958, le siècle parlementaire » et « 1958-2007, l'ambiguïté présidentielle ». L'index des noms propres qui conclut le volume en fait un instrument de travail de premier ordre qui doit trouver sa place dans toutes les bibliothèques.

P. G.

ZALTMAN Nathalie L'Esprit du mal

[Éd. de l'Olivier, octobre 2007, 112 p., 10 €, ISBN: 978-2-87929-566-4.]



● L'histoire criminelle du XX^e siècle ne peut qu'interroger les psychanalystes dont la vocation est de soigner, chez chacun qui le désire, le malaise, indissociable du malaise qui hante la civilisation. Partant des deux ouvrages de Freud, *Totem et Tabou* et *Malaise dans la civilisation*, Nathalie Zaltzman distingue deux processus à l'œuvre, d'un côté l'hominisation – où le Ça règne en maître –, et de l'autre l'humanisation – processus de culture qui devrait permettre le remplacement du Ça par le Je. Mais qu'est-ce que le « travail de culture » ? Sa difficulté ne tient-elle pas à la difficulté de penser le mal comme instance psychique, individuellement, mais aussi collectivement ? Au fil de réflexions stimulantes, l'auteur en vient à examiner le concept de « crime contre l'humanité », né de la Seconde Guerre mondiale et qui représente à ses yeux, dans la culture occidentale, un tournant aussi important que la Déclaration des droits de l'homme. L'auteur, toutefois, y voit une aporie. La création de ce nouveau concept ne témoignerait-elle pas du désir de créer une humanité « au-dessus » de l'humanité ordinaire, travaillée par le mal qu'il s'agirait d'exclure ? Dégagée de son contexte spécifique, cette interprétation paraît discutable. La création de ce concept, en effet, avait pour vocation de condamner les criminels dont les crimes déniaient l'humanité de leurs victimes. Loin d'exclure les criminels de l'ensemble de l'humanité, il s'agissait, par cette qualification, de leur faire savoir que leurs victimes étaient aussi humaines qu'eux. Et le travail accompli sur les crimes de la Seconde Guerre mondiale a montré que les criminels étaient des hommes ordinaires, souffrant d'une inversion des valeurs induite par la collectivité. N'est-ce pas sur cette inversion des valeurs, en tant que mécanisme culturel ayant affecté aussi bien les sociétés chrétiennes que les autres, qu'il reste pertinent de s'interroger ?

L. L. L.

SPORTS

Sélection de Serge LAGET et du Choix des libraires

BÉDARIEUX Louis Le Foot de papa

[Terres éditions, coll. « Le sport de papa », mars 2008, 336 p., ill. coul., 26 €, ISBN : 978-2-35530-033-2. Préface de Raymond Kopa.]



● Le moteur de cette collection initiée par De Borée, c'est la nostalgie. Il faut donc dire : « Vive la nostalgie ! », car sans elle nous n'aurions pas la chance de découvrir les charmes, richesses, et approximations touchantes du sport d'hier. Jusqu'ici, cette collection nous avait régales avec le rugby, le vélo, et l'auto de papa, trois volumes jubilatoires. Cette nouvelle livraison, avec une préface sonnante juste du célèbre international d'origine polonaise Raymond Kopa, nous fait quant à elle découvrir ou redécouvrir la vaste saga du ballon rond, sport le plus populaire en France comme dans le monde car ses règles sont simples, qu'il se joue à onze, sur des terrains de fortune ou des stades prestigieux comme le Maracana au Brésil, Wembley en Angleterre, ou Geoffroy-Guichard, le stade Vélodrome ou le Parc des Princes en France. Comme dans les autres titres, il y a le gotha, historique, une belle place aux objets et documents rares et originaux de collection, mais il y a aussi tout le reste : la savoureuse présentation des joueurs poste par poste, un match raconté avec son annonce, ses péripéties, sa mi-temps, des informations sur les nocturnes et les retransmissions télévisées. Une construction dynamique que des thématiques sur les grandes épreuves du football (coupes de France, d'Europe et du Monde, sans parler de l'Euro) complètent avec bonheur. Le rôle que ce sport a joué dans la libération des femmes n'est pas oublié. Le style ? Enlevé, anecdotique, précis et joyeux, il s'exerce aussi bien dans les introductions thématiques que dans les légendes. En fait, près de 700 légendes, car est ici rassemblée par l'auteur Louis Bédarieux une des plus invraisemblables sélections d'images, de photos, de billets ou d'affiches jamais publiée sur le football-association. Et donc les grands joueurs d'hier, comme les anonymes, défilent, jouent, marquent, loupent. De Gamblin, et Bilot et Hanot, à Platini, Trésor, Rocheteau,

ou Pelé, et Di Stefano, ils sont tous là. Et comme les clubs petits et grands, de Pantin, à Saint-Étienne, Reims, Liverpool, Santos, le Real, le Racing, ou l'OM ont également la part belle, la fête du football est totale jusqu'à l'Euro victorieux de 1984.

S. L.

DESCAMPS Pierre-Marie (dir.)

50 ans d'Euro.

Une histoire française

[L'Équipe, avril 2008, 160 p., ill. coul., 35 €, ISBN : 978-2-91553-566-2.]



● Même si la première édition de l'Euro, c'est-à-dire du championnat d'Europe des Nations, a été gagnée en 1960 par l'URSS aux dépens de la Yougoslavie, l'idée en a été adoptée par l'Union européenne de football-association (UEFA) en 1958, après avoir été initiée en 1955 par Henri Delaunay, et portée par son fils Pierre. La deuxième grande compétition mondiale du football dont on va fêter le 50^e anniversaire en Autriche et Suisse à la faveur de sa 13^e édition est donc encore une invention française, comme la toute première coupe du Monde, création dans laquelle Jules Rimet joua aussi son rôle. Objet de rayonnement de la France en Europe, cette épreuve dont la première édition eut logiquement lieu à Paris se dispute tous les quatre ans, et chaque fois au milieu de deux éditions de la coupe du Monde. En fait, on pourrait dire que l'Euro fonctionne comme les Jeux olympiques d'hiver par rapport aux Jeux d'été. Sorte de coupe du Monde bis, l'Euro a eu la sagesse de visiter toutes les grandes nations européennes du ballon rond : l'Espagne en 1964, l'Italie en 1968, la Belgique en 1972, la Yougoslavie en 1976, l'Italie en 1980, la France en 1984, l'Allemagne en 1988, la Suède en 1992, l'Angleterre en 1996, la Belgique et la Hollande en 2000, et le Portugal en 2004. Des pérégrinations qui font une belle saga, pleine de surprises, méritant d'être racontée par les meilleurs spécialistes, qui sont encore ceux de *L'Équipe*. Pierre-Marie Descamps pilote ainsi onze plumes de rêve allant de Jacques Ferran, le grand témoin, à Didier Braun, en passant par Vincent Duluc, Jean-Luc Gatelier, ou Alain Pécheral. Les succès de l'Allemagne en 1972 et 1996, ceux de la France en 1984 et 2000 sont toujours le fait

d'une génération de grands joueurs et de grands capitaines, Beckenbauer et Klinsmann ici, Platini ou Deschamps là. Et comme chaque récit est scandé par des encadrés « Souvenir » et « Témoin », cet album se dévore d'une traite car la maquette de Fred Loussert, et l'iconographie de Gilles Montgermont sont joyeuses et incontestables. Comme les belles surprises que réservèrent en leur temps le Danemark, les Pays-Bas ou la Grèce ont droit au même parfait traitement, en fait, c'est l'Europe entière qui peut se réjouir de ce livre bonheur. Détail symbolique ne manquant pas de saveur, le trophée de l'épreuve créé par Arthus-Bertrand a été « allongé » pour 2008 par l'orfèvre anglais Asprey !

S. L.

FLIEDER Laurent

L'enfant qui grimpeait jusqu'au ciel

[Grasset, coll. « Littérature française », janvier 2008, 316 p., 17,90 €, ISBN : 978-2-246-72921-1.]



● C'est un roman tournant autour du cyclisme des années 1980, et en particulier d'un de ses champions, hors du commun, un grimpeur, que nous livre Laurent Flieder, enseignant de littérature à l'université Paris-VII. En fait, mieux que tournant autour du cyclisme, il serait plus juste de dire plongeant au cœur du cyclisme, puisque l'auteur va jusqu'à prendre la peau, la vie, l'âme du héros, un certain Nicco, « turbulent et curieux petit Italien qui rêve de devenir footballeur et d'oublier ses oreilles décollées qui le font souffrir ». Mais Nicco ressemble plus à Pantani qu'à Babar, et c'est heureux, car si cela nous vaut de belles ascensions, cela nous vaut aussi de pathétiques descentes aux enfers du doute, du vice, de la drogue. Les champions, surtout les plus aériens, les grimpeurs, ceux qui sont appelés à tutoyer les anges, sont forcément les plus épris d'absolu, les plus captivants, et donc Laurent Flieder, qui porte presque le nom d'un ancien grand sprinter d'Allemagne de l'Est, en est devenu un. Et il a pris la défroque de Pantani pour donner le change. L'illusion est parfaite. Pour y arriver, pour dire, pour sentir, pour vivre, pour grimper ou fredonner comme Marco, son héros, et son héraut,

l'auteur a incontestablement un sacré talent. Toutefois il ne s'est pas reposé dessus, sur des dispositions qui lui avaient déjà fait écrire *Alter ego* ou *Le Machiniste*, non il s'est immergé dans la course, dans ses éclats, dans ses dédales, digérant les confidences des champions ou spécialistes ayant emprunté ou étudié ces chemins infernaux. Cela nous vaut donc une quasi-reconstitution à l'identique tout à fait plausible complétant parfaitement l'enquête de Philippe Brunel, *Vie et mort de Marco Pantani*, parue chez le même éditeur. Brunel essayait de reconstituer, de retrouver la vie de Pantani ; Flieder est Pantani. On porte le maillot rose avec lui, on le défend, on plonge dans la descente et en enfer avec lui. Un jeu étonnant, vertigineux, déroutant. On ne prend pas la roue de Pantani, non, on est dans ses tripes, dans ses cellules grises, dans son sang, dans ses poches de sang et ailleurs aussi, par exemple chez le *professore* qui remonte tout ça. Les journalistes ne sont pas loin, Merckx et Moser et Coppi passent en trompe-l'œil, les *tiffosi* font plus que des poussettes, et les mots crus, et les termes italiens, et les fiancées, et les *piadines* parfumées jonglent autour de la Ferrari, comme les pizzas dans un championnat du monde des pizzaiolli. La clé, la raison de tout ce terrible bastringue, de ce grand guignol ? « Courir n'a aucun sens. Gagner, si. Sensazioni forti. Vivre plus fort. La victoire, ce n'est pas la vie, c'est au-delà. » Et c'est pour ça que l'homme est un grimpeur, et que Pantani, Nicco, Flieder, et Sysiphe ne font qu'un. Et que tout ça finit mal, et en beauté à la fois. Si Pantani était « il Pirata », Flieder est bien le pirate.

S. L.

NAÏT-CHALLAL Michel

Dribbleurs de l'indépendance. L'incroyable histoire de l'équipe de football du FLN algérien

[Prolongations, avril 2008, 242 p., 17 €, ISBN : 978-2-916-40032-7.]



● En matière de football, comme ailleurs, il y a des anniversaires plus importants et délicats que d'autres. Si 1958, c'est l'année de la naissance du championnat d'Europe des Nations, de la troisième place

de l'équipe de France à la coupe du Monde en Suède, c'est aussi celle de la naissance de l'équipe de football du Front de libération nationale de l'Algérie. La France est, ou censée être « une puissance coloniale occupant l'Algérie » ; pour arracher son indépendance, un mouvement de libération, le FLN, a pris les armes et engagé une guerre terrible. La base du FLN se trouve en Tunisie, et c'est cette base que rallient en avril 1958, dans le plus grand secret, dix grands footballeurs français d'origine algérienne à qui Mohamed Boumezrag, ancien joueur de Bordeaux devenu entraîneur, a montré où était à présent leur devoir. Ils doivent devenir des footballeurs « en arme ». Certains sont internationaux, quand ils ne jouent pas dans les plus grands clubs de première division française comme Monaco, Saint-Étienne, ou Toulouse, et leurs noms interpellent. Ces dix s'appellent Mekloufi, Ben Tifour, Brahimi, Kermali, Bouchouk, Rouai, Arribi, Boubekeur, Zitouni et Bekhloufi. En s'enfuyant ainsi, certains renoncent à la chance de disputer la coupe du Monde. Un choix terrible, viscéral, celui du devoir, des racines, des origines. Tous étaient heureux, respectés en métropole, reste que faire leur devoir est plus important. C'est une des toutes premières fois où le sport va être fortement politisé, et fonctionner comme un bras de levier, car avec quelques renforts, ces « dribbleurs de l'indépendance » comme les appelle joliment l'auteur, Michel Naït-Challal, ancien grand reporter à *L'Équipe*, et lui-même d'origine berbère, vont en l'espace de quatre ans et 83 matchs disputés dans le monde entier servir la cause mieux que des ambassadeurs classiques. M. Ferhat Abbas, premier président du gouvernement provisoire de la République algérienne déclarera même officiellement que cette équipe, qui a fait honneur aux couleurs algériennes de la Tunisie au Vietnam, en passant par la Chine, l'Irak, la Hongrie, l'URSS ou la Yougoslavie, a « fait avancer de dix ans la cause de l'indépendance algérienne ». Et comme le précise Meckloufi dans sa touchante préface : « Dix ans, c'est des milliers de morts en moins... Quel footballeur peut se prévaloir d'un si beau palmarès ? » Car ne nous y trompons pas, même instrumentalisé, le football reste le football, il a simplement transformé des sportifs en « citoyens responsables ». Transcendés par un idéal, « la liberté de leur pays », ils ont joué librement, sans contraintes disciplinaires ou tactiques ;

grâce à leur combat, le football est redevenu un jeu pour eux. Après avoir rassemblé une documentation considérable, l'auteur a donc pris son bâton de pèlerin pour enquêter sur place, retrouver les survivants, dialoguer avec eux et nous faire revivre dans un style clair, empreint de pudeur et d'affection, cette terrible épopée parfaitement unique. Tolérance, respect, estime et passion sont les maîtres mots de cet essai courageux et maîtrisé, qu'il fallait finir par faire. On connaît en partie la fin de l'histoire, en partie seulement car quelques joueurs revinrent jouer en France, puis eurent des responsabilités dans le football algérien officiel. Un football dont Zidane, Benzéma et Nasri sont quelque part les rejetons, car le football, même dans les pires moments, reste, pour reprendre un terme technique, un petit pont, et parfois, comme ici, un grand...
s. l.

SERGEANT Pascal Edmond Jacquelin. La vie du champion le plus populaire de tous les temps

[L'Harmattan, coll. « Espaces et temps du sport », mars 2008, 214 p., 22 €, ISBN : 978-2-296-05146-1.]



9 782296 051461

● Dans son irremplaçable collection « Espaces et temps du sport », les éditions L'Harmattan nous livrent sous la plume de Pascal Sergent un précieux et curieux *Edmond Jacquelin. La vie du champion le plus populaire de tous les temps*. Une biographie courageuse, qui a bien des mérites. Le moindre étant de relativiser la notoriété des champions des temps modernes, qu'ils s'appellent Zidane, Parker ou Schumacher, et le premier étant de nous faire découvrir la popularité qu'eut le cyclisme sur piste à la belle époque. Une révélation d'autant plus forte que faite dans le sillage d'un champion emblématique : Edmond Jacquelin. C'était un sprinter, et le sprint, c'était alors l'aristocratie de la piste, et du sport balbutiant. Le football-rugby mobilisait une élite, le football-association taillait difficilement sa route dans les couches populaires, l'athlétisme palpait, comme la lutte, la boxe, ou le tennis. Alors, ce sont les années 1893-1895, celles où un solide et vaillant petit Bourguignon,

arrivé à 13 ans à Paris en 1888, commence à faire des étincelles sur sa bicyclette. Il a d'abord été mitron, puis ses qualités ont fini par percer. C'est cette trajectoire, qui conduira Jacquelin de la base au sommet, puis à la déchéance, que l'auteur a reconstituée avec minutie et passion. Cela nous vaut une plongée captivante dans la foisonnante Belle Époque, et dans l'univers contrasté des vélodromes. Possédant un démarrage foudroyant, un caractère entier, au fil de ses exploits, de ses coups de panache, de ses foucades, Jacquelin devient « le champion national », l'idole des populaires, et bien davantage. Il est l'ami des personnalités, de Toulouse-Lautrec à Tristan Bernard. Ayant gagné une fortune, il roule carrosse, il a une loge à la Comédie-Française, on s'arrache son « Roman » dans lequel il raconte ses matchs avec le champion de couleur Major Taylor, qui ont rempli le Parc des Princes en 1901. Champion du monde en 1900, vainqueur des Grands Prix de Paris ou de Berlin, il porte un maillot tricolore, et court sur une bicyclette « La Française ». La France, c'est lui. Lui qui brûle l'existence par les deux bouts et dégoût de plus en plus souvent. Et pour vivre, le sprinter doit aller disputer les Six Jours de New York en 1907, une aventure qui vaut le détour, puis ceux de Berlin en 1909. Il a besoin d'argent, car il est devenu aviateur, et inventeur d'un tricycle-balayeuse. La guerre le laisse K.-O. debout, la difficile reprise du pays l'achève ; docker sur les bords de la Seine, il aménage sur l'île d'Amour à Neuilly un minuscule vélodrome, dont on le prive. La boucle est bouclée. Il meurt dans la misère en 1928, et les hommages sont vibrants, bien sûr. L'auteur a retrouvé la tombe de son champion au cimetière de Bagneux. À l'abandon.

s. l.

SIMON Serge La Mêlée

[Prolongations, janvier 2008, 72 p., ill. coul., 11 €, ISBN : 978-2-916400-30-3.]



9 782916 400303

● Ancien international de rugby devenu brillant consultant du service des sports de France Télévisions, Franck Mesnel laisse rarement se jouer la première mêlée d'un match sans lâcher : « Si on savait ce qui se passe là-dessous, on aurait résolu un des mystères du rugby. » Il n'a pas tort, le rugby à la main se joue toujours

en arrière, et la mêlée est toujours consécutive à un en-avant sanctionnant un ballon tombé devant lui par le joueur auquel il était destiné. L'en-avant permet à l'adversaire de le récupérer pour être introduit dans la fameuse mêlée. La mêlée, qui est avec la touche une des seules phases statiques de conquête du ballon ovale, est vraiment mystérieuse. Comme la touche, elle implique les huit avants, mais au lieu d'être debout et de sauter en l'air pour disputer la balle, ils sont baissés, soudés ligne à ligne, les trois joueurs de première ligne en tête sont poussés par les deux deuxième lignes, et calés par la troisième ligne, en particulier le numéro 8, secondé par deux troisième lignes ailes. Bref, une mêlée de haut niveau implique aujourd'hui l'affrontement de deux packs de 800 kg chacun. Et cette mêlée, pierre angulaire du rugby, personne n'avait encore su ou pu en parler de manière joyeuse, poétique, et vraie. Bref, *La Mêlée* de Serge Simon était très attendue. Ancien pilier gauche international, champion de France, écrivain à la plume vive et acérée, et consultant perspicace, Simon, qui est aussi un brillant docteur en médecine, possédait toutes les qualités pour pondre « le » livre de la mêlée. Il l'a fait. Une merveille de petit livre, où tout est senti, vécu, analysé, millimétré de l'intérieur. L'impact, la souffrance, la jouissance, le sacrifice, tout est là. Un pilier embarquant ainsi stéthoscope, microscope, et électrocardiogramme au cœur d'un combat obscur, c'est exceptionnel. Cela nous vaut une plongée en apnée dans les profondeurs de la mêlée, des prises, des torsions, des imbrications et contraintes. Un fantastique corps à corps, une histoire d'amour parfaitement unique, que Serge Simon résume en une phrase : « Mon cœur s'est arrêté, celui de la mêlée a commencé à battre. » De l'impact, de son rôle, de son bruit, à la sortie du ballon, au moment où le cœur résonne à nouveau, ce sont 72 pages qu'on avale d'un trait. Il aura fallu plus de cent ans pour que l'on nous raconte aussi bien la mêlée, que jadis Frédéric Mistral appelait la « lutte », mais ça valait le coup d'attendre.

S. L.

VILLARD Marc

Le Coup du sombrero

[L'Atalante, janvier 2008, 144 p., 8 €, ISBN : 978-2-84172-421-5.]



9 782841 724215

● Ce n'est pas dans l'habitude du chroniqueur de se mettre en avant, mais disons-le tout de suite, il n'aime pas le foot et c'est ce qui rend la prouesse de Marc Villard encore plus forte : faire aimer des textes centrés sur ce sport (le recueil est dédié à Diego Maradona) à quelqu'un de totalement réticent aux « envolées du ballon rond » comme le disent les commentateurs sportifs. Ces petits recueils publiés à L'Atalante sont de véritables bonheurs. Marc Villard y embarque son lecteur dans diverses nouvelles, autofictions romancées, « vrais-faux exploits, passés et futurs » comme le dit la quatrième de couverture et c'est excellent. Les textes sont ciselés, pleins d'humour, de détachement, l'auteur ne s'épargne pas, et est impérial (comme le titre de la première nouvelle). C'est plein d'allant, de piquant, c'est mordant, enjoué (les textes sur Marc Vieux valent leur pesant de cacahuètes !) bref, au lieu de taper la balle, précipitez-vous chez votre libraire, vous ne serez pas déçu du voyage.

Choix de Christophe Dupuis, Librairie Entre-deux-noirs, Lagon

THÉÂTRE

Sélection de Jean-Pierre THIBAUDAT

Études théâtrales n° 40 : Théâtre populaire, actualité d'une utopie

[Centre d'études théâtrales de Louvain-la-Neuve, mars 2008, 144 p., 17 €, ISBN : 978-2-930416-26-7.]

Textes réunis par Bernard Faivre.]



9 782930 416267

● En un temps où d'aucuns dénoncent un soi-disant échec de la démocratie culturelle, ce livre consacré aux percées, aux figures et aux définitions du théâtre populaire vient en son heure. Comme l'explique Bernard Faivre, le maître d'œuvre de cet ouvrage réunissant une douzaine de contributions comme autant de points d'affirmation et d'interrogation, le cadavre du théâtre populaire, loin d'être mort, bouge encore. En ouvrant une perspective qui va de Robert Hossein à Jamel Debbouze ou Fellag en passant par Armand Gatti et l'essayiste et militant (marxiste) Émile Copfermann et même Antonin Artaud, Faivre et ses acolytes aèrent la maison du théâtre populaire et y font entrer un air vivifiant. En interrogeant les parcours d'hommes de théâtre tels que André Benedetto, Stanislas Nordey et son projet de « théâtre citoyen », Augusto Boal et son « théâtre forum », l'ouvrage pointe un certain nombre de jalons d'une histoire toujours recommencée. Divers témoignages du théâtre au lycée et en milieu universitaire offrent d'autres pistes. Le clivage entre un théâtre populaire et un théâtre du peuple est au cœur de bien des contributions, tout comme le rôle et la place – acteur ou pas – du public et les noms de Vilar, Pottecher, Gémier reviennent comme des leitmotiv. Sans parler des rapports compliqués, parfois incestueux et toujours contradictoires, qui relient la notion de théâtre populaire et celle d'argent public. Un passionnant foisonnement qui mesure le contour d'une notion protéiforme et fourre-tout à l'aune d'un faisceau de pratiques.

J.-P. T.

La Famille : dix pièces courtes

[Avant-scène théâtre/La Comédie-Française, coll. « Les petites formes de la Comédie-Française », décembre 2007, 182 p., ill. n. & b., 10 €, ISBN : 978-2-7498-1050-8.]



● Il faut saluer l'initiative de la Comédie-Française en la personne de Muriel Mayette, son administrateur général, qui a commandé une courte pièce à dix auteurs contemporains sur le thème de la famille, avec comme seule contrainte un nombre de personnages restreint et le souhait d'éviter le monologue. Une volonté de répondre à la « mission irrévocable » de la maison de Molière qui est à la fois de préserver la mémoire du répertoire et de « l'enrichir de formes nouvelles ». Ces dix courtes pièces, aux qualités forcément inégales, en sont la preuve dans une variété réjouissante de styles et d'approches. La benjamine des dix, Marion Aubert, est très à l'aise dans un registre qui poursuit la veine de ses pièces qui aiment jeter les bébés avec l'eau du bain dans une gaîté destructrice. Le plus aguerrri des dix, Philippe Minyana, opte pour une scène de famille classique, mais sous un mode narratif qui en fait le charme. Olivier Bruhnes s'attache aux affres d'un homme en proie au doute (est-il atteint d'un mal incurable ?) face aux siens dans un ballet d'égoïsmes bien vu. Carole Fréchette (lire p. 107) préfère mettre en scène une double séance de photos de famille tandis que Wadji Mouawad s'attache aux mots d'un homme qui s'adresse aux siens *via* une caméra vidéo. Nathalie Fillion fait entrer sur le plateau toute une saga familiale *via* un étourdissant jeu de rôles entre une mère, son fils et sa fille. Koffi Kwahulé, lui, s'attache aux dérives d'un huis clos familial en l'absence d'un père devenu légume dont on apprend qu'il va être débranché. Marc Dugowson, Serge Kribus et Noëlle Renaude complètent cette distribution. On ne relève aucun mort malgré le nombre impressionnant de disputes.

J.-P. T.

DUBILLARD Roland

Le Bain de vapeur. Mélodrame

[Gallimard, coll. « Blanche », mars 2008, 144 p., 13 €, ISBN : 978-2-07-011920-2.]



Madame fait ce qu'elle dit. Monologue à plusieurs voix

[Gallimard, coll. « Blanche », mars 2008, 60 p., 7,50 €, ISBN : 978-2-07-011919-6.]



● Voici qui paraissent ensemble deux pièces inédites de Roland Dubillard dont son éditeur attitré, Gallimard, a publié il y a quelques années d'admirables *Carnets en marge*. En marge du théâtre aussi bien et nous y revoilà au théâtre. *Madame fait ce qu'elle dit*, pièce non datée, se présente comme un « monologue à plusieurs voix » – énoncé dubillardesque par excellence – qui dans son aimable absurdité et son univers légèrement désuet (notons cette admirable réplique : « Madame disparaît dans le bosquet, laissant derrière elle un parfum de rose et plusieurs enfants. ») apparaît comme un lever de rideau apéritif pour nous dégourdir les papilles à la lecture de l'autre pièce, *Le Bain de vapeur*. Un « mélodrame », sous-titre Dubillard, à bon droit, car après bien des péripéties qui, au demeurant n'ont aucune importance, la pièce cesse, faute de combattants : les personnages gisent tous sur le carreau, après s'être tués les uns les autres, seul demeure un cadavre qui finit par s'écrouler « parmi les autres cadavres ». Alors du trou du souffleur qui depuis le début jouait les aquariums quand il ne faisait pas la fontaine, « jaillit un jet d'encre noir », cette encre qui est la marque de fabrique de l'auteur, grand inventeur de répliques et d'objets aussi absurdes que poétiques, tel cet ascenseur hydraulique à qui il arrive de déborder d'eau et que l'on attend « le temps qu'il s'égoutte ». Nous voici dans un univers cher à l'auteur de *Naïves hirondelles* et du *Jardin des betteraves* : dans un coin de province où vivent des êtres interlopes. Nous voici précisément à Tourbe-les-Eaux, ville d'eau imaginaire située dans le plausible Puy-de-Dôme. Tout se passe dans un hôtel. Où des curistes se croisent et se cognent à leur vie passée dans un climat de vapeur, d'amnésie et d'identité perdue. Un certain Gontran se fait appeler

Juan Guevara mais n'est pas le fils du Che, pas plus que la prénommée Charlotte n'est la fille de son présumé père. Formidable galerie de personnages tels la patronne Rachilde, le commissaire de police Raoul à la recherche de diamants du sieur Sperméton (il faudrait écrire une thèse ou un hymne sur l'art des noms dans l'œuvre de Dubillard) ou encore l'improbable Élie Hallé. Le lustre, les murs tremblent et on ne sait si c'est dû aux volcans éteints du Massif central en crise de *revival* (tout est possible chez Dubillard) ou bien aux fureurs d'une course automobile partie de Clermont-Ferrand. Tout tremble et tout vacille dans une drôlerie de tous les instants où l'art de Dubillard qui fait qu'un mot en entraîne un autre et en cache un troisième, peut nous emmener très loin – jusqu'au final on ne peut plus pétaradant. Roland Dubillard était dans la distribution sur la scène du théâtre de l'Atelier quand la pièce y fut créée en 1977. On peut enfin la lire entièrement (des extraits avaient été publiés dans un numéro de la *Revue d'esthétique* consacré à l'auteur) et c'est un bonheur de tous les instants.

J.-P. T.

FRÉCHETTE Carole La Petite Pièce en haut de l'escalier

[Actes Sud/Leméac, coll. « Actes Sud-Papiers », mars 2008, 78 p., 12 €, ISBN : 978-2-7427-7446-3.]



Serial killer et autres pièces courtes

[Actes Sud/Leméac, coll. « Actes Sud-Papiers », mars 2008, 78 p., 12 €, ISBN : 978-2-7427-7176-9.]



● Cela commence comme une histoire d'amour princière dans un pays qui pourrait ressembler à la principauté de Monaco, d'ailleurs l'héroïne se prénomme Grâce, un nom de princesse qui la prédisposait à épouser un riche. Sa sœur qui se prénomme Anne a, elle, un nom de reine mais elle a épousé un ami d'enfance roturier et ne s'en porte pas plus mal. Les deux sœurs s'adorent et se détestent comme on pouvait s'y attendre. La mère

qui se prénomme Jocelyne aurait bien voulu s'appeler autrement et couve ses filles de son regard et de ses mots de mère, bref elle est passablement collante et insupportable mais aimante à tout va, donc indispensable. Elle se réjouit de voir sa fille Grâce épouser le riche Henri qui possède une vaste demeure de vingt-huit pièces avec une décoration on ne peut plus luxueuse et tapageuse. Bref cela commence comme un conte de fées. Mais il y a une pièce en haut d'un escalier, une seule pièce que l'époux amoureux ne veut pas que sa jeune femme voit. C'est le grain de sable, c'est là que tout se noue, c'est là que le conte de fées bascule dans le fantastique, c'est là qu'un climat d'angoisse s'insinue. Car évidemment, malgré la surveillance de la bonne, Jenny, entièrement dévouée à son maître, Grâce n'a qu'une envie, c'est de pénétrer dans la pièce interdite, ce qu'elle fait par touches successives jusqu'à y sentir une présence. Fantôme ? Peut-être, peut-être pas. Carole Fréchette a l'art de maintenir l'ambiguïté et le suspens tout en créant un climat qui compense le manque de profondeur des personnages un peu trop monolithiques de cette pièce forcément titrée *La Petite Pièce en haut de l'escalier*. On retrouve cette atmosphère à la lisière du fantasme et du plausible dans *Serial Killer* qui donne son titre au recueil de pièces toutes courtes et toutes de commande. Celle-ci a été commandée à l'auteur (Québécoise, elle vit à Montréal) par Catherine Anne, la directrice du théâtre de l'Est parisien. Elle met en présence un couple de fraîche date. La longue scène qui constitue la pièce se passe chez Estelle. Son amant Luc, rencontré deux mois plus tôt, frappe à la porte, il l'aime, il veut la présenter à sa famille, à ses amis, elle est au bord de l'étouffement. Il prépare le repas, il est question d'un couteau, de poisson cru, de la façon dont on tue une poule, l'atmosphère est viciée. Estelle a-t-elle tué ce qu'elle tient entre ses mains, mais que tient-elle ? On ne sait. Cette pièce, comme d'autres du recueil, met en circulation des voix intérieures qui se mêlent à la conversation, un procédé bien maîtrisé. C'est le cas de *La Pose*, une courte pièce commandée par la Comédie-Française.

J.-P. T.

GIDEL Henry
**Gens de théâtre, biographies.
 Les deux Guityry, Feydeau,
 Sarah Bernhardt**

[Omnibus, janvier 2008, 1 088 p., 30 €, ISBN : 978-2-258-07665-5.]



● Il y a longtemps que les biographies de Gidel ravissent ses lecteurs par leur art de la mise en scène et du dialogue (inventé) au rebours du souci d'exactitude de biographies plus pointilleuses. L'idée d'en réunir quatre consacrées à des figures du théâtre hautes en couleur n'est pas fortuite. Outre le fait qu'elles traversent des décennies où le théâtre était roi, elles mettent en présence des personnalités et des talents d'acteurs et d'auteurs hors du commun dont les vies sont accrochées les unes aux autres. Feydeau, dont la naissance est un roman, est peut-être le fils de Napoléon III lequel fut un amant de Sarah Bernhardt, mais la grande Sarah a aussi été la maîtresse du jeune Lucien Guityry, lequel, grâce à elle, fut engagé dans un théâtre à Saint-Petersbourg, ville où allait naître Sacha, lequel plus tard allait écrire une pièce pour la vieille Sarah Bernhardt. Bref, les coulisses de ces vies conduisent naturellement Gidel à les mettre en scène dans un même volume, constituant une manière de saga du théâtre français, quatre vies valant mieux qu'une. Certes, il ne faut pas chercher chez Gidel une rigueur et une froideur scientifiques, son souci étant d'abord de nous faire revivre une époque révolue à travers la vie d'un héros dont par ailleurs l'œuvre tient lieu de fil conducteur. C'est pourquoi son travail sur Feydeau est le mieux réussi. C'est avec l'auteur du *Dindon* qu'on entre mieux dans le secret de la création et du tressage entre la vie, le théâtre, l'amour, l'argent, autant de têtes de chapitre que l'on retrouvera chez les Guityry père et fils et la grande Sarah. Peu avant de mourir, Feydeau reçoit dans son courrier une lettre de Sacha Guityry qui s'excuse de ne pas venir le voir, accaparé qu'il est par des répétitions de *Mon père avait raison*. Une vie chasse l'autre.

J.-P. T.

HUBERT Marie-Claude
Le Nouveau Théâtre, 1950-1968

[Honoré Champion, coll. « Dictionnaires-références », février 2008, 416 p., 72 €, ISBN : 978-2-7453-1649-3.]



● Cet ouvrage s'inscrit dans une vaste histoire du théâtre français dirigée par Charles Mazouer. Six volumes parus, six à paraître, dans un ordre non chronologique. Ce volume complète la couverture du XX^e siècle assurée par d'autres auteurs. Nous n'avons pas lu ces volumes, mais assurément, le livre que Marie-Claude Hubert consacre à ces années intenses du théâtre que fut celui de l'après-guerre jusqu'à la césure de 1968 est d'une grande qualité. Et c'est sans doute l'ouvrage le plus sérieux, le mieux documenté, le plus précis paru à ce jour sur cette période. C'est aussi le plus vivant car il s'appuie sur les œuvres des auteurs, bien sûr, mais aussi sur les propos des metteurs en scène qui les ont servis (de Roger Blin à Roger Planchon, la liste est longue et haute en couleurs), enfin sur les propos de ces premiers spectateurs que sont les critiques (piètres et aveugles comme Jean-Jacques Gautier, perspicaces comme Jacques Lemarchand, fiévreux comme Gilles Sandier ou attentifs comme Poirot Delpech). Une histoire vivante donc, où rien n'est négligé, pas même les auteurs du théâtre de boulevard. Un léger reproche toutefois : le manque de place accordée aux interprètes, souvent relégués en note en bas de page. Si Hubert parle joliment de Madeleine Renaud et salue la performance de R.-J. Chauffard, le créateur de *La Dernière Bande* de Beckett, elle ne dit pas un mot de l'interprétation d'Alain Cuny dans *Tête d'or* de Claudel dans la mise en scène de Jean-Louis Barrault – pièce et spectacle justement commentés – et c'est regrettable. Le livre est composé de façon non strictement chronologique, mais par famille : les aînés, les poètes de la scène, les romanciers au théâtre, etc. Chaque auteur est suivi dans son parcours, ses rencontres avec les metteurs en scène, l'accueil qui lui est fait de pièce en pièce. De très belles pages sur Jean Vauthier, Roland Dubillard ou Arthur Adamov, mais aussi sur Camus ou des auteurs par trop négligés aujourd'hui comme François Billeldoux. On peut toutefois regretter que le dernier chapitre consacré au théâtre politique passe un peu trop rapidement sur l'œuvre

de Kateb Yacine. Il n'empêche, c'est là une œuvre admirable, un précieux compagnon de route pour tous les étudiants en théâtre et tous ceux qui veulent pénétrer en détail dans cette période formidablement féconde du théâtre français.

J.-P. T.

HUSTON Nancy, LATOUR Geneviève et HAÏM Victor Jacques Noël.

Décors et dessins de théâtre

[Actes Sud, janvier 2008, 150 p., ill. coul., 36 €, ISBN : 978-2-7427-7271-1.]



● Que l'on connaisse ou pas son nom, on reconnaît toujours un décor de Jacques Noël. Une façon de récréer le monde sur des toiles peintes avec des teintes entre chien et loup et des traits effilés qui lorgnent vers l'infini. Son nom reste lié à ces années bénies qui ont vu apparaître les pièces de Ionesco, Adamov, Beckett, Dubillard, et des êtres précieux comme le metteur en scène Roger Blin, les servir. Jacques Noël participa discrètement à ces agapes, ancré qu'il était dans l'art des toiles peintes. Une étonnante alliance de la tradition et de l'avant-garde. Son nom est à jamais lié aux créations de *La Cantatrice chauve* et de *La Leçon* dont il a signé les décors – et dont la reproduction a fait le tour du monde. Par la suite, il devait aussi réaliser l'extraordinaire décor des *Chaises* et de bien d'autres pièces de Ionesco qui sut dire « la grande chance » qu'il eut d'avoir un tel décorateur pour le servir. « Il sait créer un désert illimité sur deux mètres carrés », écrit Ionesco. La formule résume bien la diablerie poétique et rêveuse (on pense à Chagall) de Jacques Noël. Il ne se contentait pas de maquettes, en marge des spectacles, il peignait des toiles à part entière en écho au spectacle et cet ouvrage qui retrace sa longue carrière en reproduit un certain nombre. Jacques Noël travailla aussi pour beaucoup d'autres metteurs en scène comme Pierre Debauche ou Jean-Louis Barrault. Et puis il rencontra le mime Marceau. Ce dernier avait inventé Bip, qui semblait comme une créature née des crayons et pinceaux de Jacques Noël et ce dernier poursuivit l'osmose en créant l'univers scénique de nombreuses pantomimes. « Il est le maître de l'illusion, du trompe-

l'œil, de la fausse perspective » écrit le metteur en scène Jacques Mauclair, autre fidèle complice pour qui il avait transformé en théâtre – le théâtre du Marais – un ancien entrepôt de prêt-à-porter, retrouvant la magie des petites salles chères aux années où son sens de l'illusion confina aux mystère.

J.-P. T.

LAGARCE Jean-Luc Journal 1977-1990

[Les Solitaires Intempestifs, coll. « Du désavantage du vent », décembre 2007, 570 p., 24 €, ISBN : 978-2-84681-193-4.]



Journal 1990-1995

[Les Solitaires Intempestifs, coll. « Du désavantage du vent », mars 2008, 576 p., 24 €, ISBN : 978-2-84681-197-2.]



● Né en 1957, Jean-Luc Lagarce aurait donc eu 50 ans en février 2007 et toute « l'année Lagarce » s'achève en jouant les prolongations, avec l'entrée au répertoire de la Comédie-Française de sa pièce *Juste la fin du monde* (l'une des dernières), un colloque à la Sorbonne autour de son œuvre et surtout la publication en deux volumes de son *Journal* qui parachève l'œuvre et constitue le roman auquel, sa vie durant, Lagarce n'aura cessé de rêver sans savoir qu'il l'écrivait tous les jours. Mais sachant tout de même l'importance de ce journal puisque, malade du sida, il commença à le taper à la machine, travail que la mort devait interrompre – c'est François Berreur, son collaborateur et héritier littéraire qui devait achever cet harassant travail (l'écriture de l'auteur étant difficilement déchiffrable). Lorsque, avec quelques comédiens amateurs comme lui, Jean-Luc Lagarce fonde le théâtre de la Roulotte en 1977, il commence ce jour-là à écrire ce journal. Il le tiendra jusque quatre jours avant sa mort. Étonnant et foisonnant journal, superbe chronique de la vie d'un homme de théâtre écartelé entre le rythme de la compagnie et le repli solitaire de l'écriture, entre l'amour et le travail, entre Besançon où il travaille et Paris où il finit par habiter pour mieux vivre son

homosexualité, entre la vie et la mort enfin. Car, très tôt, Lagarce écrit en s'adressant à un lecteur posthume, il lui parle déjà (avant même d'être atteint du sida mais plus encore après), et sa voix nous vient, amicale, complice, d'outre-tombe, extraordinaire dialogue. Toute l'écriture de Lagarce est adressée. Ce *Journal* est aussi un témoignage de première qualité sur les chemins tortueux de l'écriture, sur le manque d'argent qui gangrène sa vie ; l'auteur rêve de reconnaissance. Il sera reconnu de son vivant comme metteur en scène. Il savait qu'il serait reconnu comme auteur après sa mort, il l'écrit en s'en amusant, mais il ne se trompait pas. Lagarce est aujourd'hui un auteur qui a trouvé ses metteurs en scène, ses acteurs, son public et pas seulement en France, partout dans le monde, il est déjà devenu un classique contemporain. Et ce *Journal* est comme un bouquet final.

J.-P. T.

YAARI Nurit Le Théâtre de Hanokh Levin. Ensemble à l'ordre des canons

[Théâtrales, coll. « Sur le théâtre », mars 2008, 160 p., ill. n. et coul., 18 €, ISBN : 978-2-84260-259-8.]



● Voici le premier ouvrage consacré au dramaturge et homme de théâtre israélien Hanokh Levin (1943-1999) de plus en plus mis en scène sur les scènes françaises et européennes. Et ce n'est que justice. Une vingtaine de pièces sont traduites en français, la plupart par Laurence Sendrowicz (cinq volumes de *Théâtre choisis* parus aux éditions Théâtrales) ; l'auteur en a écrit une cinquantaine, monté lui-même une vingtaine. On est en pleine découverte de cet auteur dont l'importance ne va faire que croître dans les années qui viennent. Cet ouvrage permet d'embrasser l'œuvre toute entière dans ses thématiques. La force de Levin, c'est d'écrire ancré on ne peut plus dans le présent (sa vie se passe dans un pays jalonné par des guerres) et dans le local (Tel-Aviv), mais en lestant ces données d'un dialogue fécond et constant avec l'histoire du théâtre dont les auteurs (Eschyle, Sophocle, Goldoni, Tchekhov et toute la clique) sont comme ses conseillers artistiques, ses équipiers, ses complices. La force de Levin, c'est de mélanger tout cela, le particulier et le général, le simple

et le sublime – il parle de l'occupation des toilettes dans une maison comme il parle de l'occupation des territoires occupés –, mais aussi d'épauler ce dispositif par une efficace batterie de formes scéniques. Si ses premières pièces politico-satiriques sont difficilement exportables, la plupart de ses autres pièces atteignent un caractère universel et l'accueil fait à son œuvre en France – qui fut le premier pays à s'intéresser à lui, une fois n'est pas coutume – est là pour le prouver. L'auteur montre comment les pièces de Levin ont sacrément secoué le cocotier du théâtre en Israël et bousculé le discours officiel – certains spectacles ont donné lieu à de vives contestations, y compris dans la salle. Mais Nurit Yaari montre plus encore la force tragique et caustique de cette œuvre qui lorgne autant vers Shakespeare que vers Aristophane tout en prenant, au fil des ans, certains accents tchekhoviens. Il est probable que cette œuvre influencera plus d'un dramaturge français en herbe.

J.-P. T.

VOYAGES

Sélection de Gilles FUMEY et du Choix des libraires

ALAUX Marc Sous les yourtes de Mongolie

[Transboréal, novembre 2007, 364 p., 22,50 €, ISBN : 978-2-913955-55-4.]



9 782913 955554

● Ce livre est l'histoire d'une passion, peut-être même d'une obsession d'un lieu, d'un ailleurs qui « lie les fantasmes à la déraison » selon les propres mots du voyageur. Ces fantasmes de Mongolie sont nés d'un atlas et des chants passés et repassés de l'enfance. Destination Oulan Bator, étape obligée vers Da Khüriye (« le Grand Monastère »), ville cernée d'un anneau de yourtes au feutre blanc. Alaux et son compère sont des voyageurs étonnés. Alaux pointe la proximité du luxe et de la misère, il se surprend à se méfier des chiens errants, ceux qui se régalaient des cadavres dans un pays où la religion interdit l'ensevelissement. En route pour Gobi, Alaux raconte la steppe, cette prairie de *stipa*, où le vent et le gel interdisent l'arbre. Au monastère d'Erdenemandal, le vieux moine lui donne l'occasion de raconter les purges stalinienne contre le lamaïsme. Nos *ciceroni* en Mongolie, qui marchent « comme avaient marché nos ancêtres il y a dix millions d'années » se font volontiers ethnologues comparatistes (le statut des femmes, etc.), ne dédaignent pas les spectacles (la lutte qu'ils présentent comme une parade), mais ils restent surtout des philosophes lorsque l'épreuve les aiguillonne au pied de l'Altai chez les Kazakhs. « La Mongolie me manque, j'espère qu'elle me manquera toujours », écrit Marc Alaux. Un cri du cœur qui apparente le voyage à un cri d'amour.

G. F.

BARBIER Chrystelle Pérou. Ombres et lumières

[Toute latitude, coll. « Pays latino », novembre 2007, 192 p., 19,90 €, ISBN : 978-2-35282-014-7.]



9 782352 820147

● Qui écrit les guides de voyage ? Nul ne le sait vraiment, si ce n'est qu'on fait confiance à une collection qui a fait ses

preuves. Ici, c'est avec une journaliste que nous faisons le détour péruvien, en partant avec des clichés médiatiques sur ce pays mythique (« c'est le Pérou ! »). De ce point de vue, le livre est pratique car il écume tous les faits de crise dans ce pays, de la guérilla à la drogue, de la corruption à la pauvreté jusqu'aux inégalités sociales. Il veut montrer que les Péruviens ne vivent pas dans ces images, mais bien dans une autre réalité, une culture très riche faite de ressources religieuses, paysagères, nationalistes comme l'indianité qui soude les Péruviens en dépit d'une faible organisation et d'une mixité ethnique maintenant des différenciations fortes. Chrystelle Barbier nous fait naviguer dans les eaux boueuses du Sentier lumineux qui a défrayé la chronique. Elle revient sur les difficultés d'un changement politique. Avec des concepts comme celui de « l'informel » ou de la corruption, elle réutilise des outils qui prêtent à caution dans leur imbrication au sein de la vie politique. La « biodiversité en danger », est-ce une catégorie néocoloniale du regard étranger sur cette ressource exceptionnelle que se font piller les Péruviens, ou l'occasion d'une prise de conscience d'un nouveau danger qui menacerait le Pérou de demain ? Le chapitre sur le tourisme au Macchu Pichu est emblématique des contradictions dans lesquelles se trouvent les Péruviens avec ces contacts extérieurs qui figent les images plus qu'ils ne contribuent à faire bouger les archaïsmes locaux. À ce titre, ce livre à double fond est une manière de voir tout en donnant à comprendre ce qu'un voyage peut aider à dire du monde.

G. F.

CAUDOUX Benoit Géographie

[Léo Scheer, décembre 2007, 178 p., 17 €, ISBN : 978-2-7561-0095-1.]



9 782756 100951

● Toute histoire est une quête de l'autre en son espace. Benoit Caudoux part du sien, une chambre, une fenêtre au premier étage par laquelle il regarde et commente le monde. Il y a aussi sa page blanche qui est l'autre centre de son univers et le livre que nous tenons entre les mains. On ne raconte pas cette écriture surprenante qui prend le lecteur au dépourvu à chaque

détour. « Comment se débarrasser de l'impression d'une posture sincère ? » Ou encore : « Fâché avec le beau. Tout ce qui prend une valeur s'évanouit en images, se vide, dehors-dedans. » Caudoux laisse le lecteur dans les interstices de son texte, et là est sa géographie, entre lui et nous. Dans le va-et-vient du monde, il est à l'affût de ce qui est « exercice », comme cet exercice d'Afrique où il s' imagine en étant Massaï, « debout : un trait de plume sèche à main levée ». Pour se couler dans les mots du grand voyageur que fut Charles-Albert Cingria : « Un peu honteux, mais humble et alors meilleur, j'avais laissé tomber ma tête en arrière comme quelqu'un qui sait qu'un visage indicible est sur lui. »

G. F.

LECLOUX Frédéric L'Usure du monde. Hommage à Nicolas Bouvier

[Le Bec en l'air, février 2008, 238 p., ill. coul., 45 €, ISBN : 978-2-916073-33-0. Préface d'Éliane Bouvier ; postface de Christian Caujolle.]



● Un bel hommage à Nicolas Bouvier. Reprendre l'usage pour en créer l'usure, un beau projet. Frédéric Lecloux y parvient avec ses splendides arrêts poétiques dans le temps, il s'approprie l'esprit de Nicolas Bouvier sans le plagier pour nous faire ressentir cette notion disparue du voyage – prendre son temps pour découvrir les gens et leur vies. Il alterne photographies et textes pour nous conduire à travers les pays de l'ex-Yougoslavie, la Turquie, l'Iran, le Pakistan et l'Afghanistan. C'est à découvrir avec lenteur.

Choix de Didier Martin, Librairie Au Grillon, Nanterre

MÉNARD Philippe Marco Polo. À la découverte du monde

[Glénat, coll. « La société de Géographie », novembre 2007, 192 p., 39 €, ill. coul., ISBN : 978-2-7234-5967-9.]



● *Le Devisement du Monde* relatant le voyage de Marco Polo en Orient est le premier texte à révéler la profondeur géographique de l'Asie aux Européens. Marco Polo fascine les ethnologues,

les historiens et les linguistes dans les six versions anciennes de son texte dont deux sont très largement françaises. L'album reprend des centaines d'images éparpillées dans de nombreuses bibliothèques du monde, donnant à la fois le contexte du voyage et le regard qu'on portait sur ces aventures dans les siècles qui ont suivi. Des images somptueuses telles une chasse aux porcs-épics dans le Badakshan afghan, une séquence de séchage de melon dans la région de Shebargan, ou la révélation d'une stèle nestorienne de 871 conservée à X'ian en Chine. On pénètre dans la civilisation mongole d'hier et d'aujourd'hui. Mais le clou du livre est la somme d'invitations que Philippe Ménard nous offre chez l'empereur chinois Khoubilai Khan, au banquet et à la chasse, car Marco Polo a fréquenté le Grand Khan pendant près de dix-sept ans. En prélude à une longue visite de la Chine dans la région des temples de Pagan ou au monastère de Labrang au Gansu, dans les endroits les plus reculés où il saisit des crématations, la fabrication de la porcelaine ou encore des scènes de cannibalisme à Fuzhou. Sur le retour, la description de Sumatra laisse sceptique avec les licornes et les singes dont il observe le trafic. À Ceylan, sur les côtes de l'Inde, Polo raconte ses rencontres avec les rois et les cueilleurs de poivre. Un esprit curieux et moderne, mais surtout un conteur inépuisable qui montre l'homme en train de réécrire le monde.

G. F.

SAINT-PEUL Augustine et SIKASSO Georges-Marie (de) Voyage au pays des Bobos (Burkina Faso, début du XXI^e siècle)

[Cartouche, coll. « Voyage au pays des... », janvier 2008, 138 p., 12 €, ISBN : 978-2-91584-227-2.]



● Un pays qui faisait peur dans les siècles passés, plein d'anthropophages, d'empoisonneurs raffinés et de guerriers invincibles qui passaient pour commander des armées de guèpes. Ce fut une terre de laboureurs pacifiques conquis par les peuples qui traversaient leur territoire. Les Bobos sont aujourd'hui une minorité vivant dans le sud-ouest du Burkina Faso, non loin justement de Bobo Dioulasso.

Ce peuple plein de fantasmes a été exploré par les anthropologues et les écrivains dont Michel Leiris, qui n'a pas lésiné sur les descriptions crues des faits sociaux, comme les mariages. Car ce que montrent les enquêtes de ces paysans animistes structurés en sociétés quasi anarchistes, c'est que l'utilisation des masques et l'usage d'une langue secrète répondent à un besoin quasi obsessionnel de cacher leurs mœurs déroutantes. Le contact est établi ici avec un prêtre (voire archevêque) et des historiens formés, « formatés » dirait-on, dans les universités catholiques. La rencontre, quoique littéraire plus qu'ethnographique, s'avère instructive et ces peuples du Niger qui pratiquent le culte Dwo valent largement le détour. Notamment par ce livre qui est alléchant et prépare une autre manière de rencontre et de voyage que le tourisme à l'anglaise, tel qu'il existe depuis le XVIII^e siècle. Une collection réussie.

G. F.

35	<i>Cahier de l'Herne</i> n° 3 : Louis-Ferdinand Céline
84	<i>Esprit</i> n° 339 : Qu'est-ce que le sarkozysme ?
106	<i>Études théâtrales</i> n° 40 : Théâtre populaire, actualité d'une utopie
9	<i>Les Carnets du paysage</i> n° 15 : Bord à bord. Art écologique et art environnemental
84	<i>Mouvements</i> n° 52 : La <i>new droite</i> , une révolution conservatrice à la française ?
15	Basse def. Partage de données
15	D'un siècle à l'autre. La collection du musée d'Art moderne de Saint-Étienne
15	Harald Szeemann. Méthodologie individuelle
16	If Everybody had an Ocean. Brian Wilson, une exposition
69	Kant
23	L'Art d'Alain Saint-Ogan
74	L'Énergie dans le monde. Bilan et perspectives
80	L'Enfant et le Génocide. Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah
80	L'Enfer de la Bibliothèque. Eros au secret
62	L'Histoire du saxophone jazz
38	L'un pour l'autre, les écrivains dessinent
106	La Famille : dix pièces courtes
81	Les Années 68. Le temps de la contestation
81	Le Sionisme dans les textes
81	Mai-Juin 68
28	Marcel L'Herbier. L'art du cinéma
99	Paul Ricœur. De l'homme faillible à l'homme capable
16	Paul Sharits
16	Raphaël Zarka. En milieu continu
66	Regards sur la musique française. Piano à quatre mains
67	Tombés pour Daho
69	Vices ou vertus ? Études critiques par 16 philosophes contemporains

INDEX PAR NOM D'AUTEUR

A

63	AÄNET	Aquarian Forest
23	ABIRACHED Zeina	Le Jeu des hirondelles : mourir, partir, revenir
110	ALAUX Marc	Sous les yourtes de Mongolie
82	ALMEIDA Fabrice (d')	La Politique au naturel. Comportement des hommes politiques et représentations publiques en France et en Italie du XIX ^e au XXI ^e siècle
82	AMSELLE Jean-Loup	L'Occident décroché. Enquêtes sur les postcolonialismes
17	ARASSE Daniel	L'Homme en perspective, les primitifs d'Italie
10	ANDREOTTI Libero	Le Grand Jeu à venir. Textes situationnistes sur la ville
45	APOLLINAIRE Guillaume	Je pense à toi mon Lou. Poèmes et lettres d'Apollinaire à Lou
33	ARCIS Francisco	La Balade d'Elvis
53	ARSAND Daniel	Des amants
83	ARTIÈRES Philippe et ZANCARINI-FOURNEL Michelle (dir.)	68. Une histoire collective [1962-1981]
83	ARNOULD Paul et SIMON Laurent	Géographie de l'environnement
83	AUDIER Serge	La Pensée anti-68. Essai sur les origines d'une restauration intellectuelle
84	AUDOIN-ROUZEAU Stéphane	Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX ^e -XXI ^e siècles)
32	AUGER Antoine, BATHIAS-RASCALOU Céline et CASALI Dimitri	100 dates de l'histoire du monde

B

30	BACKÈS Michel	Mords-le !
84	BADIOU Alain	Circonstances : volume IV : De quoi Sarkozy est-il le nom ?
63	BAKER Chet	In Paris : The Complete 1955-1956 Barclay Sessions
74	BARBAULT Robert	Un éléphant dans un jeu de quilles. L'homme dans la biodiversité

- 53 BARBÉRIIS Dominique **Quelque chose à cacher**
- 110 BARBIER Chrystelle **Pérou. Ombres et lumières**
- 79 BARNÉOUD SANTO Lise **Santo. Les explorateurs de l'île planète**
et TARDIEU Vincent
- 34 BARROT Olivier et CHIRAT Raymond **Sacha Guitry, l'homme-orchestre**
- 32 BATHIAS-RASCALOU Céline, **100 dates de l'histoire du monde**
AUGER Antoine et CASALI Dimitri
- 33 BAUDOIN Edmond (ill.) **La Petite Danube**
et CANNET Jean-Pierre
- 39 BAZOT Xavier **Camps volants**
- 75 BÉDARD Jean **Le Pouvoir ou la Vie. Repenser les enjeux de notre temps**
- 103 BÉDARIEUX Louis **Le Foot de papa**
- 50 BENOTMAN Abdel Hafed **Marche de nuit sans lune**
- 81 BENSOUSSAN Georges **Un nom impérissable. Israël, le sionisme et la destruction des Juifs d'Europe**
- 6 BENTON Tim **Les Villas parisiennes de Le Corbusier et Pierre Jeanneret, 1920-1930**
- 69 BERGSON Henri **L'Évolution créatrice**
- 11 BERNARDO Enrico **Mes vins de Méditerranée**
- 30 BERTRAND Frédérique (ill.) **Pierre et le l'ours**
et DOUZOU Olivier
- 45 BEURARD-VALDOYE Patrick **Le Narré des îles Schwitters**
- 46 BIANU Zéno **Chet Baker (déploration); Variations Daumal**
- 80 BIASI Pierre-Marc (de) **Histoire de l'érotisme. De l'Olympe au cybersexe**
- 24 BLANCHIN Matthieu **Martha Jane Cannary. La vie aventureuse de celle que l'on nommait Calamity Jane.**
et PERRISSIN Christian **Volume I: Les années 1852-1869**
- 46 BOBIN Christian **La Présence pure et autres textes**
- 18 BOLTANSKI Christian **La Vie possible de Christian Boltanski**
et GRENIER Catherine
- 85 BONIFACE Pascal et VEDRINE Hubert **Atlas du monde global**
- 46 BONNEFOY Yves **Traité du pianiste et autres écrits anciens; La Longue Chaîne de l'ancre; Le Grand Espace**
- 46 BOULANGER Pascal **Fusées & Paperoles. Journal de lectures, littératures et poésies**
- 18 BOULEZ Pierre **Le Pays fertile. Paul Klee**
- 27 BOURDON Laurence **Dictionnaire Hitchcock**
- 51 BOURLAND Fabrice **Les Enquêtes d'Andrew Singleton et James Trelawney. Volume I: Le Fantôme de Baker Street**
Les Enquêtes d'Andrew Singleton et James Trelawney. Volume II: Les Portes du sommeil
- 70 BRAGUE Rémi **Du Dieu des chrétiens et d'un ou deux autres**
- 94 BRAUN Sam **Personne ne m'aurait cru, alors je me suis tu. Entretien avec Stéphane Guinoseau**
- 31 BRAX Justine (ill.) et FERRIER Anne **Demba et le faiseur de rêves**
- 32 BRENIFFIER Oscar **Le Livre des grands contraires philosophiques**
et DESPRÉS Jacques (ill.)
- 53 BROCHET Anne **La Fortune de l'homme et autres nouvelles**
- 35 BROYE Lionel et LAGARDE François **Le Rouge et le Gris. Ernst Jünger dans la Grande Guerre**
- 6 BRUCCULERI Antonio **Du dessein historique à l'action publique: Louis Hautecoeur et l'architecture classique en France**
- 47 BRYEN Camille **Désécritures**
- 75 BUFFON **Histoire naturelle des oiseaux**
- 67 BURGER Rodolphe **No Sport**
- C**
- 53 CACHIN Nathalie **Les Trophées de Constance & autres objets de désir**
- 39 CALIGARIS Nicole **Okosténie; Medium is mess**
- 70 CALLIAS Aurore (ill.) et FOESSEL Michaël **Pourquoi les hommes se disputent-ils à propos de Dieu?**
- 85 CAMBON Fernand **De quoi est fait l'inconscient**
- 33 CANNET Jean-Pierre **La Petite Danube**
et BAUDOIN Edmond (ill.)
- 18 CANONNE Xavier **Le Surréalisme en Belgique (1924-2000)**
- 75 CASSOU-NOGUES Pierre **Les Démons de Gödel. Logique et folie**
- 32 CASALI Dimitri, **100 dates de l'histoire du monde**
AUGER Antoine
et BATHIAS-RASCALOU Céline
- 110 CAUDOUX Benoit **Géographie**

- 35 CÉLINE Louis-Ferdinand
 51 CHAINAS Antoine
 47 CHAMPROUX Huguette
 11 CHAO Ramon et RAMONET Ignacio
 27 CHAPLIN Eugène
 30 CHARDONNAY Catherine
 et PERRIN Renaud (ill.)
 85 CHARTIER Roger
 63 CHASSY Guillaume (de)
 54 CHAULEUR Catherine
 92 CHAUMONT Jean-Pierre (dir.)
 et KUPERMINC Jean-Claude
 54 CHEHAT Fayçal
 64 CHEVILLON Bruno
 34 CHIRAT Raymond et BARROT Olivier
 24 CHRISOSTOME Sébastien
 86 CITRON Suzanne
 19 CLAIR Jean
 80 CORBIN Alain
 86 COSTANTINI Dino
 28 COURBET-COHL Pierre
 et VIGNAUX Valérie
 6 CULOT Maurice
 et LAMBRICHS Anne
- D**
- 19 DANESI Fabien
 86 DARBO-PESCHANSKI Catherine
 34 DÉBAT Aurélien (ill.) et RIBEIRO Cathy
 52 DELFINO Jean-Paul
 87 DELIGNY Fernand
 11 DELMAS Jean-François
 29 DEROO Éric
 87 DESCAMPS Philippe
 103 DESCAMPS Pierre-Marie (dir.)
 32 DESPRÉS Jacques (ill.)
 et BRENIFIER Oscar
 33 DESTOURS Christine
 54 DETAMBEL Régine
 76 DEUTSCH Jean
 88 DIDIER-WEILL Alain
 et SAFOUAN Moustapha (éd.)
 88 DIOP Papa Samba
 et GARNIER Xavier (dir.)
 67 DITERZI Claire
 39 DJEBAR Assia
 30 DORAY Malika
 88 DOSSE François
 et FRODON Jean-Michel (dir.)
 30 DOUZOU Olivier
 et BERTRAND Frédérique (ill.)
 107 DUBILLARD Roland
 89 DUVAL-STALLA Alexandre
- E**
- 98 ESTÈBE Philippe
- Cahiers Céline. Volume IX : Lettres à Marie Canavaggia 1936-1960
 Versus
 Off
 Guide du Paris rebelle
 Le Manoir de mon père
 Les Petits Mots d'Alfonso
- Écouter les morts avec les yeux
 Faraway so close
 Plissé Soleil
 Zadoc Kahn. Un grand rabbin entre culture juive, laïcité et affaire Dreyfus
- Celle qui n'aimait pas les hommes
 Hors-champ
 Sacha Guitry, l'homme-orchestre
 Nage libre
 Le Mythe national. L'histoire de France revisitée
 Autoportrait au visage absent. Écrits sur l'art (1981-2007)
 L'Harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie
 Mission civilisatrice. Le rôle de l'histoire coloniale dans la construction de l'identité française
 1895 n° 53 : Émile Cohl
- Albert Laprade. Architecte, jardinier, urbaniste, dessinateur, serviteur du patrimoine
- Le Mythe brisé de l'Internationale situationniste. L'aventure d'une avant-garde
 au cœur de la culture de masse (1945-2008)
 L'Historia. Commencements grecs
 Mon père a disparu !
 Chair de Lune
 Œuvres
 L'Inguimbertaine. Maison des muses
 La Force noire
 L'Utérus, la Technique et l'Amour
 50 ans d'Euro. Une histoire française
 Le Livre des grands contraires philosophiques
- Mon père m'a donné un mari
 Notre-Dame des Sept Douleurs
 Le ver qui prenait l'escargot comme taxi. Et autres histoires naturelles
 Travailler avec Lacan
- Itinéraires et contacts de cultures* n° 40 : Sony Labou Tansi à l'œuvre
- Tableau de chasse
 Nulle part dans la maison de mon père
 Ce livre-là
 Gilles Deleuze et les images
- Pierre et le l'ours
- Le Bain de vapeur. Mélodrame ; Madame fait ce qu'elle dit : monologue à plusieurs voix
 André Malraux, Charles de Gaulle, une histoire, deux légendes. Biographie croisée
- Gouverner la ville mobile

F

- 12 FAIVRE-JUSSIAUX Michèle La Salle d'attente de mon psychanalyste
- 7 FAREL Alain Architecture et Complexité. Le troisième labyrinthe
- 66 FARRENC Louise Œuvre pour violon et piano. Sonate n° 1 op. 37 ; sonate n° 2 op. 39
- 55 FAYE Éric L'Homme sans empreinte
- 76 FEHRENBACH Charles Des hommes, des télescopes, des étoiles
- 12 FERBER Christine La Cuisine des fées
et LAURENDON Gilles et Laurence
- 55 FERRARI Jérôme Balco Atlantico
- 31 FERRIER Anne et BRAX Justine (ill.) Demba et le faiseur de rêves
- 24 FERRI Jean-Yves De Gaulle à la plage
- 94 FINKIELKRAUT Alain, LÉVY Bernard-Henri et LÉVY Benny La Mémoire, l'oubli, solitude d'Israël. L'enregistrement du débat public à Jérusalem en 2001
- 33 FISSEAU Serena, LA SALLE Aimée (de) et PIFFARETTI Marion (ill.) Les Amoureux du p'tit moulin. Une histoire, des chansons
- 31 FLAMANT Ludovic et SERON Émilie (ill.) Louis des sangliers
- 104 FLIEDER Laurent L'enfant qui grimpaît jusqu'au ciel
- 69 FOESSEL Michaël Kant et l'équivoque du monde
- 70 FOESSEL Michaël et CALLIAS Aurore (ill.) Pourquoi les hommes se disputent-ils à propos de Dieu ?
- 27 FONDANE Benjamin Écrits pour le cinéma. Le muet et le parlant
- 12 FONTAINE Jean-Paul Bibliolexique à l'usage de l'amateur de livres
- 71 FONTENAY Élisabeth (de) Sans offenser le genre humain Réflexions sur la cause animale
- 71 FOUCAULT Michel Le Gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France ; Introduction
à l'*Anthropologie du point de vue pragmatique* de Kant ; L'Archéologie du savoir
- 31 FRANEK Claire Le facteur n'est pas passé
- 24 FRANQUIN André Spirou et Fantasio. L'intégrale. Tome IV : Aventures modernes
- 107 FRÉCHETTE Carole La Petite Pièce en haut de l'escalier ; Serial killer et autres pièces courtes
- 68 FRED Mes graines
- 88 FRODON Jean-Michel (dir.) Gilles Deleuze et les images
et DOSSE François
- 40 FRONTÈRE Laurent Voyage à dos de mérou
- 89 FROUARD Hélène Du coron au HLM. Patronat et logement social (1894-1953)

G

- 90 GARAPON Antoine Peut-on réparer l'histoire ? Colonisation, esclavage, Shoah
- 52 GARNIER Pascal La Théorie du panda
- 88 GARNIER Xavier (dir.) *Itinéraires et contacts de cultures*, n° 40 : Sony Labou Tansi à l'œuvre
et DIOP Papa Samba
- 90 GASSAMA Makhily (dir.) L'Afrique répond à Sarkozy. Contre le discours de Dakar
- 90 GAZEAU Véronique *Normannia monastica* (X^e-XII^e siècles). Volume I : Princes normands et abbés bénédictins ;
Volume II : Prosopographie des abbés bénédictins
- 91 GEBLESCO Élisabeth Un amour de transfert. Journal de mon contrôle avec Lacan (1974-1981)
- 25 GERNER Jochen Contre la bande dessinée. Choses lues et entendues
- 108 GIDEL Henry Gens de théâtre, biographies. Les deux Guity, Feydeau, Sarah Bernhardt
- 55 GIROD Ryad Ravissements
- 56 GOBILLE Bertrand Indochine, dernière
- 40 GOETZ Adrien et KNORR Karen Le Soliloque de l'empailleur
- 91 GORZ André Écologica
- 91 GOUFFÈS Pierre-François Margaret Thatcher face aux mineurs. 1972-1985, treize années qui ont changé l'Angleterre
- 52 GRANOTIER Sylvie Tuer n'est pas jouer
- 18 GRENIER Catherine La Vie possible de Christian Boltanski
et BOLTANSKI Christian
- 25 GUIBERT Emmanuel La Guerre d'Alan. Tome III
- 65 GUIGNON Pierre « Tiboum » Dédicaces
et THUILLIER François
- 34 GUITRY Sacha Cinquante ans d'occupations

H

- 41 HADDAD Hubert **Le Nouveau Nouveau Magasin d'écriture**
- 108 HAÏM Victor, HUSTON Nancy **Jacques Noël. Décors et dessins de théâtre**
et LATOUR Geneviève
- 72 HEIDEGGER Martin **La Logique comme question en quête de la pleine essence du langage**
- 56 HEIDSIECK Emmanuelle **Il risque de pleuvoir**
- 33 HONAKER Michel **Les Survivants de Troie. Tome I: Le prince sans couronne**
- 76 HOUDART Sophie **La Cour des miracles. Ethnologie d'un laboratoire japonais**
- 108 HUBERT Marie-Claude **Le Nouveau Théâtre, 1950-1968**
- 56 HUMBERT Fabrice **Biographie d'un inconnu**
- 108 HUSTON Nancy, LATOUR Geneviève **Jacques Noël. Décors et dessins de théâtre**
et HAÏM Victor

J

- 57 JAËSAN Ophélie **Le Pouvoir des écorces *suivi de* La Nuit du symbole**
- 32 JOLIVET Joëlle (ill.) et LAFFON Caroline **Costumes**
- 57 JORDIS Christine **Un lien étroit**
- 84 JOST François et MUZET Denis **Le Téléprésident. Essai sur un pouvoir médiatique**
- 92 JOUANNEAU Bernard **La Justice et l'Histoire face au négationnisme. Au cœur d'un procès**
- 72 JULLIEN François **De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures**
- 35 JÜNGER Ernst **Journaux de guerre**

K

- 57 KERNEL Brigitte **Fais-moi oublier**
- 77 KLEIN Étienne **Le facteur temps ne sonne jamais deux fois**
- 40 KNORR Karen et GOETZ Adrien **Le Soliloque de l'empailleur**
- 92 KUPERMINC Jean-Claude **Zadoc Kahn. Un grand rabbin entre culture juive, laïcité et affaire Dreyfus**
et CHAUMONT Jean-Pierre (dir.)

L

- 33 LA SALLE Aimée (de), FISSEAU Serena **Les Amoureux du p'tit moulin. Une histoire, des chansons**
et PIFFARETTI Marion (ill.)
- 93 LACAN Jacques **Le Mythe individuel du névrosé**
- 93 LACORNE Denis **De la religion en Amérique. Essai d'histoire politique**
- 32 LAFFON Caroline et JOLIVET Joëlle (ill.) **Costumes**
- 58 LAFON Marie-Hélène **Les Derniers Indiens**
- 109 LAGARCE Jean-Luc **Journal 1977-1990 ; Journal 1990-1995**
- 35 LAGARDE François et BROYE Lionel **Le Rouge et le Gris. Ernst Jünger dans la Grande Guerre**
- 58 LAMARCHE Caroline et MOLLET Charlotte **La Barbière**
- 77 LAMBERT Dominique **L'Itinéraire spirituel de Georges Lemaître *suivi de* Univers et atome. Conférence inédite**
- 58 LAMBILLIOTTE Julie **Je te regarde**
- 6 LAMBRICHS Anne **Albert Laprade. Architecte, jardinier, urbaniste, dessinateur, serviteur du patrimoine**
et CULOT Maurice
- 19 LAMY Jean-Claude **Bernard Buffet. Le samouraï**
- 77 LANGEVIN Paul **Propos d'un physicien engagé. Pour mettre la science au service de tous**
- 73 LAUNAY Marc (de) **Lectures philosophiques de la Bible. Babel et logos**
- 78 LAUNET Édouard **Sexe machin. Quand la science explore la sexualité**
- 12 LAURENDON Gilles et Laurence **La Cuisine des fées**
et FERBER Christine
- 58 LAURRENT Éric **Renaissance italienne**
- 108 LATOUR Geneviève, HUSTON Nancy **Jacques Noël. Décors et dessins de théâtre**
et HAÏM Victor
- 31 LEBLANC Catherine **Litli Soliquiétude**
et THÉVENET Séverine (ill.)
- 66 LECHNER-REYDELLET Catherine **Messiaen. L'empreinte d'un géant**
- 110 LECLOUX Frédéric **L'Usure du monde. Hommage à Nicolas Bouvier**
- 36 LÉCUREUR Christiane et Michel (dir.) **Barbey d'Aureville, l'ensorcelé du Cotentin**
- 93 LELEU Jean-Luc **La Waffen-SS. Soldats politiques en guerre**

- 20 LE MEN Ségolène
7 LE PRESTRE DE VAUBAN Sébastien
- 36 LESCOURRET Marie-Anne
41 LEVÉ Édouard
94 LÉVY Bernard-Henri, LÉVY Benny
et FINKIELKRAUT Alain
- 59 LINDON Mathieu
48 LOIZEAU Sophie
20 LOJKINE Stéphane
48 LUCA Ghérasim
78 LUMINET Jean-Pierre
- M**
- 94 MARIOT Nicolas
8 MARREY Bernard
59 MARTINEZ Cyrille
94 MARTIN Henri-Jean
95 MARTIN Jean-Clément
95 MARTIN Laurent
96 MASSON Céline (dir.)
48 MATUSZEWSKI Olivier
10 MAUMI Catherine
41 MAURIAC Claude
79 MAZLIAK Paul
110 MÉNARD Philippe
31 MERLIN Christophe
21 MÉROT Alain
96 MESNARD Philippe
96 MICHELET Jules
29 MIRANDE Yves
13 MOLLARD-DESFOUR Annie
58 MOLLET Charlotte et LAMARCHE Caroline
34 MONCOMBLE Gérard
et PILLOT Frédéric (ill.)
- 21 MONDZAIN Marie-José
97 MONNIN Nathalie
41 MONTALBETTI Christine
59 MONTANA Cyril
25 MONTELLIER Chantal
13 MOREL Christian
97 MOREL Geneviève
97 MOURALIS Guillaume
26 MUÑOZ José et SAMPAYO Carlos
26 MUÑOZ José et SAMPAYO Carlos
84 MUZET Denis et JOST François
- N**
- 104 NAÏT-CHALLAL Michel
98 NAUDÉ Gabriel
42 NERVAL Gérard (de)
60 NIMROD
- O**
- 66 OBERLÉ Gérard
98 OBLET Thierry
22 OBRIST Hans-Ulrich
64 OLIVA Stéphan et RAULIN François
98 OLIVIER Laurent
- Courbet
Les Oisivetés de Monsieur de Vauban ou Ramas de plusieurs mémoires
de sa façon sur différents sujets
- Bourdieu
Suicide
La Mémoire, l'oubli, solitude d'Israël. L'enregistrement du débat public à Jérusalem en 2001
- Mon cœur tout seul ne suffit pas
Bergamonstres
L'Œil révolté. Les *Salons* de Diderot
Comment s'en sortir sans sortir ; Sept slogans ontophoniques
La Discorde céleste. Kepler et le trésor de Tycho Brahé
- C'est en marchant qu'on devient président. La République et ses chefs d'État, 1848-2007
Revers d'un chef-d'œuvre. La naissance du théâtre des Champs-Élysées, 1910-1922
L'Enlèvement de Bill Clinton
Aux sources de la civilisation européenne
La Révolte brisée. Femmes dans la Révolution française et l'Empire ; La Révolution française
Jack Lang. Une vie entre culture et politique
Shmattès. La mémoire par le rebut
Pour frai
Thomas Jefferson et le projet du Nouveau Monde
Quand le temps était mobile. Chroniques 1935 -1991
La Naissance de la biologie dans les civilisations de l'Antiquité
Marco Polo. À la découverte du monde
Méli-Mélo
Généalogies du baroque
Témoignage en résistance
Histoire de France. Tomes I, II, III, IV et V
Baccara
Le Blanc. Le Dictionnaire des mots et expressions de couleur, xx^e-xxi^e siècle
La Barbière
Moi, Thérèse Miaou. Pas touche à mon cousin !
- Homo spectator
Sartre
Petits déjeuners avec quelques écrivains célèbres
La Faute à Mick Jagger
Odile et les Crocodiles
L'Enfer de l'information ordinaire
La Loi de la mère. Essai sur le sinthome sexuel
Une épuration allemande. La RDA en procès 1949-2004
Alack Sinner. Tome I: L'âge de l'innocence ; Alack Sinner. Tome II: L'âge des désenchantements
Carlos Gardel. Tome I: La voix de l'Argentine
Le Téléprésident. Essai sur un pouvoir médiatique
- Dribbleurs de l'indépendance. L'incroyable histoire de l'équipe de football du FLN algérien
Avis pour dresser une bibliothèque
Histoire véridique du canard
Le Bal des princes ; La Nouvelle Chose française ; Rosa Parks : « Non à la discrimination raciale »
- La vie est ainsi fête
Défendre la ville
Conversations, volume I
Echoes of Spring
Le Sombre Abîme du temps. Mémoire et archéologie

- 13 OLLIVIER Bernard **La vie commence à 60 ans**
 60 OLVALDÉ Véronique **Et mon cœur transparent**
 32 OSTER Christian et VAUGELADE Anaïs (ill.) **L'Immangeable Petit Poucet**

P

- 49 PAPILLON DE LASPHRISE Marc **Énigmes**
 68 PAPILLON PARAVEL Renaud **Au sommet de son arbre**
 30 PERRIN Renaud (ill.) **Les Petits Mots d'Alfonso**
 et CHARDONNAY Catherine
 24 PERRISSIN Christian **Martha Jane Canary. La vie aventureuse de celle que l'on nommait Calamity Jane.**
 et BLANCHIN Matthieu **Volume I: Les années 1852-1869**
 33 PIFFARETTI Marion (ill.), FISSEAU Serena **Les Amoureux du p'tit moulin. Une histoire, des chansons**
 et LA SALLE Aimée (de)
 34 PILLOT Frédéric (ill.) **Moi, Thérèse Miaou. Pas touche à mon coussin !**
 et MONCOMBLE Gérard
 79 POIZAT Jean-Claude et RAY Cédric **La Physique par les objets quotidiens**
 98 POLANYI Karl **Essais**
 17 POLIERI Jacques **Atlan-Polieri. Topologies**
 99 PORGE Erik **Des fondements de la clinique psychanalytique**
 42 POTOCKI Jean **Manuscrit trouvé à Saragosse**
 22 PRÉVOST Bertrand **La Peinture en actes. Gestes et manières dans l'Italie de la Renaissance**
 8 PROST Philippe **Vauban. Le Style de l'intelligence. Une œuvre source pour l'architecture contemporaine**
 64 PULCINELLA **Clou d'estrade**

R

- 28 RAMIREZ Francis et ROLOT Christian **Étaix dessine Tati**
 11 RAMONET Ignacio et CHAO Ramon **Guide du Paris rebelle**
 64 RAULIN François et OLIVA Stéphan **Echoes of Spring**
 79 RAY Cédric et POIZAT Jean-Claude **La Physique par les objets quotidiens**
 49 RAY Lionel **Le Procès de la vieille dame. Éloge de la poésie**
 43 RÉGNIER Pierre (de) **La Vie de Patachon**
 99 REINACH Théodore **Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme**
 70 REVAULT D'ALLONNES Myriam **L'Homme compassionnel**
 37 REY Pierre-Louis **Le Premier Homme d'Albert Camus**
 34 RIBEIRO Cathy et DÉBAT Aurélien (ill.) **Mon père a disparu !**
 99 RICŒUR Paul **Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse**
 49 RIMBAUD Arthur **Correspondance**
 65 ROBERT Philippe **Great Black Music. Un parcours en 110 albums essentiels**
 100 ROCHEFORT Florence (dir.) **Le Pouvoir du genre. Laïcités et religions 1905-2005**
 28 ROLOT Christian et RAMIREZ Francis **Étaix dessine Tati**
 60 ROSSIGNOL Isabelle **Au-dessous du genou**
 43 ROUBAUD Jacques **Impératif catégorique ; Parc sauvage**
 50 ROYET-JOURNOUD Claude **Théorie des prépositions ; La poésie entière est préposition**

S

- 88 SAFOUAN Moustapha (éd.) **Travailler avec Lacan**
 et DIDIER-WEILL Alain
 100 SAINT-CHÉRON Michaël (de) **Malraux et les Juifs. Histoire d'une fidélité**
 22 SAINT GIRONS Baldine **L'Acte esthétique**
 111 SAINT-PEUL Augustine **Voyage au pays des Bobos (Burkina Faso, début du XXI^e siècle)**
 et SIKASSO Georges-Marie (de)
 101 SALMON Frédéric **Atlas historique des États-Unis. De 1783 à nos jours**
 61 SALVAING François **Maud & Matilda**
 26 SAMAMA Aude **L'Intrusion**
 26 SAMPAYO Carlos et MUÑOZ José **Alack Sinner. Tome I: L'âge de l'innocence ; Alack Sinner. Tome II: L'âge des désenchantements**
 26 SAMPAYO Carlos et MUÑOZ José **Carlos Gardel. Tome I: La voix de l'Argentine**
 61 SAUMONT Annie **Les Croissants du dimanche**
 73 SCHEFER Jean-Louis **L'Hostie profanée. Histoire d'une fiction théologique**

14	SCHIFRES Alain	Inventaire curieux des choses de la France
43	SENGES Pierre	Fragments de Lichtenberg
105	SERGET Pascal	Edmond Jacquelin. La vie d'un champion, le plus populaire de tous les temps
31	SERON Émilie (ill.) et FLAMANT Ludovic	Louis des sangliers
111	SIKASSO Georges-Marie (de) et SAINT-PEUL Augustine	Voyage au pays des Bobos (Burkina-Faso, début du XXI^e siècle)
101	SIMON Gérard	Sciences et Histoire
83	SIMON Laurent et ARNOULD Paul	Géographie de l'environnement
105	SIMON Serge	La Mêlée
29	SIODMAK Robert	L'Affaire Nina B
61	SKIRA Pierre	Les Orgues de glace
101	SONNET Martine	Atelier 62
62	SPIESS Alain	Reniement. Histoire d'un crime

T

37	TADIÉ Jean (dir.)	La Littérature française. Dynamique et histoire. Volume I et II
14	TAINÉ Hippolyte	Vie et opinions philosophiques d'un chat
32	TALLEC Olivier (ill.) et TROYAT Henri	Babouchka
38	TANASE Virgil	Tchekov
79	TARDIEU Vincent et BARNÉOUD SANTO Lise	Santo. Les explorateurs de l'île planète
65	TCHANGODEI	Pure Blues
68	TELLIER Sébastien	Sexuality
31	THÉVENET Séverine (ill.) et LEBLANC Catherine	Litli Soliquiétude
44	THOMAS Chantal	Cafés de la mémoire
38	THOMAS Henri	Carnets 1934-1948 « Si tu ne désensables pas ta vie chaque jour »
65	THUILLIER François et GUIGNON Pierre « Tiboum »	Dédicaces
32	TROYAT Henri et TALLEC Olivier (ill.)	Babouchka
66	TUBEUF André	L'Offrande musicale

V

62	VACCA Paul	La Petite Cloche au son grêle
32	VAUGELADE Anaïs (ill.) et OSTER Christian	L'Immangeable Petit Poucet
85	VEDRINE Hubert et BONIFACE Pascal	Atlas du monde global
102	VERNANT Jean-Pierre	Œuvres. Religions, rationalités, politique
71	VEYNE Paul	Foucault, sa pensée, sa personne
28	VIGNAUX Valérie et COURBET-COHL Pierre	1895 n° 53 : Émile Cohl
106	VILLARD Marc	Le Coup du sombrero
14	VINCENDON Sybille	Petit traité des villes à l'usage de ceux qui les habitent
44	VIROT Benoît (dir.)	Perdus, trouvés. Anthologie de littérature oubliée
50	VITON Jean-Jacques	Je voulais m'en aller mais je n'ai pas bougé

W

9	WILLEMIN Véronique	Maisons sur l'eau
29	WILSON Michael Henry	Entretiens avec Clint Eastwood

Y

109	YAARI Nurit	Le Théâtre de Hanokh Levin. Ensemble à l'ordre des canons
102	YVERT Benoît (dir.)	Premiers ministres et présidents du Conseil depuis 1815

Z

102	ZALTZMAN Nathalie	L'Esprit du mal
83	ZANCARINI-FOURNEL Michelle (dir.) et ARTIÈRES Philippe	68. Une histoire collective [1962-1981]
44	ZUMBIEHL François	Manolete

Livres français dans le monde

ÉVÈNEMENT / FRANCE-ISRAËL

**Littérature israélienne
à l'honneur au Salon du livre
de Paris**

p. 121

TRADUIRE ET PUBLIER / ARGENTINE

**Programme d'aide
à la publication Victoria
Ocampo**

p. 122

VIE DES RÉSIDENCES / MISSIONS

STENDHAL

**Première édition
des rencontres
« Auteurs sans frontières
à Paris »**

p. 124

ENTRETIEN / RÉSEAU

Trois questions à Luc Levy

p. 125

Responsable de rubrique :
Nathalie Six

Dans cette rubrique, vous retrouverez l'actualité du livre français dans le monde et certains de ses temps forts, notamment avec les grandes foires internationales, les programmes de traduction mis en place au sein du réseau culturel français à l'étranger, les écrivains de langue française en résidence dans le monde, mais aussi les points de vue d'acteurs institutionnels ou professionnels. Cette rubrique est loin d'être exhaustive, au fil des numéros elle ne demandera qu'à être augmentée, étoffée. Pour cela, n'hésitez pas à nous écrire et à nous faire part de vos actions.

La rédaction
vdp@culturesfrance.com

En mars dernier, la littérature israélienne était à l'honneur au Salon du livre de Paris. Une quarantaine d'auteurs israéliens étaient invités à cette occasion pour participer à des tables rondes, des débats et des rencontres avec le public. Une organisation colossale à laquelle l'ambassade de France à Tel Aviv.

La littérature israélienne à l'honneur du Salon du livre de Paris

Entretien avec Roselyne Déry, attachée pour le livre et l'écrit, directrice de l'espace MédiaFrance à l'ambassade et à l'Institut français de Tel Aviv.

Quel a été le rôle de l'ambassade de France en Israël dans l'organisation du Salon du livre de Paris ?

Roselyne Déry : – Dès lors que le choix du Centre national du livre s'est porté sur Israël comme invité d'honneur, Martine Grelle (missionnée par le CNL), Edna Degon (chargée de mission à l'ambassade d'Israël en France) et moi-même avons marché main dans la main. Nous avons d'abord travaillé sur la sélection des écrivains, après que les maisons d'édition ont envoyé au CNL leur dossier de candidature. Le seul critère que nous avons fixé au départ était que les écrivains israéliens devaient être traduits en français. Très vite, nous nous sommes rendu compte que 99% des auteurs postulant étaient de langue hébraïque. Nous avons donc dû nous résoudre à exclure ceux qui écrivent en polonais, en russe, en allemand... Il se trouve qu'aucun de ces auteurs, parfois très populaires en Israël, n'est traduit en français. C'est vers eux que les maisons d'édition devront à l'avenir se tourner.

Notre deuxième critère était de favoriser des jeunes ou des auteurs aux publications récentes. Ainsi, dans la sélection, Ron Leshem, qui n'a que 31 ans, a remporté un succès immédiat avec son premier roman *Beaufort* adapté au cinéma par Joseph Cedar (le film a raflé l'Ours d'argent au Festival de Berlin en 2007). Anir Gutsruend et Michal Govrin ont été pour la première fois traduits en français cette année.

Une fois les auteurs sélectionnés, avez-vous été associée à l'élaboration des tables rondes ?

R.D. : – Tout à fait, un salon correspond toujours à un « format », et il faut en respecter les critères. Il était convenu que seuls participaient aux douze tables rondes les auteurs invités. Chacun d'entre eux a bénéficié en outre d'un entretien individuel devant le public, intitulé « Une heure avec ». Le pavillon israélien, en revanche, a eu carte blanche pour organiser d'autres tables rondes avec des personnalités, des écrivains ne faisant pas partie des invités d'honneurs et j'ai été consultée sur le choix des sujets. Par exemple, le poste en Israël a lancé l'idée d'une rencontre entre quatre auteurs israéliennes de langue française : Marlena Braester, Bluma Finkelstein, Ester Orner, Betty Rojzman. Par ailleurs, nous avons décidé de présenter l'Institut français de Tel Aviv sur le stand de CULTURESFRANCE. Nous avons ainsi mis sur pied des débats autour de la littérature israélienne de langue française et sur la bande dessinée avec trois dessinateurs israéliens, Rutu Modan, Uri Fink, et Shi Sharka face aux Français Florence Cestac, Charles Berbérien et Stéphane Hevet. J'ai personnellement animé une table ronde avec Clémence Boulouque, Pierre Assouline, Colette Fellouz, et le poète druze Naim Araïdi venus au Salon raconter leur expérience en Israël à la suite d'une invitation du poste. Enfin, Luc Levy a réalisé un entretien avec Nir Ratzkovsky, le traducteur des *Bienveillantes* de Jonathan Littell et de *Suite française* d'Irène Némirovsky.

Financièrement, l'ambassade de France était-elle impliquée dans l'organisation du Salon ?

R.D. : – Oui, sur la quarantaine d'auteurs invités, l'ambassade d'Israël a supporté la moitié des frais, l'autre moitié était partagée entre le CNL et le poste du pays invité d'honneur. En outre, avant l'ouverture du Salon, le BIEF a initié des rencontres en amont entre une trentaine d'éditeurs israéliens et leurs homologues français, auxquelles nous avons été pleinement associés. Les discussions ont porté notamment sur la politique du prix unique du livre et a permis de tisser de nombreux liens entre les professionnels de l'édition des deux pays.

J'aimerais ajouter que notre travail sur le Salon du livre n'a pas commencé en mars, mais dès novembre 2007 puisque nous avons accueilli à Tel Aviv une délégation française menée par Serge Eyrolles afin de rencontrer des éditeurs israéliens notamment. Il était accompagné d'Alain Koock, le PDG d'Editis, de Vincent Montagne, PDG de Média

Participation et de Christine de Mazieres. Sans parler de tous les journalistes qui passent durant l'année par l'Institut lorsqu'ils viennent en Israël, qu'il faut recevoir et encadrer.

Quel bilan tirez-vous du Salon du livre 2008 ?

R.D. : – Ce fut une aventure merveilleuse, une chance de pouvoir participer à l'organisation du Salon et le bilan est très positif. Les tensions annoncées n'ont pas eu lieu finalement. Israël a gagné son passeport pour la normalité : pendant ce Salon, les Français ont vu Israël à travers le prisme de la culture comme n'importe quel pays. Les auteurs israéliens ont été ravis, la France a marqué son savoir-faire, prouvant une fois encore qu'elle était capable d'organiser un tel événement. Je pense sincèrement que ce Salon, qui a coïncidé avec la visite d'État du président Shimon Peres, marque une nouvelle étape dans les relations entre les deux pays.

PROPOS RECUEILLIS PAR NATHALIE SIX

Sous tension... vraiment ?

« Un Salon du livre sous haute tension », un titre repris par l'ensemble de la presse française à la veille de l'ouverture de cette XXVIII^e édition qui recevait Israël comme pays invité d'honneur. Mais où était la tension ? Peut-être lors de la cohue indescriptible formée autour du président Peres venu inaugurer le salon en compagnie de Christine Albanel, et qui a failli démolir le magnifique pavillon israélien, ou peut-être du côté des organisateurs israéliens qui ne savaient plus comment retenir à l'extérieur des cordons de sécurité le trop plein de visiteurs venus écouter la quarantaine d'écrivains israéliens invités. Certainement pas sur l'espace librairie où les ventes ont littéralement explosé – plus de 21000 livres traduits de l'hébreu ont été vendus en six jours ; ni même lors de l'évacuation du Salon le dimanche à 17h suite à une alerte à la bombe – Zeruya Shalev, tremblante de froid sur l'esplanade souriait à ses fans : « C'est tout à fait couleur locale ! » On a même vu, sur cette esplanade, la reine incontestable du Salon, Anna Galvalda continuer à signer son dernier ouvrage, *La Consolante*, après huit heures non stop de dédicaces !

Non, ce sont des écrivains rayonnant de bonheur qu'ont pu découvrir les Français durant six jours de célébration de la littérature, des écrivains reconnaissants de tant d'attention qui se sont offerts sans retenue à un public qui, au mépris d'une tension annoncée, ont eu cette audace de se prêter au jeu du dialogue. En retour, ils ont découvert avec étonnement et délice les multiples faces d'un pays plus complexe qu'on pourrait le faire croire, un pays dont les écrivains, à l'instar de tous les écrivains du monde entier, racontent des histoires, leur histoire inscrite sur fond de lâcheté et de courage, de souffrance et de bonheur, avec gravité ou humour ou les deux à la fois, des histoires qui nous ressemblent. Laissons le dernier mot à Lizzie Doron, rencontrée par hasard au détour d'une balade à Saint-Germain : ravie de voir les vitrines des librairies parisiennes faire la part belle à la littérature de son pays, elle s'est exclamée n'avoir jamais fait l'objet d'autant d'attention dans les nombreux pays où elle s'était trouvée invitée : « La France vient d'écrire une des plus belles pages du roman qui la lie à Israël, je n'aurai de cesse d'en faire l'écho à mon retour en Israël ! » ROSELYNE DÉRY

POUR EN SAVOIR PLUS :

www.akadem.org : les vidéos de l'ensemble des rencontres.

bibliobs.nouvelobs.com : dossier réalisé par Bernard Loupias présentant en ligne treize entretiens d'écrivains réalisés en Israël en amont du salon.

Cet article sera publié dans le magazine *À propos* réalisé par l'Institut français de Tel Aviv.

TRADUIRE ET PUBLIER / ARGENTINE

L'Argentine a accueilli du 21 avril au 12 mai 2008 la XXXIV^e Foire du livre de Buenos Aires, où se pressent chaque année plus d'un million de visiteurs. L'occasion de faire un point sur l'état de santé de la littérature française dans ce pays d'Amérique du Sud qui compte 39 millions d'habitants. Coup de projecteur sur son plan d'aide à la publication du nom de l'éditrice et femme de lettres argentine Victoria Ocampo, qui fut l'amie de Pierre Drieu La Rochelle et d'André Malraux.

Programme d'aide à la publication Victoria Ocampo

Mis en place en 1984, ce programme a pour mission de promouvoir la traduction d'ouvrages littéraires d'auteurs français du XX^e siècle, dans tous les domaines.

Les éditeurs argentins peuvent bénéficier d'une aide locale calculée sur le coût de production de l'ouvrage, ou une aide à la cession de droits (attribuée par le ministère des Affaires étrangères et européennes, qui prend en charge totalement ou partiellement le montant des droits pour la cession de l'œuvre), les deux aides pouvant se cumuler. Depuis 1984, le PAP Ocampo a permis la traduction de 574 ouvrages. Entretien avec Marité Miccio, responsable de la promotion et de la diffusion du livre au service de coopération et d'action culturelle à l'ambassade de France en Argentine.

Comment se porte la littérature française en Argentine ?

Marité Miccio : — La littérature française a été la littérature étrangère de référence en Argentine jusqu'au milieu du XX^e siècle et de nombreuses librairies françaises permettaient alors un accès direct, dans notre langue, aux classiques comme aux nouveautés. Cette base culturelle est encore très présente dans le segment le plus âgé de la classe moyenne argentine. L'édition argentine a connu elle-même un âge d'or entre le milieu des années 1930 et la fin des années 1970, grâce à l'activité de nombreuses maisons d'édition importantes et à l'existence d'un public large et cultivé. La production était alors abondante, de qualité et abordable, ce qui a permis à cette époque la publication de nombreuses traductions d'ouvrages français. Mais les années de dictature militaire ont marqué un coup d'arrêt terrible à la culture argentine et au livre en particulier. Les crises successives, qui ont marqué par la suite l'économie argentine, ont eu leurs conséquences sur le marché de l'édition en Argentine en modifiant substantiellement les politiques éditoriales. La perte d'influence de notre langue, peu à peu éliminée de l'enseignement public, notamment dans les années 1990, jointe au coût désormais prohibitif des ouvrages importés, ont par ailleurs entraîné la quasi-disparition des librairies françaises. Les quatre dernières années, sur fond de reprise économique, ont toutefois marqué une reprise du marché et de nouvelles traductions ont pu voir le jour, tant d'ailleurs d'auteurs classiques que contemporains. Dans le cadre de notre programme d'aide à la publication Victoria Ocampo, ont été édités des ouvrages d'Yves Bonnefoy, Michel Onfray, Julien Gracq, Marguerite Duras, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Jean-Philippe Toussaint, Jean-Luc Lagarce, Jules Supervielle, Christian Gailly, Pierre Klossowski, Saint-John Perse, René-Louis des Forêts, Paul Gadenne, pour ne citer que quelques auteurs.

Le français est-il une langue que les Argentins apprennent en nombre à l'école ?

M. M. : — Malheureusement non. Jusqu'à 1996, l'enseignement du français était obligatoire dans les établissements d'enseignement secondaire. Mais à partir de cette date, le français perd cette position favorable et son caractère optionnel le fait souvent éliminer de l'offre éducative. Aujourd'hui, la situation est très variable d'une province à l'autre et l'absence de statistiques fiables ne permet pas d'avoir un panorama clair. Si la ville de Buenos Aires conserve encore une certaine place au français, l'importante province de Buenos Aires l'a pratiquement éliminé. Au niveau supérieur et universitaire, toutes provinces confondues, on ne compte plus aujourd'hui que 5 000 apprenants. Pour sa part, l'Alliance française compte 14 500 étudiants, dont 5 800 à Buenos Aires. La stratégie actuellement mise en œuvre est celle d'une identification des nombreuses niches de demande de français, correspondant aux objectifs spécifiques des étudiants ou de certains milieux professionnels (médecine, tourisme, œnologie, sciences humaines, etc.).

Quelle littérature étrangère a le plus la cote chez les Argentins ?

M. M. : — S'agissant de best-sellers, indiscutablement ce sont comme ailleurs les auteurs américains qui ont la cote. Mais si on parle de littérature à proprement parler, il y a une nette préférence pour les auteurs argentins ou latino-américains.

Avez-vous spontanément en tête un ou plusieurs auteurs français très connus en Argentine ?

M. M. : — Quand nous parlons d'auteurs français très connus en Argentine, les « classiques », Saint-Exupéry, Balzac, Baudelaire, Apollinaire viennent en tête. Dans les milieux plus intellectuels, on trouvera plutôt Marguerite Duras, Marguerite Yourcenar, Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Michel Onfray, Claude Lévi-Strauss, Michel Houellebecq.

Quels types d'ouvrages sont le plus traduits : sciences humaines, fiction, jeunesse, beaux livres, sciences ? Par extension, quelle catégorie aimeriez-vous appuyer grâce au PAP ?

M. M. : — Le PAP Victoria Ocampo, depuis sa création, a toujours privilégié le domaine des sciences humaines (philosophie, sociologie, sciences politiques, psychanalyse, anthropologie). Mais la littérature est aujourd'hui en train de retrouver une part plus importante : roman, théâtre et poésie sont désormais très présents et la BD va faire son entrée au programme de 2009.

Les Argentins sont-ils de grands lecteurs (dans leur propre langue) ?

M. M. : — Dans le domaine du livre, comme dans l'ensemble des pratiques culturelles, l'Argentine ne dispose malheureusement d'aucune donnée statistique. Il y a indiscutablement un lectorat et le succès de la Foire du livre (1 200 000 visiteurs en 2007) le prouve de manière évidente. Néanmoins, il s'agit d'un lectorat souvent assez démuné. La consommation de livres par habitant est basse pour diverses raisons (bas revenus, précarité de l'emploi, développement incontrôlé du photocopillage, etc.). Cependant, si l'on compare la situation de l'Argentine avec celle de la plupart des autres pays latino-américains, on constate malgré tout la place symbolique majeure du livre : la présence de suppléments culturels (essentiellement littéraires) importants dans tous les quotidiens nationaux, l'existence de tout un réseau de librairies à Buenos Aires comme dans les principales villes de province, sont autant de caractéristiques d'un pays qui demeure un pays du livre. L'Argentine est la terre de Cortázar, de Borges, de Bioy Casares et, aujourd'hui, de toute une génération de jeunes écrivains pleins de talent.

PROPOS RECUEILLIS PAR NATHALIE SIX

Ont été sélectionnés en 2007, parmi les titres et les maisons d'édition :

Volume
de Sylvianne AGACINSKY
/ **La Marca Editora**

*Le Siècle,
L'Être et l'Événement.*
Vol. II : *Logiques
des mondes*
de Alain BADIOU
/ **Manantial**

*Œuvres complètes,
La Sociologie sacrée
du monde contemporain*
de Georges BATAILLE
/ **Las Cuarenta**

Écrits politiques
de Maurice BLANCHOT
/ **Libros del Zorzal**

*L'Islam et l'Occident.
Rencontre
avec Jacques Derrida*
de Mustapha CHERIF
/ **Nueva Vision**

*La Dénivelée
(À l'épreuve de la
photographie)*
de Hubert DAMISCH
/ **La Marca Editora**

De l'aimal à l'art
de Gilles DELEUZE
/ **Amorrotu Editores**

Feu la cendre
de Jacques DERRIDA
/ **La Cebra**

*Devant le temps,
Histoire de l'Art*
de Georges
DIDI-HUBERMAN
/ **Adriana Hidalgo**

*L'Acte photographique
et autres essais*
de Philippe DUBOIS
/ **La Marca Editora**

La Fatigue des élites
de François DUPUY
/ **Manantial**

Les Parleuses
de Marguerite DURAS
/ **Literales**

À quoi bon la vérité ?
de Pascal ENGEL
/ **Paidos**

*Simone Weil:
une femme absolue*
de Gabriella FIORI
/ **Adriana Hidalgo**

Mermoz
de Joseph KESSEL
/ **Libros del Zorzal**

*Des noms-du-père;
Le Triomphe de la religion*
de Jacques LACAN
/ **Paidos**

L'Esprit sociologique
de Bernard LAHIRE
/ **Manantial**

L'Africain
de Jean-Marie Gustave
LE CLÉZIO
/ **Adriana Hidalgo**

*Le Pastout de Lacan :
consistance logique,
conséquences cliniques*
de Guy LE GAUFEY
/ **Literales**

*Discours, Figure :
un essai d'esthétique*
de Jean-François LYOTARD
/ **La Cebra**

*Roland Barthes,
le métier d'écrire*
de Éric MARTY
/ **Manantial**

Gilles Deleuze
de Philippe MENGUE
/ **Las Cuarenta**

*Le Juif de savoir;
Les Penchants criminels
de l'Europe démocratique*
de Jean-Claude MILNER
/ **Manantial**

*La Condition urbaine :
la ville à l'heure
de la mondialisation*
de Olivier MONGIN
/ **Paidos**

*Culture et barbarie
européenne*
de Edgar MORIN
/ **Paidos**

*Au ciel et sur la terre,
La Communauté désœuvrée*
de Jean-Luc NANCY
/ **La Cebra**

*La Philosophie féroce :
exercices anarchistes*
de Michel ONFRAY
/ **Libros del Zorzal**

*Le Maître ignorant : cinq
leçons sur l'émancipation
intellectuelle*
de Jacques RANCIÈRE
/ **Libros del Zorzal**

Le Petit Prince
de Antoine
de SAINT-EXUPÉRY
/ **AEAC**

Deleuze et l'art
de Anne SAUVAGNARGUES
/ **Amorrotu Editores**

Fin du dogme paternel
de Michel TORT
/ **Païdos**

*Ville panique :
ailleurs commence ici*
de Paul VIRILIO
/ **Libros del Zorzal**

Mémorial
de Cécile WAJSBROT
/ **Leviatan**

*Lacan et Lévi-Strauss
ou le retour à Freud
(1951-1957)* de Markos
ZAFIROPOULOS
/ **Manantial**

BRÈVES

LES GRANDS RENDEZ-VOUS DE L'ÉDITION FRANÇAISE À L'ÉTRANGER

La sélection du BIEF *

* BIEF : Bureau international
de l'édition française
115, bd Saint-Germain, 75006 Paris
tél. : +33 (0)1 44 41 13 13
fax : +33 (0)1 46 34 63 83

Retrouvez tout le programme
des foires internationales sur le site
du BIEF : www.bief.org

—
**La France sera invitée
d'honneur à la Foire du livre
de Thessalonique, Grèce,**
du 29 mai au 1^{er} juin

—
**Foire internationale
du livre de Buenos Aires,**
Argentine, du 21 avril au 12 mai

—
**Foire internationale
du livre de Téhéran,**
Iran, du 2 au 12 mai

—
**Congrès d'études médiévales,
Kalamazoo, États-Unis,**
du 8 au 11 mai

—
**Foire internationale
du livre de Turin, Italie,**
du 8 au 12 mai

—
**Foire internationale
du livre de Séoul,**
Corée du Sud, du 14 au 18 mai

—
**Foire internationale
du livre + Exposition
et rencontres professionnelles
jeunesse & BD, Varsovie,**
Pologne, du 15 au 18 mai

—
Book Expo America,
Los Angeles, États-Unis,
du 30 mai au 1^{er} juin

—
Foire du livre du Cap,
Afrique du Sud, du 14 au 17 juin

—
**Foire internationale
du livre de Pékin,**
Chine, août-septembre

VIE DES RÉSIDENCES / MISSIONS STENDHAL

Du 11 au 13 avril dernier, CULTURESFRANCE organisait les premières rencontres d'« Auteurs sans frontières » dans la magnifique chapelle de l'École des beaux-arts de Paris. Qui sont ces auteurs ? Chaque année, depuis 20 ans, le ministère des Affaires étrangères et européennes permet à des écrivains de partir quelques semaines dans un pays de leur choix afin de nourrir leur imaginaire. Dotés d'une bourse, ils peuvent ainsi se concentrer sur une seule activité : écrire. Une quarantaine d'entre eux sont venus témoigner de leur séjour et débattre à partir de leurs expériences d'écriture à l'étranger devant un public qui totalisait 2 000 personnes.

Première édition des rencontres « Auteurs sans frontières » à Paris

Paul de Sinety, directeur du département des Publications et de l'Écrit de CULTURESFRANCE, qui a organisé cette première édition, explique l'originalité d'un tel projet.

Pourquoi organiser ces rencontres ? Les Missions Stendhal sont-elles un programme méconnu du grand public ?

Paul de Sinety : C'est la première année que CULTURESFRANCE gère les Missions Stendhal. Nous voulions valoriser ce programme d'excellence qui a permis à 700 auteurs de langue française depuis 20 ans de voyager sur les cinq continents grâce à Yves Mabin, son fondateur au ministère des Affaires étrangères et européennes. C'est un programme singulier qui n'existe dans aucun autre pays. Chaque année, 40 auteurs sont désignés par un jury renouvelé, la condition unique étant d'avoir écrit et publié au moins un livre.

Ces rencontres que l'on a appelées « Auteurs sans frontières » souhaitent montrer au public que les écrivains français ne voyagent pas seulement autour de leur chambre ! Au contraire, ils se sentent concernés par les grandes questions qui traversent le monde.

Qui fait partie du jury ?

P. d. S. : Outre des représentants du ministère de la Culture, du ministère des Affaires étrangères et européennes et de CULTURESFRANCE, nous faisons appel à trois experts, écrivains ou universitaires qui étudient chaque dossier. Nous sollicitons aussi l'avis des postes sur le bien fondé de chaque destination.

En quoi consiste exactement la bourse ?

P. d. S. : Elle peut être octroyée pour une durée de 2 semaines à 3 mois entre janvier et décembre de l'année suivant celle du dépôt des dossiers. S'il n'existe pas de limite dans le nombre de missions dès lors que la demande est justifiée par un projet, nous veillons cependant à ce qu'on ne puisse pas être lauréat deux années de suite. La grande particularité de cette bourse est qu'elle est sans obligation de résultat, un auteur peut être à nouveau lauréat sans avoir nécessairement publié un livre entre temps. En outre, les auteurs lauréats peuvent être sollicités par les établissements culturels français du pays de destination, pour y donner des conférences ou des lectures.

Comment être le plus juste possible dans l'attribution des bourses ? (répartition homme/femme, maisons d'édition) ?

P. d. S. : Ni quotas ni discrimination positive. Concernant les maisons d'édition, je peux dire qu'elles sont toutes bien représentées, des petites aux plus grandes. Notre seule exigence : le sérieux du projet. On évite aussi de les faire cumuler avec les différentes bourses qui existent déjà comme certains programmes du CNL, de l'Académie française ou des différentes directions régionales du livre.

Qui étaient les auteurs présents durant ces journées à Paris ?

P. d. S. : Il y avait Jean Echenoz, Jean-Luc Raharimanana, Clémence Boulouque, Gilles Leroy, Yann Appery, Philippe Forest, Christophe Ono-dit-Biot, Michèle Lesbre ou encore Brina Svit... Nous avons voulu respecter la diversité qui existe parmi tous les auteurs : les différentes générations, les destinations, les nationalités d'origine puisque les missions sont ouvertes aux francophones et non uniquement aux Français ; reproduire une cartographie de ce que peuvent être chaque année 40 missions Stendhal.

PROPOS RECUEILLIS PAR NATHALIE SIX

Clémence Boulouque

À 30 ans, Clémence Boulouque a déjà publié quatre romans, dont le très beau *Mort d'un silence* (récit autobiographique sur le suicide de son père, le juge anti-terroriste Boulouque), qui fut adapté en 2005 par William Karel sous le titre : *La Fille du juge*.

Quel but poursuiviez-vous avec l'obtention d'une mission Stendhal ?

Clémence Boulouque : – Je désirais partir sur les traces de Stefan Zweig au Brésil. Je suis partie en juillet 2006 pendant 3 semaines, à Rio, São Paulo, Petrópolis. J'ai surtout passé du temps à essayer de retrouver le fantôme de l'écrivain à Petrópolis, tenter de comprendre comment il avait pu se sentir encerclé, dans son hôtel à Rio. Il y avait une cellule de la Gestapo, cinq numéros plus loin dans la même rue ; elle a été démantelée quelques jours avant sa mort. Cela fait partie d'une ambiance, il a été étouffé au point de vouloir se suicider. Auparavant, j'avais déjà commencé mon enquête, en prenant des notes à Vienne et à Salzburg, mais ces voyages n'étaient pas dans le cadre d'une mission Stendhal.

Comment avez-vous obtenu votre mission ?

C. B. : – En écrivant une belle lettre de motivation, où j'ai expliqué les raisons de mon voyage, et j'ai reçu une réponse positive. On m'a donné un billet d'avion et 1 000 euros pour me débrouiller sur place. J'étais vraiment très contente car j'avais besoin d'être encadrée ; dans ce genre de villes, cela me rassurait d'être ainsi missionnée par le quai d'Orsay.

Et que vous a-t-on demandé en échange, un peu de votre temps ?

C. B. : – J'ai rencontré le conseiller culturel, mais ce fut léger, on m'a laissée très libre.

Êtes-vous repartie en mission par la suite pour compléter votre sujet ?

C. B. : – Non, je ne veux pas demander d'autres missions car je n'ai pas encore fini le livre pour lequel je suis partie. Même si, effectivement, une mission Stendhal est sans contrepartie, et qu'il n'y a pas d'obligation de résultat ; moralement, intellectuellement, je veux leur montrer qu'ils ont eu raison de me faire confiance. J'aimerais leur prouver que c'est un engagement réciproque.

Vos projets de voyage dans les prochains mois ?

C. B. : – Je vais faire un Ph.D (Doctor of philosophy) en études religieuses à l'université de New York. Un sujet qui m'intéresse est lié à cette matière, mais je ne veux pas encore le dévoiler. Pendant ce temps, j'enseignerai la littérature française comme chargée de cours. Mon contrat court sur 5 ans. Je parle français, anglais, hébreu, allemand, italien, russe, arabe et un peu de portugais.

PROPOS RECUEILLIS PAR NATHALIE SIX

Inscription pour 2009 :

Clôture des dossiers le 30 juin 2008

www.culturesfrance.com

Trois questions à Luc Levy, chef de la division de l'Écrit et des Médiathèques au sein du ministère des Affaires étrangères et européennes

Spécialiste de l'Europe centrale et orientale, il a été successivement directeur ou conseiller culturel à Belgrade, Moscou et Riga, et chargé de mission au Centre d'analyse et de prévision pour le Sud-Est européen et la Russie.

Vous succédez à Yves Mabin à la tête de la division de l'Écrit et des Médiathèques au sein du ministère des Affaires étrangères et européennes. À cette occasion, pouvez-vous redéfinir votre poste pour ceux qui n'en sont pas familiers ?

Luc Levy : « C'est un poste qui évolue, comme d'ailleurs la place de l'écrit dans le monde aujourd'hui. L'objectif est de renforcer la présence intellectuelle et littéraire française à travers le monde. Comment ? En consolidant différents programmes tels que les plans d'aide à la publication (PAP) qui ont permis la traduction de plus de 12 000 titres en 17 ans dans 75 pays ; et le Fonds d'Alembert qui favorise, depuis 2001, sous forme d'appels à projets, la mise en place de débats d'idées, organisés par les postes conjointement avec les instituts de recherche et les structures universitaires. La division a aussi une action d'expertise et d'interface en direction des postes pour favoriser la mobilité des écrivains et des chercheurs. Enfin, elle pilote quelque 400 médiathèques et centres de ressources sur la France contemporaine, présents dans le réseau culturel français.

Quels sont les grands chantiers que vous lancez en priorité ?

L. L. : « Ils sont de deux ordres : les PAP et les médiathèques. Concernant les PAP, la priorité portera sur les sciences humaines. Notre objectif est de faire en sorte que nos jeunes chercheurs, apportant des réponses souvent pertinentes aux défis de la mondialisation, puissent se faire entendre. Ensuite, il me semble indispensable d'identifier les spécificités éditoriales des zones géographiques d'implantation des PAP, en vue d'établir une cartographie sur les évolutions du paysage de la pensée française à l'étranger, et comprendre dans quelle mesure il y a adéquation entre nos stratégies d'influence et la répartition des publications. Ceci permettra d'inventorier les carences éditoriales puis d'y remédier.

Face à la diversité de l'offre éditoriale, les postes culturels sont parfois perplexes, c'est à nous de les aider. De même, nous avons un effort à faire pour clarifier les rouages financiers et administratifs des PAP, et mettre en évidence les articulations entre les actions du ministère des Affaires étrangères et européennes, de son opérateur CULTURESFRANCE et du ministère de la Culture à travers la direction du Livre et de la Lecture et le Centre national du livre. En ce qui concerne les missions Stendhal, il serait intéressant de confronter leur géographie et le cas échéant, de proposer un renouvellement du vivier en faveur des nouvelles générations, et d'identifier les grands auteurs qui n'ont jamais bénéficié de missions.

Concernant les médiathèques, il est urgent de mettre en ligne une base de données offrant une sélection de documents sur la France contemporaine. Notre catalogue se construit avec l'aide précieuse de partenaires, dans un premier temps la Bibliothèque publique d'information et la Bibliothèque francophone multimédia de Limoges. Parallèlement, nous avons l'intention de créer un site collaboratif pour les postes dans le domaine de la « bibliothèque de l'apprenant » (mise en place d'outils communs et échange de bonnes pratiques). Forte de son expérience, la médiathèque de l'Institut français de Madrid sera pilote sur ce projet.

Et parallèlement à ces deux mastodontes, vous voudriez multiplier les débats d'idées et les rencontres professionnelles...

L. L. : « Oui, c'est une nécessité à laquelle nous devons sensibiliser les postes. Le but étant de faciliter une présence française dans les cercles de réflexion du pays de résidence. Pour cela, les postes peuvent solliciter l'expertise du Département (fichier d'auteurs, fichier de publications...) en s'adressant aux différentes structures existantes. En résonance au programme livre 2010, j'aimerais proposer la mise en place d'une veille technologique en concertation étroite avec le CNL.

PROPOS RECUEILLIS PAR NATHALIE SIX

DISPARITIONS

Aimé Césaire

L'écrivain Aimé Césaire, l'un des chantres de la « négritude », est mort jeudi 17 avril à Fort-de-France, à l'âge de 94 ans. Poète engagé, auteur romanesque et dramatique, essayiste, il fut aussi maire de Fort-de-France pendant plus d'un demi-siècle et député de la Martinique de 1945 à 1993. Se disant lui-même « nègre, nègre, depuis le fond du ciel immémorial », Aimé Césaire fut le premier à employer le mot « négritude » dans *Cahier d'un retour au pays natal* (Présence africaine), il théorisa cette notion aux côtés de ses amis, le Sénégalais Léopold Sédar Senghor et le Guyanais Léon-Gontran Damas. Politiquement, grande figure des Antilles françaises, il participa dès les années 1930 à tous les combats contre le colonialisme et le racisme. Du côté de la littérature, il laisse une œuvre véhémement et revendicative, parfois proche du surréalisme (citons notamment *Les Armes miraculeuses*, *Cadastre*, *Soleil cou coupé*, *Corps perdu ou Moi laminaire*). Grand prix national de la poésie en 1982 et celui des poètes de la SACEM 1995, il inspira maints écrivains tels que J.-M. G. Le Clézio, Erik Orsenna, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant et Jean Bernabé, ces trois derniers se proclamant « à jamais fils de Césaire ».

Alain Robbe-Grillet

Le « pape du 'nouveau roman' » est décédé le 18 février à l'âge de 85 ans. Son dernier livre, *Un roman sentimental*, était paru à l'automne 2007. Avec *Les Gommages*, en 1953, Alain Robbe-Grillet donne naissance au nouveau roman, courant littéraire qui conteste la forme traditionnelle d'écriture, et qu'il théorise dans son essai *Pour un nouveau roman*, en 1963. La linéarité de l'intrigue, la chronologie du récit, l'épaisseur psychologique des personnages sont déclarées dépassées. Désormais, on préfère donner à imaginer plutôt qu'à voir. Parmi ses livres, *Le Voyeur* obtient le prix des Critiques en 1955, et *Djinn* le prix Mondello en 1981. Cet ex-ingénieur agronome fut aussi scénariste (Alain Resnais, l'un des maîtres de la Nouvelle Vague, fait appel à lui pour *L'Année dernière à Marienbad*, Lion d'or à Venise en 1961), metteur en scène (*L'Immortelle*, en 1963, *La Belle Captive* en 1983) et conseiller littéraire des éditions de Minuit de 1955 à 1985. Lors de son élection à l'Académie française, le 17 mars 2004, au fauteuil de Maurice Rheims, il a refusé de porter l'habit et de prononcer son discours sous la Coupole.

Jacques Brosse

Cet intellectuel inclassable, spécialiste de botanique et des religions, s'est éteint le 7 janvier, à l'âge de 86 ans. Publié pour la première fois par Albert Camus, il servira 5 ans dans les services de la diplomatie française avant de rentrer aux éditions Robert Laffont, attiré par l'ésotérisme, la psychanalyse, ne renâclant pas à tenter toutes sortes d'expériences, y compris celle des paradis artificiels avec le poète Henri Michaux. Doté d'une forte sensibilité écologiste, Jacques Brosse s'installe avec son épouse dans la Sarthe, où ils créent une réserve naturelle. Il se lie avec Jean Cocteau tandis que Gaston Bachelard préface son premier essai *L'Ordre des choses* (1958, Plon) pour lequel il reçoit les éloges de Claude Lévi-Strauss. Suivront *Mythologie des arbres* (1989) et *L'Arbre et l'Éveil* (1997). En 1975, l'écrivain devient moine bouddhiste. Sept ans plus tard, passant au rang de maître, il écrit *Zen et Occident* (1992) puis *Les Maîtres spirituels* (1989). L'Académie française lui a attribué son Grand prix de littérature pour l'ensemble de son œuvre.

BRÈVES

DÉCOUVERTE

L'écrivain Dominique Noguez raconte dans *La Revue littéraire* (n° 33) de quelle façon il pense avoir mis la main, chez un bouquiniste, sur un inédit de Marguerite Duras. Publié en 1941 et signé M. Donnadiou (le vrai nom de Marguerite Duras), ce mystérieux roman intitulé *Heures chaudes* serait un ouvrage de jeunesse de l'auteur de *L'Amant*. En 2007, Dominique Noguez décide de se confronter à un public de spécialistes au cours d'une conférence lors des Journées Duras organisées par l'Imec (Institut mémoire de l'édition contemporaine) à l'abbaye d'Ardenne à Caen. Certains le confortent dans sa thèse : malgré des poncifs, le livre a pu être écrit par souci alimentaire. D'autres n'y croient pas.

ADAPTATION
CINÉMATOGRAPHIQUE

Les droits cinématographiques du livre de **Muriel Barbéry** *L'Élegance du hérisson* ont été achetés avant son succès par Mona Achache, une jeune réalisatrice de 26 ans. Le film est à venir.

MOUVEMENTS
ÉDITORIAUX

Editis, le numéro deux français de l'édition, va être acquis par le groupe éditorial espagnol **Planeta**, numéro un du secteur dans son pays. La société d'investissement **Wendel**, propriétaire d'Editis (Nathan, Bordas, Robert Laffont...) s'est finalement mise d'accord avec Planeta sur le prix de la transaction : 1,026 milliard d'euros. La signature définitive devrait être apposée fin juin. Editis, qui a réalisé l'an dernier un bénéfice net de 48,9 millions d'euros, est en progression de 18 % par rapport à 2006, pour un chiffre d'affaires de 760 millions d'euros.

Fin de La Lettre de Dargaud

À destination des libraires et des médias, *La Lettre de Dargaud* s'arrête sous son format papier, après 100 numéros. Publié par Dargaud depuis septembre 1991, ce bimestriel continuera cependant d'exister sur Internet. Le centième numéro de *La Lettre* célèbre le retour de *Pilote* dans les kiosques à l'occasion d'un numéro spécial Mai 68.

PRIX

Prix du Roman arabe

Créé en novembre 2007, le prix du Roman arabe récompense un ouvrage écrit en arabe et traduit en français ou directement écrit en français. Remis le 14 avril 2008 à l'Institut du monde arabe, c'est Elias Khoury, romancier, dramaturge et critique libanais qui remporte le prix avec *Comme si elle dormait* (Actes Sud, septembre 2007). La récompense est de 15 000 euros. Le jury a décerné une mention spéciale à Hubert Haddad pour *Palestine* (Zulma, août 2007) et à Sahar Khalifa pour *Un printemps très chaud* (Éd. du Seuil, février 2008).

Prix ROBERVAL

La remise du prix ROBERVAL s'est déroulée le mercredi 23 janvier au Palais de la découverte à Paris. Le prix ROBERVAL, concours international francophone, récompense depuis plus de 20 ans des œuvres consacrées à l'explication de la technologie et rédigées en langue française. Pour la XXI^e édition, 312 œuvres de 450 auteurs provenant de 15 pays francophones ont été candidates dans les différentes catégories. Sur les 25 œuvres nominées en octobre, 4 d'entre elles ont été proclamées lauréates (dotation de 5 000 euros) et 5 ont reçu une mention (dotation de 2 000 euros) dont la mention Technologie de l'information et de la communication (TIC) qui récompense une œuvre, quelle que soit sa catégorie, qui favorise la compréhension et l'appropriation par le grand public des nouvelles technologies utilisées dans le traitement, la transmission et la communication des informations.

Les Lauréats

- **Prix ROBERVAL/Grand public**
Jean-Louis Pautrat, *Des puces, des cerveaux et des hommes : quand l'électronique dialogue avec le cerveau*, Fayard.
- **Prix ROBERVAL/Enseignement supérieur**
Philippe Houly, Catherine Bréchnignac, Marcel Lahmani, *Les Nanosciences : nanomatériaux et nanochimie*, Belin.
- **Prix ROBERVAL/Télévision**
François Hubert, Patrice Goldberg, *Chaussure à son pied*, Matière Grise/RTBF/La Une.
- **Prix ROBERVAL/Multimédia**
Jean-Yves Lejeune, *L'Univers de la fonderie*, Centre technique des industries de la fonderie.

Les Mentions

- **Mention prix ROBERVAL/Grand public**
- Bertrand Barré et Pierre-René Bauquis, *L'Énergie nucléaire*, Hirlé.
- Pierre Langlois, *Sur la route de l'électricité : les piles électriques et l'électricité dynamique*, Multimondes.
- **Mention prix ROBERVAL / Technologie de l'information et de la communication**
Antoine de Clerck, *Les Dessous d'Internet : au fil de l'électricité, histoire de comprendre*, Ellipse.
- **Mention prix ROBERVAL/Enseignement supérieur**
Romain Jeantet, Thomas Croguennec, Gérard Brulé, Pierre Schuck, *Science des aliments : biochimie, microbiologie, procédés, produits*, Tec & Doc.
- **Mention prix ROBERVAL/Multimédia**
Christophe Filliette, *La Lumière et les technologies d'éclairage*, Micrelec.

Prix Simone-de-Beauvoir pour la liberté des femmes

À l'occasion du 100^e anniversaire de la naissance de Simone de Beauvoir, le prix Simone-de-Beauvoir pour la liberté des femmes, créé sous l'impulsion de Julia Kristeva, récompense l'œuvre et l'action d'hommes et de femmes pour la promotion de la liberté des femmes dans le monde. Pour la première fois cette année, le prix a été décerné à Ayaan Hirsi Ali en janvier 2008 et Taslima Nasreen le 21 mai 2008. Le prix est soutenu par les éditions Gallimard, CULTURESFRANCE et le ministère de la Culture et de la Communication.

LES RENDEZ-VOUS
DE L'ÉDITION EN FRANCE**Festival Étonnants Voyageurs à Saint-Malo**

Du 10 au 12 mai 2008

La XIX^e édition du festival international du livre et du film Étonnants Voyageurs a attiré près de 58 000 visiteurs durant le week-end de la Pentecôte. De nombreux artistes, auteurs et réalisateurs tels que Tahar Ben Jelloun, Bertrand Tavernier ou encore Maryse Condé ont participé aux débats, rencontres et lectures autour du thème des migrations. Le prix Ouest-France Étonnants Voyageur, remis durant le festival, a été attribué au Rwandais Gilbert Gatore pour son roman *Le Passé devant soi* (Phébus, janvier 2008). Sorj Chalandon a reçu le prix Joseph-Kessel pour son roman *Le Traître* (Grasset, janvier 2008).

[www.etonnants-voyageurs.com]

Le Marathon des mots

Du 11 au 15 juin 2008

Rendez-vous à Toulouse pour la quatrième édition de ce festival littéraire. À côté des 200 lectures, spectacles et performances, deux événements sont à noter : un nouveau « Rendez-vous des Suds », consacré aux littératures méditerranéennes, caribéennes et sud-américaines qui rassemblera de nombreux écrivains de ces régions du monde. Alger en sera l'invitée d'honneur. D'autre part, Erik Orsenna, Jean-Christophe Rufin, Jean Malaurie, Isabelle Autissier, Alain Mabanckou, Kenneth White et Dan O'Brien se mobilisent pour sauver la planète et réitéreront leur appel « Ici, la Terre » lancé dans le magazine *Lire*.

[www.lemarathondesmots.com]

Assises internationales du roman

Du 26 mai au 1^{er} juin

La Villa Gillet, à Lyon, accueille pour la deuxième année consécutive cette célébration internationale du roman : comment écrit-on à Tel Aviv, Stockholm, Madagascar, Amsterdam? Débats, tables rondes et lectures, animés par 80 auteurs venus des quatre coins de la planète.

[www.villagillet.net/]

Le Salon du livre de Nice

Du 27 au 29 juin 2008

300 auteurs (dont l'académicien Max Gallo, invité d'honneur pour l'ensemble de son œuvre) sont attendus afin de célébrer « L'amour de la langue française » sur la Riviera.

[www.nice-livre.com]

Le Festival de la correspondance de Grignan

Du 2 au 6 juillet 2008

La XIII^e édition s'ébauche autour du thème « Les peintres ». Le festival fouillera la personnalité des maîtres de la peinture et montrera la richesse des différents courants artistiques entre le XVII^e et le XX^e siècle. Lectures-spectacles déclamées par des comédiens de renom dans un décor sublime, dans les murs du château où vécut la fille de Madame de Sévigné.

[www.grignan-festivalcorrespondance.com]

Le Salon du livre insulaire

Du 20 au 23 août 2008

Comment se définit un livre insulaire ? C'est un livre écrit par un habitant des îles (Jacques Roumain en Haïti, Halldor Laxness en Islande, Jonathan Swift en Irlande, Jean-Joseph Rabearivelo à Madagascar), ou par un « continental » captivé par les îles, réelles ou imaginaires (Tommaso Campanella, Daniel Defoe, Paul Gauguin, Robert Louis Stevenson, Anton Tchekhov, etc.).

L'île d'Ouessant (Finistère) a pensé la X^e édition de son Salon du livre insulaire comme un anniversaire et une naissance. Comment naissent les îles ? Les invités tenteront de répondre à cette question en géographie et en littérature. De nombreuses activités – revue littéraire, résidence d'écrivains... –, voient le jour cette année.

[www.livre-insulaire.fr]

CULTURESFRANCE

Président
Jacques Blot

Directeur
Olivier Poivre d'Arvor

Directrice de la communication
Agnès Benayer
comm@culturesfrance.com

Département
des publications et de l'écrit

Directeur
Paul de Sinety

Rédactrice en chef
Bérénice Guidat

CULTURESFRANCE est l'opérateur du ministère des Affaires étrangères et européennes et du ministère de la Culture et de la Communication pour les échanges culturels internationaux.

Vient de paraître, publié trois fois par an et tiré à 8 000 exemplaires, est diffusé dans les services et établissements culturels français à l'étranger.

Le numéro 33 paraîtra en octobre 2008

Réalisation
CULTURESFRANCE
1 bis, avenue de Villars
75007 Paris

Conception graphique
Florence Inoué et David Poullard

Impression
Imprimerie Vasti-Dumas

Achevé d'imprimer en juin 2008
à Saint-Étienne

Ces sélections n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs
et ne représentent pas une position
officielle du ministère des Affaires
étrangères et Européennes

© CULTURESFRANCE

mai-juin 2008

ISBN : 978-2-35476-031-1

ISSN : 1623-4766



9 782354 760311